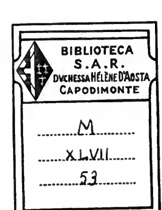
ABREGE DE L'HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, CONTENANT CE...


·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.



ABRÉGÉ

DE

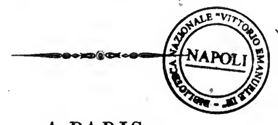
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES.

PAR J. F. LAHARPE.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

1816.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME,

CONTENANT LA CHINE.

CHAPITRE XI.

Histoire naturelle de la Chine.

En se représentant l'étendue d'un empire tel que la Chine, il est aisé de concevoir que l'air, les saisons, et toutes les propriétés qui dépendent des influences célestes, ne peuvent être les mêmes dans toutes ses parties. Ainsi les provinces du nord sont extrêmement froides en hiver, tandis que celles du sud sont

toujours tempérées en été ; la chaleur est extrême dans celles du sud, et celles du nord conservent une fraîcheur supportable, surtout quand c'est du nord que le vent souffle. Les jours et les nuits sont aussi plus longs et plus courts dans les parties septentrionales que dans celles du midi. Les végétaux de toute espèce croissent plus tôt, et deviennent plus parfaits dans celle-ci. En général, l'air de la Chine est fort sain ; cependant il arrive que des provinces sont quelquefois désolées par des maladies que l'on attribue à la quantité extraordinaire de canaux dont l'empire est rempli, et à l'excès des parties nitreuses qu'ils ne cessent pas d'exhaler, surtout dans des terres grasses et fécondes, qui sont encore amendées continuellement par un mélange de toutes sortes d'immondices. Magalhaens remarqua, dans le long séjour qu'il fit à la Chine, qu'avant le lever du soleil la plupart des canaux paraissent couverts d'une fumée épaisse qui se dissipe à la vérité fort promptement, mais que pourtant la peste n'y est presque pas connue ; ce qu'il faut attribuer sans doute aux vents du nord, qui soufflent de la Tartarie.

Les Chinois ont presque tous les fruits que la nature nous fournit en Europe, et plusieurs autres qui nous sont inconnus ; mais la variété des mêmes fruits n'y est pas si grande. Ils n'ont, par exemple, que trois ou quatre sortes de pommes, sept ou huit sortes de poires, et autant de sortes de pêches. Ils n'ont pas de bonnes cerises, quoiqu'il en croisse de tous côtés ; et tous ces fruits mêmes, si l'on excepte

le raisin muscat et la grenade, ne sont pas comparables aux nôtres, parce que les Chinois n'ont pas la même habileté que les Européens à cultiver les arbres; cependant leurs pêches valent bien celles de l'Europe; ils en ont même une espèce beaucoup meilleure; mais dans quelques provinces, elles causent la dysenterie lorsqu'on en mange avec excès, et cette maladie est fort dangereuse à la Chine. Les abricots n'y seraient pas mauvais, s'ils leur donnaient le temps de mûrir. Quoique le raisin y soit excellent, les Chinois n'en font pas de vin, parce qu'ils en ignorent la méthode : celui qu'ils boivent généralement est composé de riz. Ils en ont de rouge, de blanc et de pâle. Leur vin de coing est délicieux. L'usage de la Chine, pour toutes sortes de vins, est de les boire très-chauds.

Si l'on s'en rapporte à Navarette, il n'y a point d'olives à la Chine : le P. Le Comte prétend qu'elles y sont différentes de celles de l'Europe. Lorsque les Chinois pensent à les cueillir, ce qu'ils font toujours avant qu'elles soient tout-à-fait mûres, ils ne les abattent point avec de longues perches, qui nuiraient aux branches et au tronc; mais faisant un trou dans le corps de l'arbre ils y mettent un peu de sel avec lequel ils bouchent le trou, et peu de temps après le fruit tombe de lui-même.

Duhalde parle d'un arbre qui porte un fruit dont l'huile se nomme *cha-yeu*, et qui, dans sa fraîcheur, est peut-être le meilleur de la Chine. La forme de ses feuilles, la couleur du bois, et quelques autres

qualités, lui donnent beaucoup de ressemblance avec le vu-i-cha, ou le thé-bohé ; mais il en est différent par la grandeur, la grosseur, la figure, et par ses fleurs et son fruit. Si le fruit est gardé après qu'il est cueilli, il en devient plus huileux : cet arbre est de hauteur médiocre ; il croît sans culture sur le penchant des montagnes, et même dans les vallées pierreuses. Son fruit est vert, d'une forme irrégulière, rempli d'un noyau moins dur que celui des autres fruits.

Entre les oranges qui portent le nom d'oranges de la Chine, on distingue plusieurs excellentes espèces, quoique les Portugais n'en aient apporté qu'une en Europe ; mais les Chinois font beaucoup plus de cas d'une autre, qui est plus petite, et dont l'écorce est mince, unie et fort douce. La province de Fo-kien en produit une espèce dont le goût est admirable : elle est plus grosse, et l'écorce en est d'un beau rouge. Les Européens qui vont à la Chine conviennent tous qu'un bassin de ces oranges parerait les plus somptueuses tables de l'Europe. Celles de Canton sont plus grosses : elles sont jaunes, d'un goût agréable, et d'un usage fort sain. On en donne même aux malades, après les avoir fait rôtir sur des cendres chaudes : on les coupe en deux, on les remplit de sucre, et l'on prétend que le jus est un excellent cordial. Il y en a d'autres qui ont le goût aigre, et dont les Européens se servent dans les sauces. Navarette en observa une espèce dont on fait une pâte sèche, en forme de tablette, qui est également saine

et nourrissante : elle est fort estimée à Manille, d'où elle se transporte à Mexico, comme une conserve très-friande.

Les limons et les citrons sont fort communs dans quelques provinces méridionales, et d'une grosseur extraordinaire; mais les Chinois n'en mangent presque jamais ; ils ne les font servir qu'à l'ornement de leurs maisons, où l'usage est d'en mettre sept ou huit dans quelque vase de porcelaine, pour satisfaire également la vue et l'odorat. Cependant ces fruits sont très-bons au sucre, c'est-à-dire lorsqu'ils se sont bien candis. On fait aussi beaucoup de cas d'une sorte de limon qui n'est que de la grosseur d'une noix ; il est rond, vert, aigre, et très-bon pour les ragoûts. L'arbre qui le porte se met dans des caisses, pour l'ornement des cours, des salles et des maisons.

Outre les melons de l'espèce des nôtres, on en distingue deux sortes à la Chine ; l'un qui est fort petit et jaune au-dedans, a le goût si agréable, qu'il peut se manger avec l'écorce, comme une pomme ; l'autre, que l'on appelle *melon d'eau*, est gros et long ; sa chair est blanche, et quelquefois rouge : il rend un jus doux et frais, qui étanche la soif et qui n'est jamais nuisible, même dans les plus grandes chaleurs. Cependant ces deux espèces ne sont pas si délicieuses que celles qui viennent d'un canton de Tartarie nommé *Hami*, à une distance considérable de Pékin.

Avec ces fruits, qui sont communs à l'Europe, la Chine en a d'autres que les Européens ne connais-

sent que par les relations de leurs voyageurs, et qui paraissent y avoir été portés des îles voisines, tels que le *fanpo-le-mye*, ou l'ananas; les *cheu-kus*, où les goyaves; les *pa-tsyans*, ou les bananes, etc.; mais ils se trouvent dans plusieurs autres pays, et nous nous bornons aux fruits qui ne croissent que dans l'empire de la Chine.

Le *li-chi* de la bonne espèce, car il y en a plusieurs, est à peu près de la forme d'une datte; son noyau est de la même longueur et de la même dureté; il est couvert d'une chair tendre, pleine de suc, et d'un fumet excellent, qui se perd néanmoins en partie lorsque le fruit vient à sécher, et qu'il devient noir et ridé comme les prunes : l'écorce ou la peau extérieure ressemble au chagrin; mais elle est douce et unie du côté intérieur : sa figure et presque ovale.

C'est le li-chi, suivant Navarette, qui passe parmi les Chinois pour le meilleur des fruits. Quoiqu'il soit d'une abondance surprenante, il n'en est pas moins estimé; il est un peu plus gros qu'une grosse noix; l'écorce en est verte et mince, l'intérieur est aussi blanc que la neige; le noyau a la noirceur du jais : on parle de son goût et de son odeur avec admiration. L'*a-té*, ou le *ya-ta*, le surpasse encore. On le met ordinairement dans l'eau froide avant de le manger. Les Chinois prétendent qu'il est d'une nature chaude. Lorsqu'ils s'en sont rassasiés, ils n'ont qu'à boire un peu d'eau pour sentir que leur appétit se renouvelle. L'arbre est gros et d'une fort belle forme. Navarette ajoute qu'il en trouva plusieurs à

Batan, près de Manille. Le Comte ne connaît pas en Europe de fruit dont le goût soit si délicieux; mais il prétend que l'excès en est malsain, et que sa nature est si chaude, qu'il fait naître des pustules par tout le corps à ceux qui en usent sans modération. Les Chinois le gardent pour en manger toute l'année; ils s'en servent particulièrement dans le thé.

Le fruit qui se nomme *tsé-tsé* croît dans presque toutes les parties de la Chine. On en distingue plusieurs espèces. Celui des provinces méridionales a le goût du sucre, et fond dans la bouche. L'écorce en est unie, transparente et d'un rouge luisant, surtout dans sa maturité. Il s'en trouve de la forme d'un œuf, mais il est ordinairement plus gros. Sa semence est noire et plate; sa chair est fort aqueuse, et devient presque aqueuse lorsqu'on le suce par un bout : étant sec, il devient farineux comme nos figues; mais, avec le temps, il se couvre d'une espèce de croûte sucrée qui lui donne un fumet délicieux.

Les Portugais de Macao donnent à ce fruit le nom de figue, non pour sa forme, mais parce qu'en séchant il devient farineux et doux comme nos figues. L'arbre qui le porte prend une très-jolie forme lorsqu'il est greffé. La Chine en produit beaucoup, surtout dans la province de Honan. Il est de la grandeur d'un noyer médiocre, et ses branches ne s'étendent pas moins. Ses feuilles sont larges et d'un beau vert, qui se change pendant l'automne en un rouge agréable. Le fruit est à peu près de la grosseur d'une pomme, et prend un jaune éclatant lorsqu'il

mûrit. Entre plusieurs espèces de tsé-tsés, il y en a dont l'écorce est plus mince, plus transparente et plus rubiconde. D'autres, pour acquérir un fumet plus fin, doivent mûrir sur la paille; mais tous sont fort agréables à la vue et fort bons à manger. Le tsé-tsé ne mûrit pas à l'arbre avant le commencement de l'automne. L'usage commun est de le faire sécher comme les figues en Europe. Il se vend dans toutes les provinces de l'empire. En général, le goût en est excellent, et ne le cède point à celui de nos meilleures figues sèches. Celui de la province de Chen-si n'est pas moins bon, quoique l'espèce soit plus petite et que l'arbre ne demande aucune culture. Malheureusement il ne croît qu'à la Chine, et nulle part avec tant d'abondance que dans la province de Chang-tong. Le sou-ping de Boim en doit être une espèce.

Les provinces méridionales ont un autre fruit qui rapporte un profit considérable à la Chine; il se nomme *long-yen*, c'est-à-dire œil de dragon. Sa forme est ronde, l'écorce unie et jaunâtre; la chair blanche, pleine d'un jus qui tire souvent sur l'aigre. Quoiqu'il soit moins agréable que le li-chi, on prétend qu'il est plus sain, et que jamais il ne cause de mal. L'arbre est de la grosseur du noyer. Navarette prétend qu'on l'a nommé œil de dragon, parce que le noyau de son fruit ressemble en effet aux yeux d'un dragon, tels qu'on les peint à la Chine. Il ajoute que ce fruit, étant plus doux et plus odoriférant que le li-chi, lui serait préférable, s'il était en égale

quantité; qu'il se vend sec dans tout l'empire, et qu'en le faisant bouillir, on en tire un suc agréable et nourrissant.

On remarque une singularité dans l'arbre que les Chinois nomment *mwey-chu*, et qui porte un petit fruit aigre que les femmes et les enfans aiment beaucoup : séché et mariné, il se vend comme un remède pour aiguiser l'appétit. L'arbre est fort gros ; on est étonné de le voir en fleur vers le temps de Noël.

Le fruit que les Portugais nomment *jaca* ou *jaka*, les Espagnols *nanguas*, et les Chinois *pa-lo-mye*, est, au jugement de Navarette, le plus gros fruit de l'univers. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à cent livres. Kirker le croyait particulier à la Chine ; mais il était mal informé; car le jaka croît aussi dans l'Inde, dans les îles et à Manille. On se sert d'une hache pour le couper; il contient quantité de noix aussi jaunes que l'or, chacune avec son noyau, qui se mange rôti, et qui est d'un goût délicieux. Les Indiens le préparent fort bien avec le lait des noix de coco. Ce fruit croît sur le tronc de l'arbre, et non sur les branches, qui ne seraient pas capables de le porter.

Le chi-ku porte à Manille le nom de *chi-queis*, et celui de *figocaque* parmi les Portugais. On en distingue plusieurs sortes, qui sont toutes fort délicates; l'une est petite et de la forme du gland, quoique beaucoup plus grosse : elle n'a pas de noyau; l'écaille ou l'écorce ressemble à la peau de l'ognon; sa chair est douce et agréable, si molle dans sa ma-

turité, qu'en y faisant un petit trou, on la suce entièrement. D'autres sont plus grosses que la poire de bergamote, et de la couleur d'un beau pavot rouge : elles se rident beaucoup avant de devenir molles; mais en les faisant tremper vingt-quatre heures dans l'eau, on les rend aussi fraîches qu'une pomme. Ces deux espèces mûrissent vers le mois de septembre, et viennent en abondance : celles qui ne parviennent à leur maturité qu'au mois de décembre, sont grosses et d'une bonté singulière. Leur couleur est verte, leur forme plate : elles ne manquent point de noyau, mais il est petit. On les fait sécher au soleil : elles ne sont pas moins larges que la main d'un homme. On les conserve longtemps; et pour les trouver délicieuses, il faut les tremper une nuit seulement dans le vin. Elles se couvrent d'une sorte de sucre qui se vend à part, et qui, mêlé avec de l'eau pendant l'été, en fait une liqueur fort agréable.

On trouve dans les parties méridionales de la Chine un fruit qui se nomme à Manille *millubines* et *karambolas*. Il y en a deux espèces : la douce et l'aigre. Dans leur maturité, elles ont exactement l'odeur du coing : on fait de l'une et de l'autre une excellente conserve, à laquelle rien n'est comparable pour apaiser la soif. Le fruit est d'abord très-vert; mais il prend la couleur du coing lorsqu'il arrive à sa parfaite maturité.

Le platane et son fruit croissent à la Chine, quoiqu'il ne s'en trouve point au Mexique, ni dans les

îles Philippines. Cet arbre est fort différent de ceux qui portent ordinairement le nom de plantains.

L'*u-tong-chu* est un grand arbre qui ressemble au sycomore. Ses feuilles sont longues, larges et jointes par une tige d'un pied de longueur. Il pousse tant de branches et de touffes de feuilles, qu'il est impénétrable aux rayons du soleil. La manière dont il produit son fruit est fort singulière. Vers la fin du mois d'août, on voit sortir de l'extrémité de ses branches, au lieu de fleurs, de petites touffes de feuilles, qui sont plus blanches et plus molles que les autres : elles n'ont pas non plus tant de largeur. Il s'engendre sur les bords de chaque feuille trois ou quatre petits grains, de la grosseur d'un pois, qui contiennent une substance blanche, dont le goût approche de celui de la noisette avant sa maturité. Rien n'est égal à cet arbre pour l'ornement d'un jardin.

La province de Yun-nan, vers le royaume d'Ava, porte l'arbre qui produit la casse, *cassia fistula ;* il est assez grand. Les Chinois l'appellent *chang-ko-tse-chu*, c'est-à-dire l'arbre au long fruit, parce que ses cosses sont beaucoup plus longues que celles qu'on voit en Europe : elles forment autant de tubes creux, divisés en cellules, qui contiennent cette substance moelleuse qui se nomme *casse*.

La Chine ne produit pas d'autre épice qu'une espèce de poivre nommé *wha-tsyau*. C'est la cosse d'un grain de la grosseur ordinaire d'un pois, mais trop chaud et trop âcre pour être mangé. Sa couleur

est grise et mêlée de quelques raies rouges. La plante qui le produit ressemble, dans quelques cantons, à nos buissons épais. Dans d'autres lieux, il prend la forme d'un arbre assez haut. Ce fruit n'est ni piquant, ni agréable comme le poivre. Il n'y a que le peuple qui l'emploie pour assaisonner les viandes. En un mot, il n'a rien de comparable au poivre des Indes orientales, que les Chinois se procurent par le commerce, en aussi grande abondance que s'il croissait dans leur pays. Lorsque le poivre de la Chine est mûr, le grain s'ouvre de lui-même, et laisse voir un petit noyau de la noirceur du jais, qui jette une odeur forte et nuisible à la tête. On est obligé de le cueillir par intervalles, tant il serait dangereux de demeurer long-temps sur l'arbre. Après avoir exposé les grains au soleil, on jette la pulpe intérieure, qui est trop chaude et trop forte, et l'on n'emploie que le reste.

Outre les arbres qui produisent le bétel, dont l'usage est fort commun dans les provinces méridionales, on trouve dans celle de Quang-si, et dans le canton de Tsin-cheu-fu, particulièrement sur la montagne de Pe-che, une espèce de cannelle, mais moins estimée, même à la Chine, que celle qui vient des autres lieux. Sa couleur tire plus sur le gris que sur le rouge, qui est celle de la meilleure cannelle de Ceylan. Elle est aussi plus épaisse, plus rude et moins odoriférante ; cependant elle a la même vertu pour fortifier l'estomac et pour ranimer les esprits. L'expérience apprend même qu'elle

a toutes les propriétés de la cannelle de Ceylan, quoique dans un degré moins parfait.

L'arbre au camphre, que les Chinois appellent *chang-chu*, est d'une grandeur et d'une beauté extraordinaire; mais le camphre qu'on en tire a quelque chose de grossier, et n'approche pas de celui de Bornéo, qui passe pour le plus fin : on fait des ustensiles domestiques de son bois : son odeur est si forte, que sa sciure, jetée sur les lits, en chasse les punaises; et l'on prétend que, dans les endroits où il croît, ces incommodes animaux ne sont pas connus à cinq lieues à la ronde.

Un missionnaire qui avait demeuré long-temps à Bornéo, d'où vient le meilleur camphre, apprit à Navarette la méthode qu'on emploie pour le recueillir. Avant le lever du soleil, il sort du tronc et des branches de l'arbre une espèce de liqueur qui s'agite comme le vif-argent : on secoue fortement les branches pour la faire tomber sur des toiles étendues; il s'y congèle : on le met dans des boîtes de cannes où il se garde. Aussitôt que le soleil paraît, tout ce qui est resté sur l'arbre rentre dans le tronc. Les habitans de Bornéo, qui gardent leurs morts pendant plusieurs jours avant de les ensevelir, se servent de camphre pour empêher que la chaleur ne les corrompe; ils placent le corps sur une chaise qui est ouverte par le bas, et de temps en temps ils lui soufflent du camphre dans la bouche avec un tuyau de canne; en peu de temps il pénètre jusqu'à l'autre

extrémité, et les cadavres sont ainsi préservés de corruption.

Entre les arbres qui peuvent exciter la jalousie des Européens, la Chine en a quatre principaux : 1°. l'arbre au vernis ; 2°. le *tong-chu*, ou l'arbre à l'huile ; 3°. l'arbre au suif ; 4°. l'arbre à la cire blanche.

L'arbre au vernis, qui se nomme le *tsi-chu* n'est ni gros, ni grand, ni fort branchu : son écorce est blanchâtre ; ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du cerisier sauvage ; et la gomme rougeâtre nommée *tsi*, qu'il distille goutte à goutte, approche extrêmement de la térébenthine ; il rend une plus grande quantité de cette liqueur lorsqu'on la tire par incision ; mais alors il périt beaucoup plus tôt.

On trouve le tsi-chu en abondance dans les provinces de Kyang-si et de Sé-chuen ; mais les plus estimés sont ceux du district de Kan-cheu, une des villes les plus méridionales de Kyang-si ; le vernis ne doit point être tiré avant que les arbres aient atteint l'âge de sept ou huit ans : celui qu'on tire plus tôt est moins bon pour l'usage. Le tronc du plus jeune arbre d'où l'on commence à le tirer n'a pas plus d'un pied chinois de circonférence : on prétend qu'il est alors meilleur que si les arbres étaient plus gros et plus vieux. Le mal est que les jeunes rendent beaucoup moins ; mais les marchands ne font pas difficulté de mêler ce qui sort des uns et des autres. On voit peu de tsi-chu qui aient plus de quinze pieds de haut ; et lorsqu'ils parviennent à

cette hauteur, la circonférence du tronc est d'environ deux pieds et demi. Les feuilles et l'écorce sont couleur de cendre ; ils ne portent ni fleurs, ni fruits ; et l'on emploie la méthode suivante pour les faire multiplier.

Au printemps, lorsque l'arbre commence à pousser, on choisit le rejeton qui promet le plus, entre ceux qui sortent, non des branches, mais du tronc ; et lorsqu'il est de la longueur d'un pied, on le couvre d'une terre jaune. Cette enveloppe doit commencer deux pouces au-dessus du point où la branche sort du tronc, et s'étendre quatre ou cinq pouces plus bas : elle doit en avoir au moins trois d'épaisseur : on la serre beaucoup, et on la couvre soigneusement d'une natte pour la garantir de la pluie et des injures de l'air : on la laisse dans cet état depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui de l'automne ; alors on ouvre un peu l'enveloppe de terre, pour examiner les petites racines que la branche ne manque pas de produire, et qui sont divisées en plusieurs filets : si la couleur de ces fils est jaunâtre ou rougeâtre, on juge qu'il est temps de séparer la branche du tronc : on la coupe adroitement avec beaucoup d'attention pour ne pas la blesser, et on la plante ; mais si les filets sont blancs, c'est une marque qu'ils sont encore trop tendres ; et dans ce cas, on referme l'enveloppe, et l'on remet à couper la branche au printemps prochain ; mais soit qu'on choisisse le printemps ou l'automne pour la planter, on doit mettre beaucoup de cendre dans le trou, si

l'on veut la préserver des fourmis qui dévorent, dit-on, les racines encore tendres, ou qui en tirent du moins la séve.

Ces arbres ne distillent le vernis qu'en été; ils n'en donnent point en hiver; et celui qu'ils distillent au printemps ou dans l'automne, est toujours mêlé d'eau : d'ailleurs, ils n'en produisent que pendant la nuit. Pour le tirer de l'arbre, on fait autour du tronc plusieurs incisions horizontales, plus ou moins profondes, suivant son épaisseur. La première rangée de ces incisions ne doit être qu'à sept pouces de terre; la seconde se fait à la même distance que la première; et de sept en sept pouces; il y a même une rangée d'incisions, non-seulement jusqu'au sommet du tronc, mais encore à toutes les branches qui sont assez grosses pour en recevoir. On emploie pour cette opération un petit couteau dont la lame est circulaire. Les incisions ne doivent pas se faire directement, mais un peu de biais; elles ne doivent pas être plus profondes que l'écorce n'a d'épaisseur. L'arboriste, en les faisant d'une main, y pousse de l'autre le bord d'une écaille aussi avant qu'il est possible, c'est-à-dire environ un demi-pouce de la Chine; ce qui suffit pour soutenir l'écaille. Au reste, ces écailles ou coquilles sont fort communes à la Chine, et beaucoup plus grandes que celles de nos plus grosses huîtres. Les incisions se faisant le soir, on recueille le lendemain au matin la liqueur qui a coulé dans les coquilles, et le soir on les remet dans les mêmes incisions; ce qui se continue jusqu'à la

fin de l'été. Ordinairement les propriétaires des arbres ne se donnent pas la peine de recueillir eux-mêmes le vernis ; ils louent leurs arbres à des marchands pour la saison ; et le prix est d'environ deux sous et demi le pied : ceux-ci ont des paysans à gage qui se chargent de tous les soins pour une once d'argent, lorsqu'ils se nourrissent à leurs propres frais, ou pour six liards par jour avec la nourriture. Un seul paysan suffit pour l'exploitation de cinquante arbres.

L'opinion commune est que cette liqueur, tirée à froid, a certaine qualités vénéneuses, et qu'il n'y a pas d'autre moyen, pour se garantir de ses dangereux effets en la versant d'un vaisseau dans un autre, ou en la remuant de toute autre manière, que d'éviter soigneusement d'en respirer les exhalaisons. Elle demande les mêmes précautions lorsqu'on la fait bouillir. Comme les marchands sont obligés de pourvoir à la sûreté de leurs ouvriers, ils ont un grand vaisseau rempli d'huile, dans lequel on fait bouillir une certaine quantité de filamens charnus qui se trouvent mêlés dans la graisse du porc, et qui demeurent après que la graisse est fondue : la proportion est d'une once de filamens à une livre d'huile. Lorsque les ouvriers vont placer les coquilles dans les troncs, ils portent avec eux un peu de cette huile, dont ils se frottent le visage et les mains ; et le matin, après avoir recueilli le vernis, ils se frottent encore plus soigneusement. Après le dîner, ils se lavent le corps avec de l'eau chaude où l'on a

fait bouillir une certaine quantité de peaux de châtaignes, d'écorce de sapin, de salpêtre en cristal, et d'une sorte de blette, herbe qui se mange à la Chine et aux Indes : tous ces ingrédiens sont estimés de nature froide. Le bassin où l'on se lave doit être d'étain, parce que le cuivre a ses dangers. Pendant que les ouvriers travaillent aux arbres, ils doivent avoir la tête couverte d'un sac de toile, lié autour du cou, sans autre ouverture que deux trous pour les yeux. Ils portent devant eux une espèce de tablier composé d'une peau de daim, qui est suspendu à leur cou avec des cordons, et lié autour de la ceinture; ils ont des bottines et des gants de la même matière. Lorsqu'il est question de recueillir la liqueur, ils ont à la ceinture un vaisseau de cuir de vache, dans lequel ils vident toutes les écailles, en les grattant avec un petit instrument de fer. Au pied de l'arbre est un panier où l'on met les écailles jusqu'au soir. Pour faciliter le travail, les propriétaires ont soin que les arbres ne soient pas plantés trop loin les uns des autres, et lorsque le temps de recueillir la liqueur est arrivé, on met de l'un à l'autre un grand nombre de gaules, qui, étant attachées avec des cordes, servent comme d'échelles pour y monter.

Le marchand a toujours dans sa maison un grand vaisseau de terre placé sous une table de bois. Sur cette table est un drap mince, dont les quatre coins sont attachés à des anneaux. On l'étend négligemment pour y jeter le vernis, et lorsque les parties fluides l'ont pénétré, on le tord pour en faire sortir

le reste, qui se vend aux droguistes, et qui sert quelquefois aux usages de la médecine. Les marchands sont fort satisfaits lorsque de mille arbres on a tiré dans une nuit vingt livres de vernis. Après cette opération, le vernis se met dans des sceaux de bois, calfatés en dehors, dont les couvercles sont bien attachés avec des clous. Une livre de vernis se vend, dans sa fraîcheur, environ quarante sous, et le prix augmente à mesure que le lieu est plus éloigné.

Outre la propriété d'embellir les ouvrages, le vernis chinois a celle de conserver le bois et de le garantir de l'humidité. Il prend également toutes sortes de couleurs, et lorsqu'il est bien composé, il ne perd rien de son lustre par le changement d'air ou par d'autres causes; mais la bonne composition demande beaucoup de temps et de soin. Il ne suffit pas d'en appliquer une ou deux couches. Pour en appliquer une nouvelle, il faut attendre que la première soit tout-à-fait sèche, sans lui laisser néanmoins le temps de durcir. Il faut observer si cette couche n'est pas trop rude, ou d'une couleur trop foncée. L'art consiste à conduire le vernis par degrés jusqu'à un certain point, qui peut seul rendre l'ouvrage ferme, clair et uni. Il n'y a que l'expérience qui puisse servir de règle. Comme les ouvrages de vernis doivent servir quelquefois dans les lieux humides, quelquefois même dans l'eau, enfin, que leurs usages et leurs positions peuvent varier à l'infini, il est rare qu'on les fasse fort gros. Les

piliers qui servent de soutiens dans la grande salle impériale, dans l'appartement de l'empereur, et dans d'autres édifices chinois, ne sont pas revêtus de véritable vernis. On y emploie une autre liqueur, qui se nomme *tong-yen*, et qui vient du second arbre dont on a promis la description.

Ce second arbre porte le nom de *tong-chu*, et produit une liqueur qui ne diffère pas beaucoup de la précédente; il a tant de ressemblance avec le noyer pour la figure, la couleur de l'écorce, la forme et la grandeur de ses feuilles et de son fruit, qu'on pourrait s'y méprendre à peu de distance. Ses noix sont remplies d'une sorte d'huile assez épaisse, et d'une pulpe huileuse, qui est environnée de cette huile. Pour s'en servir, on la fait bouillir avec de la litharge, et l'on y fait entrer la couleur qu'on désire. Souvent on l'applique sur le bois sans aucun mélange, pour le préserver seulement de l'humidité. On s'en sert aussi pour enduire le parquet des appartemens. Elle le rend fort luisant; et si l'on a soin de le laver de temps en temps, il conserve fort bien son lustre. Les appartemens de l'empereur et des grands sont enduits de ce vernis ou de cette huile.

Lorsqu'on veut donner la dernière perfection à cet ornement, on commence par couvrir les piliers et la menuiserie d'une pâte de chaux et de chanvre, ou de quelque autre enduit de la même nature. Après l'avoir laissé sécher jusqu'à un certain point, on se sert d'une brosse pour étendre l'huile, dans laquelle on a mêlé quelque couleur en la faisant bouillir. On

dore quelquefois les moulures, les sculptures et tous les ouvrages de relief. Mais, sans le secours de la dorure, la beauté et le lustre de ces ouvrages ne le cèdent guère au vernis qui se nomme *tsi*. Comme le tong-yeu est à bon marché, et qu'au contraire le tsi est assez cher, les mandarins mêlent ordinairement dans le tsi une grande quantité de tong-yeu, sous prétexte qu'un peu de ce mélange est nécessaire pour conduire le tsi à son point, et pour le rendre plus facile à s'étendre. C'est avec le tong-yeu qu'on prépare une espèce de drap dont on se sert contre la pluie, comme de nos toiles cirées; mais les habits qui se font de ces étoffes ne peuvent servir que dans les provinces du nord. En un mot, le tong-chu est un arbre des plus utiles à la Chine, et ne le serait pas moins en Europe, s'il y était apporté.

Mais la nature a peu d'arbres aussi singuliers que l'arbre au suif, nommé *u-ky-eu-mu* par les Chinois. Il ne se trouve qu'à la Chine, où il est fort commun dans les provinces de Che-kyang et de Kyang-si. Martini en a donné une idée assez exacte dans sa description de Min-wha, ville de la première de ces deux provinces. Cet arbre, qu'il compare à nos poiriers, et qui est quelquefois aussi grand que nos poiriers de la plus grande espèce, ressemble aussi beaucoup au tremble et au bouleau par ses feuilles et ses longues tiges; mais par le tronc et les branches il a la forme de nos cerisiers. L'écorce est d'un gris blanchâtre; elle est assez douce au toucher; les petites branches sont longues, flexibles et garnies

de feuilles depuis le milieu seulement jusqu'à l'extrémité, où elles forment une espèce de touffe, quoiqu'elles y soient plus petites qu'ailleurs, et qu'elles se replient par les bords jusqu'à paraître creuses et de la forme d'un petit bateau. Leur couleur est un vert foncé, assez lisse par le haut et blanchâtre par-dessous; elles sont d'ailleurs minces, sèches, d'une largeur médiocre, en forme de losange, excepté que les angles des côtés sont arrondis, et que le bout s'allonge en pointe. Elles sont jointes aux branches par de longues tiges qui sont sèches et menues. Leurs côtes aussi-bien que leurs fibres sont rondes, sèches et déliées. Dans la dernière saison, c'est-à-dire vers le mois de novembre et de décembre, elles deviennent rouges avant leur chute, comme les feuilles de la vigne et du poirier.

Le fruit croît en grappes à l'extrémité des branches, sur une tige ligneuse et fort courte. Il est renfermé dans une capsule, ou une cosse brune, dure et ligneuse, que les Chinois nomment *yen-kyu*, un peu rude et de figure triangulaire, mais dont les angles sont arrondis à peu près comme le petit fruit rouge du troëne, que nous appelons *bonnet de prêtre*. Ces cosses ou ces capsules contiennent ordinairement trois petites noix ou trois grains de la grosseur d'un poix, qui ont leur propre coque assez dure et ronde, excepté du côté par lequel ils s'entretouchent, qui est un peu aplati. Chaque grain est couvert d'une petite enveloppe de suif assez dure; la tige se divise en trois petits filets qui traversent le

fruit entre les trois grains, de sorte que le bout de ces filets entre dans la partie supérieure des grains, qui y paraissent suspendus. Lorsque la cosse, qui est composée de six petites feuilles creuses et ovales, commence à s'ouvrir et tombe comme par degrés, le fruit, venant à se découvrir, paraît fort agréable à la vue, surtout en hiver. L'arbre est alors couvert de petites grappes blanches, qu'on prendrait dans l'éloignement pour autant de bouquets. Le suif qui enveloppe le fruit se brise aisément dans la main, et se fond avec la même facilité. Il rend une odeur de graisse qui n'est pas fort différente de celle du suif commun.

Ces fruits paraissent ronds avant leur parfaite maturité. Il s'en trouve d'une forme irrégulière, et qui ne contiennent qu'un ou deux grains. Le grain ou la noix a dans sa coque une espèce de petit noyau de la grosseur à peu près d'un gros grain de chenevis, et couvert d'une peau brune. On en tire beaucoup d'huile pour les lampes.

L'arbre au suif fournit aux Chinois la matière de leurs chandelles. Ils leur donnent la forme d'un segment de cône, et l'usage est de les allumer du côté le plus large. Pour mèche, ils emploient un roseau creux qu'ils enveloppent de fil de coton. Ils se servent aussi de la moelle des joncs, qui est de la même grosseur; mais l'usage des joncs est plus ordinaire pour les lampes. Le roseau qui sert de mèche sert aussi, par un bout, à fixer la chandelle sur le chandelier, qui est fait en pointe pour entrer dans le

creux du roseau. Ces chandelles chinoises sont épaisses et pesantes; elles fondent aisément lorsqu'on y touche avec la main. La lumière qu'elles répandent est assez claire, mais un peu jaunâtre. Comme la mèche est solide, et qu'en brûlant elle se change en charbon assez dur, il n'est pas aisé de la moucher; aussi les Chinois ont-ils des ciseaux faits exprès.

La méthode ordinaire pour séparer le suif du fruit est de broyer ensemble la coque et la noix; ensuite on les fait bouillir dans l'eau, on écume la graisse ou l'huile à mesure qu'elle s'élève, et lorsqu'elle se refroidit, elle se condense d'elle-même comme le suif. Sur dix livres de cette graisse, on en met quelquefois trois d'huile de lin avec un peu de cire, pour lui donner de la consistance. Les chandelles qu'on en fait sont d'une blancheur extrême; mais l'on en fait aussi de rouges, en y mêlant du vermillon. Duhalde nous apprend dans un autre endroit qu'on trempe ces chandelles dans une sorte de cire qui vient d'un autre arbre, ce qui forme autour du suif une espèce de croûte qui l'empêche de couler.

Le quatrième arbre, qui se nomme *pé-la-chu*, c'est-à-dire l'arbre à la cire blanche, n'est pas tout-à-fait si haut que l'arbre au suif. Il en diffère aussi par la couleur de son écorce, qui est blanche, et par la figure de ses feuilles, qui sont plus longues que larges. Une sorte de petits insectes qui s'attachent sur ces feuilles s'en nourrissent, et y forment en peu de temps des rayons de cire un peu plus petits que les rayons de miel. Cette cire, qui est

fort dure et fort luisante, se vend beaucoup plus cher que la cire des abeilles. Lorsque les insectes sont une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ils ne les quittent jamais sans quelque cause extraordinaire. D'un autre côté, s'ils abandonnent un lieu, c'est pour n'y retourner jamais. On est alors obligé de s'en procurer d'autres, en les achetant de ceux qui font ce commerce.

Suivant Magalhaens, l'animal qui produit la cire n'est pas plus gros qu'une puce; mais il est actif et vigoureux. Il perce avec une vitesse surprenante, non-seulement la peau des hommes et des bêtes, mais les branches et le tronc même des arbres. Il y dépose ses œufs. On les en tire, et après les avoir gardés soigneusement, on les voit devenir verts au printemps. Les plus estimés sont ceux de Chan-tong, que les habitans de cette province vendent dans celle de Hu-quang, d'où vient la meilleure cire. Au commencement du printemps, on applique ces insectes aux racines des arbres; ils montent le long du tronc pour prendre possession des branches, et pénétrant jusqu'à la moelle, qu'ils préparent d'une manière qui leur est propre, ils en font une cire aussi blanche que la neige. Ensuite ils la font entrer dans les trous qu'ils ont creusés, et qu'ils remplissent jusqu'à la surface, où, venant à se congeler par l'air, elle prend la forme de glaçons, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie et mise en pains pour la vente. Les pé-la-chus, dans la province de Hu-quang, sont de la grandeur du châtaignier. Ceux de Chan-tong sont petits.

A ces quatre arbres extraordinaires il faut ajouter le ku-chu, qui ressemble au figuier par les feuilles et les branches. Cet arbre produit une sorte de lait dont les Chinois se servent pour la dorure. Ils le tirent dans des écailles attachées au tronc, d'où il découle par des incisions horizontales ou perpendiculaires. La manière de l'employer est d'en tracer avec un pinceau les figures qu'on se propose, sur le bois ou sur d'autres matières, et d'appliquer ensuite la feuille d'or. Elle s'y attache si ferme, qu'elle ne se lève jamais.

Un des plus utiles arbustes de la Chine est celui qui porte le coton. Les laboureurs le sèment dans leurs champs, immédiatement après la moisson ordinaire, et ne donnent pas d'autre façon à la terre que celle du rateau. Lorsqu'il est tombé un peu de pluie ou de rosée, on en voit sortir par degrés une petite plante d'environ deux pieds de haut. Les fleurs paraissent au mois d'août; elles sont ordinairement jaunes, mais quelquefois rouges. A leur place succèdent de petits boutons en forme de cosse, et de la grosseur d'une noix. Quarante jours après que la fleur a paru, cette cosse s'ouvre d'elle-même; et se fendant en quatre endroits, elle laisse voir trois ou quatre petits sachets de coton, d'une blancheur extrême et de la même figure que la coque des vers à soie. Ils sont attachés au fond de la cosse ouverte, et contiennent la semence pour l'année suivante. Il est temps alors d'en faire la récolte; mais dans le beau temps, on laisse le fruit exposé

au soleil pendant deux ou trois jours de plus. La chaleur le fait enfler, et le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres de coton sont fortement attachées aux semences, on se sert d'une espèce de roue pour les séparer. Cette machine est composée de deux rouleaux fort unis, l'un de bois, et l'autre de fer, de la longueur d'un pied, et d'un pouce d'épaisseur. Ils sont placés si près l'un de l'autre, qu'il ne reste point d'espace entre deux. Tandis que d'une main on donne le mouvement au premier rouleau, et du pied au second, on travaille de l'autre main le coton. Il se lâche par l'agitation qu'il reçoit, et passant d'un côté de la machine, il laisse la semence de l'autre côté. On le carde ensuite, on le file, et on le met en œuvre.

L'arbuste qui porte le thé mérite avec raison la préférence que les Chinois lui donnent sur tous les autres, parce qu'il n'y en a point dont ils fassent tant d'usage, ni dont ils tirent tant d'utilité. Le nom de *tha*, ou de *tea*, s'est formé par une prononciation corrompue dans la province de Fo-kyen. Toutes les autres parties de l'empire se servent du mot *cha*, comme les Portugais. On en distingue quantité d'espèces, qui porte différens noms dans diverses provinces. Cependant, à ne consulter que leurs qualités, toutes les espèces peuvent être réduites à quatre : le *song-lo-cha*, le *vu-i-cha*, le *pa-cul-cha*, et le *lon-gan-cha*.

Le song-lo-cha, qui est le thé vert, tire ce nom

d'une montagne de la province de Kyang-nan, dans le district de Whey-chen-fu. Cette montagne a peu de hauteur et d'étendue; mais elle est entièrement couverte de l'espèce d'arbustes qui portent ce thé. On les cultive sur ces revers comme au pied des montagnes voisines. Ils se plantent à peu près comme la vigne : c'est cette espèce de thé qui se présente ordinairement dans les visites. Il est extrêmement corrosif. Le sucre qu'on y mêle en Europe peut en corriger un peu l'âcreté ; mais à la Chine, où l'usage est de le boire pur, l'excès en serait nuisible à l'estomac.

Le vu-i-cha, que nous appelons *thé-bohé*, ou *thé-bout*, croît dans la province de Fo-kyen, et tire son nom de la montagne de Vu-i-cha. Il n'a aucune qualité qui puisse nuire à l'estomac le plus faible. De là vient que l'usage du vu-i-cha est plus commun dans tout l'empire. Il ne s'en trouve guère de bon dans les provinces du nord. On n'y vend de l'une et l'autre espèce que du thé à grandes feuilles : on distingue trois sortes de thé vu-i-cha, dans les lieux où il se recueille.

Le premier est celui qui vient des arbustes nouvellement plantés; ou, comme les Chinois s'expriment, c'est la première pointe des feuilles. Il s'appelle *mau-cha :* on ne l'emploie guère que pour les présens, ou pour l'usage de l'empereur. Le second est composé de feuilles plus avancées, et c'est celui qui se vend sous le nom de *bon vu-i-cha*. Les feuilles qui demeurent sur l'arbuste, et qu'on laisse croître

dans toute leur grandeur, font la troisième sorte, qui est à fort bon marché.

On en fait une autre sorte, qui n'est composée que de la fleur même; mais il faut la commander exprès; et le prix en est excessif. Les missionnaires géographes s'en étant procuré une petite quantité par le crédit de quelques mandarins, ne remarquèrent point de changement sensible dans l'infusion, soit pour la couleur, soit pour le goût. L'usage n'en est pas familier à l'empereur, ni même dans le palais. Le thé impérial est le mau-cha. La livre se vend environ deux schellings d'Angleterre, près des montagnes de Song-lo et de Vu-i. Tous les autres thés de la Chine peuvent être compris sous ces deux espèces, quoiqu'ils soient distingués par des noms différens.

Les arbres et les arbustes à fleurs sont en si grand nombre à la Chine, qu'elle l'emporte de ce côté-là sur l'Europe, comme l'avantage est de notre côté pour les fleurs qui viennent de semences et de racines. On voit dans ce vaste empire de grands arbres couverts de fleurs : les uns ont une parfaite ressemblance avec les tulipes, d'autres avec les roses; et, mêlées avec les feuilles vertes, elles forment un spectacle admirable.

Entre les arbres de cette espèce, on distingue celui qui porte le nom de *molyen*. Ses branches sont menues, remplies de moelle, et revêtues d'une écorce rouge, marquetée de taches blanches comme le noisetier. Ses fleurs ressemblent au lis sauvage.

L'arbre qui se nomme *la-moué*, a quelque ressemblance avec notre laurier, par sa grandeur, sa figure, et la forme de ses branches. Il porte en hiver de petites fleurs jaunes, d'une odeur agréable, qui ressemblent assez à la rose.

Le cha-wga est un autre arbre de la Chine, qui ferait aussi un ornement distingué dans nos jardins. On en remarque quatre sortes, qui portent toutes des fleurs, et qui ont beaucoup de ressemblance avec le laurier d'Espagne, par la forme du sommet, par le bois et les feuilles. La verdure des feuilles résiste aux outrages de l'hiver.

On voit dans plusieurs cantons des arbres qui sont chargés presque toute l'année de fleurs du plus vif incarnat. Les feuilles sont aussi petites que celles de l'orme; le tronc est irrégulier, les branches tortues, et l'écorce fort unie. Des allées composées de ces arbres et d'un mélange d'orangers, formeraient un des plus beaux lieux du monde; mais les Chinois ont peu de goût pour la promenade.

Le jasmin est fort commun à la Chine; il se plante comme la vigne, et se cultive avec beaucoup de soin: on le vend pour en faire des bouquets; mais il est au-dessous du sampagou, fleur aussi fameuse dans plusieurs autres pays que dans l'empire chinois. Le sampagou croît dans des pots, et se transporte d'une province à l'autre, pour s'y vendre. On attribue à ses racines diverses propriétés merveilleuses, et fort opposées entre elles. On assura à Navarette, à Manille, que la partie qui croît du côté de l'est est

un poison mortel, et que celle qui croît à l'ouest est son antidote.

L'arbre qui produit des fleurs qu'on nomme *quey-wha* est fort commun dans les provinces méridionales, et très-rare dans celles du nord. Il croît quelquefois à la hauteur du chêne : ses fleurs sont petites et de différentes couleurs, mais l'odeur en est fort agréable. Ses feuilles ressemblent à celles de notre laurier, et cette ressemblance est plus remarquable dans les plus grands arbres qui se trouvent particulièrement dans les provinces de Ché-kang, de Kyang-si, de Yun-nan et de Quang-si, que dans les arbustes de la même espèce. La couleur des fleurs est ordinairement jaune; elles pendent en si gros bouquets, que, lorsqu'elles viennent à tomber, la terre en est entièrement couverte; et leur odeur est si agréable, que l'air en est parfumé dans un assez grand éloignement. Quelques-uns de ces arbres portent quatre fois l'année, c'est-à-dire qu'aux fleurs qui tombent on en voit succéder immédiatement de nouvelles. Aussi sont-elles fort communes, même dans l'hiver.

On vante une autre fleur, nommée *lau-wha* ou *lau-whey-wha*, dont l'odeur l'emporte sur toutes celles dont on a parlé, mais qui est moins belle : sa couleur tire ordinairement sur celle de la cire; elle croît sur une plante qui ne vient guère que dans les provinces maritimes. On voit ailleurs des fleurs charmantes et fort touffues, mais tout-à-fait insipides, croître comme des roses sur d'autres arbres et sur

d'autres arbustes, qu'on croit de l'espèce du pêcher et du grenadier. Leurs couleurs sont fort brillantes, mais elles ne produisent aucun fruit.

L'espèce de rose que les Chinois nomment *mou-tau*, ou *reine des fleurs*, est en effet, suivant Duhalde, la plus belle fleur du monde, *et ne devrait*, dit-il, *jamais être dans d'autres mains que celles des rois et des princes :* comme si la nature, devenue esclave ainsi que l'homme, ne devait produire que pour les rois ces présens que sa prodigalité brillante abandonne au dernier de ses enfans. L'odeur du mou-tau est délicieuse ; ses fleurs sont rougeâtres. Duhalde observe aussi que la Chine offre des tournesols en abondance, des lis odoriférans, que les philosophes chinois vantent beaucoup, et d'autres fleurs communes en Europe ; qu'il s'y trouve une abondance extrême de crêtes de coq, qui sont d'une beauté rare, et qui font l'ornement des jardins ; mais il avoue que les œillets de la Chine ont peu d'odeur, ou n'en ont aucune.

On voit dans les étangs, et souvent dans les marais, une fleur qui se nomme *lyen-wha*, et que les Chinois estiment beaucoup. Aux feuilles, au fruit et à la tige, on la prendrait pour le nénuphar, la nymphée ou le lis d'eau. Le lyen-wha est fort commun dans la province de Kyang-si. C'est un spectacle fort agréable, que de voir des lacs entiers couverts de ces fleurs, qui se cultivent avec soin tous les ans. Les grands seigneurs en font croître dans de petites pièces d'eau, et quelquefois dans de grands vases

remplis de terre détrempée, qui servent d'ornement à leurs jardins ou à leurs cours. Cette fleur, dans son dernier développement, ressemble assez à la tulipe.

Les Chinois emploient presque uniquement des sucs de fleurs et d'herbes pour peindre des figures sur le satin et les taffetas satinés, dont ils font leurs habits, leur parure et leurs ameublemens. Ces couleurs, qui pénètrent la substance de la soie, ne se ternissent jamais; et comme elles n'ont pas de corps, il n'arrive pas non plus qu'elles s'écaillent. On s'imaginerait qu'elles sont tissues dans le fond de l'étoffe, quoiqu'elles n'y soient que délicatement appliquées avec le pinceau.

Les plaines de la Chine sont couvertes d'une si grande abondance de riz, qu'à peine offrent-elles un arbre; mais les montagnes, surtout celles de Chen-si, de Ho-nan, de Quang-tong et de Fo-kyen, sont remplies de forêts, qui contiennent de grands arbres de toutes les espèces. Ils sont fort droits, et propres à la construction des édifices publics, surtout à celle des vaisseaux. Les voyageurs nomment le pin, le frêne, l'orme, le chêne, le palmier et le cèdre, avec quantité d'autres qui sont peu connus en Europe.

On emploie un si grand nombre de pins ou de sapins à la construction des vaisseaux, des barques et des édifices, qu'il paraît surprenant que la Chine en ait encore des forêts. La consommation en est fort grande aussi pour le chauffage. Les provinces du nord ne se servent pas d'autres arbres pour bâtir.

Celles des parties méridionales, au-delà de la rivière, emploient ordinairement le cha-mu.

Mais le bois le plus estimé à la Chine s'appelle *nan-mu*. Les piliers des appartemens et des anciennes salles du palais, les fenêtres, les portes et les solives en sont composées; il passe pour inaltérable. « Lors» qu'on veut bâtir pour l'éternité, disent les Chi» nois, il faut employer du nan-mu ». De là vient apparemment que les voyageurs le prennent pour le cèdre; mais si l'on s'en rapporte au témoignage des missionnaires, qui en ont parlé sur celui de leurs propres yeux, ses feuilles ne ressemblent point à celles des cèdres du Mont-Liban, telles qu'on en trouve la description dans les voyageurs. L'arbre est fort droit et de la plus grande espèce; ses branches s'élèvent directement vers le ciel. Elles ne sortent qu'à une certaine hauteur, et se terminent au sommet en forme de bouquet.

Cependant le nan-mu n'approche pas, pour la beauté, d'un autre bois nommé *tsé-tau*, qui porte à la cour le nom de *bois rose*. Ce tsé-tau est d'un rouge noirâtre, rayé et plein de belles veines noires, qu'on prendrait pour l'ouvrage du pinceau. Il est propre d'ailleurs aux plus beaux ouvrages de menuiserie. Les meubles qu'on en fait sont fort estimés dans tout l'empire, surtout dans les provinces du nord, où ils se vendent beaucoup plus chers que les meubles vernissés.

Pour la force et la fermeté, peut-être n'y a-t-il pas de bois comparable à celui qu'on appelle *tye-*

li-mu, et que les Portugais nomment *pao-de-ferto*, c'est-à-dire *bois de fer*. Cet arbre est de la hauteur de nos plus grands chênes ; mais il en est différent par la grosseur du tronc, par la forme des feuilles, et par la couleur du bois, qui est plus sombre. Il pèse aussi beaucoup plus. On fait de ce bois les ancres des vaisseaux de guerre ; et les officiers de l'empereur qui accompagnèrent les missionnaires dans leur passage à Formose les préféraient aux ancres de fer des vaisseaux marchands ; mais on croit qu'ils étaient dans l'erreur. Les pointes ne peuvent jamais être assez aiguës ni assez fortes pour mordre sûrement ; et comme on fait les branches plus longues du double que celles des ancres de fer, elles en doivent être à proportion plus faibles, quelle que soit leur grosseur.

On peut compter au nombre des arbres utiles une sorte de canne que les Chinois nomment *chu-tsé*, et les Européens *bambou*. Il y en a de plusieurs sortes. Le bambou croît aussi haut que le commun des arbres. Quoiqu'il soit creux d'un bout à l'autre, excepté dans ses parties noueuses ou dans ses jointures, il est d'une dureté extraordinaire et capable de soutenir les plus pesans fardeaux, jusqu'à de grandes maisons de bois. On peut le diviser en petits éclats, qui servent à faire des nattes, des paniers et d'autres ouvrages. On en fait aussi du papier, des tuyaux pour la conduite de l'eau, des meubles domestiques, tels que des tables, des lits, des armoires, des boîtes, etc. On trouve des meubles tout faits de

cette espèce dans les boutiques de Canton. Un lit coûte neuf sous ; une table six ; les chaises quatre sous et demi, et le reste à proportion. Les bambous sont fort communs dans les provinces méridionales. Ils sont très-propres à faire des perches et toutes sortes d'échafaudages.

Enfin, la Chine produit du ratan et des cannes à sucre. Le ratan est une plante fort menue, mais très-forte, qui rampe sur terre jusqu'à la longueur de huit cents ou de mille pieds. Les cannes à sucre croissent en abondance dans les provinces méridionales.

Entre les herbes potagères qui nous manquent, la Chine en a une qui se nomme *pé-tsay*, et qui est véritablement excellente. Quelques-uns de nos voyageurs l'ont prise mal à propos pour la laitue. Les premières feuilles se ressemblent à la vérité ; mais la fleur, la semence, le goût et la grandeur de la plante en diffèrent beaucoup. Les meilleurs pé-tsays se trouvent dans les provinces du nord, où les premiers frimas servent à les rendre fort tendres ; l'abondance en est presque incroyable. Dans le cours des mois d'octobre et de novembre, on en voit passer du matin au soir, par les portes de Pékin, des charrettes et d'autres voitures chargées. L'usage des Chinois est de les conserver dans du sel ou de les mariner, pour les faire cuire avec le riz, qui est naturellement fort insipide.

Le tabac est en abondance, et l'on en fume dans toutes les parties de l'empire ; sec, il ne coûte

qu'un sou la livre. Celui du Japon est le plus estimé.

La plante dont les médecins Chinois font le plus d'usage porte parmi eux le nom de *fou-ling ;* elle a reçu des Européens celui de *radix-xina*, ou racine de la Chine. C'est dans la province de Sé-chuen qu'elle croît particulièrement ; c'est un excellent sudorifique, et propre à purger le sang.

Cunning-ham vit à Cheu-chan une racine extrêmement singulière, nommée *u-chu-u*, à laquelle on attribue la propriété de prolonger la vie et de noircir les cheveux gris. Il suffit d'en boire pendant quelque temps en infusion. Une seule racine se vend depuis dix lyangs jusqu'à deux mille, suivant sa grosseur ; car les plus grosses passent pour les plus efficaces ; mais Cunning-ham ne fut pas tenté de faire une expérience qui lui aurait coûté si cher.

De toutes les plantes, le san-tsi est, après le jinseng, celle que les médecins Chinois estiment le plus. Quoiqu'ils attribuent à toutes les deux presque les mêmes vertus, ils donnent la préférence au san-tsi pour les maladies des femmes, et pour toutes les pertes de sang. Il croît dans la province de Quang-si, et ne se trouve qu'au sommet des montagnes presque inaccessibles. C'est l'espèce dont on fait usage dans la médecine, et dont les mandarins du pays font présent à leurs supérieurs. Les Chinois regardent la même plante comme un spécifique contre la petite-vérole : les effets en sont fréquens, on voit les pustules les plus noires et les plus infectes se chan-

ger en un rouge clair aussitôt que le malade a pris sa potion. Aussi prescrit-on le san-tsi dans plusieurs maladies qui paraissent venir des mauvaises qualités du sang ; mais cette plante est d'une rareté qui la rend fort chère, et l'on n'est pas sûr encore de l'avoir pure et sans mélange.

La Chine a quantité de montagnes fameuses par leurs mines qui contiennent toutes sortes de métaux, et par leurs sources médicinales, leurs simples et leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'étain, de cuivre blanc et de vif-argent ; du lapis armenus, du cinnabre, du vitriol, de l'alun, du jaspe, des rubis, du cristal de roche, des pierres d'aimant, du porphyre et des carrières de différentes sortes de marbre.

Les Chinois prétendent que leurs montagnes sont remplies d'or et d'argent, mais que jusqu'à présent des vues politiques en ont fait défendre l'ouverture, dans la crainte apparemment qu'un excès d'abondance ne rendît le peuple difficile à gouverner, ou ne lui fît négliger l'agriculture. L'empereur Kang-hi accorda un jour aux directeurs du domaine la permission d'ouvrir les mines d'argent ; mais en moins de deux ou trois ans il ordonna que l'ouvrage fût interrompu, et l'on s'imagina que c'était pour empêcher les assemblées de la populace. Les mines de la province de Yun-nan, qui ont toujours été ouvertes, rapportaient autrefois un profit considérable.

On ne saurait douter que la Chine n'ait aussi des mines d'or. Ce qu'elle a de ce métal est tiré en partie

des mines, et se trouve en partie dans les sables des torrens et des rivières qui sortent des montagnes de Sé-chuen et de Yun-nan, du côté de l'ouest. La seconde de ces deux provinces passe pour la plus riche; elle reçoit beaucoup d'or d'un peuple nommé *Lolo*, qui occupe les parties voisines des royaumes d'Ava, de Pégu et de Laos; mais cet or n'est pas des plus beaux, peut-être parce qu'il n'est pas purifié. L'argent de Sé-chuen est encore plus noir; mais lorsqu'il est raffiné par les artistes chinois, il devient aussi beau que dans tout autre pays.

L'or le plus cher et le plus beau de la Chine se trouve dans les districts de Li-kyang-fu et de Yang-chang-fu. Comme il n'est frappé d'aucun coin, il ne s'emploie dans le commerce que comme une marchandise; au reste, il n'en est pas plus recherché dans l'empire, parce que son usage unique est pour la dorure et pour d'autres ornemens de peu d'importance. Les Européens sont les seuls à la Chine qui aient de la vaisselle d'or.

Quand on considère à quel prix le fer, l'étain et les autres métaux communs sont à la Chine, on se persuade aisément que les mines y doivent être fort nombreuses. Les missionnaires géographes furent convaincus par leurs propres yeux de la richesse d'une mine de tombac dans la province de Hu-quang, d'où ils virent tirer dans l'espace de peu de jours plusieurs centaines de quintaux.

Les mines de cuivre commun, qui se trouvent dans les provinces de Yun-nan et de Quye-cheu, ont

fourni à l'empire toutes les petites espèces de monnaies qui y ont été frappées depuis plusieurs siècles; mais le cuivre le plus extraordinaire porte le nom de *tsé-tong*, qui signifie cuivre blanc. Il ne s'en trouve peut-être qu'à la Chine, et dans la seule province d'Yun-nan; il a toute sa blancheur en sortant de la mine: l'intérieur en est plus blanc que le dehors. On a vérifié à Pékin, par quantité d'expériences, que cette couleur ne vient d'aucun mélange, car les moindres mélanges diminuent sa beauté. Lorsqu'il est bien employé, on ne le distingue pas de l'argent; pour l'adoucir, on y mêle un peu de tombac ou d'autre métal; mais ceux qui veulent lui faire conserver sa belle couleur, y mêlent au lieu de tombac un cinquième d'argent.

Le cuivre chinois, qui se nomme *tsé-là-tong*, c'est-à-dire cuivre venu de lui-même, n'est au fond qu'un cuivre rouge que l'eau entraîne des hautes montagnes d'Yun-nan, et qui se trouve dans les torrens, lorsqu'ils viennent à sécher.

Magalhaens observe que les Chinois emploient une quantité infinie de cuivre à leurs canons, leurs images, leurs statues, leurs monnaies, leurs bassins et leurs plats. Le mérite de l'antiquité, ou la réputation de l'ouvrier, fait quelquefois monter le prix de ces ouvrages à plus de mille écus, quelque vil qu'il soit en lui-même. On peut juger encore de l'abondance du même métal par la multitude de gros canons qui se fondent à Macao, et qui se transportent non-seulement dans divers endroits des

Indes, mais même en Portugal. Ils sont ordinairement d'une bonté, d'une grandeur et d'un travail admirables.

Le lapis-armenus, ou l'azur qui se trouve dans plusieurs cantons d'Yun-nan et de Sé-chuen, ne diffère pas de celui qu'on apporte en Europe. On en tire aussi du district de Tay-tong-fu, dans la province de Chan-si, qui fournit d'ailleurs le plus bel yu-ché de la Chine. L'yu-ché est une espèce de jaspe blanc qui ressemble à l'agate; il est transparent, et quelquefois tacheté lorsqu'il est poli.

Les rubis qui se vendent à Yun-nan-fu sont de la plus belle espèce, mais fort petits. Il fut impossible aux missionnaires de découvrir dans quelle partie de la province on les trouve. La même ville offre quelques autres espèces de pierres précieuses, mais qui sont apportées des pays étrangers, surtout par les marchands du royaume d'Ava qui borde le district de cette capitale.

Le plus beau cristal de roche vient des montagnes de Chang-cheu-feu ou de Chang-pu-hyen, dans la province de Fo-kyen. On en fait, dans ces deux villes, des cachets curieux, des boutons et des figures d'animaux.

La même province a, comme plusieurs autres, des carrières de marbre qui ne seraient point inférieures à celles de l'Europe, si elles étaient aussi bien travaillées. On ne laisse pas d'en trouver chez les marchands quantité de petites pièces assez bien polies et d'une fort belle couleur, telles que les petites

tables qui se nomment *tyen-tsen*, dont les veines représentent naturellement des montagnes, des rivières et des arbres. Elles sont composées de morceaux choisis, dont la plupart viennent des carrières de Tay-ly-fu. On les fait quelquefois servir aux jours de fête, pour l'ornement des festins.

Quoique le marbre soit en abondance à la Chine, on ne voit pas de palais, de temples, ni d'autres édifices qui en soient bâtis entièrement; les bâtimens même de pierre sont rares dans cette région; la pierre n'a presque jamais été employée que pour les ponts et les arcs de triomphe.

Il y a peu de provinces où l'on ne trouve des pierres d'aimant : on en apporte aussi du Japon à la Chine; mais on les emploie particulièrement aux usages de la médecine; elles se vendent au poids, et les meilleures ne coûtent jamais plus de huit ou dix sous l'once. Le Comte en apporta une d'un seul pouce de diamètre qui, quoique assez mal armée, levait onze livres de fer, et pouvait en lever quatorze ou quinze, lorsqu'elle était bien fixée. Les Chinois sont fort habiles à les couper : celle du P. Le Comte fut taillée à Nankin en mois de deux heures. La machine (1) qui sert à cette opération est fort simple; et si les ouvriers de France voulaient en faire usage, ils s'épargneraient beaucoup de peine.

(1) On en trouve la description dans les Mémoires du père Le Comte, page 250.

On ne connaît pas de pays aussi riche que la Chine en mines de charbon; les montagnes, surtout celles des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Péché-li, en renferment d'innombrables, sans quoi il serait très-difficile de vivre dans des pays si froids, où le bois de chauffage est d'ailleurs assez rare. Magalhaens observe que le charbon de terre qui se brûle à Pékin, et qui s'appelle *moui*, vient de ces mêmes montagnes; à deux lieues de cette ville; elles doivent passer pour inépuisables, puisque depuis plus de quatre mille ans elles fournissent du charbon à la ville et à la plus grande partie de la province, où les plus pauvres s'en servent pour chauffer leurs poêles: sa couleur est noire. On le trouve entre les rochers, en veines fort profondes: quelques-uns le broient, surtout parmi le peuple; ils en mouillent la poudre et la mettent comme en pain. Ce charbon ne s'allume pas facilement, mais il donne beaucoup de chaleur, et dure fort long-temps au feu; la vapeur en est quelquefois si désagréable, qu'elle suffoquerait ceux qui s'endorment près des poêles, s'ils n'avaient la précaution de tenir près d'eux un bassin rempli d'eau, qui attire la fumée, et qui en diminue beaucoup la puanteur. Le charbon est à l'usage de tout le monde, sans distinction de rang: on s'en sert même dans les fournaises, pour fondre le cuivre; mais les ouvriers en fer trouvent qu'il rend ce métal trop rude.

La nature a pourvu merveilleusement au besoin

de sel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie, malgré l'éloignement où elles sont de la mer. Outre les salines qui se trouvent dans quelques-unes de ces provinces, on voit dans quelques autres une sorte de terre grise, comme dispersée de côté et d'autre en pièces de trois ou quatre arpens, qui rend une prodigieuse quantité de sel. La méthode qu'on emploie pour le recueillir est fort remarquable : on rend la surface de la terre aussi unie que la glace, en lui laissant assez de pente pour que l'eau ne s'y arrête point. Lorsque le soleil vient à la sécher, jusqu'à faire paraître blanches les particules de sel qui s'y trouvent mêlées, on les rassemble en petits tas, qu'on bat ensuite soigneusement, afin que la pluie puisse s'y imbiber; la seconde opération consiste à les étendre sur de grandes tables un peu inclinées, qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur; on y jette de l'eau fraîche qui, en faisant fondre les parties de sel, les entraîne, avec elle dans de grands vaisseaux de terre, où elles tombent goutte à goutte par un petit tube; après avoir ainsi dessalé la terre, on la fait sécher, on la réduit en poudre, et on la remet dans le lieu d'où on l'a tirée : dans l'espace de sept à huit jours, elle s'imprègne de nouvelles parties de sel, qu'on sépare encore par la même méthode.

Tandis que les hommes sont occupés de ce travail aux champs, leurs femmes et leurs enfans s'emploient, dans des huttes bâties au même lieu, à faire bouillir le sel dans de grandes chaudières de

fer, sur un fourneau de terre percé de plusieurs trous, par lesquels tous les chaudrons reçoivent la même chaleur : la fumée, passant par un long tuyau en forme de cheminée, sort à l'extrémité du fourneau. L'eau, après avoir bouilli quelque temps, devient épaisse, et se change par degrés en un sel blanchâtre, qu'on ne cesse pas de remuer avec une grande spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit devenu tout-à-fait blanc. Dans les lieux où le bois manque pour ce travail, on y supplée avec des roseaux.

Quoique les paons et les coqs-d'Inde soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y apporte des autres pays. Les grues y sont en fort grand nombre : cet oiseau s'accommode de tous les climats ; on l'apprivoise facilement, jusqu'à lui apprendre à danser : sa chair passe pour un fort bon aliment.

On trouve à la Chine une abondance de beaux faisans, dont les plumes se vendent plus chères que l'oiseau même ; son prix ordinaire est un sou la livre. Les rossignols chinois sont plus gros que les nôtres, et leur chant est admirable, comme celui des merles. Le nombre des oies et des canards est infini ; Canton seul en consomme chaque année plus de vingt mille. Les rivières et les lacs en sont remplis, et de quantité d'autres espèces sauvages. La manière de les prendre mérite quelque remarque : les pêcheurs mettent la tête dans une grosse gourde, qui est percée de quelques trous pour la commodité de la vue et de la respiration ; ensuite, se mettant nus

dans l'eau, ils marchent ou nagent si bas, qu'on n'aperçoit que leurs gourdes. Les canards, accoutumés à voir flotter des gourdes sur l'eau, s'en approchent sans crainte; alors le pêcheur les prend par les pieds et les tire au fond de l'eau, pour empêcher que leurs cris ne se fassent entendre; il leur tord aussitôt le cou, et les attachant à sa ceinture, il continue son exercice jusqu'à ce qu'il ait pris le nombre qu'il se propose.

On fait beaucoup de cas en Chine de certains petits oiseaux qui ressemblent aux linots, et qu'on nourrit dans des cages, non pour chanter, mais pour combattre. Ceux qui ont été mis à l'essai se vendent fort cher. Les Chinois sont passionnés aussi pour les combats de coqs; mais cet amusement est encore plus commun dans plusieurs îles, surtout aux Philippines et dans quelques royaumes des Indes orientales, où l'on y perd et l'on y gagne beaucoup d'argent, comme dans quelques pays de l'Europe.

Entre les oiseaux de proie, le plus remarquable est celui que les Chinois nomment *hay-tsing*; il est très-beau, mais si rare, qu'il ne se trouve que dans le district de Hong-chang-fu, ville de la province de Chang-si, et dans quelques parties de la Tartarie; il égale en beauté nos plus beaux faucons, et les surpasse en force et en grosseur : on peut le regarder comme le roi des oiseaux de proie de la Chine et de la Tartarie, parce qu'il en est le plus beau, le plus vif et le plus courageux. Aussitôt qu'on en

prend un, il doit être porté à l'empereur, qui le confie aux soins des fauconniers impériaux.

Les provinces méridionales, telles que Quang-tong, et surtout Quang-si, ont des perroquets de toutes les espèces, qui ne diffèrent en rien de ceux qui nous viennent de l'Amérique. Leur plumage est le même; ils n'ont pas moins de docilité pour apprendre à parler, mais ils ne sont pas comparables aux oiseaux, qui se nomment *kin-ki* ou *poules dorées*, et qui tirent sans doute ce nom de leur beauté. Il s'en trouve dans les provinces de Se-chuen, d'Yun-nan et de Chang-si. L'Europe n'a pas d'oiseau qui leur ressemble. Le mélange de rouge et de jaune qui forme leur couleur, la plume qui s'élève sur leur tête, l'ombrage de leur queue et la variété des couleurs de leurs ailes, la beauté de leur taille, semblent leur donner la prééminence sur tous les autres oiseaux : leur chair est plus délicate que celle du faisan.

La Chine abonde en insectes et en reptiles, mais moins que les îles Philippines, l'Inde et l'Afrique : elle fournirait aux cabinets de nos curieux une extrême variété de papillons. On fait tant de cas de ceux d'une montagne nommée *Lo-feu-chan*, dans le district de Whay-cheu-fu, province de Quang-tong, que les plus gros et les plus extraordinaires sont envoyés à la cour, où ils servent à l'ornement du palais. La diversité et la vivacité de leurs couleurs est également surprenante. Ils sont beaucoup plus gros qu'en Europe, et leurs ailes sont incomparable-

ment plus grandes. Pendant le jour, ils demeurent sans mouvement sur les arbres, et se laissent prendre aisément; le soir, ils commencent à voltiger, comme nos chauves-souris; et quelques-uns ne paraissent guère moins gros que ces animaux, lorsqu'ils ont les ailes étendues.

Plusieurs provinces de la Chine, surtout celle de Chang-tong, sont souvent exposées aux ravages des sauterelles, qui détruisent en peu de temps les espérances de la plus belle moisson. On trouve dans un auteur chinois la description de ce terrible fléau: « On voit paraître, dit-il, une si prodigieuse quantité de sauterelles, que, couvrant entièrement le ciel, leurs ailes semblent s'entre-toucher; vous croiriez voir sur votre tête de grosses montagnes de verdure. Le bruit que ces insectes font en volant ressemble à celui du tambour ». Le même auteur remarque que ces dangereuses légions ne visitent la Chine que dans les années sèches qui suivent les inondations.

Les punaises sont très-communes dans plusieurs cantons de la Chine; mais ce qui paraîtra fort étrange, les habitans écrasent cette vermine avec les doigts, et prennent plaisir ensuite à les porter au nez.

Le gibier de chasse abonde à la Chine. On voit en hiver, dans plusieurs endroits de Pékin, des tas de bêtes à quatre pieds, et d'oiseaux de toutes les espèces, engourdis par le froid, qui les garantit de la corruption. La Chine produit une quantité innom-

brable de chevreuils, de daims, de sangliers, de boucs, d'élans, de lièvres, de lapins, d'écureuils, de chats, de mulots; sans parler des bécasses, des cailles, des oies, des canards, des perdrix, des faisans, et d'une infinité d'animaux qui ne se trouvent point en Europe, et qui se vendent à très-bon marché. Les ours, les tigres, les buffles, les chameaux, les rhinocéros y sont aussi en grand nombre; mais on n'y voit pas de lions. Il est inutile de nommer les bœufs, les vaches, les moutons, et les autres animaux domestiques, qui ne sont pas moins communs à la Chine qu'en Europe.

Les tigres de la Chine sont non-seulement fort nombreux, mais encore d'une grosseur et d'une férocité extraordinaire. On aurait peine à croire combien ils tuent et dévorent d'hommes. Un Chrétien chinois racontait à Navarette que, sur le chemin de Canton à Haynan, ils se rangent en troupes de cent et de deux cents; que les voyageurs n'osent passer dans ces lieux, s'ils ne sont au nombre de cent ou de cent cinquante; et que dans certaines années, ces monstrueux animaux ont dévoré jusqu'à six mille personnes. On peut croire ces récits fort exagérés par la peur qui produit tant de fables populaires. On a vu un de ces animaux sauter un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pesait environ cent livres, le charger sur ses épaules, repasser le mur avec sa proie, et gagner promptement un bois voisin. En hiver, comme ils descendent des montagnes dans les villages qui ne sont pas fer-



més d'un mur, tous les habitans se retirent de bonne heure, et munissent soigneusement leurs portes. Navarette se trouvant un jour dans un village où l'on prenait ces précautions, observa que les tigres s'approchaient des maisons avant que la nuit fût tout à-fait obscure, poussant des cris effroyables, et qu'à peine était-on tranquille dans l'enceinte des murs : cependant les Chinois ne se donnent pas beaucoup de peine pour les prendre, quoique d'ailleurs ils estiment beaucoup leur peau.

Les ours sont fort communs à la Chine. Il s'en trouve dans la province de Chang tong une espèce que les Chinois nomment *hyang-jin*, c'est-à-dire homme-ours. Ils marchent sur deux jambes; ils ont la face humaine, et la barbe d'un bouc; ils grimpent sur les arbres pour en manger le fruit. On n'a point à se plaindre de leur férocité lorsqu'on les laisse en paix ; mais si l'on excite leur colère, ils descendent furieusement, ils tombent sur ceux qui les irritent, et les frappant deux ou trois fois avec la langue, ils emportent toute la chair qu'ils touchent. Cette description ressemble plutôt à celle d'une espèce de singe qu'à celle d'un ours.

La seconde de ces deux provinces offre aussi une espèce singulière de cerfs qui ne se trouve dans aucun autre pays. Ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires. Les princes et les seigneurs en nourrissent dans leurs parcs, comme une curiosité. La Chine a des ânes et des mulets en abondance; elle ne manque pas non plus de bons

chevaux : on y en amène continuellement des pays de l'ouest; mais ils sont tous coupés.

La Chine a deux quadrupèdes qui méritent particulièrement de l'attention. Le premier est une espèce de chameau ou de dromadaire, qui n'est pas plus grand qu'un cheval commun, et qui a sur le dos deux bosses couvertes d'un poil fort long, ce qui forme une sorte de selle. La bosse du devant paraît formée par l'épine du dos et par la partie supérieure de l'os de l'épaule, qui s'étend en arrière, à peu près comme l'excroissance que les vaches indiennes ont sur les épaules. L'autre bosse touche à la croupe de l'animal; il a le cou plus court et plus épais que les chameaux ordinaires, couvert d'un poil épais, de la longueur de celui des chèvres. La couleur en est quelquefois d'un brun jaunâtre, et quelquefois elle tire sur le rouge, avec un mélange de noir; ses jambes ne sont pas si longues ni si menues, à proportion, que celles du chameau : ce qui paraît le rendre plus propre à porter des fardeaux.

L'autre animal est une espèce de chevreuil que les Chinois nomment *Hyang-chang-tsé*, c'est-à-dire le chevreuil odoriférant. Il se trouve non-seulement dans les provinces méridionales, mais jusque dans la chaîne de montagnes qui est à quatre ou cinq lieues de Pékin, du côté de l'ouest. C'est une sorte de daim sans cornes, dont le poil est noirâtre; son petit sac à musc est composé d'une peau fort mince, revêtue de poil extrêmement fin.

Le musc s'engendre dans l'intérieur du sac et

s'attache à l'entour comme une espèce de sel. On en distingue de deux sortes, dont le plus précieux est celui qui est en grains et qui s'appelle *teu-pau-hyang* L'autre, qui se nomme *thi-hyang*, est moins estimé, parce qu'il est trop petit et trop fin. La femelle, qui ne produit pas le musc, ou du moins la substance qui se trouve dans son sac n'a pas l'odeur du musc, quoiqu'elle en ait l'apparence. On apprit au missionnaire que la nourriture ordinaire de cet animal est la chair des serpens. De quelque grosseur qu'ils puissent être, il les tue, dit-on, facilement, parce qu'à certaine distance; ils sont tellement saisis de l'odeur du musc, que, s'affaiblissant tout d'un coup, ils ne peuvent plus se remuer. Ce qui paraît beaucoup mieux prouvé, c'est que les paysans, en allant au bois, ou en tirant du charbon dans les montagnes, n'ont pas de moyen plus sûr pour se préserver de ces serpens, dont la morsure est extrêmement dangereuse, que de porter sur eux quelques grains de musc. Avec cet antidote, ils dorment tranquillement sur l'herbe après leur dîner.

Ce qui arriva au même missionnaire, en retournant à Pékin, semble confirmer que la chair des serpens est la principale nourriture du chevreuil musqué. Ayant fait préparer pour son souper quelques parties de cet animal, il se trouva parmi les convives un Chinois qui haïssait les serpens jusqu'à se trouver mal lorsqu'on en parlait en sa présence. Comme il ignorait ce qui lui était présenté, le missionnaire se dispensa de lui en parler, et se fit au

contraire un plaisir d'observer sa contenance. Le Chinois prit du chevreuil comme les autres, dans le dessein d'en manger; mais à peine en eut-il mis un morceau dans sa bouche, qu'il sentit son estomac se révolter. En un mot, il ne voulut plus toucher à cette viande, tandis que tous les autres en mangeaient de fort bon appétit.

Navarette nous apprend qu'il se trouve un grand nombre de ces animaux musqués dans les provinces de Chen-cheu-si et de Chan-si, où ils portent le nom de *ché*. Suivant la description des auteurs chinois, ils ont le corps d'un petit daim, et le poil d'un tigre ou d'un ours. Lorsqu'ils sont pressés par les chasseurs, ils grimpent sur les rochers, et mordent le petit sac musqué qui contient le musc, pour éviter le péril en détruisant leur trésor; mais cette morsure leur cause la mort. Ce récit, fondé sur l'opinion généralement répandue, ressemble beaucoup à ce qu'on raconte des éléphans, et peut-être en est emprunté.

La Chine offre une prodigieuse abondance de poissons. Les rivières, les lacs, les étangs et les canaux mêmes en sont remplis. Ils fourmillent jusque dans les fossés qu'on creuse au milieu des champs pour conserver l'eau qui sert à la production du riz. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poisson, dont les propriétaires des champs tirent un profit considérable. On voit tous les ans, sur la grande rivière d'Yang-tsé-kyang, à peu de distance de Kyen-king-fu, dans la province de Kyang-si, un nombre

surprenant de barques qui se rassemblent pour acheter de ce frai. Vers le mois de mai, les habitans du pays bouchent la rivière en plusieurs endroits, dans l'espace de neuf ou dix lieues, avec des nattes et des claies, qui ne laissent d'ouverture que pour le passage d'une barque, afin d'arrêter le frai, qu'ils savent distinguer au premier coup d'œil, quoique l'eau n'en soit presque point altérée. Ils remplissent des tonneaux d'un mélange d'eau et de frai, pour les vendre aux marchands qui les transportent en diverses provinces, avec l'attention de remuer cette eau de temps en temps. Cette eau se vend par mesure à ceux qui possèdent des étangs. Dans l'espace de peu de jours, le jeune frai commence à paraître en petits bancs, et dans cette petitesse, qui le rend presque imperceptible, on le nourrit de lentilles de marais ou de jaunes d'œufs, à peu près comme on élève en Europe les animaux domestiques. Le gros poisson se conserve avec de la glace; on en remplit de grandes barques, dans lesquelles on le transporte jusqu'à Pékin : le profit monte quelquefois au centuple de la dépense, parce que le peuple se nourrit presque uniquement de poisson. On en tire des rivières et des lacs pour peupler les canaux. Il en vient aussi de la mer, qui remonte assez loin dans les rivières. On en prend quelquefois de très-gros à plus de cent cinquante lieues de la côte.

L'Europe a peu de poissons qui ne se trouvent à la Chine; les lamproies, les carpes, les soles, les saumons, les truites, les esturgeons, y sont com-

muns; elle en a quantité d'autres qui nous sont inconnus, et dont le goût est excellent.

Le poisson le plus remarquable est le kin-yu, ou le poisson doré. On le nourrit, soit dans de petits étangs faits pour cet usage, qui servent d'ornement aux maisons de campagne des princes et des seigneurs, soit dans des bassins plus profonds que larges. On le prend aussi petit qu'il est possible, parce que le plus petit passe pour le plus beau, et qu'on en peut nourrir un plus grand nombre. Les plus jolies dorades chinoises sont d'un beau rouge, comme tacheté de poudre d'or, surtout vers la queue, qui se termine en fourche par deux ou trois pointes. Quelques-unes sont de couleur d'argent; d'autres sont blanches, d'autres marquées de rouge : les deux espèces sont également vives et actives. Elles se plaisent à jouer sur la surface de l'eau, mais elles sont si délicates, que la moindre impression de l'air en fait mourir un grand nombre. Dans les étangs, les dorades sont de différentes grandeurs; il s'en trouve de plus grosses que les plus grandes pélamides. On les accoutume à gagner le sommet de l'eau au bruit d'une cresselle, dont on se sert pour leur donner à manger. La meilleure méthode pour les conserver est de ne leur rien donner en hiver. Il est certain que, pendant trois ou quatre mois, on ne les nourrit pas à Pékin, c'est-à-dire pendant toute la durée du grand froid. On n'expliquerait pas facilement de quoi elles vivent sous la glace, à moins qu'elles ne trouvent de petits vers dans les racines

des herbes qui croissent au fond des étangs, ou que ces racines mêmes, amollies par l'eau, ne deviennent propres à leur servir d'alimens. Souvent la crainte qu'elles ne soient incommodées du froid les fait prendre dans les maisons, où elles sont gardées soigneusement dans des vases de porcelaine, mais sans aucune nourriture. Vers le printemps, on les remet dans leurs bassins. Les personnes du plus haut rang prennent plaisir à les nourrir de leur propre main, et passent quelques heures à observer l'agilité de leurs mouvemens.

Suivant le P. Le Comte, la longueur ordinaire de ces dorades est d'un doigt : elles sont d'une grosseur proportionnée, et très-bien faites dans cette petite taille. Le mâle est d'un beau rouge depuis la tête jusqu'à la moitié du corps. Le reste, en y comprenant la queue, est doré et d'un lustre si éclatant, que nos plus belles dorures n'en approchent point. La femelle est blanche; sa queue et quelques autres parties du corps ressemblent parfaitement à l'argent. En général, la queue des dorades n'est pas unie et plate comme celle des autres poissons; elle forme une sorte de touffe longue et épaisse, qui ajoute quelque chose à leur beauté.

Les bassins qui leur servent d'habitations sont grands et profonds. L'usage est de mettre au fond de l'eau un pot de terre renversé et percé de trous, afin qu'elles puissent s'y mettre à couvert de la chaleur du soleil, car leur délicatesse est extrême. On change l'eau deux ou trois fois la semaine, mais

avec la précaution de faire entrer l'eau fraîche à mesure que l'ancienne s'écoule.

Dans les régions chaudes de l'empire, elles multiplient excessivement, pourvu que le frai, qui nage sur la surface de l'eau, soit enlevé avec beaucoup de soin, sans quoi elles le dévorent. On le met dans un vase exposé au soleil, jusqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes dorades : elles paraissent d'abord tout-à-fait noires, et quelques-unes conservent cette couleur; mais la plupart deviennent par degrés rouges ou blanches, couleur d'or ou d'argent.

Si les poissons dorés de la Chine récréent la vue par leur beauté, un autre poisson, qui se nomme *hay-seng*, est repoussant par sa laideur. C'est néanmoins une nourriture si commune à la Chine, qu'on en sert presque à chaque repas. On voit flotter les hay-sengs près des côtes de Chan-tong et de Fo-kyen. Nos missionnaires les prirent d'abord pour autant de masses inanimées; mais un de ces animaux, que les matelots pêchèrent par leur ordre, nagea fort bien dans le bassin où ils le firent mettre : il y vécut même assez long-temps. Sur ce qu'on les avait toujours assurés qu'il a quatre yeux et six pieds, et que sa figure ressemble à celle du foie humain, ils prirent la résolution de l'examiner soigneusement; mais ils ne découvrirent que deux endroits qu'ils pussent prendre pour des yeux, aux marques de crainte que l'animal donnait lorsqu'ils passaient la main par-devant. A l'égard des pieds, si tout ce qui lui sert à se mouvoir devait porter ce nom, on en

pourrait compter autant qu'il a de petits boutons ou de petites excroissances autour du corps; il est d'ailleurs sans os et sans aucune espèce de pointes Il meurt aussitôt qu'il est pressé dans les mains; mais un peu de sel suffisant pour le conserver, on le transporte dans toutes les parties de l'empire. Les missionnaires ne le trouvèrent pas excellent, quoique les Chinois le regardent comme un de leurs mets les plus délicats.

Le P. Le Comte nous apprend qu'on trouve dans l'île de Haynan un lac ou une fontaine dont l'eau pétrifie le poisson. Il en apporta lui-même une écrevisse dont la métamorphose était si avancée, qu'elle avait déjà le corps et les pattes fort durs et peu différens de la pierre. Cependant les missionnaires qui visitèrent toutes les provinces de l'empire, prétendent, sur le témoignage des habitans, que l'île de Haynan n'a pas de lac auquel on puisse attribuer cette vertu; mais ils semblent reconnaître qu'entre cette île et les côtes de Kan-çheu, dans la province de Quan-tong, on trouve une espèce d'écrevisse qui est sujette à se pétrifier sans perdre sa forme naturelle. Ils ajoutent que c'est un spécifique contre les fièvres ardentes et malignes.

APPENDICE

AU

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Corée.

Cette contrée, après avoir essuyé beaucoup de révolutions, et disputé long-temps sa liberté contre les Japonais et les Chinois, est enfin demeurée tributaire de la Chine, depuis la dernière conquête des Tartares Mantchous.

Les Chinois donnent à la Corée nom de *Kau-lī*, et quelquefois dans leurs livres celui de *Chau-tsyen;* les Tartares Mantchous l'appellent *Solho*. Ses bornes au nord et à l'est sont le pays des Tartares Mantchous. A l'ouest, elle est bornée par la province chinoise, qui se nomme *Lyau-tong* ou *Quan-tong*, et séparée de la Tartarie orientale par une palissade de bois que les Chinois appellent *Mu-teou-ching*, c'est-à-dire muraille de bois. A l'est et au sud, elle est environnée de la mer: elle s'étend de 34 à 43 degrés de latitude; et sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 6 degrés.

Régis, missionnaire jésuite, rapporte une supplique présentée à l'empereur Kang-hi, en 1694, de la part de Li-ton, roi de Corée. Rien n'est plus propre à faire connaître la dépendance des Coréens et le respect qu'ils ont pour le monarque de la Chine.

Cette supplique est présentée par le roi de Chautsien, dans la vue d'établir sa famille, et fait connaître les désirs de son peuple :

« Moi, votre sujet, je suis un homme des plus infortunés; je me suis vu long-temps sans héritier, jusqu'à ce qu'enfin il m'est né un fils d'une concubine dont j'ai cru devoir élever la fortune à cette occasion : c'est de cette fausse démarche qu'est venu tout mon malheur. J'ai obligé la reine Min-chi de se retirer, et j'ai fait reine à sa place ma concubine Chang-chi, comme je n'ai pas manqué alors d'en informer Votre Majesté; mais faisant aujourd'hui réflexion que Min-chi avait été créée reine par Votre Majesté, qu'elle a gouverné long temps ma famille, qu'elle m'a assisté dans les sacrifices, qu'elle a rendu ses devoirs à la reine ma grand'mère et à la reine ma mère, et qu'elle m'a pleuré pendant trois ans, je reconnais que j'aurais dû la traiter plus honorablement, et je suis extrêmement affligé de m'être conduit avec tant d'imprudence. Enfin, pour me rendre aux désirs de mon peuple, je souhaiterais de rétablir aujourd'hui Min-chi dans son ancienne dignité, et de faire rentrer Chang-chi dans sa condition de concubine. Par ce moyen, le bon ordre régnera dans ma

famille, et la réformation des mœurs commencera heureusement dans mon royaume.

» Moi, votre sujet, quoique par mon ignorance et ma stupidité j'aie fait une tache à l'honneur de mes ancêtres, j'ai servi Votre Majesté depuis vingt ans, et je suis redevable de tout ce que je suis à votre bonté, qui me sert de bouclier et qui me protége. Je n'ai point d'affaire publique ou particulière que je veuille vous cacher; et c'est ce qui m'a fait prendre deux ou trois fois la hardiesse de solliciter Votre Majesté sur celle-ci. J'ai honte, à la vérité, de sortir des bornes de mon devoir; mais comme il est question du bien de ma famille et des désirs de mon peuple, j'ai cru que, sans blesser le respect, je pouvais présenter cette supplique à Votre Majesté ».

Le tribunal des cérémonies, auquel ce mémoire fut renvoyé, jugea que la demande devait être accordée. En conséquence, on envoya des ambassadeurs en Corée, pour créer Min-chi reine, avec les formalités ordinaires; mais l'année d'après, le même prince ayant présenté à l'empereur une autre requête, où le respect était blessé dans quelques points, il fut condamné, par le même tribunal, à payer une amende de dix mille onces chinoises d'argent; et pendant trois ans, on ne lui accorda rien en retour pour le tribut annuel.

Les rochers et les sables qui bordent les côtes de la Corée en rendent l'accès difficile et dangereux. Du côté du sud-est, elles s'approchent si fort du Japon, que la distance n'est que de vingt-cinq ou

vingt-six lieues, entre la ville de Pou-san, en Corée, et celle d'Osaka, au Japon. On rencontre entre ces deux pointes, l'île de Suisima, que les Coréens nomment *Taymuta*. Elle leur appartenait anciennement; mais, dans un traité de paix avec les Japonais, ils en ont fait l'échange pour celle de Quelpaert. C'est dans cette île qu'un vaisseau hollandais fit naufrage en 1653, et c'est de là que l'équipage fut transporté au continent de la Corée. Les Hollandais y furent retenus treize ans, et la relation de Hamel, leur capitaine, nous a fourni les meilleurs mémoires que nous ayons sur ce pays, où l'on a pénétré rarement et dont les côtes mêmes sont peu fréquentées.

Le froid est extrême dans la Corée. En 1662, tandis que les Hollandais visitaient les monastères des montagnes, il tomba une si prodigieuse quantité de neige, qu'on faisait des routes par-dessous pour passer d'une maison à l'autre. Les habitans se servent, pour marcher sur la neige, d'une sorte de petite planche en forme de raquette, qu'ils attachent sous leurs pieds. Cette rigueur excessive de l'air réduit ceux qui habitent la côte du Nord à vivre uniquement d'orge, qui n'est pas même des meilleurs. Il n'y croît ni coton, ni riz : les personnes au-dessus du commun font apporter leurs vivres des parties du Sud.

Le reste du pays est plus fertile, il produit toutes les nécessités de la vie, du riz et d'autres sortes de grains. Il a du chanvre, du coton et des vers à soie, mais on y est mal instruit de la manière de cultiver la soie. On y trouve aussi de l'argent, du plomb, des

peaux de tigres et la racine qui se nomme *ntsi*. Les bestiaux y sont en grand nombre, et l'on y emploie les bœufs à labourer la terre. Hamel observe qu'il y vit des ours, des daims, des sangliers, des porcs, des chiens, des chats et divers autres animaux, mais qu'il ne rencontra jamais d'éléphant. Les rivières sont infestées de crocodiles, d'une prodigieuse longueur. La Corée produit une infinité de serpens et d'autres animaux venimeux : on y voit en abondance diverses sortes d'oiseaux, tels que le cygne, l'oie, le canard, le héron, le butor, l'aigle, le faucon, le milan, le pigeon, la bécasse, la pie, le choucas, l'alouette, le faisan, la poule, le vanneau, outre plusieurs espèces qui ne sont pas connues en Europe.

La Corée est divisée en huit provinces, qui contiennent trois cent soixante grandes et petites, sans compter les forts et les châteaux, qui sont situés généralement sur des montagnes.

Les Coréens ont tant de penchant pour le larcin, et tant de dispositions naturelles à tromper, qu'on ne peut prendre la moindre confiance en leur caractère : ils regardent si peu la fraude comme une infamie, qu'ils se font une gloire d'avoir dupé quelqu'un. Cependant la loi ordonne des réparations pour ceux qui ont été trompés dans un marché : ils sont d'ailleurs simples et crédules. Les Hollandais auraient pu leur faire croire toutes sortes de fables, parce qu'ils ont beaucoup d'affection pour les étrangers, surtout leurs prêtres et leurs moines : ils sont d'un naturel efféminé, sans aucune marque de courage; du moins

les Hollandais en prirent cette idée sur le récit de plusieurs personnes dignes de foi, qui avaient été témoins du carnage que les Japonais firent dans la Corée, lorsqu'ils en tuèrent le roi, et de la manière dont les Coréens se laissèrent traiter par les Tartares, qui avaient passé sur la glace pour s'emparer de leur pays. Wettevri, qui avait vu toutes ces révolutions, assurait qu'il en était mort beaucoup plus dans les bois que par les armes de l'ennemi. Loin d'avoir honte de leur lâcheté, ils déplorent la condition de ceux qui sont obligés de combattre; on les a vus souvent repoussés par une poignée d'Européens, lorsqu'ils voulaient piller un vaisseau que la tempête avait jeté sur leur côte: ils abhorrent le sang jusqu'à prendre la fuite lorsqu'ils en trouvent dans leur chemin. Le pays produit quantité des plantes médicinales; mais elles ne sont pas connues du peuple, et la plupart des médecins sont employés auprès des grands. Aussi les pauvres ont-ils recours aux sorciers et aux aveugles, qu'ils suivaient autrefois à travers les rivières et les rochers, pour aller aux temples de leurs idoles; mais cet usage fut aboli en 1662 par un ordre du roi.

C'est par la Corée que les Tartares Mantchous commencèrent leur dernière expédition, qui leur soumit la Chine. Alors l'unique occupation des habitans était de boire, de manger, et de se livrer à toutes sortes d'excès avec les femmes. Aujourd'hui qu'ils sont tyrannisés par les Tartares et les Japonais, le tribut qu'ils payent aux premiers leur rend la vie assez difficile dans les mauvaises années. De-

puis cinquante ou soixante ans, ils ont appris des Japonais à planter du tabac : ils ne le connaissaient pas auparavant : on leur a dit que la semence de cette plante est venue de *Nampankouk*, c'est-à-dire de Hollande; ils l'ont nommée, par cette raison, *Nampankoy*. L'usage en est si général à présent dans leur nation, qu'il est commun aux deux sexes : on voit fumer les enfans, même dès l'âge de quatre ou cinq ans. Lorsqu'on apporta du tabac en Corée, pour la première fois, les habitans en payèrent le même poids en argent : c'est ce qui leur fait regarder Nampankouk, ou la Hollande, comme un des meilleurs pays du monde.

Le simple peuple de la Corée n'est vêtu que de toile de chanvre, et de mauvaises peaux; mais en récompense la nature leur a donné la racine jinsing, dont ils font un commerce considérable à la Chine et au Japon.

Les maisons des personnes de qualité sont fort belles; celles du peuple ont peu d'apparence : il n'a pas même la liberté de les bâtir mieux, ni de les couvrir de tuiles sans une permission expresse; aussi la plupart sont-elles de chaume et de roseaux : elles sont séparées l'une de l'autre par un mur, ou par une rangée de palissades. Pour les bâtir, on plante d'abord des poteaux de bois ou des piliers à certaines distances, et l'on remplit de pierres les intervalles jusqu'au premier étage; le reste de l'édifice est de bois plâtré au-dehors, et revêtu dans l'intérieur de papier blanc collé. Le plain-pied est voûté; en

hiver on fait du feu dessous, de sorte qu'on n'y est pas moins chaudement qu'auprès d'un poêle. La voûte est couverte de papier huilé. Le corps de chaque maison a peu d'étendue; il ne contient qu'un étage, avec un grenier au-dessus pour y renfermer les provisions. Les Coréens n'ont que les meubles absolument nécessaires. Dans les maisons des nobles, il y a toujours un appartement avancé, dans lequel on reçoit et on loge ses amis. Chaque maison a généralement un grand espace carré ou une basse-cour, avec une fontaine d'eau-vive ou un étang, et un jardin avec des allées couvertes. Les marchands et les principaux bourgeois ont près de leur demeure une sorte de magasin qui contient leurs effets, et dans lequel ils traitent leurs amis avec du tabac et de l'arak. L'appartement des femmes est dans la partie la plus intérieure de la maison : personne n'a la liberté d'en approcher. Quelques maris permettent à leurs femmes de voir le monde et d'assister aux fêtes; mais elles y sont assises à part, et vis-à-vis de leurs maris.

On trouve de toutes parts, dans la Corée, des cabarets ou des maisons de plaisir, où les habitans s'assemblent pour voir les femmes publiques, qui chantent, qui dansent et qui jouent de divers instrumens. En été, ces réjouissances se font dans des lieux frais, à l'ombre des arbres. Le pays n'a pas d'hôtelleries pour les voyageurs; mais ceux qui sont en voyage s'asseyent le soir près de la première maison qu'ils rencontrent; aussitôt le maître leur apporte

du riz cuit à l'eau, et leur offre suffisamment à souper. Ils peuvent se reposer aussi souvent qu'ils le désirent, avec la certitude de recevoir les mêmes secours. Cependant, sur la grande route de Sior, on trouve des hôtelleries où les officiers de l'état sont traités aux dépens du public.

Le mariage entre les Coréens est défendu jusqu'au quatrième degré. On se marie dès l'âge de huit ou dix ans : les jeunes femmes, à moins qu'elles ne soient filles uniques, habitent dès ce moment la maison de leur beau-père, jusqu'à ce qu'elles aient appris à gagner leur vie et l'art de gouverner leur famille. Le jour du mariage, l'homme monte à cheval, accompagné de ses amis; il se promène dans tous les quartiers de la ville, et s'arrête enfin à la porte de sa maîtresse; il est reçu par ses parens, qui la conduisent chez lui, et le mariage y est consommé sans autre cérémonie.

Les hommes peuvent avoir hors de leur maison autant de femmes qu'ils sont capables d'en nourrir, et les voir librement; mais ils ne peuvent recevoir chez eux que leur véritable femme. Si les gens de qualité en ont deux ou trois dans leurs propres demeures, elles n'y prennent aucune part à la conduite de leur famille. Au fond, les Coréens ont peu de considération pour leurs femmes, et ne les traitent guère mieux que leurs esclaves. Après en avoir eu plusieurs enfans, ils n'en sont pas moins libres de les chasser sous le moindre prétexte, et d'en prendre une autre. Les femmes n'ont pas le même

privilége, à moins qu'elles ne l'obtiennent par autorité de justice. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour elles, c'est qu'en les congédiant, un mari peut les forcer de prendre leurs enfans et de se charger de leur entretien.

Les Coréens ont beaucoup d'indulgence pour leurs enfans, et n'en sont pas moins respectés. On ne voit pas régner la même tendresse dans les familles d'esclaves, parce que les pères sont accoutumés à se voir enlever leurs enfans aussitôt que l'âge les rend capables de travail. Les enfans qui naissent d'un homme libre et d'une femme esclave sont condamnés à l'esclavage. Ceux dont le père et la mère sont esclaves appartiennent au maître de leur mère.

A la mort d'un homme libre, ses enfans prennent le deuil pour trois ans, pendant lesquels ils ne vivent pas moins austèrement que leurs prêtres : ils ne peuvent exercer aucun emploi dans cet intervalle; et s'ils occupent quelque poste, ils sont obligés de le quitter. La loi ne leur permet pas même de coucher avec leurs femmes; les enfans qui leur naîtraient pendant le cours de ces trois ans ne seraient pas légitimes. La colère, les querelles, l'ivrognerie, passent alors pour des crimes. Leurs habits de deuil sont une longue robe de chanvre sur une espèce de cilice, composé de fil tors presque aussi gros que les fils d'un câble. Sur leurs chapeaux, qui sont de roseaux verts entrelacés, ils portent une corde de chanvre au lieu de crêpe. Ils ne marchent point sans

une grande canne ou un long bâton, qui sert à faire distinguer de qui ils portent le deuil. La canne marque la mort d'un père, et le bâton celle d'une mère. Ils ne se lavent point; aussi les prendrait-on alors pour des mulâtres.

Aussitôt qu'il est mort quelqu'un dans une famille, les parens courent dans les rues en poussant des cris et s'arrachant les cheveux. Ils enterrent le mort avec beaucoup de soin dans quelque endroit d'une montagne choisie par leurs devins. Les corps sont renfermés dans un double cercueil de deux ou trois doigts d'épaisseur, pour empêcher que l'eau n'y pénètre. Le cercueil supérieur est orné de peintures et d'autres embellissemens, suivant la fortune de chaque famille.

Les Coréens enterrent ordinairement leurs morts dans le cours du printemps ou de l'automne. Ceux qui meurent pendant l'été sont placés sous une hute de chaume, élevée sur quatre piliers, pour attendre que le temps de la moisson soit passé. Lorsque celui de l'enterrement est arrivé, on le rapporte à sa maison, et l'on enferme avec lui dans le cercueil ses habits et quelques joyaux. Ensuite, après avoir employé toute la nuit à se réjouir, on part à la pointe du jour avec le corps : les porteurs chantent et gardent une certaine mesure dans leur marche, tandis que les parens et les amis font retentir l'air de leurs lamentations. Trois jours après cette cérémonie, le convoi retourne au tombeau du mort pour y faire quelques offrandes. La scène finit par un grand repas,

où tout le monde paraît fort joyeux. Les fosses n'ont que cinq ou six pieds de profondeur pour les gens du commun; mais celles des personnes de qualité sont des caveaux de pierre, sur lesquels on place leur statue, avec une inscription au-dessous, qui contient leurs noms, leurs qualités et leurs emplois. Chaque mois, au temps de la pleine lune, on coupe l'herbe qui croît sur le tombeau, et les offrandes se renouvellent; c'est la plus grande fête des Coréens, après celle de la nouvelle année.

Lorsque les enfans ont rendu à la mémoire de leurs pères tous les devoirs établis par l'usage, le fils aîné prend possession de la maison paternelle et de toutes les terres qui en dépendent. Le reste est divisé entre les autres fils; mais Hamel et ses compagnons n'apprirent pas que les filles eussent jamais la moindre part à la succession, parce qu'en Corée une femme n'apporte que ses habits en mariage. Un père à l'âge de quatre-vingts ans, se déclare incapable de l'administration de sa famille, et cède à ses enfans la conduite de son bien. Alors l'aîné prend possession de la maison, en fait bâtir une autre aux frais communs de la famille, pour y loger son père et sa mère, prend soin de leur subsistance, et ne cesse jamais de les traiter respectueusement.

La noblesse coréenne, et tous ceux qui sont nés libres apportent beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfans; ils leur font apprendre de bonne heure à lire et à écrire. Leurs méthodes d'instruction ne sont pas rigoureuses; ils inspirent aux écoliers une

haute idée du savoir et du mérite de leurs ancêtres ; ils leur représentent combien il est glorieux de s'élever à la fortune par cette voie. Ces leçons excitent l'émulation et le goût de l'étude. Toute la doctrine des Coréens consiste dans l'exposition de quelques traités qu'on leur donne à lire. Cependant, outre cette étude particulière, il y a dans chaque ville un édifice où, suivant l'ancien usage auquel toute la nation est fort attachée, on assemble la jeunesse pour lui faire lire l'histoire du pays, et les procès des personnes célèbres qui ont été punies de mort pour leurs crimes.

Dans chaque province, il y a toujours deux ou trois villes où l'on tient des assemblées annuelles : les écoliers s'y rendent pour obtenir quelque emploi par la plume ou par l'épée. Chaque gouverneur nomme des députés qui sont chargés de l'examen. Leur choix tombe sur les plus dignes ; et sur leur témoignage, on écrit au roi, qui distribue les emplois à ceux dont on lui fait connaître le mérite. Les vieux officiers qui n'ont encore possédé que des emplois civils et militaires s'efforcent alors de se faire employer tout à la fois dans ces deux professions, pour grossir leur revenu ; mais ils ne parviennent quelquefois qu'à se ruiner par les présens et la dépense qu'ils sont obligés de faire pour se procurer des suffrages. Ceux qui meurent dans les poursuites de l'ambition sont ordinairement fort satisfaits d'obtenir en mourant le titre de l'emploi qu'ils ont sollicité, et regardent comme un honneur d'y avoir été nom-

més. En général, ce gouvernement ressemble à celui de la Chine, autant qu'un petit pays peut imiter un grand empire.

Leurs caractères d'écriture et leur arithmétique ne s'apprennent pas facilement; ils ont plusieurs mots pour exprimer une même chose, et le sens dépend de la prononciation, ainsi qu'à la Chine. Il y a trois sortes d'écriture dans la Corée : la première ressemble à celle de la Chine et du Japon; c'est celle qui est en usage pour l'impression des livres et pour les affaires publiques. La seconde n'est pas différente de l'écriture commune de l'Europe; les grands et les gouverneurs l'emploient pour répondre aux placets qu'on leur présente, pour faire leurs notes sur les lettres du peuple. La troisième, qui est la plus grossière, sert aux femmes et au peuple : elle est plus aisée que les deux premières. Les Coréens ont un grand nombre d'anciens livres, soit imprimés ou manuscrits, à la conservation desquels on veille si soigneusement, que la garde n'en est confiée qu'au frère du roi. Plusieurs villes en ont les copies en dépôt, par précaution contre les ravages du feu.

La connaissance qu'ils ont du monde est fort imparfaite. Leurs auteurs assurent que la terre est composée de quatre-vingt-quatre mille pays; mais ces suppositions trouvent peu de crédit parmi les habitans. « Il faudrait donc, disent-ils, compter pour un » pays la moindre île et le plus méprisable écueil; » car peut-on s'imaginer autrement que le soleil » suffise pour éclairer tant de régions en un seul

» jour ? » Lorsque les Hollandais leur nommaient quelques royaumes, ils se mettaient à rire, en leur disant que c'étaient sans doute des villes ou des villages, parce que la connaissance qu'ils ont des côtes ne s'étend point au-delà de Siam, où leur commerce se borne. Ils sont persuadés en effet qu'il n'y a que douze royaumes dans le monde, ou douze contrées qui étaient autrefois soumises à la Chine, et qui lui payaient un tribut, mais qui ont secoué le joug depuis la conquête des Tartares, parce que ces nouveaux maîtres n'ont pas été capables de les contenir dans la soumission. Ils donnent au Tartare le nom de *Tiekse* et d'*Orankay* ; à la Hollande, le nom de *Nampankouk*, qui est celui que les Japonais donnent aux Portugais comme aux Hollandais, parce qu'ils ne les connaissent pas mieux.

Ils tirent leur almanach de la Chine, faute de lumières pour le composer eux-mêmes, ils impriment avec des planches gravées, en plaçant le papier entre deux planches, et tirent ainsi la feuille. Leurs comptes d'arithmétique se font avec de petits bâtons de bois, comme en Europe avec des jetons. Ils ne savent pas tenir de livres de comptes; mais lorsqu'ils achètent une chose ils en marquent le prix pardessous, et marquant de même l'usage qu'ils en font, ils calculent fort bien la perte ou le profit.

Ils divisent leurs années par les lunes, et tous les trois ans ils ajoutent un mois d'intercalation. Ils ont des sorciers, des devins ou des charlatans qui leur apprennent si leurs morts sont en repos ou non, et

si le lieu de leur sépulture leur convient. La superstition est si excessive sur ce point, que souvent on leur fait changer deux ou trois fois de tombeau.

Les habitans de la Corée n'ont guère d'autre commerce qu'avec les Japonais et les insulaires de Suisima, qui ont un magasin dans la partie méridionale de la ville de Pousan. C'est d'eux que les Coréens tirent leur papier, leur bois de parfum, leur alun, leurs cornes de buffle, et d'autres marchandises que les Chinois et les Hollandais vendent au Japon. En échange, ces étrangers prennent les productions de la Corée et les ouvrages de ses manufactures. Les Coréens font aussi quelque commerce avec les parties septentrionales de la Chine, en linge et étoffes de coton; mais les frais en sont considérables, parce que le chemin ne se fait que par terre, et qu'on emploie des chevaux pour le transport. Il n'y a que les riches marchands de Sior qui poussent leur commerce jusqu'à Pékin, et ce voyage leur prend au moins trois mois.

Les Coréens ne connaissent pas d'autre monnaie que leurs kasis : c'est aussi la seule qui ait cours sur les frontières de la Chine. L'argent passe au poids en petits lingots, tels qu'on les apporte du Japon.

Hamel doute si la religion des Coréens en mérite le nom. On voit faire au peuple des grimaces ridicules devant leurs idoles, mais avec peu de véritable respect. Les grands leur rendent encore moins d'honneur, parce qu'ils ont plus d'estime pour eux-mêmes que pour leurs idoles. Lorsqu'il meurt quelqu'un de

leurs parens ou de leurs amis, ils s'assemblent pour honorer le mort dans la cérémonie des offrandes que le prêtre fait à son image; souvent ils font trente ou quarante lieues pour assister à cette cérémonie, dans la seule vue d'exprimer leur considération pour le mérite, et de faire éclater le souvenir qu'ils en conservent. Dans les fêtes, lorsque le peuple se rend aux temples, chacun allume un petit morceau de bois odoriférant qu'il place devant l'idole, dans un vaisseau destiné à cet usage, et se retire après avoir fait une profonde révérence : c'est en quoi consiste tout leur culte. Ils croient d'ailleurs que le bien sera récompensé dans une autre vie, et qu'il y aura des punitions pour le vice. Ils n'ont ni prédication ni mystères ; aussi ne voit-on jamais parmi eux de dispute sur la religion. Leur foi et leur pratique sont uniformes. L'office du clergé est d'offrir, deux fois le jour, des parfums aux idoles. Les jours de fête, tous les religieux de chaque maison font beaucoup de bruit avec des tambours, des bassins et des chaudrons. C'est aux contributions du peuple qu'ils doivent leurs monastères et leurs temples, dont la plupart sont situés sur des montagnes. Quelques-uns contiennent jusqu'à cinq ou six cents religieux, et le nombre de cette espèce de prêtres est si grand, qu'on en voit jusqu'à trois et quatre mille dans le district de plusieurs villes. Ils sont divisés comme en escouades de dix, de vingt, et quelquefois de trente. C'est le plus vieux qui gouverne et qui a droit de faire punir les négligences par la bastonnade. S'il

est question d'un crime odieux, le coupable est livré au gouverneur de la ville. Comme tout le monde a la liberté d'embrasser cette profession, la Corée est remplie de religieux, d'autant plus qu'ils ont la liberté d'abandonner leur état lorsqu'il commence à leur déplaire : cependant la plupart ne sont pas beaucoup plus respectés que des esclaves. Le gouvernement les accable de taxes, et les assujettit à des travaux.

Leurs supérieurs ne laissent pas de jouir d'une grande considération, surtout lorsqu'ils ont quelque savoir. Ils vont de pair avec les grands du royaume. On les nomme *les Religieux du roi;* ils portent sur leur habit la marque de leur ordre; ils ont le pouvoir de juger les officiers subalternes, et de faire leurs visites à cheval. Ces religieux se rasent la tête et la barbe. Ils ne peuvent rien manger qui ait eu vie, ni entretenir de commerce avec les femmes. Ceux qui violent ces règles sont condamnés à la bastonnade, et bannis de leurs monastères. En recevant la tonsure, un religieux reçoit sur le bras l'impression d'une marque qui ne s'efface jamais; il travaille, ou il exerce quelque profession pour gagner sa vie. Quelques-uns prennent le parti de mendier; mais en général les monastères obtiennent peu de secours des gouverneurs. On y élève les enfans, c'est-à-dire qu'ils y apprennent à lire et écrire; s'ils consentent à recevoir la tonsure, on les retient au service du monastère, et le profit de leur travail appartient à leur monastère; mais ils deviennent

libres à sa mort. Ils héritent de tout son bien, et portent le deuil pour lui comme pour leur propre père.

On distingue une autre sorte de religieux qui s'abstiennent de chair comme les précédens, et qui s'emploient au service des idoles, mais qui ne sont pas rasés et qui ont la liberté de se marier. Ils croient, par tradition, qu'anciennement le genre humain n'avait qu'un langage, mais que la confusion des langues est venue à l'occasion d'une tour qui fut entreprise pour monter au ciel. Les nobles de la Corée fréquentent les monastères pour s'y réjouir avec des femmes publiques qu'ils y trouvent, ou qu'ils y mènent, parce que la plupart de ces lieux sont dans une situation délicieuse, et que la beauté de leurs jardins devrait les faire nommer des maisons de plaisance plutôt que des temples; mais Hamel n'accuse de ces désordres que les monastères du commun, où les religieux aiment beaucoup à boire.

Sior, capitale du royaume, contient deux monastères de femmes, dans l'un desquels on ne reçoit que de jeunes filles de qualité; l'autre en admet d'un rang inférieur; elles sont toutes rasées, et leurs devoirs ne sont pas différens de ceux des hommes : mais elles sont entretenues aux dépens du roi et des grands. Deux ou trois ans avant le départ des Hollandais, elles obtinrent du roi la permission de se marier.

Ce royaume est tributaire des Tartares orientaux, qui en firent la conquête avant celle de la Chine. Ils

y envoient trois fois chaque année un ambassadeur pour recevoir le tribut. A l'arrivée de ce ministre, le roi sort de sa capitale, avec toute sa cour, pour le recevoir, et le conduit jusqu'à son logement. Les honneurs qu'on lui rend de toutes parts paraissent l'emporter sur ceux qu'on rend au roi même. Il est précédé par des musiciens, des danseurs et des voltigeurs, qui s'efforcent de l'amuser. Pendant tout le temps qu'il passe à la cour, toutes les rues, depuis son logement jusqu'au palais, sont bordées de soldats à dix ou douze pieds de distance. On nomme deux ou trois personnes, dont l'unique emploi est de recevoir des notes écrites qu'on leur jette par la fenêtre de l'ambassadeur, et de les porter au roi, qui doit savoir à chaque moment de quoi ce ministre est occupé. Il étudie tous les moyens de lui plaire, pour l'engager à faire des récits favorables au grand kan de la Chine.

Mais quoique le roi de Corée reconnaisse sa dépendance de l'empereur par un tribut, son pouvoir n'en est pas moins absolu sur ses propres sujets. Aucun d'eux, sans excepter les grands, n'a la propriété de ses terres. Ils en tirent le revenu sous le bon plaisir du roi, et pour le temps qu'il lui plaît, comme celui qui leur revient de la multitude extraordinaire de leurs esclaves. Quelques-uns en ont deux ou trois cents.

Le conseil du roi est composé des principaux officiers de mer et de terre. Il s'assemble chaque jour; chacun doit attendre qu'on lui demande son avis, et

ne se mêle d'aucune affaire sans être appelé. Ces conseillers tiennent le premier rang auprès du roi, et conservent leurs emplois jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, lorsqu'ils ont une bonne conduite. L'usage est le même pour tous les offices inférieurs de la cour : on ne les quitte que pour monter plus haut. Les gouverneurs des places et les officiers subalternes changent tous les trois ans ; mais il y en a peu qui servent jusqu'à la fin de leur terme, parce que, sur l'accusation des surveillans que le roi entretient de toutes parts, la plupart sont cassés pour quelque faute dans l'administration.

Lorsque le roi sort du palais, il est accompagné de toute la noblesse de sa cour; chacun porte les marques de son rang, qui consistent dans une pièce de broderie par-devant et par-derrière, une robe de soie noire, et une écharpe fort large; d'autres ferment le cortége en bon ordre : il est précédé par divers officiers à pied et à cheval, dont les uns portent des enseignes et des bannières, tandis que d'autres jouent de divers instrumens guerriers. La garde du corps, qui vient ensuite, est composée des principaux bourgeois de la capitale. Le roi est au centre, porté sous un dais fort riche. Chacun garde un profond silence, et la plupart des soldats portent un petit bâton dans leur bouche, afin qu'on ne puisse les accuser d'avoir fait le moindre bruit. Si le roi passe devant quelqu'un, soit officiers ou soldats, ils sont obligés de tourner le dos, sans oser jeter sur lui le moindre regard, et sans oser même tousser.

Devant lui marche un secrétaire d'état ou quelque autre officier de distinction, avec une petite boîte dans laquelle il met les placets et les mémoires qu'on lui présente au bout d'une canne, ou qu'il voit suspendus aux murs; de sorte qu'on ne voit jamais de quelle main ils lui viennent. Ceux qui pendent aux murs lui sont apportés par des sergens qui n'ont pas d'autre fonction. Le roi se fait présenter toutes ces suppliques à son retour, et les ordres qu'il donne à cette occasion sont exécutés sur-le-champ. Toutes les portes et les fenêtres sont fermées dans les rues par lesquelles il fait sa marche. Personne n'aurait la hardiesse de les entr'ouvrir, encore moins celle de regarder par-dessus les murs et les palissades.

Le roi de Corée entretient dans sa capitale un grand nombre de soldats, dont l'unique occupation est de veiller à la garde de sa personne, et de l'escorter dans ses marches. Les provinces sont obligées d'envoyer une fois tous les sept ans, à leur tour, tous leurs habitans de condition libre pour le garder l'espace de deux mois. Chaque province a son général, et sous lui quatre ou cinq colonels, dont chacun a sous soi le même nombre de capitaines. Chaque capitaine est gouverneur d'une ville ou de quelque fort. Il n'y a pas de village du moins qui ne soit commandé par un caporal, qui a sous lui une sorte de décemvirs ou d'officiers, dont le commandement s'étend sur dix hommes. Ces caporaux doivent présenter une fois l'an, à leur capitaine, la liste du peuple qu'ils ont dans leur juridiction.

La cavalerie coréenne porte des cuirasses et des casques, des arcs et des flèches, des sabres et des fouets armés de pointes de fer. Les armes de l'infanterie sont le corselet et le casque, l'épée et le mousquet ou la demi-pique; les officiers n'ont que l'arc et les flèches. On oblige les soldats de se pourvoir, à leurs propres frais, de cinquante charges de poudre et de balles. Chaque ville fournit aussi à son tour un nombre de religieux pour garder et entretenir à leurs dépens les forts et les châteaux qui sont situés dans les défilés ou sur les revers des montagnes. Ces religieux soldats passent pour les meilleures troupes de la Corée. Ils obéissent à des chefs tirés de leurs corps, qui leur font observer la même discipline que celle des autres troupes. Ainsi le roi connaît ses forces jusqu'au dernier homme. On est dispensé du service à l'âge de soixante ans, et les enfans prennent alors la place de leur père. Le nombre des habitans libres qui ne sont point au service du roi, et qui n'y ont jamais été, joint à celui des esclaves, forme environ la moitié de la nation.

La Corée étant environnée presque entièrement par la mer, chaque ville du royaume est obligée d'équiper et d'entretenir un vaisseau. Tous les bâtimens coréens ont deux mâts et trente ou quarante rames, dont chacune est servie par cinq ou six hommes. Ainsi chaque vaisseau n'a pas moins de trois cents hommes, tant pour la manœuvre que pour le combat. On y voit quelques petites pièces de canon, et quantité de feux artificiels. Chaque pro-

vince a son amiral, qui fait la revue des vaisseaux une fois l'année, et qui en rend compte au grand amiral. Quelquefois le grand amiral lui-même est présent à ces revues. Les amiraux particuliers et leurs officiers subalternes qui manquent à leur devoir sont punis de mort, ou par le bannissement.

Les revenus du roi, pour l'entretien de sa maison et de ses forces, consistent dans les droits qui se lèvent sur toutes les productions du pays, et sur les marchandises qu'on y apporte par mer. On trouve dans toutes les villes et dans tous les villages des magasins pour la dîme, que les fermiers royaux, gens néanmoins de l'ordre commun, recueillent au temps de la moisson, avant que les biens de la terre soient sortis du champ. Les officiers publics sont payés de leurs appointemens sur les productions des lieux de leur résidence. Ce qui se lève dans les provinces est assigné pour le payement des forces de mer et de terre. Outre cette dîme, tous ceux qui ne sont point enrôlés dans la milice doivent employer trois jours de l'année au travail que leur pays leur impose. Chaque soldat, fantassin, ou cavalier, reçoit tous les ans, pour se vêtir, trois pièces d'étoffe de la valeur de dix-huit schellings. C'est une partie de leur paye dans la capitale; on ne connaît pas dans la Corée d'autres droits ni d'autres taxes.

La justice s'y exécute fort sévèrement; un rebelle est exterminé avec toute sa race. Sa maison est démolie, sans que personne ose la rebâtir. Tous ses

biens sont confisqués; rien ne peut sauver d'un châtiment rigoureux celui qui forme la moindre objection contre sa sentence. C'est de quoi les Hollandais furent souvent témoins.

Une femme qui tue son mari est ensevelie toute vive jusqu'aux épaules, au milieu d'un grand chemin, et l'on place près d'elle une hache, dont tous les passans, qui ne sont pas de l'ordre de la noblesse, doivent lui donner un coup sur la tête jusqu'à ce qu'elle ait expiré. Les juges de la ville où le crime s'est commis sont interdits pour un temps. La ville même est privée de son gouverneur, et tombe dans la dépendance d'une autre ville; ou, ce qui peut lui arriver de plus favorable, elle demeure sous le commandement d'un particulier. Les lois imposent la même punition aux villes qui se mutinent contre leurs gouverneurs, ou qui envoient contre eux à la cour des plaintes mal fondées.

Un homme a le pouvoir de tuer sa femme lorsqu'il la surprend en adultère, ou dans quelque désordre odieux, pourvu qu'il prouve le fait. Si la femme est esclave, le mari en est quitte pour payer trois fois sa valeur au maître. Un esclave qui tue son maître est livré à de cruels supplices; mais un maître est en droit d'ôter la vie à son esclave, sous le plus léger prétexte. La punition du meurtre est singulière. Après avoir long-temps foulé le criminel aux pieds, on prend du vinaigre, dans lequel on a lavé le cadavre pourri du mort; on lui en fait avaler avec un entonnoir, et lorsqu'il en est bien rempli, on lui

frappe le ventre à coups de bâton jusqu'à ce qu'il expire. Le supplice des voleurs est d'être foulés aux pieds jusqu'à la mort.

Un homme libre qu'on surprend au lit avec une femme mariée est enlevé nu, sans autre habillement qu'une petite paire de caleçons. On lui barbouille le visage de chaux; on lui perce chaque oreille d'une flèche; on lui attache sur le dos une sonnette, qu'on fait retentir dans tous les carrefours où il est exposé; et cette punition finit ordinairement par quarante ou cinquante coups de bâtons, qu'il reçoit sur les fesses. On accorde un caleçon aux femmes, lorsqu'elles sont condamnées au même supplice.

Les Coréens sont naturellement passionnés pour les femmes, et si jaloux, qu'un mari accorde rarement à ses meilleurs amis la liberté de voir la sienne. La loi condamne à mort un homme marié qui est surpris avec la femme d'un autre, surtout entre les personnes de distinction. C'est le père même du criminel, s'il est vivant, ou le plus proche de ses parens, qui doit être son exécuteur. On lui laisse le choix du genre de mort; ordinairement les hommes demandent d'être percés au travers du dos, et les femmes d'être égorgées.

Ceux qui ne payent pas leurs créanciers au terme dont ils sont convenus reçoivent deux ou trois fois par mois des coups sur les os des jambes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le moyen d'acquitter leurs dettes. S'ils meurent sans avoir rempli ce devoir, leurs plus proches parens doivent payer pour eux, ou subir le

même châtiment. Ainsi personne n'est exposé à perdre ce qui lui est dû. La plus légère punition dans la Corée est la bastonnade sur les fesses ou sur le gras des jambes. Elle n'est pas même regardée comme une tache, parce qu'elle y est fort commune, et qu'une parole prononcée mal à propos suffit quelquefois pour la mériter. Les gouverneurs inférieurs et les juges subordonnés ne peuvent condamner personne à mort sans en informer le gouverneur de la province, ni faire le procès aux prisonniers d'état sans la participation de la cour.

Chaque année les Coréens envoient un ambassadeur à la Chine pour recevoir l'almanach chinois. Lorsque leur roi meurt, ou qu'il abdique la couronne, l'empereur de la Chine confie à deux de ses grands la commission d'aller donner au prince héréditaire le titre de *Quay-vang*, qui signifie *roi*. Si le roi mourant appréhende quelques différends pour la succession, après sa mort, il se choisit un héritier, dont il demande la confirmation à l'empereur. Le prince qui succède reçoit la couronne à genoux, et fait aux commissaires chinois des présens réglés par l'usage, auxquels il ajoute huit mille lyangs en argent : ensuite il envoie son tribut à l'empereur de la Chine par un ambassadeur, qui baisse le front jusqu'à terre devant ce prince; et sa femme attend la permission du même monarque pour prendre la qualité de reine.

LIVRE CINQUIÈME.

TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tartarie chinoise, Tartares mantchous; Mogols noirs, Mogols jaunes ou *Kalkas.*

Le pays qui porte en général le nom de grande Tartarie est d'une vaste étendue. Ses bornes à l'est sont l'Océan oriental; à l'ouest, il est bordé par la mer Caspienne, et par les rivières de Jaik et de Tobol, qui le sépare de la Russie; au nord, par la Sibérie russe; au sud, par le royaume de Karasme, les deux Bukkaries, la Chine et la Corée. Il prend ainsi plus de la moitié de l'Asie, de l'ouest à l'est, l'espace de près de cent degrés de longitude entre le 37e et le 55e degré de latitude nord.

La grande Tartarie peut se diviser en deux parties, savoir : la Tartarie chinoise, au sud-est; la Tartarie indépendante, au sud-ouest. La Tartarie chinoise comprend le pays des Mantchous et celui des Mogols : ces derniers se divisent en Mogols noirs et Mogols jaunes, ou Mogols kalkas. Les noirs sont séparés des jaunes par le grand désert appelé *Chamo* par les Chinois, et Coby par les Tartares.

Pendant plusieurs siècles, les Mogols n'ont été connus que sous le nom de *Turcs*, que leur donnèrent les Grecs de Constantinople. Au treizième siècle, étant conduits par Gengis-kan, ils se rendirent célèbres sous le nom de *Mogols* et de *Tartares*, qui étaient ceux de leurs principales hordes.

Le pays des Tartares mantchous est divisé en trois grands gouvernemens : Chin-yang ou Mugden, Kirin-ula, et Tsit-sikar.

Le gouvernement que les Mantchous appellent *Mugden* comprend tout l'ancien Lyau-tong. Il a pour bornes, au sud, la grande muraille de la Chine; à l'est, au nord et à l'ouest, il n'est fermé que par une palissade de bois, haute de sept ou huit pieds, et plus propre à marquer ses limites ou à contenir les brigands qu'à défendre le passage contre une armée. Les portes n'ont pas plus de force, et ne sont gardées que par un petit nombre de soldats. Le nom de muraille, que les géographes chinois ont donné à cette palissade, a fait placer mal à propos dans quelques cartes la province de Lyau-tong, en-deçà de la grande muraille. Comme les habitans de cette province ne peuvent quitter leur pays, ni entrer dans la Chine sans la permission des mandarins, ce gouvernement passe pour un des plus lucratifs. Il contenait autrefois plusieurs places fortifiées; mais étant devenues inutiles sous les empereurs mantchous, elles sont tombées presque en ruine.

La capitale du pays se nomme *Ching-yang*, ou *Mugden*. Les Mantchous la regardent comme la

la capitale particulière de leur nation : depuis qu'ils sont maîtres de la Chine, non-seulement ils l'ont ornée de plusieurs édifices publics, et remplie de de magasins, mais ils y ont établi les mêmes tribunaux souverains qu'à Pékin, à l'exception de celui qui se nomme *Li-pu*. Les tribunaux ne sont composés que d'habitans naturels du pays, et tous leurs actes sont écrits en langue et en caractères mantchous. Ils sont souverains et de Lyau-tong et de toutes les autres parties de la Tartarie, qui sont immédiatement sujettes de l'empereur. Mugden est aussi la résidence d'un général tartare, qui a ses lieutenans-généraux, et qui commande un corps considérable de troupes de la même nation. Tous ces avantages y ayant attiré quantité de Chinois, le commerce de la Tartarie est presque entièrement dans leurs mains.

La ville de Fong-whang-ching est la meilleure et la plus peuplée ; son commerce est considérable parce qu'il est comme la clef du royaume de Corée. Quantité de marchands chinois que cette raison y attire ont de fort belles maisons dans les faubourgs. Leur principale marchandise est le papier de coton, qui est extrêmement fort sans être moins blanc ni moins transparent. Fong-whang-ching est gouvernée par un Mantchou, sous le titre de *houtongtu*, qui a sous lui plusieurs autres mandarins civils et militaires de la même nation.

En général, le terroir de la province est fort bon ; il produit beaucoup de froment, de millet, de racines et de coton. Il nourrit un grand nombre de

moutons et de bœufs, richesses plus rares dans toutes les provinces de la Chine. On y trouve peu de riz; mais les pommes, les poires, les noix, les châtaignes et les noisettes y croissent abondamment, jusque dans les forêts. La partie orientale qui borde le royaume de Corée est remplie de déserts et de marécages.

Le second des grands gouvernemens est celui de Kirin-ula; cette contrée est mal peuplée. On n'y compte que trois grandes villes, dont les bâtimens sont misérables, et les murs de terre : la principale est située sur la rivière de Songari, qui, portant dans ce lieu le nom de *Kirin-ula*, le donne à cette ville et à toute la province; car, dans la langue du pays, *kirin-ula-hotun* signifie ville de la rivière de Kirin. C'est la résidence du général mantchou, qui jouit de tous les priviléges d'un vice-roi, et qui commande également les mandarins civils et militaires.

La seconde ville, nommée *Pedne*, est située sur la même rivière, à quarante-cinq lieues nord-ouest de Kirin-ula-hotun; elle est fort inférieure à la première, et la plupart des habitans sont des soldats tartares et des bannis.

La troisième ville, que la race régnante considère comme son ancien patrimoine, est située sur la rivière de Hur-ka-pira, qui va se décharger au nord, dans celle de Songari : on la nomme vulgairement *Ninguta*, quoiqu'elle s'appelle proprement *Ningunta*. Ces deux mots tartares, qui signifient *sept chefs*,

expriment l'origine de la monarchie tartare, qui fut commencée par les sept frères du bisaïeul de l'empereur Kang-hi : ce prince, ayant trouvé le moyen de les établir tout sept dans cette ville, avec leurs familles, se vit bientôt obéi du reste de la nation, alors dispersée dans les déserts qui s'étendent jusqu'à l'Océan oriental, et divisée en petits hameaux, chacun d'une seule famille : Ninguta est aujourd'hui la résidence d'un lieutenant-général mantchou.

Comme la précieuse plante du jin-seng ne croît que dans cette vaste région, et que les Tartares Yupi sont obligés de payer un tribut de zibelines, le mouvement est considérable à Ninguta ; il y attire des provinces les plus éloignées un grand nombre de Chinois. Leurs maisons et celles des soldats rendent les faubourgs quatre fois plus grands que la ville. D'un autre côté, l'empereur a pris soin de repeupler le pays, en y envoyant tous les criminels chinois et tartares, qui sont condamnés au bannissement.

L'avoine, qui est si rare dans tous les autres pays de la Chine, croît ici en abondance, et fait la nourriture ordinaire des chevaux : le riz et le froment sont peu connus dans le gouvernement de Kirinula ; soit par quelque défaut du terroir, soit parce que les habitans trouvent mieux leur compte dans la quantité du grain que dans sa qualité. Il est difficile d'ailleurs d'expliquer pourquoi tant de régions, qui ne sont situées qu'au 43e, au 44e et au 45e de-

gré de latitude, diffèrent si fort de celles de l'Europe, tant pour les saisons que pour les productions de la nature.

Le froid commence ici beaucoup plus tôt qu'à Paris, où la latitude n'est guère au-dessous de 50 degrés. Les missionnaires le trouvèrent si vif au commencement de septembre, qu'étant le huit à Tondou, ils furent obligés de prendre des robes doublées de peaux. Ils appréhendèrent même que le fleuve Saghalianula, quoique fort large et fort profond, ne se glaçât jusqu'à fermer le passage à leurs barques; il se trouvait glacé, tous les jours au matin, à une distance considérable de ses bords, et les habitans les assurèrent que bientôt la navigation n'y serait pas sûre. Plus on avance vers l'Océan oriental, plus le froid s'entretient dans les grandes et épaisses forêts du pays. Il fallut neuf jours aux missionnaires pour en traverser une; ils firent abattre quantité d'arbres par des soldats mantchous, pour se procurer le moyen d'observer la hauteur du soleil.

Entre ces vastes forêts, ils trouvèrent par intervalles de belles vallées arrosées par d'excellens ruisseaux, dont les bords étaient émaillés d'une grande variété de fleurs, la plupart communes en Europe, à l'exception du lis jaune, qui est d'une couleur charmante. Les Mantchous sont passionnés pour cette fleur : par sa hauteur et sa forme, elle ressemble parfaitement à nos lis blancs; mais l'odeur en est plus faible, comme celle des roses qui croissent

dans les mêmes vallées. Les plus beaux lis jaunes se trouvent sept ou huit lieues au-delà de la palissade de Lyau-tong; on en voit une quantité surprenante entre le 42e et le 45e degré de latitude, dans une plaine sans culture, qui est bordée d'un côté par une petite rivière, et de l'autre par une chaîne de petites montagnes.

Mais de toutes les plantes du pays, celle qui est la plus estimée et qui attire quantité de botanistes dans ces déserts, c'est le jin-seng, que les Mantchous appellent *orbota*, c'est-à-dire la reine des plantes : on vante beaucoup ses vertus pour la guérison de différentes maladies, et pour rétablir un tempérament épuisé. Elle a toujours passé pour la principale richesse de la Tartarie orientale. On peut juger de l'estime qu'on en fait par le prix où elle se soutient encore à Pékin; une once s'y vend sept fois la valeur de son poids en argent.

Lorsque les botanistes commencent à chercher cette plante, ils sont obligés de quitter leurs chevaux et leurs bagages. Ils ne portent avec eux ni tentes, ni lits, ni d'autres provisions, qu'un sac de millet séché au four. La nuit, ils se logent sous un arbre, ou dans quelque hutte qu'ils construisent à la hâte, avec des feuilles et des branches. L'officier qui campe à quelque distance, dans un lieu où le fourrage ne puisse pas lui manquer, doit être instruit des progrès du travail par ceux qui sont chargés de porter aux botanistes leur provision de bœuf et de venaison. Le plus grand danger auquel ils soient

exposés vient des bêtes féroces, surtout des tigres. Si quelqu'un ne paraît point au signal qu'on donne pour changer de quartier, on conclut qu'il est dévoré.

Le jin-seng ne croît que sur le penchant des montagnes couvertes de bois, ou sur les bords des profondes rivières, ou parmi les rochers escarpés. Si le feu se met dans une forêt, on est trois ou quatre ans sans y voir paraître cette plante, ce qui paraît prouver qu'elle ne peut supporter la chaleur; mais comme elle ne se trouve point au-delà du quarante-septième degré de latitude, on peut conclure aussi qu'elle ne s'accommode pas d'un terrain trop froid. Il est facile de la distinguer des autres plantes dont elle est environnée, surtout par une grappe de grains rouges fort ronds qui sont comme son fruit, ou par une tige qu'elle pousse au-dessus de ses feuilles. Tel était le jin-seng que les missionnaires eurent l'occasion de voir au village de Hon-chun, sur les frontières de la Corée : sa hauteur était d'environ un pied et demi. Il n'avait qu'un seul nœud, d'où s'élevaient quatre branches, séparées l'une de l'autre à distances égales, comme si elles n'eussent point appartenu à la même plante. Chaque branche avait cinq feuilles, et l'on prétend que ce nombre est toujours le même, à moins qu'il ne soit diminué par quelque accident.

La racine de jin-seng est la seule de ses parties qui serve aux usages de la médecine. Une de ses propriétés est de faire connaître son âge par le

nombre des branches qui lui restent. L'âge augmente son prix, car le plus gros et le plus ferme est le plus estimé. Les habitans de Hon-chun en apportèrent trois plantes aux missionnaires, et les avaient trouvées à cinq ou six lieues de ce village.

Ce fut un spectacle nouveau pour les missionnaires, après avoir traversé tant de forêts et côtoyé des montagnes épouvantables, de se trouver sur les bords de la rivière de Tumen-ula, et de voir des bois et des bêtes farouches d'un côté, et de l'autre, tout ce que l'art et le travail peuvent produire dans les pays les mieux cultivés.

Le Tumen-ula, qui sépare les Coréens des Tartares, tombe dans l'Océan, à dix lieues de Hon-chun; mais la rivière qui se nomme *Usuri* est sans comparaison la plus belle de cette contrée, autant par la clarté de ses eaux que par la longueur de son cours. Elle va se rendre dans le Saghalianula, au travers du pays des Tartares Yupi, qui sont rassemblés dans des villages, sur ses bords. Elle reçoit quantité de grandes et de petites rivières, que les missionnaires ont insérées dans leur carte. Elle doit produire une quantité extraordinaire de poisson, puisqu'il sert aux Tartares pour leur nourriture et leur habillement. Ils ont l'art d'en préparer la peau, et de la teindre de trois ou quatre couleurs. Ils savent la tailler et la coudre avec tant de délicatesse, qu'à la première vue on les croirait vêtus de soie. La forme de leurs habits est d'ailleurs à la chinoise comme celle des Mantchous; avec cette différence

remarquable que leurs longues robes sont ordinairement bordées de vert ou de rouge, sur un fond blanc ou gris.

Ils emploient tout l'été à la pêche. Une partie du poisson qu'ils prennent sert à faire de l'huile pour leurs lampes. Une autre partie fait le fond de leur nourriture, et le reste, qu'ils font sécher au soleil sans le saler, parce qu'ils manquent de sel, est conservé pour la provision d'hiver. Les hommes et les bêtes s'en nourrissent également, lorsque la rivière est glacée. Au reste, les peuples n'en ont pas moins de santé et de vigueur. Les animaux qui servent de nourriture ordinaire au genre humain sont fort rares dans leur pays, et de si mauvais goût, que les domestiques mêmes ne le peuvent souffrir, quelque avidité qu'ils doivent avoir pour la chair, après avoir vécu si long-temps de poisson. Dans ces pays, on attelle des chiens aux traîneaux, lorsque le cours des rivières est interrompu par le froid; aussi les chiens sont-ils fort estimés.

Quoique l'Europe produise la plupart des espèces de poissons qui se trouvent dans cette rivière, elle n'a pas cette quantité d'esturgeons qui fait le principal objet de la pêche des Tartares. Ils prétendent que l'esturgeon est le premier de tous les poissons, et qu'aucun autre n'en approche. Leur usage est d'en manger crues certaines parties, pour profiter, disent-ils, de toutes les vertus qu'ils lui attribuent. Après l'esturgeon, ils font beaucoup de cas d'un poisson qui est inconnu aux Européens, mais un des

plus délicieux de la nature. Sa longueur et sa taille sont à peu près celle d'un petit thon, mais sa couleur est beaucoup plus belle ; sa chair est tout-à-fait rouge, ce qui le distingue de tous les autres poissons. Il est si rare, que les missionnaires ne purent s'en procurer qu'une ou deux fois. Les habitans tuent ordinairement les gros poissons à coups de dards, et se servent de filets pour prendre les petits. Leurs barques ont peu de grandeur, et leurs canots ne sont que d'écorces d'arbre, assez bien cousues pour les garantir de l'eau.

Il paraît que le langage des Yu-pis est un mélange de celui des Mantchous, leurs voisins à l'ouest et au sud, et de celui des Tartares Ke-chongs, qui les bordent au nord et à l'est.

Les Tartares Ke-chongs s'étendent le long de Saghalianula, depuis Tondou jusqu'à l'Océan. Dans tout cet espace, qui est d'environ cent cinquante lieues, on ne rencontre que des villages fort communs, la plupart situés sur les bords de cette grande rivière. Le langage y est différent de celui des Mantchous, qui l'appellent *fiatta*. Cette langue fiatta est vraisemblablement celle de tous les Tartares qui habitent depuis l'embouchure du Saghalianula jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'aux dernières bornes de l'empire chinois dans la Tartarie orientale. On ne s'y rase point la tête, suivant l'usage présent de l'empire ; on y porte les cheveux liés d'une espèce de ruban, ou renfermés dans une bourse. Les habitans paraissent plus ingé-

nieux que les Tartares Yu-pis. Ils répondirent fort clairement aux questions que leur firent les missionnaires sur la géographie du pays, et leur attention fut singulière pour les opérations mathématiques.

Le troisième gouvernement est celui de Tsitsikar, qui tire ce nom d'une ville neuve bâtie par l'empereur Kang-hi, pour assurer ses conquêtes contre les Russes; elle est située près de Nanni-ula, rivière considérable qui tombe dans le Songari. Au lieu de murs, elle est entourée d'une palissade de hauteur médiocre, mais bordée d'un assez bon rempart. La garnison est principalement composée de Tartares, et la plupart de ses habitans sont des Chinois que le commerce y attire, ou qui ont été bannis pour leurs crimes. Les uns et les autres ont leurs maisons hors de l'enceinte du mur de bois, qui ne contient guère que les cours de justice et le palais du général tartare. Ces maisons, qui sont de terre, et qui forment des rues assez larges, sont renfermées aussi dans des murs de terre.

La rivière de Saghalien reçoit celle de Saupira, celle de Kafin-pira et plusieurs autres, qui sont renommées pour la pêche des perles. Cette pêche ne demande pas beaucoup d'art. Les pêcheurs se jettent dans ces petites rivières, et prennent la première huître qui se trouve sous leur main. On prétend qu'il n'y a pas de perles dans le Saghalianula; mais, suivant les éclaircissemens que les missionnaires reçurent des mandarins du pays, cette opinion ne vient que de la profondeur de l'eau, qui ôte aux

pêcheurs la hardiesse d'y plonger. On pêche aussi des perles dans plusieurs autres petites rivières qui se jettent dans le Nanni-ula et dans le Songari, telles que l'Arom et le Nemer, sur la route de Tsitsikar à Merghen; mais on assure qu'il ne s'en trouve jamais dans les rivières qui coulent à l'ouest du Saghalianula, vers les terres des Russes. Quoique ces perles soient fort vantées par les Tartares, il y a beaucoup d'apparence qu'elles seraient peu estimées des Européens, parce qu'elles ont des défauts considérables dans la forme et dans la couleur. L'empereur en a plusieurs cordons de cent perles, toutes semblables et d'une grosseur considérable; mais elles sont choisies entre des milliers, parce qu'elles lui appartiennent toutes. Les martres du pays sont aussi d'un grand prix parmi les Tartares, parce qu'elles sont d'un bon usage, et qu'elles se soutiennent long-temps.

On nomme *Tartares solons* ceux qui vont à la chasse des martres; ils sont plus robustes, plus adroits et plus braves que les autres habitans de ces contrées. Leurs femmes montent à cheval, mènent la charrue, chassent le cerf et toutes sortes d'animaux. On trouve un grand nombre de ces Tartares à Nierghi, ville assez grande, à peu de distance de Tsitsikar et de Merghen. Les missionnaires les virent partir le premier jour d'octobre pour aller commencer leur chasse, vêtus de camisoles courtes et étroites, de peau de loup, avec un bonnet de la même peau, et leurs arcs au dos. Ils emmenaient

quelques chevaux chargés de millet, et de leurs longues robes de peau de renard ou de tigre, qu'ils portent dans les temps froids, surtout pendant la nuit. Leurs chiens sont dressés à la chasse, montent fort bien dans les lieux escarpés, et connaissent toutes les ruses des martres. La rigueur de l'hiver, qui glace les plus grandes rivières, ni la férocité des tigres, dont les chasseurs deviennent souvent la proie, ne peuvent empêcher les solons de retourner à ce rude et dangereux exercice, parce que toutes leurs richesses consistent dans le fruit de leur chasse. Les plus belles peaux sont réservées pour l'empereur, qui leur en donne un prix fixe. Ce qui reste se vend fort cher, dans le pays même. Elles y sont assez rares, et les mandarins ou les marchands de Tsitsikar les enlèvent très-promptement.

A l'égard des Mantchous mêmes, qui sont comme seigneurs de toutes les autres nations de ces contrées, et dont le chef est l'empereur de la Chine; ils n'ont point de temples, ni d'idoles, ni de culte régulier, et dans leur langage, ils n'adressent de sacrifices qu'à l'empereur du ciel. Ils rendent à leurs ancêtres une vénération mêlée de pratiques superstitieuses. Depuis qu'ils sont entrés à la Chine, quelques-uns ont embrassé les sectes idolâtres; mais la plupart demeurent fort attachés à leur ancienne religion, qu'ils respectent comme le fondement de leur empire, et comme la source de leur prospérité.

Sous le gouvernement tartare qui subsiste aujourd'hui, l'usage de la langue mantchou est aussi com-

mun à la cour que celui de la langue chinoise. Tous les actes publics du conseil impérial, ou des cours suprêmes de justice, sont écrits dans les deux langues. Cependant le mantchou commence à décliner, et se perdrait apparemment, si les Tartares n'employaient toutes sortes de précautions pour le conserver. Ils commencèrent sous le règne de Chun-chi à traduire les classiques chinois, et à compiler les dictionnaires en ordre alphabétique ; mais s'étant servi des caractères chinois, dont les sons et même le sens ne peuvent être exprimés par la langue tartare, cet ouvrage eut peu d'utilité. L'empereur Kang-hi, au commencement de son regne, créa dans sa capitale un office des meilleurs grammairiens des deux nations, dont les uns devaient traduire les histoires et les classiques qui n'avaient pas été finis, tandis que les autres s'attacheraient aux orateurs, et composeraient surtout un dictionnaire dans les deux langues. Cette commission fut exécutée avec une diligence surprenante. Lorsqu'il naissait quelque doute aux traducteurs, ils devaient consulter les anciens des huit bannières tartares : s'ils n'étaient pas satisfaits de la réponse, ils s'adressaient à ceux qui étaient nouvellement arrivés du fond de la Tartarie. On proposa des récompenses pour ceux qui fourniraient des mots au dictionnaire. Après en avoir recueilli un si grand nombre, qu'il n'en devait pas rester beaucoup pour un supplément, on prit soin de les ranger en différentes classes.

La première regarde les cieux ; la seconde, le temps ; et la troisième, l'empereur. Ensuite les autres appartiennent au gouvernement des mandarins, aux cérémonies, aux coutumes, à la musique, aux livres, à la guerre, à la chasse, à l'homme, à la terre, à la soie, aux étoffes, aux habits, aux instrumens, au travail, aux ouvriers, aux écorces, au boire et au manger, aux grains, aux herbes, aux oiseaux, aux animaux farouches et privés, aux poissons, aux insectes, etc. ; les classes sont divisées en chapitres et en articles. Chaque mot, écrit en grands caractères, a sous lui, en petites lettres, sa définition, son explication et ses usages : les explications sont nettes, élégantes et dans un style aisé ; elles peuvent servir de modèles pour bien écrire ; mais comme ce fameux livre est en langue et en caractères tartares, son utilité se borne à ceux qui, sachant déjà la langue, cherchent à s'y perfectionner, ou veulent l'enrichir par des traductions.

Ce que cette langue a de plus singulier, comparée à la langue française, c'est que le verbe diffère aussi souvent que le substantif qui gouverne. Par exemple, le verbe *faire* change autant de fois que le substantif qui le suit. On dit en français : *Faire un vers*, *faire une peinture*, *faire une statue*, c'est une expression commode que les Tartares ne peuvent supporter. Ils pardonnent la répétition d'un même verbe dans le discours familier ; mais dans un auteur, et dans leurs écrits mêmes les plus simples, ils la trouvent inexcusable : celle d'un même mot dans l'es-

pace de deux lignes, n'est pas plus pardonnée ; elle forme une monotomie qui choque les oreilles ; ils se mettent à rire lorsqu'un missionnaire lisant nos livres, ils entendent revenir souvent *que*, *qu'ils*, *qu'eux*, etc. En vain leur dit-on que c'est le génie de la langue française. Ils peuvent à la vérité se passer de ce secours dans la leur ; car le seul ordre de leurs mots produit le même effet, pour les faire entendre sans équivoque et sans obscurité : aussi ne connaissent-ils pas les pointes insipides qui ne roulent que sur des jeux de mots.

Une autre singularité de leur langue, c'est son abondance qui leur donne le moyen d'exprimer clairement et d'une manière précise ce qui demanderait autrement beaucoup d'étendue. Par exemple, quoique entre tous les animaux domestiques, le chien soit celui qui fournisse le moins de mots dans la langue tartare, elle en a plusieurs, outre ceux de chien, de mâtin, de lévrier, d'épagneul, etc., pour exprimer l'âge, le poil et les bonnes ou mauvaises qualités d'un chien. Veut-on dire qu'un chien a le poil des oreilles et de la queue fort long et fort épais, c'est assez du mot *tayha* ; a-t il le museau long, la queue de même, les oreilles grandes et les lèvres pendantes, *yolo* exprime toutes ces qualités ; s'il s'accouple avec une chienne ordinaire, les petits qui en viennent se nomment *pesaris*. Un chien, ou une chienne qui a deux boucles jaunes au-dessus des paupières s'appelle *turbe* ; s'il est marqueté comme le léopard, on le nomme *kuri* ; s'il a le mu-

seau tacheté et le reste du corps d'une même couleur, on l'appelle *palto;* s'il a le cou entièrement blanc, c'est un *cha-ku;* s'il a sur la tête quelques poils qui tombent par derrière, c'est un *kalia;* si la prunelle est moitié blanche et moitié bleue, c'est un *chi-keri;* s'il est bas, s'il a les jambes courtes et trapues et le cou long, c'est un *kapari.* Le nom commun d'un chien est *indagon*, et celui d'une chienne, *nieghen.* Les petits, à sept mois, s'appellent *niacha;* depuis sept jusqu'à onze, ils se nomment *nukere;* à seize mois, ils prennent le nom général d'*indagon.* Il en est de même de leurs qualités, bonnes et mauvaises: un mot en exprime deux ou trois ensemble.

Les détails seraient infinis sur les autres animaux. Pour le cheval, par exemple, cet animal favori des Tartares, les noms ont été vingt fois plus multipliés que pour le chien; il y en a non-seulement pour ses différentes couleurs, pour son âge et pour toutes ses qualités, mais encore pour ses divers mouvemens. On ne déciderait pas aisément si cette étrange abondance est un ornement ou un embarras dans une langue. Mais d'où les Tartares ont-ils pu tirer cette multitude surprenante de noms et de termes pour exprimer leurs idées? Ce n'est pas de leurs voisins. A l'ouest, ils ont les Tartares mogols; mais à peine se trouve-t-il quelques mots qui se ressemblent dans les deux langues; encore l'origine en est-elle incertaine; à l'est, jusqu'à la mer, ils ont quelques petites nations sauvages, dont ils n'entendent

point le langage, non plus que celui de leurs voisins, au nord; du côté du sud, ce sont les Coréens; mais le langage et le caractère de la Corée, étant Chinois, n'ont aucune ressemblance avec ceux de la Tartarie.

Les Tartares mantchous ont quatre manières d'écrire, quoiqu'ils n'aient qu'une sorte de caractères. La première, qui sert à graver des inscriptions sur la pierre, ou sur le bois, demande un jour entier pour en écrire soigneusement vingt ou vingt-cinq lignes, surtout lorsqu'elles doivent être vue de l'empereur. Si les traits du pinceau sont d'une main pesante, qui les rend trop larges et trop pleins, s'il leur manque de la netteté, si les mots sont pressés ou inégaux, l'ouvrage doit être recommencé: on n'y souffre point de renvois, ni d'additions marginales; ce serait manquer de respect pour le souverain. Les inspecteurs de l'ouvrage rejettent toutes les feuilles où l'on aperçoit la moindre faute.

La seconde méthode est fort jolie, et peu différente de la première, quoiqu'elle soit beaucoup plus aisée; elle n'oblige pas de marquer d'un double trait les finales de chaque mot, ni de retoucher ce qui est une fois écrit, quand le trait serait trop épais ou trop mince.

La troisième manière est plus différente de la seconde que celle-ci ne l'est de la première. C'est l'écriture courante; elle est si prompte, que les deux côtés de la page sont bientôt remplis. Comme les pinceaux du pays prennent beaucoup mieux l'encre

que nos plumes, on perd moins de temps à les tremper. Si l'on dicte à quelque écrivain, on est surpris de la vitesse avec laquelle on voit courir le pinceau. Ce caractère est fort en usage pour les mémoires, les procédures de la justice et les affaires communes. Les trois méthodes précédentes ne sont pas d'une égale finesse, mais elles sont également lisibles.

La quatrième est la plus grossière, quoique la plus courte et la plus commode pour un auteur, et pour ceux qui ont des extraits à faire, ou quelque chose à copier. Il faut savoir que dans l'écriture tartare il y a toujours un grand trait qui tombe perpendiculairement du haut en bas du mot. A gauche de ce mot, on en ajoute un en forme de dents de scie, qui fait les quatre voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, distinguée l'une de l'autre par des points à droite de la perpendiculaire. Un point opposé à la dent forme la voyelle *e*: si ce point est omis, c'est la voyelle *a*. Un point à gauche d'un mot près de la dent signifie *n*, et l'on doit lire alors *ne*: si le point est opposé à droite, on lit *no*: si, à la droite d'un mot, on trouve un *o* à la place d'un point, cet *o* marque que la voyelle est aspirée, et qu'il faut lire *ho*, *he*, comme en espagnol.

On se sert ordinairement d'un pinceau, quoiqu'on emploie quelquefois aussi une sorte de plume, composée de bambou, et taillée à peu près comme celles de l'Europe. On commence par tremper le papier dans de l'eau d'alun, pour empêcher qu'il ne boive l'encre. Les caractères tartares sont de telle nature,

qu'ils ne sont pas moins lisible de travers, en remontant, que de l'autre côté.

Il n'y a point de tartare qui ne préfère sa langue naturelle à toutes les autres, et qui ne la croie la plus élégante et la plus riche du monde. Le fils aîné de l'empereur, à l'âge de trente-cinq ans, s'imaginait qu'il était impossible de rendre le sens de la langue tartare, et plus encore la majesté de son style, en aucune des langues européennes : il les traitait de barbares. La reliure de nos livres et nos gravures lui plaisaient beaucoup, mais il n'avait que du dégoût pour nos lettres ; il les trouvait petites et mal distinguées. Il prétendait qu'elles formaient une espèce de chaîne dont les anneaux étaient irrégulièrement entrelacés, et qu'elles ressemblaient à la trace des pieds d'une mouche sur une table poudreuse. Il ne pouvait se persuader que des caractères de cette nature fussent capables d'exprimer un grand nombre de pensées et d'actions, et tant de choses mortes ou vivantes, comme ceux des Chinois et des Tartares, qui sont clairs, distincts et gracieux. Enfin, il soutenait que sa langue était fort majestueuse et très-agréable à l'oreille ; au lieu que dans le langage des missionnaires il n'entendait qu'un gazouillement continuel, fort approchant du jargon de Fo-kyen.

Le P. Parennin, pour convaincre ce prince, que les langues de l'Europe pouvaient exprimer tout ce qui était prononcé en langue tartare, traduisit sur-le-champ en latin une lettre au P. Suarez, que le prince avait dictée dans sa propre langue. Il lui fit

confesser que les caractères romains étaient préférables à ceux de la Tartarie, parce que, malgré leur petit nombre, ils ne laissent pas d'exprimer quantité de mots chinois et tartares, que sa nation ne peut écrire avec ses caractères. Il lui proposa pour exemple les mots *prendre, platine, griffon, friand*, qu'il fut impossible au prince d'écrire dans sa langue, parce que le Tartare n'admettant point deux consonnes sans une voyelle au milieu, il ne pouvait rendre que *perendere, pelatine, geriffon et feriand*. L'auteur lui fit encore observer que les Tartares ne pouvaient commencer aucun mot par les lettres *b.* et *d.*, et qu'ils étaient forcés de leur substituer *p.* et *t.* comme dans *bestia* et *dens*, qu'ils écrivent *pestia* et *tens*. Les Européens ayant une infinité d'autres sons qui ne peuvent être exprimés par les caractères tartares, quoiqu'un Tartare puisse les prononcer, Perennin conclut que l'alphabet français avait beaucoup d'avantage sur celui de la Tartarie.

Il objecta d'ailleurs que chez les Tartares la voyelle *e* est toujours ouverte, qu'à l'exception de certains mots où elle se trouve après *et*, elle n'est jamais ce que nous appelons muette; et que, dans ce dernier cas, elle n'est distinguée par aucune marque. Il confessa que le même défaut se trouve dans la langue chinoise, et que les Tartares ayant la lettre *r*, leur langue a de l'avantage sur celle de la Chine pour exprimer les noms étrangers; mais il soutint que la langue tartare, en elle-même, n'est pas propre pour le style court et laconique; qu'elle a des mots trop

longs et peu convenables par conséquent à la poésie. Il ajouta qu'elle a peu de transitions, et que celles mêmes qu'elle a ne sont pas assez sensibles; que les plus grands esprits ne peuvent surmonter cette difficulté, et demeurent souvent dans l'embarras pour lier leurs phrases; qu'après y avoir pensé long-temps, ils se voient souvent obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit, sans en apporter d'autre raison que le mauvais son ou la dureté d'une expression, l'impropriété du tour et le défaut de connexion. Le prince ne put désavouer que sa langue ne fût sujette à ces inconvéniens; mais il prétendit qu'elle ne les avait pas dans la conversation, où le discours lui paraissait fort coulant. Parennin le pria d'observer que ceux qui ne possédaient pas comme lui la langue tartare allongeaient beaucoup les finales; et qu'ils ajoutaient souvent le mot *yala*, quoiqu'il ne signifie rien; qu'ils s'applaudissaient beaucoup lorsqu'ils n'avaient répété que deux ou trois fois ce mot dans une conversation; que ceux qui étaient arrivés nouvellement du centre de la Tartarie, en usaient aussi fréquemment que les autres: ce qui prouverait assez que les Tartares manquaient de transitions; enfin, que les auteurs n'osant employer le mot *yala* dans les ouvrages de quelque élégance, surtout depuis que l'empereur l'avait condamné en cessant de s'en servir, ils étaient fort embarrassés à passer d'un sujet à l'autre.

Le prince répondit, en souriant, que le combat n'était pas égal, parce qu'il n'avait jamais été en Europe; mais que, s'il eût fait ce voyage, il serait

revenu assez bien instruit des défauts de la langue française pour confondre les missionnaires. Parennin répliqua que le prince aurait pu se tromper dans cette espérance, parce que les Français avaient formé une académie, dans la seule vue de réformer et de perfectionner la langue; mais ayant été forcé de convenir, sur une autre question qu'on lui fit, que les Français ont emprunté quantité de termes des autres nations, surtout en matière d'arts et de sciences, le prince s'écria que la victoire était à lui: « Pour nous, » lui dit-il, nous n'avons emprunté que fort peu de » mots des Mogols, et moins encore des Chinois, et » nous les avons naturalisés par des terminaisons. » Vous faites gloire apparemment de vous être en- » richis des dépouilles de vos voisins. En vérité, » vous avez bonne grâce, après cela, de reprocher » des bagatelles à la langue tartare ».

Cependant les réponses du P. Parennin satisfirent assez le prince héréditaire de la Chine pour lui faire prendre une meilleure opinion des langues de l'Europe: il promit même de leur donner le premier rang dans son estime après la sienne. A la vérité, il penchait à donner la seconde place au Chinois; mais le missionnaire protesta fortement contre cette idée, en alléguant la multitude d'équivoques dont cette langue est remplie.

On a rapporté ces détails, pour faire sentir le prix que la vanité nationale attache à la prééminence du langage, même chez des peuples que nous regardons comme barbares, et en même temps pour faire voir

les différentes idées des différens peuples sur l'harmonie et l'élégance.

Le pays des Mongols ou Mongals, appelés *Mogols*, par une abréviation vulgaire; ce pays que les géographes européens ont nommé *Mongalie*, est bordé à l'est par le pays des Mantchous; au sud, par la grande muraille de la Chine; à l'ouest, par le kobi, ou le grand désert; au nord, par les Kalkas. Sa longueur est de plus de trois cents lieues; sa largeur, du nord au sud est d'environ deux cents.

Cette portion de la Tartarie a été le théâtre des plus grandes actions que l'histoire attribue aux Tartares de l'orient et de l'occident. C'est là que le grand empire de Gengis-kan et de ses successeurs prit naissance, et qu'il eut son siége principal avant celui des conquérans mantchous qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Là, pendant plusieurs siècles, on vit des guerres sanglantes et des batailles alors fameuses qui décidèrent le destin de plusieurs monarchies aujourd'hui détruites; là, toutes les richesses de l'Asie méridionale furent plusieurs fois réunies et dissipées. Enfin, c'est dans ces déserts que les arts et les sciences furent long-temps cultivés, et qu'on vit fleurir quantité de puissantes villes, dont on a peine à distinguer aujourd'hui les traces, et dont les noms mêmes sont oubliés.

Quoique les différentes branches qui composent la nation des Mogols soient dans l'usage de mener une vie errante, elles ont leurs limites respectives au-delà desquelles il ne leur est pas permis de s'établir.

Les terres des princes mogols sont divisées en *kis* ou bannières.

Ces peuples portent divers noms dans les historiens. On les trouve nommés *Mongols*, *Monguls*, *Mongals*, *Mogols* et *Moguls*, suivant l'histoire d'Abulghazi-kan : ils ont tiré leur nom de *Mogul* ou *Mungolkan*, ancien monarque de leur nation. Les Chinois appellent quelquefois les Mogols *Si-ta-tsés* ou Tartares occidentaux; et par dérision, *Tsau-ta-tsés*, c'est-à-dire Tartares puans, parce qu'ils sentent effectivement fort mauvais.

Les Mogols l'emportent beaucoup sur les Mantchous par l'étendue de leur pays et par leur nombre. On comprend sous leur nom les Kalkas et les Éleuths, qui habitent les parties de l'ouest jusqu'à la mer Caspienne; non que tous ces peuples soient proprement Mogols, puisque les Mogols ne formaient qu'une simple tribu entre les autres Tartares occidentaux; mais Gengis-kan, qui était de cette tribu, ayant subjugué toutes les autres, elles furent toutes comprises sous le nom général de *Mogols*, comme elles avaient été connues jusqu'alors dans les parties occidentales de l'Asie sous le nom de *Tatars* ou de Tartares, qui étaient la tribu la plus puissante avant les conquêtes de ce prince. Il est même arrivé que les Tartares ont partagé jusqu'aujourd'hui, avec les Mogols, l'honneur de donner leur nom aux habitans de ces vastes contrées, et que de plus ils ont donné seuls leur nom au pays; car, dans l'Asie comme en Europe, il porte le nom de *Tartarie*, quoiqu'on ne con

naisse plus de tribu particulière sous celui de *Tartares*.

A l'égard du nom de *Tartares*, on doit remarquer aussi que la véritable orthographe de ce nom est *Tatars*, et que jusque aujourd'hui on n'en connaît pas d'autre, non-seulement dans les pays orientaux, mais encore dans les parties de notre Europe qui les avoisinent. Les Chinois surtout, n'ayant pas la lettre *r* dans leur langue, prononcent *Tata* et *Ta-tsé*.

La langue mogole a plusieurs dialectes. Régis nous apprend que les caractères qui subsistent sur les anciens monumens mogols sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui, et qu'ils diffèrent de ceux du mantchou. Ils n'ont pas la moindre ressemblance avec les caractères chinois, et ne sont pas plus difficiles que le romain : ils s'écrivent ou se gravent sur des tables, avec un poinçon de fer; aussi les livres sont-ils fort rares parmi les Mogols. L'empereur de la Chine en a fait traduire quelques-uns pour leur plaire, et les a fait imprimer à Pékin. Mais le plus commun de leurs livres est le Calendrier du tribunal chinois des mathématiques, qui se grave en caractères mogols.

Suivant la peinture que Bentink nous fait des Mogols, la plupart sont d'une taille médiocre, mais robustes ; ils ont la face large et plate, le teint basané, le nez plat, les yeux noirs et pleins, les cheveux noirs et aussi forts que le crin de leurs chevaux; ils se les coupent ordinairement assez près de la tête,

et n'en conservent qu'une touffe au sommet, qu'ils laissent croître de sa longueur naturelle. Ils ont peu de barbe.

Gerbillon les représente fort grossiers, mais honnêtes et d'un bon naturel. Ils sont, dit-il, sales dans leurs tentes, et malpropres dans leurs habits; ils vivent parmi la fiente de leurs animaux, qui leur tient lieu de bois dans leurs foyers. D'ailleurs, ils excellent à la chasse et dans l'art de mener les chevaux. Ils se servent habilement de l'arc, à pied et à cheval. En général, ils mènent une vie fort misérable. L'aversion qu'ils ont pour le travail leur fait préférer l'herbe de la terre aux fruits de l'agriculture.

Régis observe que la principale ambition des Mogols est de conserver le rang de leurs familles; ils n'estiment les choses que par l'utilité, sans aucun égard pour la rareté ou la beauté. Leur naturel est gai et ouvert, toujours disposé à la joie; ils ont peu de sujets d'inquiétude, parce qu'ils n'ont pas de voisins à ménager, ni d'ennemis à craindre, ni de seigneurs auxquels ils soient obligés de faire leur cour, ni d'affaires difficiles, ou qui les obligent à se contraindre. Leurs occupations, où plutôt leurs amusemens continuels, sont la chasse, la pêche ou d'autres exercices du corps, dans lesquels ils excellent.

Suivant Régis, l'habit ordinaire des Mogols est composé de peaux de mouton et d'agneau, dont ils tournent la laine du côté du corps. Quoiqu'ils sachent préparer et blanchir assez bien ces peaux aussi bien

que celles de cerf, de daim et de chèvre sauvage, que les riches portent au printemps, en forme de vestes, toutes leurs précautions n'empêchent pas qu'en s'en approchant ils ne se fassent reconnaître à leur odeur. Leurs tentes exhalent une odeur de bouc qui est insupportable. Un étranger qui se trouve parmi eux est obligé de construire la sienne à quelque distance.

Leurs armes sont la pique, l'arc et le sabre, qu'ils portent à la manière des Chinois. Ils font toujours la guerre à cheval, comme tous les Tartares.

Leurs troupeaux sont composés de chevaux, de chameaux, de vaches et de moutons, assez bons dans leur espèce, mais qui ne peuvent être comparés avec ceux des kalmouks, soit pour la bonté ou pour l'apparence. Leurs moutons néanmoins sont fort estimés ; ils ont la queue longue d'environ deux pieds, et presque la même dimension en grosseur : elle pèse ordinairement dix ou onze livres. Les Mogols n'élèvent pas d'autres animaux que ceux qui paissent l'herbe ; ils abhorrent surtout les porcs.

Leur manière de vivre est uniforme ; ils errent de place en place avec leurs troupeaux, s'arrêtant dans les lieux où ils trouvent le plus de fourrage : en été, près de quelque rivière ou de quelque lac ; en hiver, du côté méridional de quelque montagne, où la neige leur fournit de l'eau. Leurs alimens sont fort simples. Pendant l'été, ils se nourrissent de lait, sans mettre aucune différence entre le lait de leurs vaches, de leurs jumens, de leurs brebis et de leurs chèvres ;

ils boivent de l'eau bouillie avec le plus mauvais thé de la Chine, y mêlant de la crème, du beurre ou du lait; il font aussi une liqueur spiritueuse avec du lait aigre, surtout avec du lait de jument, qu'ils distillent après l'avoir fait fermenter. Les personnes riches font fermenter de la chair de mouton dans du lait aigre; ce qui forme une liqueur forte et nourrissante, dont ils aiment à s'enivrer. Ils fument beaucoup de tabac. Quoique la polygamie ne leur soit pas défendue, ils n'ont pas ordinairement plus d'une femme. Leur usage est de brûler leurs morts, et d'enterrer les cendres dans quelque lieu élevé, où ils forment un amas de pierres sur lequel ils placent de petites bannières.

Ils habitent sous des tentes ou dans des cabanes mobiles dont les portes sont fort étroites, et si basses, qu'ils n'y peuvent entrer sans se courber. Ils ont l'art d'en joindre si parfaitement toutes les parties, qu'ils se garantissent du souffle perçant des vents du nord.

Quant au commerce, les petits marchands de la Chine viennent en grand nombre chez les Mogols, et leur apportent du riz, du thé bohé, qu'ils appellent *kara-chay*, du tabac, des étoffes de coton et d'autres étoffes communes, diverses sortes d'ustensiles; enfin, tout ce qui convient à leurs besoins. En échange, ils reçoivent des bestiaux; car l'usage de la monnaie n'est pas connu des Mogols.

La seule religion de ces peuples, comme celle du Thibet, consiste, suivant Gerbillon, dans le culte de

l'idole Fo, qu'ils appellent *tu-cheki* dans leur langue. Ils croient à la transmigration des âmes; ils rendent une obéissance aveugle aux lamas, qui sont leurs prêtres, et leur donnent ce qu'ils ont de meilleur et de plus précieux. L'ignorance est le partage de ces prêtres; ils passent pour savans lorsqu'ils sont capables de lire les saints livres en langue du Thibet. Leur libertinage est excessif, surtout avec les femmes qu'ils débauchent impunément. Cependant les seigneurs de la nation se conduisent par leurs conseils, et leur cèdent le rang dans toutes les occasions publiques. Ces prêtres sont aussi médecins, pour avoir plus d'occasion de tromper ces peuples ignorans, parmi lesquels il y a peu d'hommes qui sachent lire et écrire. On voit même des lamas qui entendent à peine leurs prières : elles se chantent, et l'air en est assez harmonieux; c'est à quoi se réduit tout le culte religieux des Mogols : ils n'ont pas de sacrifices ni l'usage des offrandes; mais le peuple se met souvent à genoux, tête nue, devant les lamas, pour recevoir l'absolution, et ne se lève qu'après avoir reçu l'imposition des mains. L'opinion commune est qu'ils peuvent faire tomber de la grêle et de la pluie.

Les Mogols ont une espèce de dévotion qui consiste à porter au cou des chapelets, dont ils se servent pour leurs prières. Il y a peu de leurs princes qui n'aient un temple dans leur territoire, quoiqu'ils n'y aient pas de maisons.

Un prince mogol versé dans l'histoire de ses an-

cêtres, à qui le P. Gerbillon demanda dans quel temps les lamas avaient introduit la religion de Fo dans sa nation, lui répondit que c'était sous le règne de l'empereur Kublay, que nous nommons *Koblay-kan*, petit-fils de Gengis-kan, et conquérant de la Chine au treizième siècle.

Ces lamas mogols ont à leur tête un député, sous le dalay-lama du Thibet; il se nomme le *kotuktu.*

Ces peuples sont divisés d'ailleurs en quarante-neuf bannières sous un grand nombre de petits princes. Régis observe que les Mantchous, après avoir conquis la Chine, donnèrent aux puissans des titres seigneuriaux; qu'ils assignèrent un revenu à chaque chef de bannière; qu'ils réglèrent les limites des territoires, et qu'ils y établirent des lois par lesquelles ils ont été gouvernés jusque aujourd'hui. Il y a dans Pékin un grand tribunal où l'on appelle de la sentence de ces princes, qui sont obligés d'y comparaître eux-mêmes lorsqu'ils y sont cités. Les kallas sont assujettis aux mêmes règlemens depuis qu'ils sont soumis à l'empire de la Chine.

De toutes les nations mogoles qui dépendent de la Chine, la plus nombreuse et la plus célèbre est celle des Kalkas, ou Mogols jaunes : elle tire son nom de la rivière de Kalka. On donne aux terres qu'elle possède plus de trois cents lieues de l'est à l'ouest. Elle habite les bords des plus belles rivières de toute cette partie de la Tartarie : on la place au sud-est des Éleuths. Le pays des Kalkas, suivant Gerbillon, s'étend du nord au sud, depuis le 50ᵉ de-

gré de latitude jusqu'à l'extrémité méridionale du grand désert de Chamo, qu'on met au nombre de leurs possessions. Ils y campent en hiver.

Les Kalkas sont les descendans de ces Mogols qui furent chassés de la Chine vers l'an 1368, par Hong-vu, fondateur de la race de Ming, et qui, s'étant retirés du côté du nord, au-delà du grand désert, s'établirent principalement sur les rivières de Selinga, d'Orkhon, de Tula et de Korlon, où les pâturages sont fort abondans. Il est surprenant qu'après avoir été si long-temps accoutumés aux délicatesses de la Chine, ils aient pu reprendre si facilement la vie errante et grossière de leurs ancêtres.

Cette partie de la Tartarie offrait autrefois plusieurs villes qui n'existent plus : les missionnaires remarquèrent sur les bords septentrionaux du Korlon les ruines d'une ville considérable, dont la forme avait été carrée. On distinguait encore les fondemens et quelques parties de murs ; elle avait eu vingt lis chinois de circonférence. Deux pyramides s'y faisaient connaître par leurs débris ; son nom était *Para-kotun*, qui signifie la ville du tigre. Les Tartares regardent le cri d'un tigre comme un augure favorable.

On voit les ruines de plusieurs autres villes dans les pays des Mogols et des Kalkas, mais peu anciennes : elles ont été bâties par les Mogols successeurs du fameux Koblay-kan, qui, ayant conquis toute la Chine, devint le fondateur de la dynastie d'Ywen. Quoique le génie de cette nation lui fasse

préférer ses tentes aux maisons les plus commodes, on peut supposer qu'après la conquête de la Chine, Koblay-kan, dont le caractère ne s'éloignait pas des mœurs chinoises, civilisa ses sujets, et leur fit prendre les usages du pays qu'ils avaient subjugué. La honte de paraître inférieurs à des peuples qu'ils avaient vaincus les porta sans doute à bâtir des villes dans la Tartarie; ils firent alors ce qu'on a vu faire aux Mantchous sous le gouvernement de l'empereur Kang-hi, qui a bâti de grandes villes dans les cantons les plus reculés, et de belles maisons de plaisance dans ceux qui touchent à la Chine.

La religion des Kalkas n'est pas différente de celle des autres Mogols. Ils ont aussi leur kotuktu, mais qui n'est pas soumis au dalay-lama; il habite des tentes : il est assis dans la plus grande sur une espèce d'autel, où il reçoit les hommages de plusieurs nations : il ne rend le salut à personne. Les grands et le peuple le considèrent comme un dieu, et lui rendent les mêmes adorations qu'à Fo même. Leur aveuglement, qui va jusqu'à la folie, les porte à croire qu'il n'ignore rien, et qu'il dispose absolument du pouvoir et des faveurs de Fo. Ils sont persuadés qu'il est déjà né quatorze fois, et qu'il renaîtra encore lorsque son temps sera fini.

Le dalay-lama, ou souverain pontife de toutes les régions tartares, confère à ses lamas divers degrés de pouvoir et de dignité, dont le plus éminent est celui de kotuktu, ou de Fo vivant : un titre si distingué n'est le partage que d'un petit nombre. Le plus

célèbre et le plus respecté de tous les kotuktus est celui des Kalkas ; il est regardé comme un oracle infaillible : il s'est même entièrement dérobé à l'autorité du dalay-lama ; la sienne est si bien établie, que celui qui paraîtrait douter de sa divinité, ou du moins de son immortalité, serait en horreur à toute la nation. Il est vrai que la cour de la Chine contribua beaucoup à cette apothéose, dans la vue de diviser les Mogols et les Kalkas ; elle conçut que l'exécution de ce dessein serait difficile tant que les deux nations reconnaîtraient un même chef de religion, parce que ce souverain prêtre serait toujours intéressé à les réconcilier dans leurs moindres différends, et qu'au contraire un schisme ecclésiastique ne manquerait pas de leur faire rompre toute sorte de communication. Sur ce priucipe, elle embrassa l'occasion de soutenir secrètement le kotuktu contre le dalay-lama, et sa politique n'a pas mal réussi.

Le kotuktu n'a pas de demeure fixe : comme le dalay-lama, il campe de côté et d'autre : cependant, depuis sa séparation, il ne met plus le pied sur les terres des Eleuths. Il est sans cesse environné d'un grand nombre de lamas et de Mogols armés, qui se rassemblent de toutes parts, surtout lorsqu'il change de camp, et qui se présentent à lui sur sa route pour recevoir sa bénédiction et lui payer ses droits. Il n'y a que les chefs de sa tribu, ou d'autres seigneurs de la même distinction qui aient la hardiesse de s'approcher de sa personne. Sa manière de bénir est en posant sur la tête du dévot sa main fer-

mée, dans laquelle il tient un chapelet à la mode des lamas.

Le peuple est persuadé qu'il vieillit à mesure que la lune décline et que sa jeunesse recommence avec la nouvelle lune. Dans les grands jours de fête, il paraît sous un magnifique dais de velours de la Chine, au bruit des instrumens. Il est assis sur un grand coussin de velours, les jambes croisées à la manière des Tartares, avec une figure de son dieu à chaque côté. Les autres lamas de distinction sont au-dessous de lui sur des coussins moins élevés, entre le lieu où il est placé et l'entrée du pavillon, tenant à la main chacun leur livre, dans lequel ils lisent en silence, et seulement des yeux. Aussitôt que le kotuktu a pris sa place, le bruit des instrumens cesse, et le peuple, qui est assemblé devant le pavillon, se prosterne à terre, en poussant certaines acclamations à l'honneur de la divinité et de son prêtre. Alors quelques lamas apportent des encensoirs avec des herbes odoriférantes; ils encensent d'abord les représentations de la divinité, ensuite le kotuktu. On apporte ausitôt plusieurs vases de porcelaine remplis de liqueurs et de confitures; on en place sept devant chaque image de la divinité, et sept autres devant le kotuktu, qui, après en avoir un peu goûté, fait distribuer le reste entre les chefs des tribus qui se trouvent présens, et se retirent ensuite dans sa tente au son des instrumens de musique.

Le kotuktu des Kalkas n'est pas sans considération à la cour impériale. Si le désir de se conserver dans

l'indépendance du dalay-lama, l'intéresse à gagner par des présens les favoris de l'empereur, la cour, qui a besoin de lui et de ses lamas pour contenir les Mogols de l'ouest dans la soumission, le traite dans toutes les occasions avec des égards distingués. Il y reçut même une fois une marque de distinction fort extraordinaire. On célébrait la fête anniversaire de l'empereur Kang-hi, qui entrait alors dans la soixantième année de son âge : le kotuktu, ayant été averti de s'y rendre avec tous les vassaux de l'empire, fut dispensé de se prosterner plus d'une fois devant Sa Majesté, quoique la loi ordonne trois prosternations, et cette distinction fut regardée comme un honneur sans exemple. Son intérêt le porte aussi à cultiver l'amitié des Russes de Selinginskoi, avec qui ses sujets sont en commerce.

Les Kalkas avaient autrefois leur kan, qui descendait, comme les autres souverains tartares, de la famille de Gengis-kan; mais ayant eu une guerre malheureuse avec les Eleuths, leurs voisins, vers la fin du dernier siècle, ils se rendirent vassaux de la Chine pour en obtenir du secours; ils furent divisés en trois bannières, sous trois princes, dont l'un est régulo du troisième ordre; le second *kong*, ou comte; et le troisième a le titre de chaffak. C'est dans ce pays que sont les haras et les troupeaux de l'empereur : ces troupeaux et ces haras, affermés à des petits princes tartares, contribuent à les lui attacher. Ils n'ont point le pouvoir d'ordonner de la vie de leurs sujets, ni celui de confisquer leurs biens.

La connaissance de ces cas est réservée à l'un des tribunaux suprêmes de Pékin, qui porte le nom de *Mogol-chah-gan*, où de tribunal des mogols; mais quoique soumis, ces peuples ne payent point de tribut.

Les terres des Mogols sont peu propres au labourage, et manquent en plusieurs endroits de bois et d'eau; elles abondent d'ailleurs en toutes sortes de gibier et de bêtes fauves, sans en excepter les espèces communes en Europe, telles que le lièvre, le faisan et le daim. On voit dans les plaines d'immenses troupeaux de chèvres rousses que les Chinois nomment *whang-yangs;* elles sont de la grandeur et de la forme des nôtres, mais elles ont le poil plus rude que celles de l'Europe. Leur sûreté consiste dans la vitesse extraordinaire de leur course.

Les mulets sauvages sont en petit nombre; ils ne ressemblent point aux mulets domestiques, et ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Leur chair n'est pas moins différente : le goût en est agréable, du moins au jugement des Tartares, qui en font beaucoup d'usage, et qui la trouvent aussi saine et aussi nourrisante que celle du sanglier. Ce dernier animal est fort commun dans les bois et dans les plaines qui bordent la rive droite du fleuve Tula. On reconnaît ses traces à la terre qu'il remue pour trouver des racines dont il fait sa nourriture.

Les chevaux et les dromadaires sauvages ne sont pas différens de ceux qui sont privés; mais on les trouve en plus grand nombre du côté de l'ouest. Les chevaux sauvages sont si légers, qu'ils se déro-

bent aux flèches même des plus habiles chasseurs; ils marchent en troupes nombreuses, et lorsqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent et les forcent de prendre la fuite.

Le han-ta-han est un animal de la Tartarie qui ressemble à l'élan. La chasse en est commune dans le pays des Solons, et l'empereur Kang-hi prenait quelquefois plaisir à cet amusement. Les missionnaires virent des han-ta-hans de la grosseur de nos plus grands bœufs; il ne s'en trouve que dans certains cantons, et surtout vers la montagne de Sevelki, dans des terrains marécageux, qu'ils aiment beaucoup, et où la chasse en est aisée, parce que leur fuite est moins facile.

Le chulon, ou le chelason, que Régis prit pour une espèce de lynx, est à peu près de la forme et de la grosseur d'un loup. On fait beaucoup de cas, à Pékin, de la peau de cet animal. Son usage parmi les Chinois est pour ce qu'ils nomment leur *tayhus*, ou leurs surtouts. Le poil en est long, doux, épais, et de couleur grisâtre; ces peaux se vendent fort bien à la cour du czar, quoique le chulon soit fort commun en Russie et dans les pays voisins.

Le tigre, qui se nomme *lau-hu* parmi les Tartares, infeste également la Chine et la Tartarie; il passe dans les deux régions pour le plus féroce de tous les animaux; son cri seul pénètre d'horreur ceux qui ne sont point accoutumés à l'entendre. Les tigres du côté de l'est sont d'une grosseur et d'une légèreté surprenante : ils ont ordinairement la peau

fauve, mouchetée de taches noires; mais il s'en trouve quelquefois de blancs avec des taches noires et grises. Les mandarins militaires se servent de ces peaux, sans en retrancher la tête et la queue, pour couvrir leurs chaises dans les marches publiques. A la cour, les princes en couvrent leurs coussins pendant l'hiver. On observe que cet animal, lorsqu'il est environné de chasseurs qui lui présentent l'épieu, s'accroupit sur sa queue, et soutient long-temps l'aboiement des chiens et les coups de flèches; enfin, lorsque sa rage s'allume, il s'élance avec une rapidité incroyable, en fixant les yeux sur les chasseurs; mais ils tiennent toujours la pointe de leurs épieux tournée vers lui, et le percent au moment où il croit franchir la barrière qu'on lui oppose. Les chasseurs impériaux sont si prompts, qu'il arrive peu d'accidens.

Le pau est une sorte de léopard qui a la peau blanchâtre, et tachetée de rouge et de noir. Quoiqu'il ait la tête et les yeux d'un tigre, il est moins moins gros, et son cri est différent.

Les daims multiplient prodigieusement dans les déserts et les forêts de la Tartarie : on remarque de la différence dans leur couleur, dans leur grosseur et dans la forme de leurs cornes, suivant les différens cantons de cette vaste contrée. Il s'en trouve de semblables à ceux de l'Europe.

La chasse du cerf, que les Chinois nomment *chau-tu*, c'est-à-dire l'appel du cerf, a tant d'agrément en Tartarie, que l'empereur Kang-hi y était

quelquefois avant le lever du soleil. Les chasseurs portent quelques têtes de biche, et contrefont le cri de cet animal. A ce bruit, les plus grands cerfs ne manquent point de paraître; ils jettent leurs regards de tous côtés; enfin, découvrant les têtes, ils grattent la terre avec leurs cornes, et s'avancent furieusement; mais ils sont tués par d'autres chasseurs qui sont en embuscade.

L'intrépidité des chevaux tartares est surprenante à la rencontre des bêtes féroces, telles que les tigres. Ils n'acquièrent néanmoins cette qualité qu'à force d'usage, car ils sont d'abord aussi timides que les autres chevaux. Les Mogols ont beaucoup d'habileté à les dresser; ils en nourrissent un grand nombre de toutes sortes de poils, et leur usage est de les distinguer par différens noms. Pour la guérison de leurs maladies, qu'ils connaissent parfaitement, ils emploient des remèdes dont nos chevaux ne se trouveraient pas mieux que de la nourriture tartare. Ils préfèrent, dans un cheval, la force à la beauté. Les chevaux de Tartarie sont ordinairement d'une taille médiocre; mais dans le nombre il s'en trouve toujours d'aussi grands et d'aussi beaux qu'en Europe. Tels sont ceux de l'empereur et des grands.

Les Kalkas ne sont pas riches en peaux de martre, mais ils ont en abondance des peaux d'écureuil, de renard, et d'un petit animal semblable à l'hermine, qu'ils appellent *tael-pi*, dont on emploie la peau, à Pékin, pour faire des troupongs, c'est-à-dire des mantilles contre le froid. Le tael-pi est une espèce

de rat fort commun dans quelques cantons des Kalkas, qui creuse en terre des trous pour s'y loger. Chaque mâle se fait le sien : il y en a toujours un qui fait la garde, et qui se précipite dans son trou lorsqu'il voit approcher quelqu'un; cependant la troupe n'échappe point aux chasseurs, lorsqu'ils ont une fois découvert le nid; ils l'environnent, ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits, ils y jettent de la paille enflammée pour effrayer les petits habitans, et, sans autre peine, ils en prennent un si grand nombre, que les peaux sont à fort bon marché.

La pêche des Mogols n'est pas considérable : leurs rivières n'approchent pas de celles des Mantchous. Les esturgeons, qu'ils prennent quelquefois dans le Tula, viennent du grand lac de Baykal avec lequel cette rivière communique.

L'agriculture n'est pas seulement négligée dans la contrée des Mogols; elle y est condamnée comme inutile. Lorsque les missionnaires leur demandaient pourquoi ils ne cultivaient pas du moins quelques jardins, ils répondaient que *l'herbe est pour les bêtes, et que les bêtes sont pour l'homme.*

La rhubarbe est fort commune dans les pays qui sont arrosés par la rivière d'Orkon et par celle de Selinga, vers Selinghinskoi. Celle que les Russes vendent aux étrangers vient des environs de cette ville; elle y est en si grande abondance, que les trésoriers de Sibérie en vendent à la fois jusqu'à deux cent cinquante quintaux.

Les plaines de la grande Tartarie produisent quan-

tité d'oiseaux d'une beauté rare. Celui dont on trouve la description dans *Abulghazi-khan*, est apparemment une espèce de héron qui fréquente cette partie du pays des Mogols qui touche aux frontières de la Chine : il est tout-à-fait blanc, excepté par le bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un très-beau rouge ; sa chair est délicate et a le goût de la gelinotte.

CHAPITRE II.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

Tartares Eleuths ou *Kalmouks.*

La Tartarie indépendante comprend la plus grande moitié des vastes régions qui portent, en Europe, le nom de grande Tartarie. Elle s'étend depuis la mer Caspienne et la rivière Jaïk, du 72e degré de latitude, vers le mont Altay, jusqu'au 110e degré; et du 40e jusqu'au 52e de latitude. On lui donne six cents lieues de longueur de l'ouest à l'est, et six cent cinquante dans sa plus grande largeur du sud au nord.

La Tartarie indépendante renferme le pays des Éleuths ou des Kalmouks, les Usbeks, et le Turkestan.

La terre des Éleuths, située dans le plus beau climat du monde, est d'une bonté et d'une fertilité

extraordinaire dans toutes ses parties ; mais quoique la plupart des grandes rivières de l'Asie en tirent leurs sources, elle manque d'eau dans une infinité d'endroits, parce que c'est peut-être la plus haute terre du globe ; et cet inconvénient la rend inhabitable dans tout autre lieu que les bords de ses lacs et de ses rivières. Pour preuve de son extrême hauteur, on nous raconte que le P. Verbiest, voyageant dans le pays des Mogols, et se trouvant à quatre-vingts lieues au nord de la grande muraille, vers la source du Karga-muran, observa que le terrain était plus haut de trois mille pas géométriques que la côte maritime la plus proche de Pékin.

Cette étrange élévation fait que le pays de la grande Tartarie paraît très-froid, en comparaison de ceux qui sont sous la même latitude. Des personnes dignes de foi, qui ont voyagé dans le pays, assurent qu'au milieu même de l'été, le vent du nord y est si perçant, qu'on est obligé de se couvrir soigneusement la nuit pour n'en être pas incommodé, et que, dans le mois d'août, une seule nuit produit souvent de la glace de l'épaisseur d'un écu. Verbiest croit pouvoir l'attribuer au salpêtre, dont la terre est si remplie dans le pays des Mogols, que dans le premier endroit où l'on fouille en été, à quatre ou cinq pieds de profondeur, on trouve des mottes de terre tout-à-fait gelées, et même des tas de glaçons.

C'est encore à la hauteur des terres qu'il faut attribuer cette quantité de déserts qui se trouvent dans la grande Tartarie. Les Russes leur donnent le nom

de *Steppes* ; mais ils ne sont pas aussi affreux que les Européens se l'imaginent. Si l'on excepte celui de Kobi ou de Chamo, et un petit nombre d'autres qui sont fort sablonneux, tous les autres ont d'excellens pâturages, où l'herbe est fort abondante : elle s'élève jusqu'à la ceinture; et si le pays ne manquait pas d'eau, elle croîtrait de la hauteur d'un homme; mais la sécheresse nuit bientôt à ses racines, et la réduit à rien. Les habitans, ayant remarqué que l'herbe sèche étouffe celle qui renaît, y mettent le feu à l'entrée du printemps; et la flamme s'étendant aussi loin qu'elle trouve de la nourriture, embrasse quelquefois plus de cent lieues. La nouvelle herbe ne manque pas de croître ensuite avec tant de force, qu'en moins de quinze jours elle s'élève de la hauteur d'un demi-pied; ce qui fait assez connaître la fertilité du pays, et qu'il ne lui manque que de l'eau pour en faire les plus belles plaines du monde. Aussi les parties qui sont arrosées par des fontaines et des rivières suffiraient-elles pour la subsistance d'un beaucoup plus grand nombre d'habitans, si elles étaient mieux cultivées; mais il n'y a que les Tartares mahométans qui cultivent leurs terres, encore ne labourent-ils que ce qui est précisément nécessaire à leur subsistance. Les Kalmouks et la plus grande partie des Mogols n'exercent pas l'agriculture : ils ne subsistent que de leurs troupeaux; et c'est la raison qui les empêche de se fixer dans une même demeure. Ils changent de camp à chaque saison. Chaque horde ou chaque tribu a son canton,

dont elle habite la partie méridionale en hiver, et celle du nord en été. Cependant, malgré sa fertilité, la grande Tartarie n'a pas un seul bois de haute futaie, ni presque aucune autre espèce d'arbres, excepté dans quelques endroits vers les frontières. Tout le bois du pays consiste dans quelques buissons, qui n'ont pas plus d'une pique de hauteur, et qui sont même très-rares.

On trouve dans la région des Éleuths la plupart des mêmes animaux qui sont connus dans celle des Mogols et des Kalkas. Les chèvres sauvages sont en fort grand nombre dans les montagnes qui séparent la Sibérie de la grande Tartarie. L'espèce en est exactement semblable à celle des montagnes de Suède et des Alpes, mais on ne déciderait pas aisément si ces animaux sont ceux dont Abulghazi parle sous le nom d'*arkharas*, et qui font, dit-il, de petits sentiers sur les montagnes; ou s'il entend une autre espèce de bêtes à quatre pieds, qui se nomment *gloutous*, et qui, étant fort communes dans les montagnes et les forêts du même pays, y laissent ordinairement cette sorte de traces.

Le glouton est un animal vorace qui n'est pas tout-à-fait si grand qu'un loup, et qui est particulier aux montagnes de l'Asie septentrionale. La nature lui a couvert le dos de poil fort rude et fort long, d'un beau brun foncé. Il y a peu d'animaux aussi dangereux. Il grimpe sur les arbres pour observer sa proie; et de là se précipitant dessus, il s'attache avec ses griffes au dos de la bête qu'il saisit,

et commence à la manger toute vive, jusqu'à ce que, l'ayant fait tomber de crainte et de faiblesse, il puisse l'achever à son aise. Il ne faut pas moins de trois chiens pour attaquer ce terrible animal, et souvent ils reviennent fort maltraités. Les Russes estiment beaucoup sa peau; ils l'emploient à faire des manchons et des bordures de bonnets.

La nation des Éleuths n'est guère connue en Europe sous un autre nom que celui de *Kalmouks*, quoique ce ne soit qu'un sobriquet qu'elle a reçu des Tartares mahométans, en haine de l'idolâtrie dont elle fait profession. Les Russes nous ont communiqué l'usage du nom de *Kalmoucks*, comme ils l'ont emprunté de ces Tartares; mais les Éleuths regardent le nom de *Kalmouks* comme un affront, et prétendent avoir plus de droit à celui de Mogols que leurs voisins, qui en sont aujourd'hui en possession, quoiqu'ils ne soient descendus que d'un reste de Mogols et de Tartares chassés de la Chine en 1368 par l'empereur Hong-vu.

Les Éleuths sont d'une taille médiocre, mais bien prise et très-robuste. Ils ont la tête fort grosse et fort large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux noirs et brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, et peu ouverts, quoique très-fendus. Ils ont le nez plat et presque de niveau avec le reste du visage; de sorte qu'on n'en distingue guère que le bout, qui est aussi très-plat, mais qui s'ouvre par deux grandes narines : leurs oreilles sont fort grandes, quoique sans bords; ils ont peu de barbe, leurs

cheveux sont noirs ; ils ont la bouche assez petite, avec des dents aussi blanches que l'ivoire, et beaucoup de proportion dans tous les membres.

Les femmes ont à peu près les mêmes traits, mais moins grands : elles sont la plupart d'une taille agréable et très-bien prise.

Les hommes portent des chemises de *kitay-ka*, (1); leurs hauts-de-chausses sont de la même matière, et souvent de peau de mouton, mais extraordinairement larges. Dans les provinces méridionales, ils ne portent pas de chemises en été, et se contentent d'une espèce de veste de peau de mouton sans manches, qui touche à leur peau, et dont la partie laineuse est en dehors. Les bords de cette veste entrent dans leurs hauts-de-chausses, et leurs bras demeurent nus jusqu'aux épaules : mais dans les provinces du nord, ils portent une chemise pardessous. En hiver, ils ont des peaux plus longues qui leur tombent jusqu'aux mollets des jambes, et dont la laine est tournée en dedans pour leur donner plus de chaleur. Ces peaux sont accompagnées de si longues manches, qu'ils sont obligés de les retrousser lorsqu'ils vont au travail. Ils se couvrent la tête d'un petit bonnet rond, couronné d'une touffe de soie ou de crin, d'un rouge éclatant, et bordé de peau ; leurs bottes sont d'une grandeur excessive, et les incommodent beaucoup en marchant.

(1) Espèce de calico, ainsi nommé parce qu'il vient du Katay ou de la Chine. Il y en a de diverses couleurs.

L'habillement de leurs femmes n'est pas fort différent. En été, c'est une chemise de kitayka : pendant l'hiver, une longue peau de mouton leur suffit, avec un bonnet qui ressemble à celui des hommes.

Le rouge est la couleur favorite des Tartares. Leurs princes, quoique fort mal parés d'ailleurs, ne manquent jamais de porter une robe d'écarlate dans les occasions d'éclat. Les mirzas seraient plutôt sans chemise que sans cette précieuse robe, et les femmes de qualité auraient fort mauvaise opinion d'elles-mêmes, si cet ornement leur manquait. Le plus vil Tartare affecte de porter la couleur rouge; ce goût s'est répandu jusqu'en Sibérie. En un mot, on fait plus dans toute l'Asie septentrionale avec une pièce d'étoffe rouge qu'avec le triple de sa valeur en argent.

Les Kalmouks tirent toute leur subsistance de leurs troupeaux, qui consistent en chevaux, en chameaux, en bœufs, en vaches et en moutons. Les chevaux sont bons et pleins de feu; leur taille est à peu près celle des chevaux polonais; les bœufs sont plus gros que ceux de l'Ukraine, et les plus grands du monde connu. Les moutons sont aussi très-gros; ils ont la queue fort courte, et comme ensevelie dans une masse de graisse qui pèse plusieurs livres; leur laine est longue et grossière; ils ont une bosse sur le nez comme les chameaux, et les oreilles pendantes. Les chameaux sont forts et robustes; ils ont deux bosses sur le dos; ils sont de l'espèce des dromadaires.

Les Eleuths, comme les autres Tartares, n'ont pas de nourriture plus ordinaire que la chair de cheval et de mouton. Ils mangent rarement celle de leurs bœufs et de leurs veaux, parce qu'ils la trouvent beaucoup moins bonne, et jamais ils ne touchent à celle du porc ni à la volaille. Au lieu de lait de vache, ils font usage de celui de leurs jumens, qu'ils trouvent meilleur et plus gras. Ils en font une sorte d'eau-de-vie. Leur méthode est de commencer par le rendre aigre : ce qui ne demande que l'espace de deux nuits. Ensuite le mettant dans des pots de terre, qu'ils bouchent soigneusement avec une sorte d'entonnoir, pour la distillation, ils en tirent sur le feu une liqueur aussi claire et aussi bonne que l'eau-de-vie de grain; mais elle doit passer deux fois sur le feu. Ils l'appellent *arak*, à l'imitation des Indiens leurs voisins, qui donnent ce nom à toutes les liqueurs fortes.

Il faut observer que, dans presque toutes les parties de la grande Tartarie, les vaches ne se laissent pas traire : elles nourrissent à la vérité leurs veaux; mais aussitôt qu'ils sont sevrés, elles ne souffrent plus qu'on touche à leurs mamelles : aussi perdent-elles leur lait après cette séparation; de sorte que c'est une espèce de nécessité que l'usage du lait de jument s'est introduit dans la Tartarie. Les Tartares l'appellent *kumis*.

En général, ces peuples sont si passionnés pour les liqueurs fortes, que ceux qui peuvent s'en procurer ne cessent pas d'en boire aussi long-temps

qu'ils sont capables de se soutenir. Lorsqu'ils veulent se réjouir, chacun apporte la provision qu'il a recueillie, et l'on se met à boire jour et nuit jusqu'à la dernière goutte. Cette passion semble croître à proportion qu'on avance vers le nord. Les Tartares n'en ont pas moins pour le tabac.

A l'égard du caractère, les Éleuths sont attachés aux principes naturels de l'honnêteté, et ne cherchent point à nuire. Quoique extrêmement braves, ils ne vivent pas de leurs pillages comme les Tartares mahométans, leurs voisins, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur convient, sans y comprendre leurs concubines, qu'ils choisissent entre leurs esclaves. Les Tartares mahométans ont des lois qui restreignent le mariage à certains degrés; mais les païens peuvent épouser leurs plus proches parentes, à l'exception seulement de leur mère : encore est-on persuadé que c'est l'âge qui les arrête sur ce point, plutôt qu'aucune loi. Le mariage d'un père avec sa fille n'est pas hors d'usage parmi les Éleuths : d'un autre côté, ils cessent de coucher avec leurs femmes lorsqu'elles ont atteint l'âge de quarante ans; ils les regardent alors comme autant de servantes auxquelles ils accordent la subsistance, pour prendre soin de leurs maisons et des jeunes femmes qui leur succèdent.

Les enfans qui naissent des concubines passent pour légitimes. Ils ont la même part que les autres

à l'héritage, avec cette seule différence que, dans la famille d'un kan ou d'un chef de tribu, le fils aîné des femmes succède avant ceux des concubines. Les enfans des femmes publiques sont regardés avec mépris, parce que la vérité de leur origine est trop incertaine.

La polygamie est moins incommode aux Éleuths qu'à la plupart des autres peuples de l'Asie. Ils tirent de grands secours de leurs femmes, sans qu'elles leur coûtent beaucoup; les vieilles prennent soin du ménage et du bétail; elles sont chargées de l'administration des familles, tandis que les maris ne pensent qu'à boire et à dormir.

Rien n'approche du respect que les enfans de toutes sortes d'âge et de condition rendent à leur père; mais ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mère, à moins qu'ils n'y soient obligés par d'autres raisons que celles du sang. Ils doivent pleurer longtemps la mort d'un père, et se refuser toutes sortes de plaisirs pendant le deuil. L'usage oblige les fils de renoncer pendant plusieurs mois au commerce même de leurs femmes. Ils ne doivent rien épargner pour donner de l'éclat aux funérailles; et rien ne les dispense d'aller une fois, du moins chaque année, faire leurs exercices de piété au tombeau paternel. Les Tartares mahométans sont moins exacts à rendre ces devoirs aux morts.

C'est dans des huttes ou des tentes que les Éleuths font leur habitation. Tous les Tartares observent la même forme dans leurs édifices. Les tentes des

Éleuths, comme celles des Mogols, sont rondes et soutenues par de grands pieux d'un bois léger, joints avec des courroies de cuir, pour être plantés ou remués plus facilement; ils les couvrent d'un feutre épais qui les défend contre le froid et le mauvais temps. Au milieu du toit, ils laissent une ouverture qui sert tout à la fois de fenêtre et de cheminée. Le foyer est directement au-dessous, et les lits autour de la hutte. Les mirzas et les autres personnes de distinction se bâtissent des logemens plus spacieux et plus commodes; ils ont aussi pour l'été de grandes tentes de kitayka, et pour l'hiver des fourreaux de planches revêtus de feutre, qui peuvent être dressés ou abattus en moins d'une heure.

Le petit nombre d'habitations fixes qui se trouvent dans le pays des Éleuths est bâti comme les huttes, à l'exception du toit, qui a la forme d'un dôme : on n'y voit d'ailleurs ni chambres, ni greniers. Tout l'édifice est composé d'une seule pièce d'environ douze pieds de hauteur. Ces maisons sont moins grandes et moins commodes que celles des Mantchous, qui donnent une forme carrée à leurs bâtimens. La hauteur des murs est d'environ dix pieds; le toit ne ressemble pas mal à ceux des villages d'Allemagne. On ménage de grandes fenêtres, où l'on met, au lieu de vitres, du papier fort mince, à la manière des Chinois. On construit aussi des lieux pour dormir, hauts de deux pieds sur quatre de largeur, qui tournent autour de la maison. On allume du feu auprès, de manière que la fumée,

circulant par cette espèce de canal, ne trouve de passage que de l'autre côté, ce qui porte dans les dortoirs une chaleur modérée, qui est fort commode en hiver. Toutes les habitations, soit fixes ou mobiles, ont leur porte au sud, pour les garantir des vents du nord, dont le souffle est perçant dans toute la grande-Tartarie.

Un médecin envoyé par le czar, en 1721, pour découvrir les diverses espèces de végétaux qui croissent dans la Sibérie, trouva presque au centre du grand Steppe, ou du désert, une pyramide de pierre blanche, haute d'environ seize pieds, environnée de quelques autres petites aiguilles de quatre ou cinq pieds de hauteur. D'un côté de la grande aiguille ou de la pyramide, il vit une inscription : les petites offraient aussi plusieurs caractères à demi-effacés par le temps. A juger des caractères par les restes qu'il eut la curiosité de copier, ils n'ont aucun rapport avec ceux qui sont aujourd'hui en usage dans les parties septentrionales de l'Asie.

Dans le même pays, entre la rivière de Jaik et celle de Sir, dont les bords sont habités par les Kalmouks, les Russes ont découvert, en 1714, une ville entièrement déserte, au milieu d'une vaste étendue de sables, à onze journées sud-ouest de Yamisha, et huit à l'ouest de Simpelat, sur l'Irtish. Un officier qui avait fait ce voyage racontait à Bentink que la circonférence de cette ville est d'environ une demi-lieue; que ses murs sont épais de cinq pieds et hauts de seize; que les fondemens sont de

pierre de taille, et le reste de brique, flanqué de tours en divers endroits; que les maisons sont toutes bâties de briques cuites au soleil, et les poutres latérales de bois, à la manière de Pologne; que les plus distinguées ont des chambres; qu'on y voit aussi de grands édifices de brique, ornés chacun d'une tour, qui ont vraisemblablement servi de temples; enfin, que les édifices sont en fort bon état, sans qu'ils paraissent avoir souffert la moindre altération. On y trouva des papiers de soie couverts de caractères mogols : c'étaient des ouvrages de dévotion. On a découvert depuis deux autres villes abandonnées de même; ce qui peut s'expliquer aisément par les émigrations fréquentes, si ordinaires aux peuples nomades.

La grande Tartarie offre en plusieurs endroits, vers les frontières de la Sibérie, de petites montagnes sur lesquelles on trouve des squelettes humains, accompagnés d'os de chevaux, de plusieurs petits vases, et de joyaux d'or et d'argent. Les squelettes de femmes ont des bagues d'or aux doigts. Comme ces monumens ne s'accordent point avec la situation présente des habitans, Bentink les prend pour les tombeaux des Mogols qui accompagnèrent Gengis-kan dans les provinces méridionales de l'Asie, et de leurs premiers descendans. Ces conquérans, ayant enlevé toutes les richesses de la Perse, de la grande et de la petite Bukkarie, du Tangut, d'une partie des Indes, et du nord de la Chine, les transportèrent dans leurs déserts, où ils enterrèrent avec leurs morts les vases

d'or et d'argent, aussi long-temps qu'ils en possédèrent : c'était un de leurs anciens usages, qui se conserve encore parmi la plupart des Tartares idolâtres. Ils n'enterrent point de mort sans mettre dans le même tombeau son meilleur cheval, et les meubles dont ils supposent qu'il aura besoin dans l'autre monde.

Les prisonniers suédois et russes qui se trouvaient en Sibérie allaient en grand nombre dans les terres des Éleuths, pour y chercher ces tombeaux. Comme ils étaient obligés de pénétrer fort loin dans le pays, les habitans, offensés de leur hardiesse, en ont quelquefois tué des troupes entières. Aujourd'hui ces expéditions sont défendues sous de rigoureuses peines. Cette conduite des Éleuths, qui sont d'un naturel paisible, semble marquer qu'ils regardent ces monumens comme les tombeaux de leurs ancêtres, pour lesquels on sait que les Tartares ont une vénération extraordinaire.

Les Éleuths, comme les autres nations de la Tartarie, ont peu de commerce; ils se bornent à faire des échanges de leurs bestiaux avec les Russes, les Bukkariens et leurs autres voisins, pour les commodités qui leur manquent. Il ne paraît pas possible que le commerce devienne jamais florissant parmi eux, comme il l'était du temps de Gengis-kan, cette vaste région étant divisée entre plusieurs princes, dont les uns s'opposeront toujours aux projets des autres. Les Tartares mahométans méprisent le trafic, parce qu'ils mettent toute leur gloire à piller les marchands qui

tombent entre leurs mains; mais cette barbarie n'appartient qu'aux Tartares de l'ouest. Du côté de la Sibérie, de la Chine et des Indes, on peut voyager en Tartarie avec beaucoup de liberté, parce que les Éleuths et les Mogols entretiennent un commerce tranquille avec leurs voisins, lorsque d'autres intérêts ne les mettent point en guerre.

L'innocence qui règne parmi les Tartares idolâtres les rend moins avides que les Mahométans à se procurer des esclaves. Comme ils n'ont besoin d'ailleurs que de leur propre famille pour la garde de leurs troupeaux, qui composent toutes leurs richesses et le fonds de leur subsistance, ils n'aiment point à se charger de bouches inutiles. De là vient qu'on ne voit des esclaves parmi eux qu'au Kan et aux Taïkis. Lorsque ces princes font des prisonniers à la guerre, ils distribuent entre leurs sujets ceux qu'ils ne retiennent point à leur service, pour augmenter tout à la fois leur nation et leur revenu. Au contraire, les Mahométans tartares font souvent la guerre à leurs voisins, dans l'unique vue d'amasser des esclaves, et de vendre ceux dont ils ne font pas d'usage. Cette avidité prévaut tellement dans la nation des Circassiens, des Tartares du Daghestan et des Nogays, que, faute d'autres esclaves, ils vendent jusqu'à leurs enfans, surtout leurs filles, lorsqu'elles ont quelque beauté, et même leurs femmes, au moindre sujet de mécontentement. En un mot, le commerce des esclaves faisant toute leur opulence, ils n'épargnent ni leurs ennemis, ni leurs amis,

lorsqu'ils trouvent l'occasion de s'en défaire par cette voie.

Les Éleuths et tous les Mogols ont un cycle qui leur est particulier, et qui consiste en douze mois lunaires, dont l'auteur nous donne les noms dans cet ordre : 1°. *Kasku*, ou la Souris; 2°. *Out*, ou le Bœuf; 3°. *Pars*, ou le Léopard; 4°. *Tushkan*, le Lièvre; 5°. *Lui*, le Crocodile; 6°. *Yibin*, le Serpent; 7°. *Yuned*, le Cheval; 8°. *Kui*, le Mouton; 9°. *Pichan*, le Singe; 10°. *Dakuk*, la Poule; 11°. *Eyt*, le Chien; 12°. *Toaguz*, le Porc.

Cet ordre de mois est tiré d'Ulugh'begh, et les Mogols l'ont reçu des Igurs, autrement Oygurs ou Vigurs, le seul peuple de la Tartarie qui eût des lettres et quelque savoir du temps de Gengis-kan. Il s'accorde avec le cycle des Turcs et des Tartares orientaux, comme avec celui de Jetta, ou les douze signes du Japon, qui ont été pris vraisemblablement du cycle des Tartares.

Les Tartares ont des gardes de nuit, qui frappent de temps en temps sur des bassins de cuivre, pour avertir qu'ils sont exacts à veiller; ils emploient la même méthode pour marquer le temps à chaque demi-heure.

La nation des Éleuths est aujourd'hui divisée en trois branches, qui sont, suivant Bentink, 1°. les Kalmouks *Songaris*, ou *Jongaris*; 2°. les Kalmouks *Koshatis*, ou de Kohonor; 3°. les Kalmouks *Torgautis*. C'est la première de ces trois branches qui est la plus considérable et la plus puissante : elle est

composée d'un nombre infini de hordes ou de tribus particulières, qui reconnaissent l'autorité d'un kan, nommé *Kontayki*, c'est-à-dire proprement le grand kan des Kalmouks ou des Éleuths.

Les Kalmouks Koshatis possèdent entièrement le royaume de Tangut, et sont sujets du Dalay-lama, qui les gouverne par le ministère de deux kans, l'un chargé du gouvernement de Tangut, l'autre de celui du Thibet.

La branche des Kalmouks Torgautis, qui est la moins considérable, habitait autrefois vers le Turkestan, et dépendait du Kontayki; mais vers le commencement de notre siècle, Ayuka, cousin de ce prince, fuyant de sa cour, sous prétexte que sa vie était menacée, passa la rivière de Jaik avec la tribu de Torgautis, et se mit sous la protection de la Russie. Pendant l'hiver, le kan Ayuka campait avec ses hordes dans les plaines sablonneuses qui sont près d'Astracan, à l'est du Volga, entre cette rivière et celle de Jaik. En été, il venait s'établir sur les bords du Jaik, aux environs de Soratof et de Zaritza. On les nomme *Tartares Ayukis*, du nom de leur chef.

Ces peuples mènent une vie paisible dans les bornes qu'on vient de représenter, sans rien entreprendre contre le repos de leurs voisins.

Les Éleuths sont divisés en hordes ou tribus, qui s'appellent aussi *aymaks*. Chaque horde est composée d'un nombre de familles plus ou moins grand, qui campent ensemble, et qui ne se séparent point du corps sans en avertir leur chef, afin qu'il puisse

les retrouver dans le besoin. Tous les Tartares, de quelque pays qu'ils soient, et quelque religion qu'ils professent, grossiers ou polis, d'une naissance commune ou distinguée, ont une exacte connaissance de l'aymak ou de la tribu dont ils descendent, et conservent soigneusement ce souvenir de génération en génération. Quoique avec le temps les tribus se divisent en plusieurs branches, chaque branche passe toujours pour appartenir à la même tribu.

Les tribus et les branches qui en sont séparées, ont leur chef particulier, qui se nomme *Taiki*. Il est choisi dans la même tribu; et si quelque accident ne trouble pas l'ordre de la succession, cette dignité descend d'aîné en aîné dans la race du premier fondateur. Les Tartares n'ont pas d'autres maîtres; et les richesses étant partagées entre eux avec égalité, il n'y a pas d'autre différence entre les chefs des tribus que celle du mérite personnel ou du nombre des familles dont la tribu est composée.

Cependant ces chefs sont soumis à leur kan, c'est-à-dire à un souverain dont ils sont les vassaux, et qui prend parmi eux ses conseillers et ses généraux. Les Tartares, soit idolâtres ou mahométans, donnent, sans distinction, à tous les souverains le titre de *kan*, qui signifie *seigneur* ou *prince régnant*. Plusieurs petits princes mogols, qui résident vers les sources de la rivière de Jénisée, portent le nom de *kans*, quoique tributaire du kan des Mogols kalkas, qui est sous la protection de l'empereur de la Chine. Ce monarque même, comme Tartare d'ex-

traction, ou plutôt comme sorti de la région que les Européens nomment Tartarie orientale, est aussi nommé *kan*, parce qu'il est le chef des Mantchous, des Mogols et des Éleuths proprement dits, qui sont devenus ses sujets, comme le kan des Éleuths est, par droit de naissance, le chef de toutes les branches des Éleuths et des nations mogoles en général.

A la mort d'un kan, tous les princes de la famille regnante, et les chefs des tribus, qui sont sous la même domination, s'assemblent dans le lieu où le monarque faisait sa résidence, pour lui choisir un successeur. Leur choix se réduit à vérifier lequel de tous ces princes est le plus avancé en âge, sans aucun égard pour l'antiquité des différentes branches de la famille, ni pour les enfans du mort. Ils ne manquent jamais d'élire le plus vieux, à moins qu'il ne soit exclu par quelque défaut personnel. A la vérité, la force et l'usurpation peuvent quelquefois troubler cet ordre; mais ce cas est plus rare parmi les Tartares idolâtres qu'entre les Mahométans.

Le Kontayki, kan des Éleuths, habite continuellement sous des tentes, à la manière de ses ancêtres, quoiqu'il possède la petite Bukkarie et ses dépendances, où les villes sont en assez grand nombre. Cependant, lorsque ses affaires l'appellent dans cette région, il choisit pour sa résidence la ville de Yerkien ou Yarkan.

Un camp tartare, en temps de guerre, est divisé en plusieurs quartiers, en places publiques et en rues, comme une ville. Il n'a pas moins d'une lieue

de tour; et dans l'espace d'une demi-heure, on en voit sortir quinze mille hommes de cavalerie. Le quartier du kan est au centre; comme les tentes sont fort élevées et peintes de couleurs vives, elles forment un spectacle extrêmement agréable. Les femmes du kan sont logées dans de petites maisons de bois, qui peuvent être abattues dans un instant, et chargées sur des chariots, pour changer de pays.

Les principales armes des Éleuths sont de grands arcs, et des flèches proportionnées, qu'ils tirent avec autant de vigueur que de justesse. On remarqua, dans les différends que les Russes eurent avec eux en 1715, à l'occasion de quelques établissemens contestés sur la rivière d'Irtisch, que, d'un coup de flèche, ils perçaient le corps d'un homme de part en part. Ils ont aussi de grandes arquebuses de plus de six pieds de long, dont le canon a plus d'un pouce d'épaisseur; ils se servent d'une mèche pour y mettre le feu, et leurs coups sont sûrs à six cents pas. Dans leurs marches, ils les portent suspendues derrière le dos. Comme ils n'ont pas d'infanterie, et qu'ils ne font jamais la guerre qu'à cheval, ils ont presque tous des lances, et la plupart portent des cottes de maille et des calottes de fer; leurs commandans et quelques autres ont des sabres à la chinoise. Chaque horde est ordinairement commandée par son chef, de sorte qu'une troupe de cavalerie tartare est plus ou moins nombreuse, suivant la force des hordes.

La plupart des Tartares, en montant à cheval, suspendent leurs arcs au côté gauche, dans une es-

pèce d'étui. La gauche est la place d'honneur dans presque toutes les parties de l'Orient, surtout parmi les Tartares mahométans; ils portent leurs carquois au dos. L'habileté d'un Tartare est égale à tirer en fuyant ou en avançant; aussi aiment-ils mieux attaquer à quelque distance que de près, à moins qu'ils n'aient beaucoup d'avantage.

Dans le combat, ils ne connaissent pas la méthode des lignes et des rangs; ils se divisent sans ordre en autant de troupes que leur armée contient de hordes, et chacune marche la lance à la main sous la conduite de son chef. On sait, par le témoignage des anciens auteurs, que les Tartares ont toujours su combattre en fuyant. La vitesse de leurs chevaux les aide beaucoup. Souvent, lorsqu'on les croit en déroute, ils reviennent à la charge avec une nouvelle vigueur, et leurs adversaires sont exposés au plus grand danger, s'ils ont perdu leurs rangs dans la chaleur de la poursuite. Les Eleuths sont braves; il ne leur manque que la discipline de l'Europe pour être véritablement redoutables. L'usage du canon, qu'ils ne connaissent point encore, ne leur serait pas d'une grande utilité, puisque leurs forces ne sont composées que de cavalerie.

Chaque ordre a son enseigne ou sa bannière, qui n'est ordinairement qu'une pièce de kitayka, ou de quelque autre étoffe colorée, d'une aune de long, attachée au sommet d'une lance de douze pieds. Les Éleuths et les Mogols y représentent la figure d'un chameau, d'une vache, d'un cheval, ou de quelque

autre animal, au-dessous de laquelle ils mettent le nom de la tribu. Comme toutes les branches d'une même tribu conservent la figure de son enseigne, en y joignant le nom particulier de la branche, ces bannières leur servent en quelque sorte de tables chronologiques : lorsqu'une horde est en marche, l'enseigne est portée à la tête immédiatement après la personne du chef.

Les Eleuths et les Mogols, qui ont exactement conservé l'ancienne manière de vivre, ne marchent jamais sans porter avec eux toutes leurs richesses. De là vient que, s'ils perdent une bataille, leurs femmes et leurs enfans demeurent presque toujours au pouvoir du vaiqueur, avec leurs bestiaux et tout ce qu'ils possèdent. C'est une espèce de nécessité pour eux de se charger de cet embarras, parce qu'autrement ils laisseraient leurs familles et leurs effets en proie à d'autres Tartares, leurs ennemis et leurs voisins. D'ailleurs, il leur serait impossible de voyager dans les vastes sables de leur pays, s'ils ne conduisaient avec eux leurs troupeaux pour se nourrir dans une route, où, pendant plusieurs centaines de lieues, ils ne trouvent que de l'herbe et quelquefois fort peu d'eau. Les caravanes de Sibérie que le commerce mène à Pékin, sont obligées de suivre la même méthode depuis Selinghinskoy jusqu'à la Chine.

Ils ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de magnificence dans la cour des kans : leurs sujets ne les suivant à la guerre que dans l'espérance d'avoir

part aux dépouilles de l'ennemi, ne reçoivent pas d'autre paye ; mais le revenu du souverain consiste aussi dans les dîmes. Toutes les nations tartares en payent deux chaque année, l'une à leur kan, l'autre aux chefs des hordes ou des tribus. Comme les Éleuths et les Mogols ne cultivent pas leurs terres, ils donnent la dîme de leurs troupeaux et celle du butin qu'ils enlèvent à leurs ennemis pendant la guerre. Leur condition est donc beaucoup plus douce que celle des paysans de l'Europe, qui, outre les dîmes seigneuriales ou ecclésiastiques, sont assujettis aux impôts et aux taxes de l'état.

CHAPITRE III.

Thibet.

Le Thibet est une partie considérable du pays des Kalmouks. Quoique ce soit une région fort étendue, à peine se faisait-elle remarquer dans nos cartes, avant celles qui ont été publiées par Delisle : elle y était représentée comme une espèce de désert étroit, situé entre l'Inde et la Chine, sans villes, sans rivières et sans montagnes, quoiqu'il n'y ait aucune partie de l'Asie où les montagnes et les rivières soient en plus grand nombre. Grueber et Dorville, deux Jésuites, furent les premiers qui, après en avoir parcouru une grande partie en 1661, pour revenir

de la Chine en Europe, nous firent une peinture passable de son étendue et des usages de ses habitans. Les lettres qui contiennent le récit de leurs usages, ont été publiées dans la collection française de Thévenot.

Kirker nous a donné aussi, dans *la Chine illustrée* une relation de leur voyage au travers du Thibet, avec les figures des choses les plus remarquables qu'ils y observèrent, telles qu'il les avaient reçues d'eux-mêmes; mais comme ils avaient toujours suivi la même route, ils n'ont pu nous fournir beaucoup de lumières sur la géographie d'une région si peu fréquentée. On n'avait pourtant pas d'autres matériaux pour travailler sur le Thibet, avant que les derniers missionnaires de la Chine nous en eussent donné une carte, qui, sans être complète et bien exacte dans les détails, ne laisse pas de satisfaire assez la curiosité d'un géographe.

Le pays que les Européens nomment *Tibet* ou *Thibet*, porte le nom de *Tibt* ou *Tobt* parmi les Orientaux : quelques nations prononcent aussi *Topet* ou *Tupet;* les Tartares l'appellent *Barantola*, nom sous lequel ils comprennent tout ce vaste espace qui est situé entre la grande rivière d'Yo-long et la source du Gange, c'est-à-dire une étendue de plus de vingt degrés de l'est à l'ouest, et de plus de huit du nord au sud. Les habitans de Kaschemir ou Kachemir, et d'autres peuples en-deçà du Gange, lui donnent le nom de *Bouton* ou *Boutan*, et les Chinois celui de *Tsan* ou *Tsanli*, à cause de la grande rivière de

Tsan-que qui la traverse; mais Lassa ou Lasa en étant la plus riche et la plus agréable partie, sans compter la distinction qu'elle tire de la résidence du grand-lama, les voisins ne donnent pas ordinairement d'autre nom à tout le pays que celui de *Lassa*.

Il est bordé au nord, par le pays de Kohonor et par le grand désert de sable, qui le sépare de la petite Bukkarie; à l'est, par la Chine; à l'ouest, par l'empire mogol, ou l'Indostan, et par la grande Bukkarie; au sud, par le même empire, par le royaume d'Ava, et d'autres pays qui appartiennent à la péninsule de l'Inde, au-delà du Gange.

La montagne de Kentel, ou de Kenti, sépare Kachemir du grand Thibet, qui commence à son sommet. A l'entrée du pays, de ce côté-là jusqu'à Ladak, la route est entre des montagnes affreuses; elles sont comme entassées l'une sur l'autre, et à peine séparées par des torrens qui tombent avec impétuosité, et dont le bruit est capable d'effrayer les plus intrépides voyageurs : le sommet et le pied de ces montagnes sont également inaccessibles; les routes qu'on y a pratiquées sont ordinairement si étroites, qu'on n'y trouve que la place du pied, et que le moindre faux pas expose un voyageur à tomber dans les précipices, au danger d'y perdre la vie, ou de se casser misérablement tous les membres. Les buissons et les ronces seraient d'un grand secours dans ces occasions; mais on n'y trouve pas une plante ni un brin d'herbe. Pour traverser les affreux tor-

rens qui séparent une montagne de l'autre, il n'y a pas d'autres ponts que quelques planches étroites et chancelantes, ou quelques cordes étendues en croix, qui soutiennent les branches d'arbres qu'on y a portées.

La terre du Thibet est généralement fort élevée : Gerbillon observe, sur le témoignage d'un mandarin qui avait fait le voyage avec la qualité d'envoyé impérial, qu'en passant de la Chine au Thibet on s'apperçoit sensiblement qu'on monte, et qu'en général les montagnes, qui sont en fort grand nombre, sont beaucoup plus hautes du côté de l'est, vers la Chine, que du côté de l'ouest. Cette hauteur de la terre rend de ce côté le pays très-froid pour sa latitude; mais lorsqu'on descend des montagnes et qu'on entre au Thibet, l'air est beaucoup plus tempéré. Dans la partie de l'ouest où Désideri voyageait, le climat lui parut fort rigoureux; et les montagnes étant toujours couvertes de neige, il semble que l'hiver y règne continuellement.

Le Thibet se divise en quatre parties : savoir, le petit Thibet ou Beltistan, le grand Thibet ou le Boutan; le Lassa ou Barantola; le Si-fan ou Tu-fan. Les deux Thibets sont gouvernés par des chefs qui dépendent du Kontaiki, ou grand kan des Kalmouks. Leurs richesses sont du cristal qu'ils tirent de leurs montagnes, le musc et les fourrures. Ils sont d'ailleurs aussi grossiers et aussi ignorans que le sont en général toutes ces castes dispersées au nord de l'Asie. Ils n'ont pas de monnaie qui soit propre à

leur pays : on y fait usage de celle du Mogol. Le peu de commerce qu'ils ont se fait par les caravanes de l'Inde, qui traversent leur pays. Les marchands tirent du Thibet le jaschen, pierre bleue à veines rouges, si dure, qu'elle ne se coupe qu'avec de la poudre de diamant, fort estimée à la cour du Grand-Mogol, où l'on en fait des coupes et d'autres vases.

Les habitans de Lassa, demeure du dalay-lama, sont robustes et bien proportionnés ; mais ils ont le nez et le visage un peu plats : on prétend que les femmes ont la taille plus grosse, et sont encore plus vigoureuses que les hommes. Toute la nation est d'ailleurs fort malpropre ; on n'y connaît pas l'usage des chemises ni des lits. Les hommes et les femmes couchent à terre ; ils mangent leur viande crue, et ne se lavent jamais le visage ni les mains ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient fort doux et fort affables pour les étrangers.

Le terroir produit du riz, du blé, des légumes et du vin. Les principales marchandises dont les habitans font commerce avec les autres nations, sont le musc, la rhubarbe, la barbotine et les fourrures. C'est de leur pays que vient la meilleure rhubarbe. Ils coupent cette racine en pièces, qu'ils lient dix à douze ensemble pour les faire sécher dans cet état. Comme elle s'altère par l'humidité, les marchands courent toujours beaucoup de risque dans le transport, parce que les deux routes, surtout celle du nord, sont sujettes à la pluie.

La barbotine, ou la poudre à vers, croît dans les

champs, mais il faut attendre qu'elle soit morte pour la cueillir. Avant que la semence ait acquis sa maturité, le vent ne manque pas d'en disperser une partie : c'est ce qui la rend si rare. La manière de la recueillir est de secouer la plante, pour en faire tomber la graine dans de petits paniers.

Si les habitans avaient autant d'adresse que les Russes pour tuer les martres, le nombre en est si grand dans leur pays, qu'ils en pourraient tirer un profit considérable.

Lorsque les marchands, qui vont à Lassa pour le musc et la rhubarbe, sont arrivés à Gorroshepur, dernière ville de la dépendance du Mogol, à huit journées du Patna, ils s'adressent à l'officier de la douane, pour faire réduire le droit de vingt-cinq pour cent sur les marchandises à sept ou huit; et s'il se rend trop difficile, ils tournent par la route du nord qui les conduit par Kabul. De cette ville, quelques caravanes partent pour la Tartarie, d'autres pour Balk. C'est là que les marchands de Lassa ou de Boutan viennent faire l'échange de leurs marchandises avec les Tartares, pour des chevaux, des mulets et des chameaux, parce que l'argent est fort rare dans le pays.

Ceux qui passent par Gorroshepur, portent de Patna et de Daka du corail, de l'ambre jaune, des bracelets de coquillages, surtout d'écaille de tortue, en grosses pièces rondes et carrées. Comme l'usage de Lassa est de brûler de l'ambre dans leurs fêtes à l'exemple des Chinois, dont ils ont emprunté di-

verses cérémonies, ils recherchent beaucoup cette espèce de parfum. Les marchands qui font ce commerce donnent à Patna, pour neuf onces d'ambre jaune en pièces, de la grosseur d'une noix, trente-cinq ou quarante roupies, qui leur en rapportent à Lassa la valeur de deux cent cinquante ou trois cents, suivant sa couleur et le degré de beauté. Le corail en grains y est aussi d'un profit considérable; mais les habitans le préfèrent brut, pour lui donner la forme qu'il leur plaît.

Il n'y a pas d'autres artistes pour ce travail et pour les bijoux de cristal et d'agate que les femmes et les filles du pays; mais ce sont les hommes qui font les bracelets d'écaille de tortue et d'autres coquillages. Ils polissent aussi ces petites coquilles, que les nations du nord portent aux oreilles et dont ils ornent leur chevelure. On compte à Patna et à Daka plus de deux mille personnes employées à fournir de ces précieuses bagatelles les royaumes de Lassa, d'Azem, de Siam et les parties orientales et septentrionales des états du Grand-Mogol. Lassa est la seule contrée du Thibet où l'on batte monnaie. Le commerce se fait ailleurs par échange.

Le principal objet du culte dans le Thibet est le même auquel les Chinois donnent le nom de *Fo*, et les lamas du Thibet celui de *La*. On sait que Fo ou La ne cesse pas de vivre et d'être corporellement présent dans la personne du lama-Dalay. Grueber le représente sous la figure d'une idole, qu'il nomme *Manipe;* il lui donne neuf têtes, placées de manière

qu'elles se terminent en cône d'une monstrueuse hauteur. C'est devant cette idole que le peuple observe ses rites sacrés, avec quantité de mouvemens et de danses ridicules, en répétant plusieurs fois : *O Manipe mihum ! O Manipe mihum !* qui signifie précisément, *Kyrie eleison !* Seigneur, ayez pitié de nous !

Le même auteur rapporte un usage détestable qui s'est introduit dans les royaumes de Tangut et de Barantola. On choisit un jeune homme vigoureux à qui l'on accorde, pour certains jours de l'année, la liberté de tuer, sans distinction, toutes les personnes qu'il rencontre, dans la supposition que tous ceux qui meurent de sa main sont autant de victimes consacrées à Manipe, qui obtiennent immédiatement le bonheur éternel. Ce jeune homme porte le nom de *trait*, qui signifie celui qui tue. Il est vêtu d'un habit fort leste, avec quantité de bannières pour ornement : ses armes sont, l'épée, l'arc et les flèches. Il sort de sa maison aux jours marqués; et courant dans toutes les rues, il fait main-basse sur le peuple, sans que personne entreprenne de lui résister.

Le grand-lama, qui passe pour le dieu Fo incarné, porte dans le pays, suivant Grueber, le nom de *Lama-konju*, ou de Père éternel : on le nomme aussi *Dalay-lama*. Le même auteur dit, dans une autre lettre, que *grand-lama* signifie grand-prêtre, et lama des lamas, ou grand-prêtre des grands-prêtres. Ces derniers titres ne regardent que son office ecclésiastique; mais en qualité de dieu, on le nomme



Père céleste, et on lui attribue toutes les perfections de la Divinité, surtout la science universelle et la connaissance des plus intimes secrets du cœur. S'il interroge ceux qui lui parlent, ce n'est pas, disent les habitans du Thibet, qu'il ait besoin d'information. Ils croient que Fo ou La vit en lui; et de là vient que les Chinois de cette religion l'appellent *Ho-fo*, c'est-à-dire Fo-vivant. Ils sont persuadés, par conséquent, qu'il est immortel; que, lorsqu'il paraît mourir, il ne fait que changer d'habitation; qu'il renaît dans un corps entier, et que le lieu fortuné de sa résidence est révélé par certains signes que les princes tartares sont obligés d'apprendre des autres lamas, parce qu'ils savent seuls qui est l'enfant qui est destiné à remplacer le grand-lama. En effet, les lamas cherchent dans tout le royaume quelqu'un dont la figure ait beaucoup de ressemblance avec celle du mort, et l'appellent à sa succession.

Le grand-lama se tient assis dans un profond appartement de son palais, orné d'or et d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes, sur une espèce de lit couvert d'une précieuse tapisserie. En approchant de lui, ses adorateurs se prosternent, baissent la tête jusqu'à terre, et lui baisent les pieds avec une vénération incroyable. Il a toujours le visage couvert, et ne se laisse voir qu'à ceux qui sont dans le secret. Les missionnaires ne purent se procurer la vue du grand-lama, et les Chrétiens n'ont pas la liberté de paraître devant lui.

Bentink raconte qu'au pied de la montagne de

Putola, où le lama-Dalay fait sa résidence, habitent plus de vingt mille lamas, qui environnent cette montagne en demi-cercles, à différens degrés de proximité, suivant que leur rang ou leurs dignités les rendent plus ou moins dignes de s'approcher de leur souverain pontife.

Les kans et les autres princes ne sont pas plus dispensés de cette adoration que les plus vils de leurs sujets. Ils ne sont pas traités non plus avec moins de hauteur par le grand-lama, lorsqu'ils lui apportent leur hommage. Il ne se remue pas pour les recevoir; il ne leur rend pas leur salutation; la seule faveur qu'il daigne accorder, est de mettre la main sur la tête de ses adorateurs, qui se croient ensuite lavés de tous leurs péchés. Cependant, à la réception de l'ambassadeur de la Chine, on observa que ce ministre impérial ne fléchit pas les genoux comme les princes tartares, et que le grand-lama, après s'être informé de la santé de l'empereur Kang-hi, s'appuya sur une main, et fit un petit mouvement comme s'il eût voulu se lever.

Gruebèr assure que les grands du Thibet se procurent, avec beaucoup d'empressement, quelque partie des excrémens du grand lama, pour les porter autour du cou en forme de reliques. Il ajoute dans un autre endroit que les lamas tirent un profit considérable de la distribution des excrémens et de l'urine du pontife. Ses adorateurs s'imaginent qu'une petite portion de ses excrémens portée au cou, et de son urine, mêlée dans leurs alimens, garantit de toutes

sortes d'infirmités corporelles. Gerbillon raconte aussi que les Mogols portent les excrémens du grand-lama pulvérisés, dans de petits sacs qui leur pendent au cou, comme de précieuses reliques qui les préservent ou les guérissent de toutes les maladies.

Tous les rois qui font profession de son culte ne manquent point, en montant sur le trône, de lui envoyer des ambassadeurs, avec de riches présens, pour demander sa bénédiction, qu'ils croient nécessaire au bonheur de leur règne.

Avant ces derniers temps, le grand-lama n'était qu'une puissance spirituelle ; mais par degrés il est devenu prince temporel, surtout depuis que le kan des Eleuths l'a mis en possession d'un riche patrimoine. Cependant Bentink assure qu'il ne se mêle pas du gouvernement civil de ses propres domaines, et qu'il ne souffre pas que ses lamas y prennent la moindre part. Il abandonne toutes ses affaires séculières à l'administration de deux kans des Eleuths, qui sont chargés de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour l'entretien de sa maison. Lorsqu'il se trouve engagé dans quelque différend politique, c'est un *deva* ou un *tipa*, espèce de plénipotentiaire qui agit sous ses ordres.

Il n'y a pas de religion plus étendue que celle du grand-lama. Outre le Thibet, qui en est le centre, elle s'est répandue dans toutes les Indes, à la Chine, et dans la Tartarie occidentale, d'une extrémité à l'autre. A la vérité, les provinces des Indes et la Chine ont secoué depuis plusieurs siècles le joug du

grand-lama, et se sont fait des prêtres qui ont donné une autre forme à leur religion, suivant leur intérêt ou leur caprice; mais le Thibet et la plus grande partie de la Tartarie reconnaissent encore son autorité spirituelle. Pour gouverner plus facilement un si vaste domaine, il établit des vicaires ou des députés qui tiennent sa place, et qui se nomment *kotuktus*, choisis entre les principaux disciples. On regarde comme un bonheur insigne d'être élevé à cette dignité. Le nombre des kotuktus n'excède jamais deux cents, et ceux qui sont honorés de ce titre passent pour autant de petits fos : plusieurs se sont rendus indépendans du grand-lama.

On voit au Thibet une espèce d'hiérarchie ecclésiastique pour le maintien de la discipline et du bon ordre. Elle est composée de divers officiers, qui répondent à nos archevêques, à nos évêques et à nos prêtres : on y voit aussi des abbés et des abbesses, des prieurs, des provinciaux et d'autres supérieurs dans les mêmes degrés, pour l'administration du clergé régulier. Les lamas qui ont la conduite des temples dans toute l'étendue du royaume sont tirés du collége des disciples. Les simples lamas officient en qualité d'assistans dans les temples et les monastères, ou sont chargés des missions dans les régions étrangères.

Régis nous décrit l'habillement ordinaire des lamas : ils sont vêtus d'une étoffe de laine. Outre le chapeau, ils portent divers ornemens de tête, suivant le degré de leurs dignités : le plus remarquable est celui qui

ressemble à la mitre de nos évêques; mais ils portent la fente par-devant.

La couleur du grand-lama est rouge; mais depuis que le gouvernement tartare de la Chine influe sur le Thibet, tous les lamas, aussi bien que les lamas mogols et kalkas, portent le jaune. Bentink observe que ces derniers sont en longues robes jaunes à grandes manches, et qu'ils portent une ceinture de la même couleur, large d'environ deux pouces; ils se rasent de fort près la tête et la barbe. Leurs bonnets sont jaunes; ils ont sans cesse entre les mains un grand chapelet de corail ou d'ambre jaune, qu'ils tournent continuellement dans leurs doigts en récitant des prières. Les religieuses sont vêtues à peu près de même, excepté qu'au lieu de chapeau elles portent des bonnets de peau brodés.

Plusieurs princes du Thibet se font honneur de porter l'habit des lamas, et prennent le titre de principaux officiers du grand-lama. La dignité de lama n'est pas limitée aux seuls habitans du Thibet. Les Chinois et les Tartares, également avides de cet honneur, font le voyage de Lassa pour l'obtenir.

Le nombre des lamas est incroyable; il y a peu de familles au Thibet qui n'en ait un, soit par zèle de religion, soit dans l'espérance de s'avancer au service du grand-lama. Les règles de cette profession sont si pénibles et si multipliées, que, ne pouvant être observées par un seul, ils partagent entre eux le fardeau, c'est-à-dire que chacun se borne à

la pratique de quelque devoir particulier; mais ils se conforment tous à la loi du célibat, comme ils renoncent tous aux grandeurs et aux fonctions temporelles.

Ils gouvernent les princes; ils occupent les premières places dans les assemblées; ils exercent une autorité absolue sur leurs sectateurs, qui leur donnent aveuglément ce qu'ils ont de plus précieux. Il s'en trouve quelques-uns qui sont versés dans la médecine; d'autres ont quelque connaissance de l'astronomie, et savent calculer les éclipses.

Horace de la Penna raconte que le Thibet a des universités et des colléges, où l'on apprend tout ce qui appartient à la religion du pays. Bentink donne une idée assez favorable des lamas de la Tartarie. Ils enseignent et ils pratiquent, dit-il, les trois grands devoirs fondamentaux, qui consistent à honorer Dieu, à n'offenser personne, et à rendre à chacun ce qui lui appartient. Les deux derniers de ces préceptes sont prouvés par la vie qu'ils mènent; et l'auteur fut informé par quelques voyageurs sensés, qu'ils soutiennent fortement la nécessité d'adorer un seul Dieu; qu'ils regardent le Dalay-lama et les koutuktus comme ses serviteurs, auxquels il se communique pour l'instruction et l'utilité des hommes; que les images qu'ils honorent ne sont que des représentations de la Divinité ou de quelques saints personnages, et qu'ils ne les exposent à la vue du peuple que pour lui rappeler les idées du devoir. Rien ne fait mieux voir que chez les nations les plus

barbares, il y a toujours une classe d'hommes qui s'élève au-dessus des préjugés populaires.

Quoique la nation mantchou n'ait jamais eu beaucoup de goût pour les lamas, elle n'eut pas plutôt formé le projet d'envahir la Chine, qu'elle sentit la nécessité de les favoriser. Schun-ti étant devenu maître de l'empire, le grand-lama n'épargna rien pour gagner l'affection de ce prince, et ne dédaigna pas même de quitter Lassa, et de faire le voyage de Pékin, dans la seule vue de le féliciter de son triomphe et de bénir sa famille. Bientôt l'impératrice fit élever un temple magnifique pour les lamas. Les princes et les princesses suivirent cet exemple. Enfin, les encouragemens qu'ils reçurent de toutes parts en augmentèrent beaucoup le nombre à la Chine. Ils y sont fort opulens. Leur habillement est de satin jaune ou rouge, enrichi des plus belles fourrures. Ils sont bien montés lorsqu'ils paraissent en public, et leur cortége est plus ou moins nombreux, suivant le degré de leur dignité; car l'empereur les honore souvent de la qualité de mandarins. Sa politique lui fait prendre cette voie, pour attacher à ses intérêts le grand-lama, dont il connaît l'ascendant sur tous les Tartares. Il pousse ses intrigues dans la même vue jusqu'au centre du Thibet.

Les Si-fans sont renfermés entre les rivières d'Yalong, à l'ouest; de Whang-ho, au nord; et d'Yang-tse-kyang, à l'est.

Les Chinois distinguent les Si-fans en deux nations: l'une, qu'ils appellent *He-si-fan*, ou les *Si-*

fans noirs; l'autre, *Whan-si-fan*, ou les *Si-fans blancs*. C'est de la couleur de leurs tentes qu'ils tirent ces noms plutôt que de celle de leur teint, qui est également basané. Les Si-fans noirs ont quelques misérables maisons; mais ils sont peu civilisés. Leur gouvernement est composé de plusieurs petits chefs, qui dépendent d'un plus grand.

Les Si-fans jaunes sont soumis à certaines familles, dont l'aîné est créé lama, et porte un habit jaune. Ces lamas, qui gouvernent chacun leur district, ont le pouvoir de juger les causes et de punir les criminels.

La plupart des Si-fans n'ont que des tentes pour habitations; cependant quelques-uns se bâtissent des maisons de terre, et même de brique. Il ne leur manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. Leurs troupeaux sont en grand nombre; leurs chevaux sont petits, mais bien faits, hardis et vigoureux. Les lamas qui gouvernent cette nation n'exercent point un empire rigoureux, pourvu qu'on leur rende certains honneurs, et qu'on soit exact à leur payer le tribut de Fo, qui est d'ailleurs fort léger.

On prétend qu'il y a quelque différence entre le langage de ces deux sortes de Si-fans; mais comme ils s'entendent assez pour le commerce qu'ils exercent entre eux, ce sont apparemment deux dialectes de la même langue. Les livres et les caractères de leurs chefs sont ceux du Thibet. Quoique voisins des Chinois, leurs coutumes et leurs cérémonies ressemblent peu à celles de la Chine. Leurs usages

paraissent tirés des Tartares Kalkas, ou des Tartares de Kohonor.

Les deux nations des Si-fans ne reconnaissent qu'à demi l'autorité des mandarins chinois; elles ne se hâtent guère de répondre à leurs citations. Ces officiers n'osent même les traiter avec rigueur, ni entreprendre de les forcer à l'obéissance, parce qu'il serait impossible de les poursuivre dans l'intérieur de leurs affreuses montagnes, dont le sommet est couvert de neige au mois même de juillet.

CHAPITRE IV.

Pays des Usbecks, Turkestan.

Le pays des Usbecks se partage en deux contrées; le Karasm, que d'autres écrivains ont nommé *Carism*, et la grande Bukkarie.

Le Karasm est un long espace de terre qui s'étend à l'ouest depuis le Grand-Kobi, ou le désert, jusqu'à la mer Caspienne; ou plutôt cette région n'est ellemême qu'un vaste et sablonneux désert, entremêlé de montagnes et de plaines fertiles, qui ne manquent ni de rivières ni d'habitans, et situé entre le 39e et le 46e degré de latitude. On voit croître des vignes dans quelques provinces où la terre est fort bonne, et l'on en fait du vin. Les melons d'eau de Karasm sont célèbres; ils sont de la grosseur ordi-

naire des gourdes ; leur forme est ronde, leur couleur verte en dehors, mais la chair un peu plus foncée que celle des melons communs, quoiqu'il s'en trouve d'une parfaite blancheur qui ne sont pas les meilleurs. La semence est tout-à-fait noire, et de la forme de celle des gourdes, mais plus longue, transparente et dispersée dans toutes les parties du fruit. Tout se mange, à l'exception de l'écorce et de la semence. En général, le melon de Karasm est plus sain et d'un meilleur goût que les melons ordinaires des autres pays. Quoique excessivement froid, on en peut manger beaucoup sans aucun danger. Il se conserve long-temps, et on observe à cette occasion qu'on le transporte à Astracan, où il est presque aussi bon que dans le Karasm ; à Pétersbourg, pour la cour de Russie ; et qu'au milieu de l'hiver, il a le même goût que dans la saison. Bentink ajoute qu'on le cueille vert, et qu'il mûrit après avoir été cueilli.

Le degré de fertilité dont le Karasm est susceptible lui vient de trois rivières et d'un grand lac. Les trois rivières sont l'Amou, le Khesel et le Sir. Celle que les Usbecks et les Persans nomment *Amu*, est le Gihon des Arabes et l'Oxus des anciens.

L'Amou produit en abondance toutes sortes de poissons, et l'univers n'a rien de plus charmant que ses bords. On y voit croître ces melons dont a vanté l'excellence, et d'autres fruits délicieux qui se transportent en Perse, aux Indes, et dans la Russie.

Le Khesel, que les Usbecks nomment *Khesil*, sort des montagnes qui sont au nord-est de la pro-

vince de Samarkande, et tournant au nord-ouest, entre l'Amou et le Sir, tombe dans le lac d'Aral, à cinquante ou soixante milles de sa jonction avec l'Amou.

Le lac d'Aral, c'est-à-dire des Aigles, sépare la province d'Aral, qui en tire son nom, des provinces orientales du Karasm; c'est un des plus grands lacs de l'Asie septentrionale : on lui donne plus de trente lieues d'Allemagne du sud au nord, sur la moitié moins de l'est à l'ouest, et plus de quatre-vingts lieues de circuit. Ses eaux sont extrêmement salées, mais elles ne laissent pas de nourrir en abondance les mêmes espèces de poissons qui se trouvent dans la mer Caspienne, avec laquelle il ne paraît pas néanmoins qu'il ait aucune communication; elles ne débordent jamais, quoiqu'elles reçoivent celles du Sir, du Khesel, et de plusieurs autres rivières moins considérables.

Les Karaklapacks, qui occupent la côte septentrionale de ce lac, vers l'embouchure du Sir, et les Turcumans du pays d'Aral, conduisent, en été, l'eau du lac par un grand nombre de petits canaux dans leurs plaines sablonneuses; et lorsque les parties humides viennent à sécher, il reste sur la surface des terres une croûte de sel cristallin qui fournit abondamment aux besoins des habitans de Karasm et du Turkestan. Les Turcomans font une caste particulière dépendante du kan de Karasm, et ayant les mêmes mœurs que les Tartares auxquels ils sont soumis. Ces peuples sont originaires du Tukestan et de l'an-

cienne race des turcs Selgioucides, dont une branche a fondé l'empire ottoman; une partie s'étend sur les terres de Perse, et dépend de ce royaume.

Le nom d'*Usbecks*, qu'on donne indifféremment aux tartares du Karasm et à ceux de la grande Bukkarie leur vient d'Usbekkan l'historien, un de leurs princes. Cet usage de prendre le nom d'un prince, pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets, a toujours éte en honneur parmi les habitans de la Tartarie; les noms de *Mogols* et de *Tartares* n'ont pas eu d'autre source, l'un et l'autre venant des princes nommés *Tatarkan* et *Mogolkan*.

Le corps des Usbecks, dans le royaume de Karasm et dans la grande Bukkarie, est composé de quatre tribus. Ils tirent leur subsistance en partie de leurs bestiaux et en partie de leurs rapines; ils demeurent, pendant l'hiver, dans les villes et les villages qui sont vers le centre du pays. En été, le plus grand nombre campe aux environs de l'Amou, et dans d'autres lieux où le pâturage est bon pour leurs troupeaux, cherchant sans cesse l'occasion de piller et de détruire. Ils font des incursions continuelles sur les terres de Perse, dont ils sont voisins. Les traités sont un frein qui ne les arrête pas, parce que les esclaves et le butin qu'ils enlèvent dans ces courses font toute leur richesse. Quoiqu'il se trouve d'excellens pâturages en divers endroits du pays, vers les bords du Khesel, ils y conduisent rarement leurs bestiaux pendant l'été, parce qu'il n'y a rien à piller de ce côté-là. Les Karapakalks, qui sont leurs

voisins au nord, étant aussi exercés qu'eux dans l'art du pillage, ils y gagneraient peu; d'ailleurs, les Tartares mahométans ne se chagrinent pas mutuellement par des incursions, à moins qu'ils ne soient en guerre ouverte. A l'égard des Kalmouks ou des Eleuths qui bordent le royaume de Karasm au nord-est, leur usage est de s'éloigner des frontières au commencement de l'été, pour n'être pas exposés aux courses de ces dangereux voisins, et de ne rétourner qu'à l'entrée de l'hiver, lorsque les pluies et les neiges rendent les chemins impraticables. Ces Usbecks se servent d'oiseaux de proie pour la chasse des chevaux sauvages; ils les accoutument à prendre l'animal par la tête ou par le cou: tandis qu'ils le fatiguent sans quitter prise, les chasseurs, qui ne perdent pas de vue leur gibier, le tuent facilement. Dans tout ce grand pays on ne connaît pas l'usage du pain. Les habitans ont beaucoup d'avidité pour la chair, qu'ils coupent en petits morceaux, et qu'ils mangent à pleines mains. Leur principale liqueur est le lait de leurs jumens; elle peut les enivrer.

Les Usbecks mangent à terre, assis les jambes sous le derrière. Ils prennent la même posture en priant. Jamais on ne les voit à cheval sans l'arc et l'épée: ils ne connaissent ni les arts ni les sciences; leur vie se passe dans l'oisiveté. Ils se tiennent assis en grand nombre, au milieu des champs, et s'amusent à discourir.

Nous rapporterons ici un trait remarquable d'un prince de cette partie des Usbecks qui relève de la

Perse. Il s'était révolté contre le célèbre Schah-Thamas, ou Nadir-Schah, et ayant pris une ville par stratagème il en avait passé la garnison au fil de l'épée. Indigné de cet attentat, Thamas s'avança bientôt avec une armée considérable; il arrive près de Maschad, sur les bords de la rivière de Kara-sou. Tout à coup on vient l'avertir que le kan est à la porte de sa tente. Din-Mahamet, c'était le nom du Tartare, entre à l'instant et se met à genoux devant Thamas. Dans l'étonnement d'une hardiesse si extraordinaire, Thamas mit sa main droite sur l'épaule du kan, et posa sa gauche sur sa poitrine pour sentir si le cœur ne lui battait pas; mais n'y découvrant aucune émotion, il ne put se défendre d'admirer son intrépidité, il lui pardonna généreusement; et l'ayant traité avec beaucoup de magnificence, il le congédia le lendemain, chargé de riches présens, après lui avoir fait l'honneur de le conduire lui-même à quelque distance du camp.

Les Usbecks sont Mahométans, ainsi que les Tartares de Bukkarie, dont nous allons parler.

La Bukkarie, que d'autres écrivent Bokharie, est entre le Karasm et le grand désert sablonneux qui borde la Chine à l'ouest. C'est un mot mogol qui renferme l'idée d'*homme savant*, parce que ceux qui veulent s'instruire dans les langues et les sciences vont faire leurs études dans la grande Bukkarie. On en peut conclure que ce nom lui vient des Mogols, qui en firent la conquête du temps de Gengis-kan.

Elle est connue aussi sous le nom de *Touran*, ou

Pays des Turcs, que les Arabes et les Persans donnent aux régions qui sont au nord de l'Amou, par opposition à celui d'Iran ou de Perse, qui est situé au sud de cette rivière.

La grande Bukkarie, qui paraît comprendre la Sogdiane et la Bactriane des anciens, avec leurs dépendances, est située entre le 34e et le 46e degré de latitude; elle est bornée au nord par la rivière de Sir, qui la sépare du pays des Kalmouks; à l'est, par le royaume de Kaschgar, ou petite Bukkarie; au sud, par les états du Grand-Mogol et par la Perse; à l'ouest, par le pays de Karasm. Sa longueur est d'environ sept cent soixante milles de l'ouest à l'est, et sa largeur de sept cent vingt du sud au nord.

Suivant Bentink, la nature n'a rien refusé à ce beau pays pour en rendre le séjour agréable. Les montagnes renferment des mines très-riches. Les vallées sont d'une fertilité surprenante en toutes sortes de fruits et de légumes. L'herbe croît de la hauteur d'un homme dans les campagnes. Les rivières produisent une abondance incroyable d'excellent poisson; et le bois, qui est si rare dans toute la grande Tartarie, est ici commun dans quantité d'endroits. En un mot, c'est le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale; mais tous ces avantages servent peu aux habitans tartares, dont la paresse et la férocité sont telles, qu'ils aiment mieux piller et massacrer leurs voisins que d'employer un travail médiocre pour se procurer les bienfaits de la nature.

On divise la grande Bukkarie en trois grandes provinces ; celle de Bukkarie, proprement dite ; celle de Samarkande et celle de Balk. Chacune est gouvernée ordinairement par un kan particulier ; mais c'est à présent le kan de Bukkarie qui est en possession de Samarkande.

La Bukkarie, proprement dite, tire son nom de *Bokkara*, sa capitale. Cette ville est fort grande ; ses murs sont de terre, mais assez hauts ; elle est divisée en trois parties, dont l'une est formée par le château du kan, qui y fait sa résidence ordinaire, et par ses dépendances ; la seconde est composée de mirzas, des officiers de la cour, et de tout ce qui appartient à l'équipage du kan ; la troisième, qui est la plus grande, renferme les bourgeois, les marchands et les autres citoyens. Chaque profession occupe un quartier à part dans cette dernière division. La plupart des maisons sont de terre ; mais on y emploie la pierre pour les temples et pour d'autres édifices publics ou particuliers : ils sont bâtis et dorés somptueusement, surtout les bains, que l'on vante beaucoup.

Il est défendu à Bokkara de boire d'autres liqueurs que de l'eau et du lait de jument : ceux qui violent cette loi sont condamnés au fouet dans les places publiques. Il y a des officiers établis pour visiter les maisons ; s'ils y trouvent de l'eau-de-vie, du vin, ou du brag, ils brisent les vases, ils jettent la liqueur, et punissent le coupable. Un buveur est trahi quel-

quefois par son haleine, qui l'expose à de sévères châtimens.

Cette rigoureuse loi vient du chef de la religion, qui est plus respecté à Bokkara que le kan même : il dépose les kans à son gré.

Le pays de Bokkara était autrefois soumis à la Perse, et l'on y parle encore la langue persane ; mais les intérêts de la religion mettent continuellement la guerre entre ces deux états, qui sont de deux diverses sectes mahométanes. Malgré la position favorable de Bokkara sur les frontières de la Perse, le commerce y est médiocre.

Le pays de Samarkande est situé à l'est de la Bukkarie, proprement dite, et au nord de Balk ; il s'étend jusqu'aux frontières de la petite Bukkarie ; sa longueur est d'environ cinq cent quarante milles de l'ouest à l'est ; et sa largeur, de cinq cents, du sud au nord.

Il était autrefois rempli de villes florissantes, dont la plupart sont aujourd'hui ruinées ou dans une grande décadence : la principale est Samarkande, qui est située sur une rivière et dans une vallée nommée *Soga*, à l'est.

Il s'en faut beaucoup, suivant Bentink, qu'elle ait conservé son ancienne splendeur ; cependant elle est encore très-grande et bien peuplée. Ses fortifications sont de gros boulevards de terre ; ses édifices ressemblent beaucoup à ceux de Bokkara, excepté qu'on y voit plusieurs maisons bâties de pierre, parce qu'il se trouve quelques carrières aux envi-

rons. Le château qui sert de résidence au kan est un des plus spacieux édifices de la ville; mais aujourd'hui que cette province n'a plus de kan particulier, il tombe insensiblement en ruine.

L'académie des sciences de Samarkande est une des plus célèbres et des plus fréquentées de tous les pays mahométans. Une petite rivière qui traverse la ville et qui se jette dans l'Amou apporterait beaucoup d'avantages aux habitans par les communications qu'elle pourrait leur donner avec les états voisins, s'ils avaient l'industrie de la rendre navigable; mais pour faire fleurir le commerce à Samarkande, il lui faudrait d'autres maîtres que des Tartares mahométans.

On prétend que cette ville fabrique le plus beau papier de toute l'Asie; et dans cette opinion, il est fort recherché des Levantins.

La province de Balk est au sud de celle de Samarkande, et à l'est de la Bukkarie proprement dite; elle est longue d'environ trois cent soixante milles, et large de deux cent quarante.

Bentink observe que, toute petite qu'elle est, en comparaison des pays qui dépendent du kan de Bukkarie, elle est si fertile et si bien cultivée, que le prince qui la possède en tire un très-bon revenu: elle abonde particulièrement en soie, dont les habitans font de fort jolies étoffes.

Les Usbecks, sujets du kan de Balk, sont les plus civilisés de tous ceux qui habitent la grande Bukkarie. Ils doivent apparemment cet avantage au com-

merce qu'ils ont avec l'Inde et la Perse ; mais si l'on excepte d'ailleurs l'industrie et le goût du travail, qui sont plus communs parmi eux que chez les autres nations tartares, il n'y a nulle différence pour la religion et les usages.

La ville de Balk est située vers les frontières de la Perse, au sud de Termed, sur la rivière de Déhask, qui, à quarante milles de là, va se jeter dans l'Amou, vers le nord-ouest. Bentink nous apprend que Balk est à présent la plus considérable de toutes les villes qui sont possédées par les Tartares mahométans ; elle est grande, belle et bien peuplée ; la plupart de ses bâtimens sont de pierre et de brique ; ses fortifications consistent en gros boulevards de terre, environnés d'un bon mur.

Le château du kan est un grand édifice à l'orientale, bâti presque entièrement de marbre qu'on tire d'une montagne voisine. C'est uniquement à la jalousie des puissances voisines que le prince de Balk est redevable de la conservation de ses états : s'il est attaqué d'un côté, il est sûr d'être secouru de l'autre. Comme les étrangers jouissent d'une parfaite liberté dans sa capitale, elle est devenue le centre de tout le commerce qui se fait entre la grande Bukkarie et les Indes.

La belle rivière qui traverse ses faubourgs y contribue beaucoup, sans compter que le droit sur les marchandises n'est que de deux pour cent, et que celles qui ne font que passer par le pays n'en payent aucun.

Les montagnes voisines ont de riches carrières de lapis-lazuli ; c'est le grand commerce des Bukkariens avec les marchands de la Perse et de l'Inde.

Badagsehan est située au pied des hautes montagnes qui séparent les états du Grand-Mogol de la grande Tartarie. C'est une ville très-ancienne et très-forte par sa situation ; elle dépend du kan de la grande Bukkarie proprement dite, qui la fait servir de prison à ceux dont il veut s'assurer. La ville n'est pas grande, mais elle est bien bâtie et fort peuplée ; ses habitans s'enrichissent par les mines d'or, d'argent et de rubis que la nature a placées dans leur voisinage. Ceux qui habitent le pied des montagnes recueillent au printemps une quantité considérable de poudre d'or et d'argent, dans les torrens qui tombent en abondance lorsque la neige commence à fondre.

Ces montagnes portent, en langue mogole, le nom de *Belur-tag*, qui signifie montagnes noires : c'est là que la rivière d'Amou prend sa source.

On distingue trois nations dans la grande Bukkarie : 1°. Les Bukkariens, qui sont les anciens habitans du pays ; 2°. les Jagathays, ou les Mogols, qui s'y établirent sous la conduite de Jagathay, second fils de Gengis-kan ; 3°. les Tartares Usbecks, qui sont aujourd'hui en possession du gouvernement.

Toutes les villes de la grande et de la petite Bukkarie, depuis les frontières du Karasm jusqu'à la Chine, sont habitées par les Bukkariens. En qualité d'anciens habitans du pays, ils portent ce nom dans toutes les parties de l'est ; mais les Tartares leur

donnent communément celui de *Tajihs;* terme qui signifie à peu près bourgeois ou citoyens, dans leur langue.

Les Bukkariens sont d'une taille ordinaire, mais bien prise; ils ont le teint fort blanc pour le climat. La plupart ont les yeux grands, noirs et pleins de feu, le nez aquilin, les joues bien taillées, les cheveux noirs et très-beaux, la barbe épaisse; en un mot, ils n'ont rien de la difformité des Tartares parmi lesquels ils habitent. Leurs femmes, qui sont généralement grandes et bien faites, ont le teint et les traits d'une égale beauté.

Les deux sexes portent des chemises et des hauts-de-chausses de calico; mais les hommes ont par-dessus un caftan ou une veste de soie ou de calico piqué, qui leur descend jusqu'au gras de la jambe, avec un bonnet rond de drap, à la polonaise, bordé d'une large fourrure: quelques-uns portent le turban comme les Turcs. Ils lient leur caftan d'une ceinture qui est une espèce de crêpe de soie, et qui leur passe plusieurs fois autour du corps. Lorsqu'ils paraissent hors de leurs maisons, ils sont couverts d'une longue robe de drap, doublée d'une fourrure. Leurs bottines ressemblent à celles des Persans.

Les femmes portent de longues robes de calico ou de soie, assez amples pour flotter librement autour d'elles: leurs mules ont la forme de celles des femmes du nord de l'Inde; elles se couvrent la tête d'un petit bonnet plat, qui laisse tomber leurs cheveux

en tresses par derrière : ces tresses sont ornées de perles et d'autres joyaux.

Tous les Bukkariens font profession de la religion mahométane, suivant les principes des Turcs, dont ils ne diffèrent que par un petit nombre de cérémonies. Ils tirent leur subsistance des professions mécaniques, ou du commerce que les Kalmouks et les Tartares Usbecks leur abandonnent entièrement; mais comme il leur vient peu de marchands étrangers, surtout dans les cantons où les Tartares mahométans sont les maîtres, ils vont en foule à la Chine, aux Indes, en Perse et dans la Sibérie, d'où le commerce les fait revenir avec un profit considérable.

Quoiqu'ils possèdent toutes les villes de ces provinces, ils ne se mêlent jamais de guerre sous aucun prétexte, et toute leur attention se borne à leurs propres affaires. Ils payent régulièrement, pour chaque ville et chaque village, un tribut annuel aux Kalmouks et aux Tartares Usbecks, qui sont en possession du pays. Cet assujettissement les rend extrêmement méprisables aux Tartares, qui les traitent de nation vile et méprisable.

Les Usbecks, qui possèdent ce pays, passent généralement pour les plus civilisés de tous les Tartares mahométans, quoiqu'ils ne soient pas moins livrés que les autres au vol et au pillage. A l'exception de leurs bottes, qui sont fort grossières, leur habillement, pour les deux sexes, est le même que celui des Persans; mais il n'a pas tant de grâce.

Leurs chefs portent sur leur turban une plume d'aile de héron.

Le piltau, qui n'est que du riz bouilli à la manière du Levant, et la chair de cheval, sont leur plus délicieuse nourriture ; ils n'ont pour boisson commune que le kumis et l'arak, deux liqueurs composées de lait de jument.

Leur langue est un mélange de turc, de persan et et de mogol ; cependant ils entendent fort bien les Persans, et ne s'en font pas moins entendre. Leurs armes sont celles des autres Tartares, c'est-à-dire le sabre, le dard, la lance, et des arcs d'une grandeur extraordinaire, qu'ils manient avec beaucoup de force et d'adresse : ils ont commencé depuis quelque temps à se servir du mousquet, à la manière des Persans. Pendant la guerre, une grande partie de leur cavalerie portent des cottes de mailles et un petit bouclier.

Les Tartares de la grande Bukkarie se piquent d'être les plus robustes et les plus braves de toute leur nation. En effet, la réputation de leur bravoure est si bien établie, que les Persans mêmes, qui sont naturellement courageux, les regardent avec une sorte d'effroi. Leurs femmes aspirent aussi à la gloire du courage militaire, et vont souvent à la guerre avec leurs maris.

Les chevaux de ces Tartares n'ont pas l'encolure brillante ; ils n'ont ni croupe, ni poitrail, ni ventre; ils ont le col long et roide, les jambes fort longues, et sont d'une maigreur effrayante ; mais ils ne laissent

pas d'être fort légers à la course, et presque infatigables. Leur entretien coûte peu : l'herbe la plus commune, et même un peu de mousse, leur suffit dans les occasions pressantes : ce sont les meilleurs chevaux du monde pour l'usage qu'en font les Tartares.

Ces peuples sont continuellement en guerre avec les Persans, parce que les belles plaines du Khorasan favorisent beaucoup leurs incursions; mais il ne leur est pas si facile de pénétrer dans les états du Grand-Mogol, dont ils se trouvent séparés par de hautes montagnes qui sont inaccessibles à leur cavalerie.

Ceux qui se bornent à la subsistance qu'ils tirent de leurs bestiaux, habitent sous des huttes, comme les Kalmouks leurs voisins, et campent de côté et d'autre, suivant les commodités qu'ils trouvent dans ces changemens.

Les noms de grande et de petite Bukkarie sont venus apparemment des Usbecks, qui ont voulu distinguer la partie du pays des Bukkariens, dont ils sont en possession, à laquelle ils donnent naturellement la préférence, de l'autre partie qu'ils n'ont pas subjuguée ; c'est le pays connu autrefois sous le nom de *royaume de Kashgar* : c'est l'ancienne contrée des Gètes.

La petite Bukkarie est environnée de déserts. C'est un pays assez fertile et fort bien peuplé; mais la grande élévation de sa terre, et la hauteur des montagnes qui l'environnent de plusieurs côtés, sur-

tout au sud, le rendent beaucoup plus froid qu'il ne devrait l'être naturellement par sa situation.

Il est fort riche en mines d'or et d'argent, quoique ses habitans en tirent peu d'avantages. Les Kalmouks, qui en sont les maîtres, et les Bukkariens, ignorent également la manière de les travailler. C'est des torrens que vient toute la poudre d'or que les Bukkariens portent aux Indes, à la Chine, et souvent jusqu'à Tobolskoy, dans la Sibérie. On trouve aussi dans le pays beaucoup de musc et toutes sortes de pierres précieuses, sans en excepter le diamant. Les habitans, n'ayant pas l'art de polir, sont obligés de le vendre brut et tel qu'ils le trouvent.

Tout le pays consiste dans une longue chaîne de montagnes, qui se divise en plusieurs branches, et qui traverse des déserts sablonneux. Le pied de ces montagnes est entremêlé de vallées fertiles.

Suivant la description que l'on fait de cette contrée, la plupart des Bukkariens, ses anciens habitans, ont le teint basané et les cheveux noirs, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns qui sont blonds, beaux et bien faits. Ils ne manquent pas de politesse. Leurs manières sont gracieuses pour les étrangers; mais ils ont de l'avidité pour le gain, et beaucoup d'inclination pour le commerce, qu'ils exercent avec assez d'avantage à la Chine, en Perse, dans les Indes et dans la Russie. L'habillement des hommes est peu différent de celui des Tartares.

Quelques femmes, surtout avant le mariage, se peignent les ongles de rouge. Cette couleur dure

long-temps : elle est tirée d'une herbe qui se nomme *kéna*, en langue bukkarienne. On la fait sécher, on la pulvérise avec un mélange de poudre d'alun, et vingt-quatre heures avant d'en user, on prend soin de l'exposer à l'air.

Les maisons des Bukkariens sont de pierre, et ne sont pas mal bâties; mais leurs meubles sont en petit nombre. On n'y voit ni chaises, ni tables, ni d'autres commodités, que quelques coffres de la Chine, garnis de fer, sur lesquels ils placent pendant le jour les matelas qui leur servent pendant la nuit, en les couvrant d'un tapis de coton de différentes couleurs. On prétend qu'ils se couchent tout-à-fait nus. Leur propreté est extrême dans leurs alimens. Une pièce de calico leur sert de nappes et de serviettes, et ils ont des cuillers de bois. C'est beaucoup pour des Tartares.

Leur nourriture la plus ordinaire est de la viande hachée, dont ils font des pâtés en forme de croissans. C'est une provision dont ils se munissent dans leurs voyages, surtout pendant l'hiver. Après les avoir fait un peu durcir à la gelée, ils les transportent dans un sac; et lorsque le besoin de manger les presse, ils en font une espèce de soupe, en les faisant bouillir dans l'eau. Ils n'ont guère d'autre liqueur qu'une espèce de thé noir, qu'ils préparent avec du lait, du sel et du beurre. En le buvant, ils mangent du pain lorsqu'ils en ont.

Les Bukkariens achètent leurs femmes à prix d'argent, c'est-à-dire qu'ils en donnent plus ou moins,

suivant le degré de leur beauté ; aussi la plus courte voie pour s'enrichir est-elle d'avoir un grand nombre de belles filles. La loi défend aux personnes qui doivent se marier de se parler et de se voir depuis le jour du contrat jusqu'à la célébration. Les réjouissances de la noce consistent en festins, qui durent l'espace de trois jours. La veille du mariage, une troupe de filles s'assemble au soir chez la jeune femme, et passe la nuit à danser et à chanter. Le lendemain matin, la même assemblée revient au même lieu, et s'occupe à parer la nouvelle épouse pour la cérémonie. On avertit ensuite le jeune homme, qui paraît bientôt accompagné de dix ou douze de ses parens ou de ses amis, et suivi de quelques joueurs de flûte, avec un *abis* ou *prêtre* qui chante en battant sur deux petits tambours. A son arrivée, il fait une course de chevaux, pour laquelle il distribue plusieurs prix proportionnés à ses richesses. Ce sont ordinairement des damas, des peaux de martres et de renards, des calicos et d'autres étoffes. La fête qui se donne pour la circoncision des enfans n'est pas différente de celle des mariages.

Lorsqu'un Bukkarien tombe malade, le mollah lui vient lire un passage de quelque livre, souffle sur lui plusieurs fois, et lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues. Les habitans du pays s'imaginent que cette opération coupe la racine du mal. Si le malade ne laisse pas d'en mourir, le prêtre lui met le livre de l'Alcoran sur la poitrine, et récite quelques prières. Ensuite le corps

est renfermé dans un tombeau, pour lequel on choisit ordinairement quelque bois agréable, qu'on entoure d'une haie ou d'une espèce de palissade.

Les Bukkariens n'ont pas d'autre monnaie que leurs kopeiks de cuivre, qui pèsent environ le tiers d'une once. S'ils ont une somme considérable à recevoir en or ou en argent, ils la pèsent à la manière des Chinois et de leurs autres voisins.

Quoique la religion dominante, dans toutes les villes et villages de la petite Bukkarie, soit le mahométisme, toutes les autres religions y jouissent d'une liberté entière, ou du moins elles y sont tolérées, parce que les Kalmouks, maîtres du pays, ne croient pas qu'il soit permis d'employer la violence pour combattre la religion d'autrui. Les Bukkariens ont quelque notion du christianisme; ils croient la résurrection et la réalité d'une autre vie, mais ils ne peuvent se persuader qu'aucun homme soit condamné à des peines éternelles. Au contraire, ils prétendent que le démon étant auteur du péché, c'est sur lui que la justice du ciel en fait tomber le châtiment. Ils croient aussi qu'au dernier jour du monde tout doit être anéanti, à l'exception de quelques justes, c'est-à-dire d'un sur cent pour les hommes, et d'une sur mille pour les femmes, différence fort injurieuse au sexe, et qui tient sans doute au mépris qu'on a pour lui dans toute l'Asie.

Ils ont tous les ans un jeûne de trente jours, depuis le 15 juillet jusqu'au milieu d'août. Dans cet

intervalle, ils ne prennent aucune nourriture pendant le jour, mais ils mangent deux fois dans le cours de la nuit, sans boire d'autre liqueur que du thé. Ceux qui transgressent cette loi sont obligés ou de mettre en liberté le meilleur de leurs esclaves, ou de donner un festin à trente-six personnes, sans compter quatre-vingt-cinq coups de fouet, que l'aguns ou le grand-prêtre leur fait donner sur le dos nu avec une lanière de cuir.

Les Bukkariens ont cinq temps marqués pour la prière : 1°. le matin; 2°. midi; 3°. l'après-midi; 4°. le coucher du soleil; 5°. la troisième heure de la nuit. A chaque terme, les abis ou prêtres donnent un signal public. Ceux qui savent lire et qui sont capables d'expliquer l'Alcoran sont fort estimés dans la nation, et portent le nom de *mollahs*.

La manière dont le mahométisme s'est établi dans la petite Bukkarie mérite d'être rapportée. Un des descendans de Gengis-kan, nommé *Togolak*, fit venir un cheik ou docteur musulman, et lui dit : « Il y a dans notre nation un homme d'une force » extraordinaire; si le cheik a la hardiesse de lutter » contre lui, et la force de le renverser, j'embrasserai sa religion; autrement je m'en garderai » bien ». Le cheik s'approchant du Mogol, lui donna un coup du revers de sa main sur l'estomac, et le fit tomber à terre, où il demeura sans mouvement. S'étant enfin relevé, il se jeta aux pieds du cheik, et lui déclara qu'il était prêt à se faire Musulman. Togolak fit la même déclaration, et tous les Mogols,

ses sujets, au nombre de cent soixante mille, furent convertis par ce merveilleux événement.

Il nous reste à parler du Turkestan. Le nom de cette contrée signifie *pays des Turcs.*

On ne connaît que deux rivières considérables dans le Turkestan, le Sir ou l'Iaxartes, qui le borde au sud, et le Yem, qui lui sert de frontière au nord-ouest.

Le Turkestan est divisé en deux parties, celle de l'est et celle de l'ouest. La première, qui est occupée par les Kara-kalpaks, s'étend depuis la ville de Turkesta jusqu'à la mer Caspienne. La seconde a pour maîtres les Tartares de la horde de Kasat-kia, qui s'étendent depuis la même ville jusqu'aux montagnes. Toutes les villes de ces deux parties sont situées sur le Sir, ou sur les rivières qui s'y déchargent.

Les Kara-kalpaks ont été ainsi nommés par les Russes à cause de la forme de leurs bonnets. Leur nom originaire est celui de *Mankats*. Leur capitale, Turkestan, est située sur la rive droite d'une petite rivière qui, venant du nord-est, se jètte dans le Sir, à peu de distance de la ville. Quoiqu'elle soit bâtie de brique, c'est une place assez triste, et qui n'a de remarquable que la beauté de sa situation.

Les Kara-kalpaks sont des brigands de profession, qui n'ont pas d'autres fonds pour leur subsistance que ce qu'ils enlèvent aux Kalmouks et aux sujets de la Russie. Ils passent souvent l'Aral-tag en troupes nombreuses, auxquelles les Tartares de Kasat-kia ne

manquent jamais de s'associer pour pousser leurs courses jusque dans la Sibérie, vers le Tobol et l'Ischim. Les Russes qui habitent les bords de ces rivières en sont très-incommodés. L'usage de tous ces Tartares est de résider dans des villes en hiver; mais ils passent l'été sur les bords de la mer Caspienne et vers l'embouchure du Sir.

La horde de Kasat-kia ou des Kasats, qui occupe la partie orientale du Turkestan, ressemble, pour la figure, aux Kalmouks.

Les Kasats sont toujours à cheval. Lorsqu'ils ne sont pas occupés de leurs incursions et de leurs brigandages, la chasse est leur unique occupation. Ils abandonnent à leurs femmes et à leurs esclaves le soin de leurs troupeaux et de leurs habitations. Les chevaux kasats ont peu d'apparence, mais ils sont pleins d'ardeur, et les plus fiers de tous les chevaux tartares.

Cette nation occupe de belles contrées sur les bords de l'Yemba, et vers les montagnes qui séparent le pays de Turkestan de celui des Kalmouks. Mais leur inclination étant tournée à la rapine, ils cultivent peu la terre, et leurs troupeaux, avec le gibier de leur chasse, font presque leur unique nourriture. La plupart campent sous des tentes ou des huttes, vers les frontières des Kalmouks et la rivière d'Yemba, pour être à portée de saisir l'occasion de piller.

Quoiqu'ils fassent profession du mahométisme, ils n'ont pas d'Alcoran, ni de mollahs, ni de mosquées.

LIVRE SIXIÈME.

SIBÉRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de M. Gmelin en Sibérie.

Les géographes comprennent dans la Tartarie la partie orientale de la Sibérie; mais comme tout le pays connu sous ce nom ne forme qu'une province de l'empire russe, nous avons crû devoir en faire ici un livre à part. A l'égard du Kamtchatka, qui en est une dépendance, sa situation sous le cercle polaire nous engage à joindre cet article aux voyages entrepris vers les poles.

Nous suivrons ici trois voyageurs modernes d'un ordre très-distingué. M. Gmelin, médecin allemand et professeur de botanique; M. de Lille de La Croyère, et M. Muller, tous trois membres de l'académie de Pétersbourg, et versés dans les sciences naturelles; tous trois envoyés, en 1733, par l'impératrice Iwannowna, pour parcourir la Sibérie et reconnaître le Kamtchatka. On sait que la Sibérie est une contrée immense de plus de douze cents lieues de longueur, de l'est à l'ouest, et de cinq cents de largeur, du

nord au sud, située entre le cinquante-cinquième et le soixante-quinzième degré de latitude septentrionale, séparée du gouvernement russe de Casan et d'Astrakan par une longue chaîne de montagnes, nommées *Kamenpoyas;* bornée à l'est par la mer du Japon; au sud, par la grande Tartarie; à l'ouest, par la Russie; au nord, par la Mer glaciale.

Nous allons maintenant laisser parler nos voyageurs, en ne conservant que les détails les plus importans de leur relation, écrite en allemand, et traduite dans l'*Histoire générale des Voyages.*

« La première ville remarquable dans la Sibérie, est Catherinenbourg: cette ville, fondée en 1723, par Pierre Ier, et achevé en 1726, sous l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom, est de la province de Tobolsk; mais elle a sa juridiction particulière, et ne dépend point de la chancellerie de ce gouvernement. On peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies et forges de Sibérie, qui appartiennent au collége suprême des mines; car ce collége y réside, et c'est de là qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent ont été bâties aux dépens de la cour; aussi sont-elles habitées par des officiers impériaux, ou par des maîtres et des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière, et les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande: il y a des fortifications que le voisinage des Baskires rend très-nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville, et ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'église

de Catherinenbourg est de bois; mais on a jeté les fondemens d'une église en pierre. Il y a dans cette ville un magasin garni de boutiques et bâti de bois; mais on n'y trouve guère que des marchandises du pays : il y a aussi un bureau de péage, dépendant de la régence de Tobolsk; les marchandises des commerçans qui y passent dans le temps de la foire d'Irbit, y sont visitées. La durée de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg. On retirerait même volontiers cette permission, parce qu'on n'est pas toujours assuré de la vérité des passe-ports, et qu'il est aisé de frauder le péage en passant à côté; mais comme les marchands seraient obligés de faire un trop grand détour, si on leur défendait cette route, on préfère le bien public, et l'on apporte seulement toute l'attention possible pour empêcher la fraude.

» Pour s'instruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, etc., il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont tous en très-bon état, et les ouvriers y travaillent avec autant d'application que d'habileté; aussi la police y est-elle admirable. On empêche, sans violence, ces ouvriers de s'enivrer, et voici comment. Il est défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie, dans d'autres temps que les dimanches après midi. De plus, pour ne pas profaner ce jour, on ne permet de vendre qu'une certaine mesure, et l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre, ils ne manquent de rien : ils tou-

chent leur paye régulièrement tous les quatre mois, et les vivres sont à très-bon marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade, il est très-bien soigné, dans un hôpital bâti exprès pour eux et dirigé par un bon chirurgien-major. On y apporte même les malades des mines et fonderies des environs.

» Dans la nuit du 31 décembre, nous fûmes régalés d'un spectacle russe, où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire : notre appartement se remplit tout à coup de masques. Un homme vêtu de blanc conduisait la troupe : il était armé d'une faux qu'il aiguisait de temps en temps, et c'était la mort qu'il représentait; un autre faisait le personnage du diable. Il y avait des musiciens et une grande suite d'hommes et de femmes. La mort et le diable, qui étaient les principaux acteurs de la pièce, disaient que tous ces gens-là leur appartenaient, et voulaient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux en leur donnant pour boire.

» Au commencement de janvier, M. Muller et moi, nous allâmes visiter les mines de cuivre de Polewai, situées à cinquante-deux werstes (1) de Catherinenbourg. Nous entrâmes dans la mine de cuivre, qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des Baskires, nous descendîmes par un escalier bien construit; et, pour y pénétrer, nous n'essuyâmes pas, à beaucoup près, les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher

(1) Quatre wertses font une lieue de France.

n'est pas indomptable : cependant il faut, pour le briser, de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas par couches : elle est distribuée par chambres, et donne, l'un portant l'autre, trois livres de cuivre par quintal. La terre qui la tient est noirâtre et un peu alumineuse. Comme la mine n'est pas profonde, on a rarement besoin de pousser les galeries au-delà de cent brasses de profondeur; aussi n'est-on pas beaucoup incommodé des eaux, qui d'ailleurs sont chassées par des pompes que la rivière de Polewa fait agir.

» De la mine nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux nécessaires pour préparer la pierre crue (*roschtein*) et le cuivre; dans le même endroit sont les forges avec les marteaux. Tous ces ouvrages sont mis en mouvement par la Polewa, qu'un batardeau fait enfler.

» Il ne se passa rien de remarquable à Tobolsk avant le 17 février. La semaine du beurre, qui commença ce jour-là, mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus distingués se rendaient continuellement des visites, et le peuple faisait mille extravagances : on ne voyait et l'on n'entendait jour et nuit dans les rues que des courses et des cris; la foule des passans et des traîneaux y causait à chaque instant des embarras. Une nuit, passant devant un cabaret, je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige, qu'on avait élevé exprès. On y chantait, et l'on y buvait sans relâche; la provision finie, on renvoyait au cabaret. On invitait tous les passans à boire,

et personne ne songeait au froid qu'il faisait. Les femmes se divertissaient à courir les rues, et elles étaient souvent jusqu'à huit dans un traîneau.

» A Pechler, j'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares du Casan pour la politesse et la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle, avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette malpropreté provient vraisemblablement de leur pauvreté : c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme, et qu'ils ne boivent que de l'eau.

» Autant la ville avait été tumultueuse dans la semaine du beurre (1), autant elle paraissait tranquille dans les fêtes qui la suivent. On voyait tout le monde en prière. La dévotion éclata surtout dans une cérémonie qui se fit le 3 mars à la cathédrale, et qui fut célébrée par l'archevêque du lieu. Elle commença par une espèce de béatification de tous les czars morts en odeur de sainteté, et de leurs familles, et des plus vertueux patriarches, et de plusieurs autres personnages, du nombre desquels fut Jermak, qui avait conquis la Sibérie : ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'Église contre tous les infidèles, hérétiques et schismatiques, c'est-à-dire contre les Mahométans, les Luthériens, les Calvinistes et

(1) C'est ainsi qu'on nomme le carnaval en Russie.

les Catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux Églises. Pendant tout le carême on n'entendit point de musique; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction.

» Le 15 mars, nous eûmes avis qu'il se faisait une noce tartare au village de Sabanaka; nous fûmes curieux de la voir, et nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à Sabanaka sept vieux werstes, qui en font environ douze nouveaux. Nous allâmes droit à la maison des nouveau-mariés; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers qui avaient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes aussi les bancs larges et bas que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres tartares, et ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis; on y avait servi un gâteau, de gros raisins, et des noix de cèdre. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière russe, et ensuite du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces tartares, de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la noce. Or, afin qu'il se trouve toujours des cavaliers et des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du marié que du côté de la mariée, et le plus considérable est

adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié était une pièce de kamka rouge, une peau de renard, une pièce de cham vert, une pièce de tschandar (ces deux dernières étoffes sont de coton, et tirées de la Kalmoukie), et une peau rousse de cheval. De la part de la mariée, il y avait une pièce de kamka violet, une pièce d'étoffe de Bukkarie, rayée rouge et blanche, moitié soie et moitié coton, qu'on nomme *darei;* une peau de loutre, une pièce de kitaika rouge, et une peau rousse de cheval; ce qui faisait en tout dix prix destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches, et étalés devant la maison des mariés.

» Vers les 11 heures, on vit arriver trois cavaliers. C'étaient deux jeunes garçons russes, qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque temps après, il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares ou de jeunes Russes. Les prix furent donnés aux dix premiers; mais nous apprîmes qu'on les distribuait quelquefois avec un peu de partialité, et qu'ici particulièrement il y avait eu de la faveur. A peu de distance de ces prix, il y avait deux tables, sur chacune desquelles était un instrument de musique tartare, consistant en un vieux pot sur lequel était un cuir bien tendu, et sur lequel on frappait comme sur un tambour. Cette musique n'était pas merveilleuse : cependant il y avait une si grande foule de Tartares empressés de l'entendre, qu'on avait de la peine à en approcher.

» Après la distribution des prix, nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurait la future. Cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens tartares étaient de la fête : l'un avait un simple roseau percé de trous, avec lequel il rendait différens sons ; l'embouchure de cette espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche : l'autre raclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas absolument mauvais : nous fûmes surtout invités à la chanson ou romance de Jermak, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier conquit la Sibérie, et que leurs ancêtres furent soumis à la domination russe.

» De là nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses paranymphes et par ses parens, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta des fenêtres de celles-ci des morceaux d'étoffe que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge, avec des boutonnières d'or. Son bonnet était brodé en or, et de la même couleur. De la cour, il se rendit dans une chambre, où l'aguns (prêtre égal en dignité à un évêque), deux abuss, ou abiss, et deux hommes qui représentaient les pères du marié et de la mariée, étaient assis sur un banc. Il y avait dans cet endroit une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux para-

nymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, et demandèrent à l'aguns si la cérémonie se ferait. Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra: les paranymphes lui demandèrent *si lui N.N. pourrait obtenir N. N. pour femme*. Là-dessus, l'abiss envoya chez la mariée pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé, et les pères et mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'aguns récita au marié les lois du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme, sans le consentement de celle qu'on allait lui donner. A toutes ces formalités, le marié gardait un profond silence; mais les paranymphes promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'aguns, pour lors, donna sa bénédiction, et il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps, les parens et les amis des mariés apportaient des pains de sucre pour présens de nôce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux : on sépara les gros des petits, et on les mit séparément sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au clergé, et les autres aux assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre pour s'aller mettre à table, et nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçus d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf et de mouton. A une heure après-midi, nous nous retirâmes, et nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré

trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire et de manger.

» Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk, jusqu'au 14 avril, jour que finit le carême. Les cérémonies de Pâques, usitées chez les Russes parmi le peuple, sont ici les mêmes. Le 15, nous eûmes à peu près le même spectacle qu'on nous avait donné à Catherinenbourg, si ce n'est qu'il se fit en plein jour. Ce fut la représentation d'une pieuse farce, toute semblable à nos anciens mystères, et distribuée en trois actes.

» Il y eut ce même jour à Tobolsk une autre solennité dont M. Muller fut témoin. A un werste de la ville, il était entré dans une maison située sur une éminence, et qui paraissait ne contenir qu'une seule chambre. Il y descendit par quelques marches basses, et il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts, et qu'on pouvait aisément ouvrir. Ce sont des cadavres de gens qui sont morts de mort violente, ou sans sacremens, et qui ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus ou dont la mort a été naturelle. Près de ces bières il y avait un grand concours de monde, soit parens des morts, soit inconnus, qui venaient prendre congé des défunts : *car*, disent-ils, *quoique nous ne soyons pas parens, les morts peuvent dire un mot en notre faveur*. Ce n'est pas qu'ils croient que ceux qui ne sont pas morts dans les règles ne puissent pas être sauvés : ces morts, selon les dévots de Tobolsk, ne restent pas au-delà d'un an dans cet état,

et quelques-uns même n'ont pas si long-temps à attendre. Suivant cette opinion, tout ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pentecôte, reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier jeudi, et est gardé dans ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meure le jeudi même, il faut qu'il attende une année entière sans être enterré : si au contraire il ne meurt qu'un seul jour avant, il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *tulpa* en langue russe; mais la plupart le nomment *sedmik*, parce que, depuis le jeudi-saint jusqu'à celui-ci, il y a sept semaines. Ce même jour l'archevêque de Tobolsk fait une procession solennelle avec son clergé jusqu'à cette maison; et après avoir récité quelques prières, il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leurs négligences, ou qu'ils n'ont pu expier à cause de leur mort subite.

» La semaine de Pâques se passa gaîment en visites respectives. La populace la célébra par beaucoup de divertissemens à sa mode ; mais ces extravagances n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles qui se firent *dans la semaine du beurre.* C'est là principalement le temps des débauches avec les femmes, qui cependant ne sont pas rares tout le reste de l'année en cette ville. Je n'ai vu, dans aucun lieu du monde, autant de gens sans nez qu'à Tobolsk. Le froid ne peut pas en être la cause, puisqu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidens sont beaucoup plus rares. Il est donc assez vraisem-

blable qu'ici la perte du nez est un des fruits ordinaires du mal vénérien, qui est très-commun dans cette ville. On le conçoit d'autant plus aisément, que, pour toute la garnison, il n'y a qu'un seul chirurgien, et qu'il n'est pas obligé d'administrer gratuitement ses remèdes aux habitans; d'où il arrive que les pauvres restent sans secours pour cette maladie, qui doit être plus funeste dans les climats où le froid rend la transpiration difficile.

» Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur le fleuve Irtisch, à la latitude de 58 degrés 12 minutes. Elle est divisée en ville haute et en ville basse. La ville haute est sur la rive orientale de l'Irtisch; la basse occupe le terrain qui est entre la montagne et le fleuve. Elles ont l'une et l'autre un circuit considérable; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement la *ville*, est la forteresse, qui forme presque un carré parfait, et qui a été construite par le gouverneur Gagarin. Elle renferme un magasin de marchandises bâti de pierre, la chancellerie de la régence et le palais archiépiscopal. Près de la forteresse est la maison du statthalter. Outre le magasin de marchandises, il y a dans la haute ville encore un marché pour les vivres et pour toutes sortes de menues denrées.

» La ville haute a cinq églises, dont deux construites de pierres, enclavées dans la forteresse, et trois bâties de bois, outre un couvent. La ville basse a sept paroisses, et un couvent bâti en pierre.

» La ville haute a l'avantage de ne point être sujette aux inondations, mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il y faut faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'archevêque seul a un puits profond de trente brasses, qu'il a fait creuser à grands frais, mais dont l'eau n'est à l'usage de personne, hors de son palais. La ville basse a l'avantage d'être proche de l'eau, mais elle est sujette à des inondations.

» On nous dit à Tobolsk que cette ville essuie tous les dix ans une inondation qui la met sous l'eau. En effet, l'année précédente (1733), non-seulement la ville, mais tous les lieux bas des environs, jusqu'à Tiumen, étaient inondés.

» Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues, même en hiver; de quelque côté que l'on tourne, on voit des vaches, mais bien plus encore en été et dans le printemps.

» La ville de Tobolsk est fort peuplée, et les Tartares font près du quart des habitans. Les autres sont presque tous des Russes, ou exilés pour leurs crimes, ou enfans d'exilés. Comme ici tout est à si grand marché, qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la paresse y est excessive. Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers, il est très-difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guère qu'en usant de contrainte et d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand

ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que, n'ayant plus rien, ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, et fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine, et satisfaire leur paresse.

» Du gouverneur de Tobolsk dépendent tous les waywodes de Sibérie; il ne peut pas cependant les destituer, ni les choisir lui-même ; mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la Prikase, ou chancellerie de Sibérie, qui réside à Moscow. Il reçoit, ainsi que les sous-gouverneurs et les autres officiers de la chancellerie, des appointemens de Sa Majesté impériale. Il y a deux secrétaires à la chancellerie de ce gouvernement qui sont perpétuels, quoiqu'on change les gouverneurs. Ces secrétaires, par cette raison, sont fort respectés; les grands et les petits recherchent leur protection, et ils gouvernent presque despotiquement toute la ville.

» Le gouverneur célèbre toutes les fêtes de la cour : il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au service de Sa Majesté impériale, et même tous les négocians de la ville. Tout ce qu'il y avait à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de Kamtchatka, reçut de pareilles invitations. Nous étions toujours placés à la même table avec l'archevêque, les archimandrites, quelques autres ecclésiastiques d'un ordre inférieur, et les officiers de la garnison,

Le dîner était servi à la manière russe; on y buvait beaucoup de vin du Rhin et de vin muscat. Ordinairement après le dîner, hors le temps du carême, on dansait jusqu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient, jouaient au trictrac ou s'amusaient à d'autres jeux.

» Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien moins que ruineux, car aucun des négocians ne quitte la table sans laisser un demi-rouble, ou un rouble; et c'est à qui fera mieux les choses.

» Les Tartares établis dans cette ville descendent en partie de ceux qui l'habitaient avant la conquête de la Sibérie, et en partie des Bukkares, qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission des grands ducs, dont ils ont obtenu certains priviléges. Ils sont en général fort tranquilles, et vivent du commerce; mais point de métiers parmi eux: ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux et déshonorant. Ceux d'entre eux qui boivent de l'eau-de-vie sont fort décriés dans la nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous Mahométans, et peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais comme ils demeurent avec des Chrétiens, ils en prennent rarement plus d'une.

» Les Tartares font leurs prières au lever et au coucher du soleil, ainsi que chaque fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare qui faisait son action de grâces après le repas, pourquoi, à la fin de ses prières, il passait la main sur sa bouche?

Il me répondit par cette autre question : *Pourquoi joignez-vous les mains en priant?*

» Les Tartares ne changent pas aisément de religion : on en a cependant baptisé quelques-uns ; mais ces prosélytes sont fort méprisés dans leur nation. Ceux qui s'appellent *les vrais-croyans* leur reprochent qu'ils ne changent de religion que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se retirer de l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus vraisemblable.

» Le temps de notre départ approchait ; nous avions fait préparer deux doschtschennikes, où l'on avait réuni toutes les commodités possibles. Un doschtschennike est un bâtiment qu'on peut regarder comme une grande barque couverte : lorsqu'il est destiné à remonter les rivières il a un gouvernail ; mais ceux qui les descendent ont, au lieu de gouvernail, une grande et longue poutre devant et derrière, comme les bâtimens du Wolga. Dans chacun de ces bâtimens il y avait vingt-deux manouvriers, tous Tartares : chacun était en outre muni de deux canons et d'un canonnier. Nous nous embarquâmes, et nous remontâmes le fleuve Yrtis.

» Au-delà de l'embouchure du Tara, qui se jette dans l'Yrtis, nous avions au rivage oriental le steppe, ou le désert des Tartares Barabins ; et à l'occidental celui des Cosaques. Ainsi, nous fîmes faire bonne garde : nous n'avions rien à craindre des premiers, qui sont soumis à l'empire Russe ; mais le désert des Cosaques est très-dangereux, car du bord de l'Yrtis on peut

arriver en trois jours jusqu'à la Casachiahorda, horde de Cosaques, ainsi nommée par les Russes, qui court de temps en temps ce désert, et qui s'est rendue redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent, et emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes; ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les battent bien, et les laissent aller : autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité; j'en ai vu plusieurs qui en étaient sortis, et qui ne se lassent point de parler des cruautés qu'on leur avait fait souffrir.

» Jusque-là notre navigation sur l'Yrtis, à la lenteur près, et malgré les inconvéniens dont je viens de parler, ne pouvait être plus heureuse. Nous n'avions qu'à nous louer des travailleurs que nous avions pris à Tobolsk. C'étaient tous gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté. Nous étions touchés de voir ces pauvres gens travailler sans un moment de relâche, sans un instant de repos la nuit, et pourtant sans le moindre murmure. L'accident qui arriva à notre bâtiment nous fit encore mieux connaître toute la bonté de ces Tartares : nous avions dans notre bâtiment une provision considérable de cochon fumé; on sait que cette viande est en horreur aux Tartares, et qu'ils n'osent seulement pas la toucher : cependant notre navire ayant fait eau, comme il fallait que le bâtiment fut promptement déchargé, nous les vîmes avec des mains tremblantes, aider à porter cette viande à terre. Une autre fois un

cochon de lait étant tombé dans l'eau, un de nos Tartares s'y jeta sur-le-champ, nagea après l'animal et le rapporta. Nous avons aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres : il était souvent arrivé que trois ou quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant, soit en marchant dans l'eau, de prendre les devans pour sonder la profondeur et empêcher nos bâtimens d'échouer sur les bancs de sable. Un jour, un de ces travailleurs qui, contre l'ordinaire des Tartares, ne savait pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond, et près de se noyer; ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau et le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue partout; aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent pas même l'usage; mais lorsqu'ils ont frappé dans la main, en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi que de tous les sermens de la plupart des Chrétiens. Ils sont de plus très-religieux; je ne les ai jamais vus manger sans avoir fait leur prière à Dieu avant et après le repas. Ils ne levaient jamais la voile sans demander à Dieu, par des exclamations en leur langue, sa bénédiction pour notre voyage.

» Ces Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns, et ont les cheveux noirs : ils sont grands mangeurs, et quand ils ont des provisions ils mangent quatre fois le jour : leur mets ordinaire est de l'orge qu'ils font un peu griller, et qu'ils appellent

kurmatsch; ils la mangent ainsi presque crue, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés avec nous de se contenter de ce que nous pouvions leur donner; mais ils n'étaient point délicats. Je les ai souvent vus mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie qu'ils mangeaient de très-bon appétit.

» Nous n'eûmes, dans tout ce voyage par eau, qu'une seule incommodité à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remède; c'étaient les cousins, dont il y a des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes. Ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes; ils pénètrent avec leur trompe jusque dans la peau, en sucent le sang jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés, et s'envolent ensuite. Si on les laisse faire, ils couvrent entièrement la peau, et causent des douleurs insupportables. On m'a même assuré qu'à Ilimsk, ils tourmentent quelquefois si cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le cousin des bords de l'Yrtis est d'une espèce très-délicate; on ne peut guère le toucher sans l'écraser; et si on l'écrase sur la peau, il y laisse son aiguillon, ce qui rend la douleur encore plus sensible. Sa piqûre fait enfler la peau aux uns, et à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir, est de porter une sorte de bonnet fait en forme de tamis, qui

couvre toute la tête, et qui n'ôte pas entièrement la liberté de la vûe. On met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Russie. Nous employâmes ces deux moyens ; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre. Le premier causait une chaleur incommode qui se faisait sentir à la tête, et devenait bientôt insupportable. L'autre moyen nous parut d'abord sans effet : nos lits étaient assiégés de cousins, et nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Lorsqu'il pleuvait un peu, ou que le temps était couvert, les cousins redoublaient de fureur ; on ne se garantissait les mains et les jambes qu'en mettant des bas et des gants de peau. Les cousins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau que sur les bâtimens, et quelque chose qu'on fasse, on en est toujours couvert. Je risquai un jour d'aller sur le rivage ; je ne puis exprimer tout ce que je souffris : mes mains et mon visage furent aussitôt remplis de petites pustules qui me causaient une démangeaison continuelle : je regagnai vite le bâtiment, et je me soulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous aperçûmes à la fin que les cousins qui nous tourmentaient la nuit ne venaient pas à travers les rideaux, mais qu'ils montaient d'en bas entre les rideaux et le lit. Il était aisé de leur ôter ce passage : nous arrêtâmes les rideaux dans le lit, et nous n'étions plus interrompus dans notre sommeil. Pour pouvoir tenir pendant le jour dans nos cabanes il fallait y faire une fumée continuelle. Le mal était moindre quand il faisait du vent;

il ne fallait alors qu'ouvrir les fenêtres. Les cousins ne supportent pas le vent, et comme il y en avait toujours un peu sur le pont, ils étaient dispersés. Quand il faisait froid, il n'y avait plus de cousins, ils restaient dans les bâtimens attachés aux murs et comme morts ; mais la moindre chaleur les faisait revivre.

» A deux journées de Jamuschewa nous cessâmes notre navigation, et nous montâmes à cheval avec une petite suite : notre chemin traversait directement le steppe, qui est partout fort uni.

» Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à Jamuschewa ; la chaleur était devenue si forte, que nous pensâmes périr ; il faisait à la vérité du vent, mais il était aussi chaud que s'il fût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures ; le sable et la poussière nous ôtaient la vue, et nous arrivâmes très-fatigués à une heure après-midi à Jamuschewa. Là, nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement, que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage. Tout ce qu'on nous servait à table, quand nous prenions nos repas, était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait point de fenêtres, il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille, et c'était par-là que le vent nous charriait ce sable incommode. Il me prit envie de me baigner, et je m'en trouvai bien ; je me sentis tout à la fois rafraîchi et délassé. En rentrant à notre logis, j'entendis le tambour de la forteresse qui donnait le signal du feu. Nous ap-

prîmes qu'il était dans le steppe, et qu'il y faisait du ravage. Le vent chassait la flamme avec violence vers la forteresse. Nous montâmes aux ouvrages des fortifications, et nous vîmes en plusieurs endroits du désert des feux qui répandaient une grande lumière. L'officier qui commandait dans la forteresse n'était pas fort à son aise, car le feu le plus proche n'était pas éloigné de lui de plus de cinq werstes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune, en cas d'accident, une mesure d'eau dans la maison, et quelques hommes furent occupés à creuser des fossés pour empêcher la communication du feu de ce côté-là. Ces précautions furent inutiles : le feu s'éteignit en quelque façon de lui-même. Le steppe ressemble à une terre labourée où il n'y a que du chaume ; l'herbe aride y brûle très-vite. Tout ce qui se trouve combustible brûle de suite et de proche en proche ; mais dans ces steppes, outre les routes fort battues et les lacs, il y a au printemps quantité d'endroits marécageux, et en été, beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi, dans tous ces endroits, le feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin, et s'éteint faute d'aliment. Les incendies des steppes ne sont point rares : nous en avons vu plusieurs, et les habitans des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, et qui, en s'en allant, n'ont pas soin de

l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, et s'attribue au feu du ciel; mais elle a lieu bien plus rarement.

» Le lendemain de notre arrivée à Jamuschewa, nous nous rendîmes, avec peu de suite, au fameux lac salé Jamuschewa, dont la forteresse a pris son nom, et qui en est éloigné de six werstes à l'est. Ce lac est une merveille de la nature; il a neuf werstes de circonférence, et est presque rond; ses bords sont couverts de sel, et le fond est tout rempli de cristaux salins. L'eau en est extrêmement salée; et quand le soleil y donne, tout le lac paraît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit est blanc comme la neige, et se forme tout en cristaux cubiques: il y en a une quantité si prodigieuse, qu'en très-peu de temps on pourrait en charger beaucoup de vaisseaux, et que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité, on en retrouve de nouveau cinq où six jours après. Les provinces de Tobolsk et de Jeniseik en sont abondamment fournies, et ce lac suffirait encore à la fourniture de cinquante provinces semblables. La couronne s'en est réservé le commerce, comme celui de toutes les autres salines. A peu de distance de ce lac, sur une colline assez élevée, est une station de dix hommes, qui sont postés là pour prendre garde que personne, excepté ceux qui sont autorisés par la couronne, n'emporte du sel. Ce sel, au reste, est d'une qualité supérieure; rien n'approche de sa blancheur, et l'on n'en trouve nulle part qui sale aussi bien les viandes ».

Nos voyageurs continuent leur route sur les bords de l'Yrtis, tandis que leurs bâtimens, chargés de provisions, les suivent sur la rivière.

« Le 23 août, nous allâmes à Kolywankagora. C'est au pied de cette montagne qu'on a construit, en 1728, la première fonderie avec un ostrog : on n'en voit plus que les ruines, parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable où elle est aujourd'hui.

» En 1725, quelques paysans fugitifs étant venus s'établir sur l'Obi, apportèrent à un particulier russe, nommé *Demiedow*, plusieurs échantillons de mines de cuivre, qu'ils avaient trouvés dans ces cantons en chassant. Demiedow, ayant obtenu du collége des mines la permission de faire fouiller et de bâtir des fonderies, fit de nouvelles recherches, et construisit la Sawode ou fonderie de Kolywankagora; elle est située dans les montagnes, et a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un rempart de terre et d'un fossé. C'est la résidence des officiers et des travailleurs aux ouvrages des mines. La plupart de ces travailleurs sont des paysans de différens cantons, qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la couronne; c'est pourquoi, après avoir gagné cet argent, ils s'en retournent presque tous chez eux; ce qui ralentit beaucoup le travail des mines. L'entrepreneur, pour y remédier, a établi quelques villages; mais ils fournissent à peine quarante ou cinquante hommes,

lorsqu'il en faudrait au moins huit cents. Il y a pour la sûreté du lieu cent hommes à cheval.

» Le 2 septembre, nous arrivâmes sur les bords de l'Obi ; nous y embarquâmes, sur un gros bâtiment, nos bagages avec nos instrumens et nos ustensiles. L'Obi, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans le pays des Mogols ; ils est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* et *Katuna:* il ne prend le nom d'*Obi* qu'à leur confluent qui se fait à Bisk. C'est depuis cette forteresse que les bords de l'Obi sont habités, et ses rivages sont bordés de quantité de stobodes. Bisk est une forteresse de frontière contre les Kalmouks : on voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là, qu'on n'a pas besoin d'escorte.

» Il faut remarquer, en passant, que la plupart des villages de Sibérie tirent leur nom des paysans qui les ont bâtis : très-peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. A Ulibert, nous étions logés chez le fondateur même du village. Nous lui demandâmes son nom ; il s'appelait *Kolesnikow*, mot russe qui signifie en général un faiseur de roues, et qui désignait particulièrement un faiseur de roues à moulins : en sorte que ce paysan portait le nom de son métier. Cet homme était assez bon railleur ; il s'aperçut bientôt que nous étions étonnés que son village ne s'appelât point de son nom *Kolesnikow*. *Les habitans*, nous dit-il, *sont des coquins trop glorieux pour me faire cet honneur de mon vivant.*

» Le 11, après avoir passé le Tom, sur des ra-

deaux, nous arrivâmes le soir à Kusnetzk, où nous employâmes notre séjour à satisfaire notre curiosité sur les Tartares du pays.

» Le 16, nous allâmes à trois werstes de la ville, dans un village habité par les Tartares Eleuths. Leur religion n'a point de forme certaine, et il paraît qu'ils ne savent guère eux-mêmes ce qu'ils croient : ils rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien simple ; ils se tournent tous les matins vers le soleil levant, et prononcent cette courte prière : *Ne me tue pas.*

» Nous avions appris que plusieurs Tartares, établis sur les rivières de Kondoma et de Mrasa, savaient tirer le fer de la mine par la fonte, et même on n'avait dans ce lieu d'autre fer que celui qui venait de ces Tartares. Cela nous donna l'envie de voir leurs fonderies, qui n'étaient pas fort éloignées. Nous choisîmes la plus prochaine qu'on nous avait indiquée dans le village de Gadœwa, et nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre arrivée, afin qu'ils tinssent tout prêt.

» Nous partîmes dès le matin, et après avoir traversé plusieurs villages russes et tartares, et passé deux fois la Kondoma, nous trouvâmes sur le bord de cette rivière le village de Gadœva. Notre premier soin fut de chercher une fonderie de fer ; mais nous ne remarquions aucun bâtiment d'une apparence différente des autres. On nous conduisit enfin dans une yourte ou maison, et dès l'entrée, nous vîmes d'abord le fourneau de fonte : nous

conçumes même à sa structure que, pour un pareil fourneau, on n'avait pas eu besoin de construire une jurte particulière, et qu'elles pouvaient toutes également être propres à cet usage. Les travaux de la fonte n'empêchaient pas même les ouvriers d'habiter la même yourte. Le fourneau était à l'endroit où l'on fait ordinairement la cuisine, et la terre y était un peu creusée. Le creux, qui, dans toutes les yourtes tartares, sert pour la cuisine, faisait une des principales parties du fourneau. Un chapiteau d'argile ou de terre-glaise, de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui allait en se rétrécissant par en haut, composait, avec un trou creusé dans la terre, tout le fourneau de fonte. Deux Tartares font ici toute la besogne : l'un apporte alternativement du charbon et du minerai pilé, dont il remplit le fourneau; l'autre a soin du feu, et fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. A mesure que les charbons s'affaissent, on fournit de nouvelle matière et de nouveaux charbons ; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minerai; ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minerai, ils en tirent deux de fer, qui paraît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. En une heure et demie nous avions tout vu.

» Pendant qu'on s'occupait à fondre, nous fîmes chercher le kan du lieu pour nous faire voir ses sortiléges, ce qu'ils appellent *faire le kamlat.* Il se fit apporter son tambour magique qui avait la forme

d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de basque; il battait dessus avec une seule baguette. Le kan, tantôt marmottait quelques mots tartares, et tantôt grognait comme un ours; il courait de côté et d'autre, puis s'asseyait, faisait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions de corps, tournant les yeux, les fermant et gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart d'heure, un homme lui ôta le tambour, et le sortilége finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifiait; il répondit que, pour consulter le diable, il fallait s'y prendre de cette manière: que cependant tout ce qu'il avait fait n'était que pour satisfaire notre curiosité et qu'il n'avait pas encore parlé au diable. Par d'autres questions, nous apprîmes que les Tartares ont recours au kan lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absens. Alors le kan se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois gros comme des allumettes; il en met cinq à part et joue avec les autres, les jetant à droite et à gauche avec beaucoup de grimaces et de contorsions, puis il donne la réponse comme il peut. Le kan leur fait accroire que, par ses conjurations, il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident, et en forme d'ours, et lui révèle ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le diable, et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour mieux convaincre ces bonnes gens de son intelligence avec le diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui

demandâmes pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien. Il répondit que ni lui ni les autres Tartares ne savaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux mêmes qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer : qu'au contraire ils étaient obligés de rendre un culte au diable, afin qu'il ne leur fît point de mal, parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire. Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au diable, et brassent souvent de gros tonneaux de bière qu'ils jettent en l'air, ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude et leur frayeur, c'est que leur âme ne soit la proie du diable. Le kan est alors appelé pour battre le tambour, et pour faire leurs conventions avec le diable, en le flattant beaucoup; ils ne savent pas ce que c'est que leur âme, ni où elle va ; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts, ou les brûlent, ou les attachent à un arbre pour servir de proie aux oiseaux.

Les instrumens du labour dont ils se servent, ils les fabriquent eux-mêmes du fer dont on vient de parler. Ces instrumens consistent en un seul outil qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant, et dont le manche fait avec le fer un angle droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs, comme on travaille dans nos jardins avec la houe, et n'entament, en labourant, la terre qu'à la profondeur de

quelques pouces. Pour faire leur farine, ils broient le grain entre deux pierres.

M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique. Le kan en marqua beaucoup de tristesse; et comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour ils seraient tous perdus, ainsi que leur kan. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, et le tambour nous fut remis. Le kan, par une ruse tartare, pour fasciner les yeux de ses gens, et leur diminuer le regret de cette perte, avait ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour.

» Kusnetz est dans un pays autrefois habité par les Tartares qui, se trouvant trop resserrés du côté de la Russie, se sont retirés peu à peu vers la frontière des Kalmouks. Cette ville est située sur le rivage oriental du Tom : elle se divise en trois parties qui font la haute, la moyenne et la basse ville. Les deux premières sont situées sur la plus grande élévation du rivage; la ville basse est dans une plaine qui s'étend de l'autre côté : c'est la plus peuplée des trois. Dans la ville haute, il y a une citadelle de bois qui a une chapelle. La ville moyenne est décorée d'un ostrog, qui contient la maison du waywode et la chancellerie. Le nombre des maisons, dans les trois villes, peut aller environ à cinq cents.

» Les habitans sont paresseux et adonnés à l'oisiveté: on a de la peine à trouver des ouvriers pour de

l'argent. Le Tom est assez poissonneux; cependant on ne trouve point de poisson dans les marchés; on n'y connaît pas non plus le fruit : on n'y trouve que de la viande et du pain. Chacun cultive ici le blé dont il a besoin pour son pain, et l'on peut dire que c'est la seule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à blé sont toutes sur les montagnes, non dans les vallées; et la raison qu'ils en donnent, c'est qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que sur les montagnes. On n'y connaît plus aucune espèce de gibier; des habitans nous assurèrent que, quand on bâtit cette ville, le canton fourmillait de zibelines, d'écureuils, de martres, de cerfs, de biches, d'élans et d'autres animaux; mais qu'ils l'ont abandonné depuis, et qu'ils se sont retirés dans un pays inhabité, comme l'était celui-ci avant la fondation de Kusnetz. La plupart des villes de Sibérie sont assez commerçantes; mais celle-ci n'a aucun commerce.

» Le jour de notre depart fixé, M. Muller prit la route par terre avec notre interprète et un interprète tartare; moi je partis par eau sur le Tom avec le reste de la troupe et un interprète tartare. Malgré les obstacles de la navigation, le froid qui augmentait nous fit redoubler d'activité pour arriver à Tomsk le lendemain. J'y trouvai M. Muller qui y était arrivé dès le premier octobre.

» Les fondemens de cette ville ont été jetés sous le règne du czar Féodor Jwanowitz, vingt ans avant la construction de celle de Kusnetz. Ce n'était d'abord qu'une forteresse pour contenir les peuples du voisi-

nage; mais ayant été soumis peu à peu, ils s'y sont rassemblés et ont formé une ville qui renferme dans son enceinte plus de deux mille maisons; elle est, après Tobolsk, la plus considérable de la Sibérie; un ruisseau, nommé *Uschaika*, la traverse par le milieu et se décharge au nord dans le Tom. On la divise en hause et basse ville. On trouve les marchandises au même prix qu'à Pétersbourg, et tout ce qu'on peut désirer en fourrures non préparées.

» La situation de cette ville la rend plus propre au commerce qu'aucune autre du pays. On y arrive commodément pendant l'été par l'Irtish, l'Obi et le Tom. Par terre, la route de Jeniseik et de toutes les villes de Sibérie, situées plus à l'est et au nord, passe par Tomsk. Non-seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Kalmoukie, mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie, et de la Russie à la Chine, prennent leur route par cette ville; elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un magistrat particulier.

» Les vieux croyans ou non conformistes (*starawierzis*) sont en grand nombre dans cette ville, et l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie. Ils sont tellement attachés aux anciens usages, que, depuis la publication de la défense de porter des barbes, ils aiment mieux payer à la chancellerie cinquante roubles chaque année que de se faire raser. Un homme de notre troupe alla un jour se baigner chez un de ces starawierzis ou roskolschtschikes;

aussitôt qu'il fut sorti, le vieux croyant cassa tous les vases dont il s'était servi, ou qu'il avait seulement touchés.

» Leur indolence est telle, que les bestiaux ayant été attaqués l'année précédente d'une maladie épidémique si considérable, qu'il ne resta que dix vaches et à peine le tiers des chevaux; aucun habitant ne chercha à y apporter du remède, fondés sur ce que leurs ancêtres n'en avaient point employé en pareil cas.

» Pendant notre séjour à Tomsk, nous fîmes connaissance avec un Cosaque assez intelligent, qui avait du goût pour les sciences. Nous fûmes d'autant plus charmés de cette découverte, que nous avions ordre d'établir des correspondances partout où nous le pourrions. Ainsi nous demandâmes à la chancellerie qu'on laissât à cet homme la liberté de faire des observations météorologiques. Nous l'instruisîmes et nous lui laissâmes les instrumens nécessaires, comme nous avions déjà fait à Casan, à Tobolsk et à Jamischewa. Le dessein de l'Académie des sciences était d'obtenir par-là des observations sur la température de la Sibérie, afin de pouvoir calculer à peu près l'élévation du terrain de ce pays au-dessus du niveau de la mer.

» Lorsque l'archevêque de Tomsk arriva dans ces cantons, il fit chercher tous les habitans qu'on pouvait trouver : quelques-uns venaient de bonne volonté; mais le plus grand nombre fut amené par les dragons qu'il avait avec lui. Comme tous ces Tar-

tares demeurent le long du Tschulum, rien n'était plus commode pour le baptême : car ceux qui ne voulaient pas se faire baptiser étaient poussés de force dans la rivière ; lorsqu'ils en sortaient, on leur pendait une croix au cou, et dès lors ils étaient censés baptisés. Pour que ces gens pussent persévérer dans la nouvelle religion, on construisit, dès l'année suivante, une église, à laquelle on attacha un pope russe; mais ces Tartares n'ont pas la moindre connaissance de la religion chrétienne. Ils croient que l'essentiel consiste à faire le signe ordinaire de la croix, à aller à l'église, à faire baptiser leurs enfans, à ne prendre qu'une femme, à faire abstinence de ce qu'ils mangeaient autrefois, comme du cheval, de l'écureuil, et à observer le carême des Russes. Au reste, on ne peut en exiger d'eux davantage, parce que les popes russes, qui devraient les instruire, ignorent leur langue, et ne peuvent s'en faire entendre.

» La petite-vérole faisait alors beaucoup de ravage dans le pays. Cette maladie n'y est point habituelle : dix années se passent quelquefois sans qu'on en soit incommodé; mais quand elle commence, elle dure deux ou trois ans sans interruption.

» La ville de Jeniseik est située sur le rivage gauche ou occidental du Jenisée, qui, en cet endroit, a un werste et demi de largeur. Ce fleuve a sa source dans le pays des Mogols; et après un cours d'environ trois milles werstes, il se décharge dans la mer Glaciale. La ville est plus moderne que Kusnetz : on n'y bâtit

d'abord qu'un ostrog, comme dans la plupart des villes de Sibérie; mais l'avantage de sa situation a contribué à son agrandissement : elle est beaucoup plus longue que large, et a environ six werstes de circonférence. Les bâtimens publics sont la cathédrale, la maison du waywode, la vieille et la nouvelle chancellerie, un arsenal et quelques petites cabanes: le tout est enfermé dans un ostrog, qui reste encore du premier établissement, mais qui est presque tombé en ruine. La ville contient sept cents maisons de particuliers, trois paroisses, deux couvens, dont un de moines et l'autre de religieuses, un magasin à poudre et un autre de munitions de bouche; ces deux magasins sont entourés d'un ostrog particulier. Dans le couvent des moines réside l'archimandrite du lieu. Les habitans sont la plupart des marchands qui pourraient faire un bon commerce; mais l'ivrognerie, la fainéantise et la débauche corrompent tout ».

» Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie, n'est point exagéré; car à la mi-décembre il fut si violent, que l'air même paraissait gelé. Le brouillard ne laissait pas monter la fumée des cheminées. Les moineaux et autres oiseaux, et celui qu'on appelle en latin *pica varia caudata*, tombaient de l'air comme morts et mouraient en effet, si on ne les portait sur-le-champ dans un endroit chaud. Les fenêtres, en dedans de la chambre, en vingt-quatre heures, étaient couvertes de glaces de trois lignes d'épaisseur. Dans le jour, quelque court qu'il fût, il y avait continuellement des parélies;

dans la nuit, des parasélènes et des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit, par la violence du froid, à 120 degrés de la table de division de Fahrenheit, et plus bas par conséquent qu'on l'eût observé jusqu'alors dans la nature.

» Il y a dans le territoire de Jeniseik deux sortes d'Ostiakes, ceux de Narim et de Jenisée; ensuite les Tunguses, qui demeurent sur le Tanguska et sur la rivière de Tschun; et enfin, les Tartares d'Assan, qui habitent les bords de l'Ussolka et de la rivière d'Ona. Les Ostiakes et les Tartares d'Assan vivent dans la plus grande misère; les premiers sont tous baptisés. Il ne restait plus qu'environ une douzaine de ces Tartares, dont à peine deux ou trois savaient leur langue. C'était autrefois une tribu très-considérable. Jusqu'à présent on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les Tunguses à la religion chrétienne. Ils sont assez riches en bestiaux.

» Krasnojarsk est plus moderne que Jeniseik, et c'est de Moscow qu'on est venu la bâtir. Elle est sur la rive gauche du Jenisée; à son extrémité est la rivière de Kastcha, dont une embouchure est au-dessous de la ville.

» Les habitans sont, pour la plus grande partie, des Sluschiwies, qu'on y avait établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des Tartares Kirgis, qui venaient ravager les environs; mais depuis quelques années, ils se sont retirés vers le pays des Kalmouks. Depuis ce temps, les Sluschiwies ont fait des courses sans aucun risque dans les envi-

rons du pays. Ils ont trouvé à travers les steppes un chemin assez droit depuis Krasnojarsk jusqu'à Jakusk et Tomsk, qui est très-commode pour voyager, surtout en été, puisque les eaux et les fourrages s'y trouvent en abondance.

» Les Sluschiwies mènent ici une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux et en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir. Ils les laissent paître sur les steppes; car en hiver même on y voit peu de neige; et quand il y en a, les bestiaux fouillent dans la terre, et en tirent toujours assez de racines et de plantes pourries pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, et qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive ici du blé, et la terre est si fertile, qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives sans le moindre engrais. Quand elle est épuisée, on en choisit une autre qui n'exige pas plus de soins; ce qui convient fort à la paresse des habitans.

Les antiquités qu'on trouve ici ont été tirées des anciens tombeaux, qui sont en grand nombre près d'Abakansk et de Sajansk. On y a autrefois déterré beaucoup d'or, preuve de l'ancienne richesse des Tartares dans le temps de leur puissance. J'ai vu chez le waywode d'aujourd'hui une grande soucoupe et un petit pot, l'un et l'autre d'argent doré. Il y avait sur la soucoupe des figures ciselées, qui ressemblaient à des griffons. On trouve encore assez

souvent des couteaux en cuivre, de petits marteaux de différentes formes, des garnitures d'harnois de chevaux, du bronze ou du métal de cloches, et de l'argent faux de la Chine.

» A Kanskoi-ostrog, nous fîmes chercher quelques Tartares du canton. Ils sont en général assez pauvres : les hommes, aussi-bien que les femmes, sont tout nus sous leurs robes, et n'ont jamais porté de chemise. Ceux d'entre eux qui sont baptisés se distinguent des autres à cet égard; mais ils sont en très-petit nombre; ils ont tous l'air fort malpropre, parce qu'ils ne se lavent jamais; et quand on leur demande la raison de cette négligence, ils répondent que leurs pères ne se sont jamais lavés non plus qu'eux, et qu'ils n'ont pas laissé que de bien vivre. Quand ils veulent se reposer ou dormir, ils se couchent dans leur jurte autour du foyer, dans une posture singulière : ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos, et que leurs jambes sont passées les unes dans les autres. Ainsi, quand un dormeur se retourne d'un autre côté, l'autre se retourne en même temps du côté opposé, pour se trouver toujours adossé et entrelacé de la même manière; ce qui se fait très-prestement de part et d'autre. Ces mêmes Tartares, au lieu de pain, mangent aussi des ognons ou d'autres espèces de plantes, et dédaignent l'agriculture. Leur exercice continuel est la chasse des zibelines, qu'ils font de différentes façons. Quand l'animal ne sait plus de quel côté tourner, il monte sur un arbre fort haut, et les Tar-

tares y mettent aussitôt le feu. L'animal, que la fumée incommode, saute en bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour, et est tué.

» Aux environs de l'ostrog de Balachanskoi habitent un grand nombre de Burætes, qui négligent la culture des terres, et ne vivent que du commerce de leurs bestiaux. Leurs bœufs sont fort estimés. Contre l'usage général, les Bratskis de ce canton exercent un art dans lequel ils ne réussissent pas mal. Ils savent si bien incruster dans le fer l'argent et l'étain, qu'on prendrait ce travail pour de l'ouvrage damasquiné. La plupart des harnois des chevaux, des ceinturons et des autres ustensiles qui en sont susceptibles, sont ornés de ces incrustations.

» Dès les premiers jours de notre arrivée à Ircusk, nous résolûmes d'aller à Selenginskoi par les chemins d'hiver, et de là, de pousser plus loin par les chemins d'été. Mais comme on nous avait représenté ce voyage, tel que nous l'avions projeté, si pénible et si difficile, qu'on ne pouvait le faire qu'à cheval, nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages, et nous en laissâmes une partie. Nous avions en tout trente-sept voitures, et il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste. Conformément à cette règle, la chancellerie d'Irkutzk ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux, sans considérer que la première poste où nous devions en changer était à plus de deux cents werstes. Le sous-statthalter ne voulut jamais écouter nos représentations. Nous déclarâmes

à la chancellerie que nous étions résolus de rester à Ircusk une année entière à ses risques et dépens, si elle ne donnait pas ses ordres pour nous faire fournir un grand nombre de chevaux. On parut d'abord s'en effrayer peu; mais dès le lendemain nous apprîmes que les ordres étaient donnés pour nous satisfaire. Ainsi tout se trouvant prêt pour notre voyage, et nos instrumens étant chargés, nous fîmes partir toute notre suite le 23 avant midi. Le 25, à trois heures du matin, nous arrivâmes à Nikolskaja-Sastawa. Ce qu'on nomme en Sibérie *Sastawa* est un endroit où se lève un droit de péage; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandises qui viennent de la frontière de la Chine, et qui ne peuvent guère prendre une autre route. Comme ces marchandises sont nombreuses, la place de receveur est très-lucrative, et il ne faut guère plus d'un an pour s'enrichir. C'est le statthalter qui dispose de cet emploi; et ceux qui veulent l'obtenir l'achètent à force de présens. Le pot de vin ordinaire est de trois cents roubles. On nous raconta que cette place s'étant trouvée depuis peu vacante, il s'était présenté trois compétiteurs, dont chacun comptait emporter la place; qu'elle avait été promise en effet à chacun d'eux séparément; qu'enfin, ayant obtenu tous trois l'agrément du statthalter, ils avaient payé chacun les trois cents roubles, et s'en étaient fort bien trouvés.

» Arrivés à cette station, nous nous trouvâmes sur le lac Baikal, dont les glaces étaient encore

très-fortes, et pouvaient porter nos traîneaux sans danger. Nous le traversâmes obliquement jusqu'à son bord méridional.

» C'est comme un article de foi chez les peuples de cette contrée de donner le nom de *mer* au lac Baikal, et de ne point l'appeler un *lac*. Cette mer est déshonorée, selon eux, lorsqu'on la rabaisse à la simple dénomination de *lac*, et c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger. Ils croient que cette mer a quelque chose de divin, et par cette raison, ils la nomment de toute ancienneté *Swjatoje-mare*, c'est-à-dire *mer sacrée*.

» Le lac Baikal s'étend fort loin en longueur de l'ouest à l'est. Sur toutes les cartes que nous avions vues jusqu'alors, ses limites à l'orient n'étaient pas marquées, parce que vraisemblablement personne n'avait encore été jusque-là. On estime communément que sa longueur est de cinq cents werstes. Sa largeur, du nord au sud en ligne droite, n'est guère que de vingt-cinq à trente werstes, et dans quelques endroits, elle n'en excède pas quinze. Il est environné de hautes montagnes, sur lesquelles cependant, lorsque nous y passâmes, il y avait très-peu de neige. Une autre particularité de ce lac, c'est qu'il ne se prend que vers Noël, et qu'il ne dégèle qu'au commencement de mai. De là nous marchâmes quelque temps sur un bras de la rivière de Selenga, où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes, et nous vînmes le même jour au soir à Kanskoi-ostrog, situé sur le ruisseau de Kabana.

» Ici nous commençâmes à nous apercevoir de la disette ou de la cherté des vivres, qu'on a plus de peine à se procurer que dans tout ce que nous avions déjà parcouru de la Sibérie. Quoiqu'il y ait des terres labourées et de bons pâturages, les gens du pays sont dans l'habitude de ne vouloir rien vendre qu'à un prix exorbitant. On nous demanda cinquante copeks pour un poulet. Nous voulions acheter un veau ; il n'y eut pas moyen d'en avoir : on nous dit que, si l'on se défaisait du veau, la vache ne donnerait plus de lait : c'est le langage que les paysans tiennent dans toute la Sibérie. Si le veau vient à mourir ou à être vendu, voici ce qu'on fait pour tromper la vache : on empaille la peau d'un veau, et quand on veut avoir du lait de la mère, on lui montre cette effigie ; elle en donne alors, et non autrement.

» Partis de là, nous vîmes deux chaînes de montagnes entre lesquelles il fallut passer, et que le Selenga traverse. Nous fîmes encore, pendant deux ou trois jours, une marche assez pénible, partie à travers des montagnes, partie sur le Selenga, partie dans les steppes arides, la difficulté d'avoir des chevaux, renaissant à chaque station par la mauvaise volonté des gens du pays.

» Arrivés à Selinginskoi, nous fîmes bientôt nos dispositions pour le voyage que nous voulions faire à la frontière de la Chine, telle qu'elle fut réglée en 1727 par le commissaire impérial, le comte Sawa Wladislawitz Ragusinski. Cette frontière était

autrefois reculée jusqu'à la rivière de Bura, qui est environ à huit werstes au sud : c'était au-delà de cette rivière que les Chinois recevaient les ambassadeurs de Russie. Or, il est certain que cette frontière était beaucoup plus avantageuse aux Russes que la nouvelle qui est arbitraire et tirée par le Steppe à travers des montagnes, où l'on ne voit d'autres limites que des pierres élevées appelées *majakes*, et marquées de quelque chiffre. Deux slobodes, l'une russe, l'autre chinoise, sont établies sur cette frontière, dans le terrain le plus aride, puisque c'est un misérable steppe qui ne produit rien; de sorte qu'on n'y trouve point de quoi nourrir ni abreuver les chevaux. Aussi tout y est d'une cherté extraordinaire.

» Les slobodes sont bâties depuis 1727. La slobode russe est au nord, et l'autre au midi : elles ne sont qu'à cent vingt brasses l'une de l'autre. Entre les deux stations, mais plus près de la slobode chinoise, on voit deux colonnes de bois élevées d'environ une brasse et demie sur celle qui est en-deçà; on lit en caractère russe : *Slobode du commerce de la frontière russe;* sur l'autre, qui n'en est éloignée que d'une brasse, on voit quelques caractères chinois.

» Entre les deux slobodes, dans les montagnes, il y a des gardes posées pour empêcher de part et d'autre que personne ne viole les frontières.

» Quant au commerce qui se fait ici, les marchands russes y ont du drap, de la toile, des cuirs de Russie,

de la vaisselle d'étain, et toutes sortes de pelleteries qu'ils vendent en cachette. Les Chinois, que les Russes appellent *naimantschins*, marchands, y apportent différentes soieries, telles que des damas de toute espèce, des satins de toute qualité, du chagrin, des gazes, des crêpes, une sorte d'étoffe de soie, sur laquelle sont collés des fils d'or, à l'usage des ecclésiastiques et des comédiens; des cotonnades de diverses sortes, des toiles, du velours, du tabac de la Chine, de la porcelaine, du thé, du sucre en poudre, du sucre candi, du gingembre confit, des écorces d'oranges confites, de l'anis étoilé, des pipes à fumer, des fleurs artificielles de papier et de soie, des aiguilles à trous ronds, des poupées d'étoffe de soie et de porcelaine, des peignes de bois, toutes sortes de babioles pour les Bratskis et les Tanguses; de Zunzoing, que nous nommons *Gensing*, des bibles chinoises, imprimées sur étoffe de soie, et d'autres garnies d'ivoire, des ceinturons de soie, des rasoirs, des perles, de l'eau-de-vie, de la farine, du froment, du poivre, des couteaux et des fourchettes; des habits chinois, des éventails, etc.

» Voilà les marchandises qui forment le commerce de cette frontière, et l'on voit que les marchandises chinoises excèdent de beaucoup celles des Russes. L'intelligence de ceux-ci cède encore à la sagacité des Chinois; car les derniers, sachant que les marchands russes qui font le voyage de la frontière ne cherchent qu'à se débarrasser de leurs marchandises, pour pouvoir s'en retourner promptement,

attendent qu'ils commencent à s'ennuyer, et les amènent par leur lenteur à se défaire de leurs marchandises aux prix qu'ils ont résolu d'y mettre. Je voulus obtenir des Chinois quelques-uns de leurs médicamens, et je n'ai jamais pu m'en procurer. On ne peut pas non plus, quelques questions qu'on leur fasse, tirer d'eux les moindres lumières sur leur pays. Les Chinois qui viennent à Kjachta sont de la plus vile condition : ils ne connaissent que leur commerce; et du reste, ce sont des paysans grossiers. Ils ont à leur tête une espèce de facteur envoyé du collége des affaires étrangères de Pékin; il est changé tous les deux ans. Il discute non-seulement toutes les contestations des Chinois, mais encore celles qui surviennent entre eux et les marchands russes; et dans le dernier cas, il agit de concert avec le commissaire de Russie.

» La ville de Selinginsk, bâtie en 1666, est située sur la rive orientale du Selenga; ce ne fut d'abord qu'un simple ostrog, selon l'usage du pays. Environ vingt ans après, on construisit la forteresse qui subsiste encore, et ce lieu lui doit son accroissement. La ville s'étend le long de la rivière, et a environ deux werstes de longueur, mais elle est étroite. La manière de vivre des habitans diffère peu de celle des Bratskis. Ils mangent tranquillement ce qu'ils trouvent, et prennent surtout beaucoup de thé. Trop paresseux pour ramasser un peu de fourrage qui nourrisse leurs bestiaux, ils les laissent courir l'hiver et l'été, pour chercher à paître où ils peuvent. Il y

a dans la ville quelques boutiques, mais où l'on ne trouve presque rien; ils aiment mieux rester couchés derrière leurs poêles pendant cinquante-une semaines que de se donner la moindre peine pour gagner quelque chose. Enfin, la cinquante-deuxième, ils vont à Kjachta, et ce qu'ils y gagnent leur suffit pour vivre pendant l'année entière.

» La ville d'Irkutzk, bâtie vers l'an 1661, est, après Tobolsk et Tomsk, une des plus grandes villes de la Sibérie. Elle est située sur la rive orientale de l'Angara, dans une belle plaine, vis-à-vis de l'embouchure de l'Irkutzk, d'où elle tire son nom. Il y a plus de neuf cents maisons assez bien construites, et dont le plus grand nombre contient, outre la chambre du poêle et celle du bain, une chambre sans fumée, où se tient la famille; mais toutes ces maisons sont de bois. Le comte Sawa Wladislawitz a fait entourer cette ville, comme les autres de ce district, de palissades en carré, excepté du côté de la rivière, qui est fortifiée par la nature.

La ville d'Irkutzk a un gouverneur auquel toute la province est soumise. De lui dépendent les waywodes de Selenginsk, de Nertschinsk, d'Ilimsk, de Jakutzk, et les commandans d'Ochotzk et de Kamtchatka. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du statthalter de Tobolsk, dont il est dépendant; et les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont guère à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des waywodes qui lui sont soumis;

mais il ne craint pas aisément qu'on lui fasse des affaires, attendu le grand éloignement de Tobolsk.

Irkutzk a un évêque qui ne siége pas, mais dont la résidence est dans un couvent bâti à cinq werstes de distance au côté occidental de l'Angara. On devait lui bâtir incessamment une maison dans la ville. C'est de cet évêque que dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'Irkutzk, tout le clergé séculier et régulier.

» La police est assez bien observée dans cette ville. Toutes les grandes rues ont des chevaux de frise et des gardes de nuit. Les officiers de la police font la patrouille pendant la nuit; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues, et visitent de temps en temps les maisons suspectes. Cependant il arrive souvent que les cabarets sont, pendant la nuit, pleins de monde, contre les ordonnances expresses publiées par toute la Russie.

» Les environs d'Irkutzk sont agréables, quoique montagneux. Il y a surtout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de blé dans le district de cette ville : tout celui qui s'y consomme est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la rivière d'Irkutzk, et sur la Komda, et du territoire d'Ilimsk. Le gibier n'y manque pas; on y trouve des élans, des cerfs, des sangliers et autres bêtes fauves. En volaille et volatille, il y a des poules et des coqs, des poules de bruyère, des perdrix, des francolins, des gelinottes, etc. L'Angara

n'est pas fort poissonneux ; mais le lac Baikal y supplée abondamment. A l'égard des marchandises étrangères, celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus chères qu'à Kjachta, et toutes en général y sont quelquefois, surtout au printemps, dès que les eaux sont dégelées, à presque aussi bon compte qu'à Moscow et à Pétersbourg. Le commerce de la Chine attire ici des marchands de toutes les villes de Russie ; ils y viennent au commencement ou au milieu de l'hiver, et commercent pendant toute cette saison avec les Chinois. Si, dans cet espace de temps, ils n'ont pu tout vendre, comme ils sont obligés de s'en retourner aussitôt que les rivières sont navigables, ils se défont promptement de leurs marchandises, et les donnent quelquefois à meilleur compte qu'on ne les trouve à Moscow et à Pétersbourg. Ce qui les presse encore de vendre, c'est qu'à leur retour en Russie ils ont besoin d'argent pour payer les péages et les mariniers qui conduisent leurs bateaux. Ainsi, dans la nécessité de faire de l'argent à quelque prix que ce soit, les marchandises qu'ils n'ont pas vendues aux Chinois, ils les laissent ordinairement à des commissionnaires de cette ville qui les débitent comme ils peuvent en boutique. Quelques-uns d'entre eux cependant, vont jusqu'à Jakutzk avec les marchandises qu'ils ont prises en échange des Chinois, et cherchent à les y placer. De cette façon, un marchand russe fait quelquefois un très-long voyage avant de retourner chez lui; il part au printemps de Moscow, arrive dans l'été à la foire de Ma-

kari, et au commencement de l'année suivante à celle d'Irbit. Dans la première, il cherche à troquer quelques-unes de ses marchandises contre d'autres, dont il puisse tirer un meilleur parti à Irbit. Là, au contraire, il porte ses vues sur le commerce de la Chine. Quand il lui reste une espèce de marchandise qu'il ne peut pas débiter avantageusement à Irbit, il cherche à s'en débarrasser pendant l'hiver à Tobolsk. Il part de cette ville dans le printemps, parcourt toute la Sibérie, et arrive en automne à Irkutzk, ou, si les glaces ne lui permettent pas d'aller si loin, il ne manque pas de s'y rendre au commencement de l'hiver. Il va pour lors à Kjachta, et le printemps à Jakutzk; de là il tâche, en s'en retournant, de s'avancer de six à sept cent werstes pendant que les eaux sont encore ouvertes, et il pousse en traîneau droit à Kjachta, où il travaille à se défaire de ses marchandises de Jakutzk; il revient au printemps à Irkutzk, et arrive en automne à Tobolsk. L'hiver et l'été suivans il visite les foires d'Irbit et de Makari. Enfin, après quatre ans et demi de courses, il reprend la route de Moscow : or, pour peu qu'il entende le commerce, ou qu'il soit aidé de quelque bonheur, il doit dans cet espace de temps gagner pour le moins trois cents pour cent.

» La ville d'Ilimsk est située sur le rivage septentrional de l'Ilim, large en cet endroit de quarante à cinquante brasses, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'orient à l'occident, et si étroite, qu'en y comprenant la rivière,

elle n'a pas cent brasses de largeur : sa longueur est à peu près d'un werste.

» Toutes les maisons des habitans sont très-misérables ; il ne faut pas s'en étonner, c'est le pays de la paresse : on n'y fait presque autre chose que boire et dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des piéges aux petits animaux, à creuser des fosses pour attraper les gros, et à jeter du sublimé aux renards ; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs pères leur ont laissé, et se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre : ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, et quelquefois des Tunguses, qu'ils frustrent ordinairement de leur salaire.

» Les Tunguses, pendant l'hiver, ne vivent que de leur chasse, et c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitation. Les rennes leur servent alors de bêtes de charge ou d'attelage pour tirer un léger traîneau. Ils leur mettent sur le dos une espèce de selle formée avec deux petites planches étroites, longues d'un pied et demi ; ils y attachent leurs ustensiles, ou font monter dessus les enfans et les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes, mais ils vont fort vite. Leur bride consiste en une sangle qui passe sur le cou de l'animal, et quelque profonde que soit la neige il passe par-dessus sans jamais enfoncer : ce qui provient en partie de ce que le renne en marchant élargit considérablement la sole de ses pieds, en partie de ce qu'il tient cette sole

élevée par-devant, et ne touche point la neige à plat. Si les rennes ne suffisent pas pour porter tous les ustensiles, le Tunguse s'attèle lui-même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où ils ont résolu de se fixer pour quelque temps, après avoir dressé la jurte, ils chassent aussitôt dans les environs en courant sur leurs larges patins. Lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier, ils passent avec leur famille dans un autre canton, et ils continuent cette façon de vivre pendant tout l'hiver. Le meilleur temps pour la chasse est depuis le commencement de l'année jusque vers le mois de mars, parce qu'alors il tombe peu de neige, et que les traces des animaux y restent plus long-temps. En été et en automne, ils se nourrissent presque uniquement de poisson, et dressent alors pour cet effet leurs jurtes sur le bord des rivières.

» Les Tunguses se construisent eux-mêmes des barques fort étroites à proportion de leur longueur, et dont les deux bouts finissent en pointe ; leurs plus grosses barques ont à peine trois brasses et demie de longueur, et un *arschin* dans leur plus grande largeur, qui est le milieu ; les petites barques sont longues d'environ une brasse, et ont six *werschoks* (1) de largeur. Elles sont faites d'écorce de bouleau cousue ; et pour qu'elles ne prennent point l'eau, les coutures et tous les endroits où se trouvent des fentes

(1) Un werschok est la seizième partie d'un arschin, l'arschin est une mesure de trois pieds de France.

et des ouvertures, sont enduits d'une sorte de goudron : elles sont de plus bordées par en haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneaux : d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque, et coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur, en sorte que par leur position ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis, et les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tunguses remontent et descendent les rivières dans ces barques avec une rapidité étonnante : quand une rivière fait un grand détour, ou qu'ils ont envie de passer dans une rivière voisine, ils mettent la barque sur leurs épaules, et la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rembarquer. Autant la barque porte d'hommes, autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts ; car on rame et on gouverne en même temps, et par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

» Les Tunguses d'Ilimsk sont presque tous pauvres ; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes, et ceux qui en ont cinquante sont regardés comme très-riches, parce que ces animaux forment toutes leurs richesses. Leur habillement est simple ; ils portent en tout temps sur leur peau une pelisse de peau de renne, dont le poil est tourné en dehors, et qui descend un peu plus bas que les genoux : cette pelisse se ferme par-devant avec des courroies. Les femmes en ont de semblables, mais la fourrure est tournée

en dedans. Quand elles veulent se parer, elles portent de plus une soubreveste de peau de daim, le poil tourné en dehors, qui ne descend que jusque aux hanches, et est ouverte sur la poitrine.

» Leur religion permet la polygamie, mais leur pauvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à la fois. Ils ont des idoles de bois, et leur adressent soir et matin des prières pour en obtenir une chasse ou une pêche abondante; c'est à quoi se bornent presque tous leurs vœux. Ils sacrifient au diable le premier animal qu'ils ont tué à la chasse, et sur le lieu même; ce qu'ils font de cette manière : ils dévorent la viande, gardent la peau pour leur usage, et n'exposent que les os tout secs sur un poteau, pour la part du diable; c'est du moins n'être pas trop dupe, et traiter le démon comme il le mérite. Si la chasse est heureuse, les chasseurs, de retour à l'yourte, en font des remercîmens à l'idole, le caressent beaucoup et lui font goûter du sang des animaux qu'ils ont tués. Si la chasse, au contraire, n'a pas bien réussi, ils s'en prennent à l'idole, et la jettent de dépit d'un coin de l'yourte à l'autre. Quelquefois on la met en pénitence, et l'on est un certain temps sans lui rendre aucune sorte de culte, sans lui marquer aucun respect; ou quand on est bien piqué contre elle, on la porte à l'eau pour la noyer.

» Les Tunguses ont une façon de prendre les muscs et les daims. Quand les petits de ces animaux sont égarés, ils ont un cri particulier pour appeler leurs mères : cette découverte faite par les Tungu-

ses, leur donne la facilité de prendre ces animaux, ce qu'ils font toujours dans l'été. Ils ne font que plier un morceau d'écorce de bouleau avec lequel ils imitent le cri des jeunes muscs et des petits daims, et le mères accourant à ces cris, ils les tuent sans peine à coups de flèches.

» On voit rarement des pierres figurées dans la Sibérie; je ne sais si c'est parce qu'on n'a pas assez fouillé les montagnes, ou si en effet il n'y en a point. Je lis dans Witzen qu'on rencontre sur la Tura, quelques glossopètres pétrifiées; mais je n'en ai jamais entendu parler dans toute la Sibérie. Il est vrai que, quand nous y arrivâmes, et surtout au commencement, les habitans eurent grand soin de nous cacher tout ce qu'ils croyaient pouvoir exciter notre curiosité; mais nous trouvions de temps en temps quelques officiers qui se faisaient un plaisir de nous instruire de tout; et les entretiens familiers que nous avons eus depuis avec des nationaux de toute espèce nous ont mis au fait de bien des choses; ou plutôt ne nous ont laissé presque rien ignorer de vraiment curieux. Excepté des pétoncles, dont la matière intérieure était sélénitique, et qui étaient blanchâtres en dehors, je n'ai rien vu de remarquable en ce genre dans la Sibérie, qu'une grosse corne d'ammon qui me fut donnée à Jeniseik par un colonel de Cosaques; il me dit qu'elle avait été trouvée par un Cosaque du pays, sur la rive droite du Jénisée, dans une montagne.

» La manière dont se fait la chasse des zibelines

a quelques circonstances singulières. Il se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent : avant de partir pour la chasse, ils font vœu d'offrir à l'église une certaine portion de leurs prises : ils choisissent entre eux un chef à qui toute la compagnie est tenue d'obéir ; ce chef est appelé *peredowschick*, c'est-à-dire conducteur, et ils lui portent un si grand respect, qu'ils s'imposent eux-mêmes les lois les plus sévères pour ne point s'écarter de ses ordres. Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur, celui-ci le réprimande de paroles : il est même en droit de lui donner des coups de bâton, et ce châtiment se nomme, ainsi que la simple réprimande, une *leçon* (*utschenie*). Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant leurs repas; il est obligé de se tenir debout, et de faire tout ce que les autres lui commandent. Il faut qu'il allume le poêle de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois, et fasse enfin tout le ménage. Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement et debout, tandis que les autres mangent assis.

» Dès qu'on a pris une zibeline, il faut la serrer sur-le-champ sans la regarder ; car ils s'imaginent que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on a prise, c'est la gâter. Un ancien chasseur poussait si

loin cette superstition, qu'il disait qu'une des principales causes qui faisaient manquer la chasse des zibelines, c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivans à Moscow, parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares; ce qui n'était point du goût des zibelines. Une autre raison de leur disette, c'était, selon lui, que le monde était devenu beaucoup plus mauvais, et qu'il y avait souvent dans leurs sociétés des chasseurs qui cachaient leurs prises, ce que les zibelines ne pouvaient encore souffrir.

» Les habitans du district de Kirenga et des bords du Léna, hommes et animaux, comme les bœufs, les vaches, sont sujets aux goîtres. On croit ici communément que les goîtres sont héréditaires, et que les enfans naissent avec ces sortes d'excroissances, ou du moins en apportent le germe; mais ce sentiment n'est pas général: il n'est pas adopté surtout par ceux qui ont des goîtres et qui cherchent à se marier.

» A l'occasion de quelques déserteurs de notre troupe, qu'avait effrayés l'expédition au Kamtchatka, et qui nous abandonnèrent, j'appris une superstition des Sibériens que j'ignorais. Lorsqu'on ouvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs que l'on avait arrêtés, on y trouva entre autres choses un petit paquet rempli de terre. Je demandai ce que c'était: on me dit que les voyageurs qui passaient de leurs pays dans un autre étaient dans l'usage d'emporter de la terre ou du sable de leur sol natal, et que partout

où ils se trouvaient, ils en mêlaient un peu dans de l'eau qu'ils buvaient sous un ciel étranger; que cette précaution les préservait de toutes sortes de maladies, et que son principal effet était de les garantir de celles du pays. En même temps on m'assura que cette superstition ne venait originairement pas de Sibérie, mais qu'elle était établie depuis un temps immémorial parmi les Russes mêmes.

» Sur les bords du Witim, j'eus envie de visiter dès ce jour même les mines de talc qui étaient dans le voisinage, et toute ma compagnie ayant la même curiosité que moi, nous nous mîmes en route : nous ne vîmes pourtant point de mines, mais seulement quelques ouvertures faites dans un rocher qui s'élevait du ruisseau, et où l'on ne travaillait que depuis trois semaines. Le talc qui paraissait dans le roc se trouve dans une pierre grise mi-partie de quartz jaune pâle. Il ne s'étend pas par veines ; il est dispersé par morceaux de différens diamètres et plats, quelquefois entiers, et quelquefois fendus par des veines qui les traversent.

» Ce n'est qu'à l'an 1705 qu'on peut rapporter les premières recherches du talc faites sur le Witim; comme il fut trouvé d'une qualité supérieure, les mines les plus célèbres, exploitées jusqu'alors sur d'autres rivières, furent entièrement négligées. Cependant l'exploitation des meilleures mines de Witim ne dure pas long-temps, soit que la génération du talc ait besoin de l'effet de l'air, et qu'il s'en trouve peu dans la profondeur de la mine, soit qu'il de-

vienne trop pénible à des gens qui n'ont que des marteaux, des ciseaux, et d'autres ferremens pour rompre le roc, de pénétrer plus avant. Le talc le plus estimé est celui qui est transparent comme de l'eau claire; celui qui tire sur le verdâtre n'a pas, à beaucoup près, la même valeur. On considère aussi principalement la grandeur des tables : on en a trouvé de considérables, et qui avaient près de deux aunes en carré; mais celles-ci sont très-rares. Les tables de trois quarts ou d'une aune sont déjà très-chères, et se payent sur le lieu un ou deux roubles la livre. Le plus commun est d'un quart d'aune; il coûte huit à dix roubles le pud. La préparation du talc consiste à le fendre par lames, avec un couteau mince à deux tranchans; en faisant glisser le fer entre les lames, le talc se fend comme on veut. On s'en sert dans toute la Sibérie, au lieu de vitres, pour les fenêtres et les lanternes. Il n'est point de verre plus clair et plus net que le bon talc. Dans les villages de la Russie, et même dans un grand nombre de petites villes, on l'emploie au même usage. La marine russe en fait une grande consommation; tous les vitrages des vaisseaux sont de talc, parce qu'outre sa transparence, il n'est pas cassant, et qu'il résiste aux plus fortes secousses du canon. Cependant il est sujet à s'altérer : quand il est long-temps exposé à l'air, il s'y forme peu à peu des taches qui le rendent opaque, ou la poussière s'y attache, et il est assez difficile d'en ôter l'impression de la fumée sans altérer sa substance.

» Les Jakutes supposent deux êtres souverains, l'un cause de tout bien, et l'autre du mal. Chacun de ces êtres a sa famille. Plusieurs diables, selon eux, ont femmes et enfans. Tel ordre de diables fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, etc. Certains démons habitent les nuées, et d'autres fort avant dans la terre. Il en est de même de leurs dieux : les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protégent les hommes, etc., mais ils résident tous fort haut dans les airs.

» Un endroit du Léna, fort célèbre par une suite de montagnes placées sur la rive gauche du fleuve, qui forment comme des espèces de colonnes élevées dans des directions différentes, attire l'attention de tous les voyageurs. On l'appelle *Stolbi*. Je fis arrêter notre bâtiment à deux werstes au-dessous de l'endroit où commence cette colonnade de montagnes, tant pour les voir de près que pour examiner la mine de fer qu'on y exploitait depuis l'année précédente pour la compagnie de Kamtchatka. Ces montagnes colonniformes font un spectacle aussi singulier que curieux. Depuis leur pied jusqu'à leur sommet, de grandes pièces de rochers s'élèvent les unes en forme de colonnes rondes, d'autres comme des cheminées carrées, d'autres encore comme de grands murs de pierre, de la hauteur de dix à quinze brasses : on s'imaginerait voir les ruines d'une grande ville. Plus on en est éloigné, plus le coup-d'œil est beau, parce que les pièces de rochers, placées les unes derrière

les autres, prennent toutes sortes de formes, selon le point de vue d'où on les regarde. Les arbres qui se trouvent entre leurs intervalles augmentent encore la beauté du coup-d'œil. Ces montagnes occupent une étendue de trente-cinq werstes; elles diminuent par gradation, et se perdent enfin tout-à-fait. La pierre dont les colonnes sont formées est en partie sablonneuse, et de toutes sortes de couleurs, et en partie d'un marbre rouge agréablement varié. Enfin, à une certaine distance, ces montagnes pyramidales ou colonniformes, représentent exactement tout ce qui compose la perspective des villes, tours, clochers, péristyles, et autres édifices. Entre les rochers, ainsi figurés en colonnes, on trouve épars un bon minerai de fer, et l'on voit au pied de la montagne où commence la perspective deux cabanes construites avec des broussailles en forme d'yourte, où les ouvriers se retirent la nuit et les jours de fête. Je me rendis à cette montagne, dont la hauteur est d'environ trois quarts de werste, et j'y trouvai les ouvriers travaillant : je n'avais encore vu nulle part exploiter si lestement une mine.

» Le minerai est presque toujours mêlé avec une terre ferrugineuse, jaune ou rouge, et on l'exploite simplement avec des pelles. Huit à dix ouvriers sont en état de ramasser quatre à cinq cents pieds de minerai dans un jour. On le jette dans une caisse de bois, et quand elle est pleine, on la couvre de plusieurs gros morceaux de bois, et l'on y met le feu. Quand le tout est brûlé, le minerai se trouve suffi-

samment rôti, et l'on en remplit des sacs de cuir. Chacun de ces sacs a une sangle, par laquelle un homme l'attache à son dos, et il descend ainsi la montagne en courant avec une vitesse étonnante : un long bâton qui pend à la sangle lui sert à se retenir lorsqu'il rencontre un endroit glissant. La descente de la montagne est une affaire de quatre minutes; aussi chaque porteur la monte-t-il et la descend-il huit à dix fois par jour.

» Notre troupe académique se réunit à Jakutzk, en septembre. L'hiver avançait. Le 19 septembre, le Léna commença à charrier de la glace, et elle augmenta tellement de jour en jour jusqu'au 28 du même mois, que le fleuve en fut entièrement couvert le lendemain : on le passait partout en traineaux. La glace devint si épaisse en peu de jours, que l'on pouvait en tirer des morceaux considérables pour l'usage des habitans; car on fait ici de la glace unie un usage dont on n'a point d'idée ailleurs; elle sert à calfeutrer les maisons. Pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut, elles ne sauraient suffisamment garantir les chambres du froid extérieur. Les caves mêmes dans lesquelles on garde la boisson, comme bière, hydromel, vin, etc., ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires, comme par de bonnes portes, par du fumier de cheval, etc. C'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénètre dans les habitations. On coupe de la glace bien nette, et dans

laquelle il n'y ait point d'ordure : on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres et des ouvertures, et on les y applique par dehors, comme on fait ailleurs de doubles châssis de verre. Pour qu'ils tiennent, on ne fait qu'y verser de l'eau, qui, en se gelant, les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière : lorsqu'il y a du soleil, on voit aussi clair qu'à travers des chassis de verre; et quelque vent qu'il fasse au-dehors, le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés, dont les maisons ont des fenêtres, appliquent les vitraux de glace par dedans, et par-là ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gèle pas non plus dans les caves, quand leurs ouvertures ou soupiraux sont garnis de ces sortes de chassis. Ceux même qui n'ont point d'autres vitraux que ces fenêtres de glace s'en trouvent fort bien, pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poêle est fermé : cependant les nationaux ne prennent guère cette précaution.

» La ville de Jakutzk est située dans une plaine sur la rive gauche du Léna, qui se jette à deux cents lieues plus loin dans la mer Glaciale. L'hiver y est ordinairement très-rude, mais les forêts qui sont au-dessus et au-dessous de la ville fournissent suffisamment de bois.

» Quant à la végétation des grains, le climat n'y paraît pas propre. Il est vrai que le couvent de la basse ville a ensemencé autrefois quelques terrains d'orge,

qui, dans certaines années, a mûri; mais comme elle manquait dans d'autres temps, cette culture est abandonnée. Je n'ai point entendu dire qu'outre l'orge, aucun autre grain soit parvenu à sa pleine maturité; mais c'est la qualité du climat plutôt que celle du sol qui s'oppose au succès des grains, car le terrain est noir et gras; il s'y trouve même de temps en temps des champs garnis de bouleaux clair-semés, ce qu'on regarde en Sibérie comme la marque d'une bonne terre labourable. Après tout, que peut produire la terre, quelque bonne qu'elle soit, lorsqu'elle manque de chaleur? Et quelle chaleur peut-elle avoir, quand à la fin de juin elle est encore gelée à la profondeur de trois pieds, ou même plus?

» Quoique dans les environs de Jakutzk il y ait encore quelques montagnes, on y trouve peu ou point de sources, et c'est vraisemblablement parce que la terre est gelée à une certaine profondeur.

» Le séjour de toutes les personnes réunies à Jakzutk, pour le voyage de Kamtchatka, rendait cette ville fort active, et nous n'y fûmes point désœuvrés: la briéveté des jours dans un climat rigoureux, sous la latitude de 62 degrés 2 secondes, n'encourageait pas beaucoup au travail. Il faisait à peine jour à neuf heures du matin. Quand il s'élevait un certain vent qui faisait tomber une poussière de neige, on ne pouvait rester sans lumière aux plus belles heures de la journée, et par un temps serein on voyait déjà les étoiles avant deux heures après-midi. La plupart des habitans profitent de ce temps oiseux pour dor-

mir : à peine sont-ils levés pour manger, qu'ils se recouchent encore, et quand le jour est tout-à-fait sombre, souvent ils ne se réveillent point. Nous étions bien prévenus du danger qu'il y avait à s'abandonner au sommeil, et du risque que l'on courait de gagner le scorbut : nous nous arrangeâmes en conséquence, et nous partagions notre temps entre le travail et la dissipation, sans en donner beaucoup au sommeil. Je m'amusais beaucoup d'une sorte de marmottes très-communes dans le pays, et que les Russes nomment *jewraschka*. Ce joli petit animal se trouve dans les champs aux environs de Jakutzk, et jusque dans les caves et dans les greniers, aussi-bien dans ceux qui sont creusés sous terre que dans ceux qui sont au haut des maisons; car il est bon de remarquer que, dans tout le district de Jakutzk, il y a autant de greniers à blé sous terre qu'au-dessus, parce que dans les premiers les grains sont à l'abri de l'humidité et des insectes. Tout ce qui est sous la surface de la terre, à la profondeur de deux pieds, y gelant presqu'en toute saison, ni l'humidité ni les insectes n'y pénètrent guère. Les marmottes des champs restent dans des souterrains qu'elles se creusent, et dorment pendant tout l'hiver; mais celles qui sont friandes de blé et de légumes, sont en mouvement l'hiver et l'été pour chercher partout leur nourriture. Lorsqu'on prend cet animal et qu'on l'irrite, il mord très-fort, et rend un son clair comme la marmotte ordinaire. Quand on lui donne à manger, il se tient assis sur les pattes de derrière et mange avec

celles de devant. Ces animaux s'accouplent dans les mois d'avril et de mai, et font depuis cinq jusqu'à huit petits. On trouve en différens endroits de la Sibérie de véritables marmottes, mais qui different, selon les lieux, tant de grosseur que de couleur. Les Russes et les Tartares les nomment *suroks*.

» L'hiver de cette année fut très-doux, relativement au climat; cependant on éprouva de temps en temps des froids excessifs. J'en pensai porter de tristes marques un jour que je courus en traîneau pendant l'espace d'une demi-lieue avec quelques personnes. Nous sortions d'auprès d'un poêle bien chaud; nous étions bien garnis de pelisses; nous n'avions mis que six minutes à faire le trajet: nous trouvâmes en arrivant une chambre bien chaude, et nous avions tous le nez gelé.

» Un homme qui a fait beaucoup d'observations de physique, principalement sur le baromètre, m'écrivit un jour que le mercure du lieu était gelé. Je me rendis chez lui sur-le-champ pour voir cette merveille qui me paraissait incroyable. Sa maison était plus éloignée de la mienne que celle où j'avais pensé laisser mon nez; cependant le froid ne me fit pas tant d'impression: ce qui d'abord me fit douter de la congélation qu'on m'annonçait. A mon arrivée, je vis en effet que le mercure n'était pas réuni, mais divisé en plusieurs petits cylindres qui paraissaient compactes, et je remarquai entre les globules du vif-argent de petites parcelles de glace. Il me vint aussitôt dans l'esprit que le mercure ayant été lavé avec

dû vinaigre et du sel, comme on fait ordinairement pour le nettoyer, ces gouttes glacées pouvaient provenir de ce qu'il n'avait pas été bien essuyé. Le maître du baromètre m'avoua que le mercure avait été lavé avec du vinaigre, mais que, pour cette circonstance, s'il avait été bien ou mal essuyé, il n'en savait rien. Sur mon observation, le mercure fut ôté du baromètre, et si bien essuyé, qu'étant remis dans son tube par un froid bien plus considérable, on n'y vit plus la plus petite parcelle de glace. Depuis, pendant la continuation du froid et pendant toute la durée d'un autre, beaucoup plus vif, qui survint ensuite, on exposa du mercure à l'air dans des vases plats, bien ouverts et tournés au nord; mais on ne s'aperçut jamais qu'il s'y formât la moindre glace. Je suis donc bien éloigné d'alléguer cette prétendue congélation du mercure, comme une preuve de la rigueur du froid qu'il fait dans ces climats. De plus, les habitans m'assurèrent que le plus grand froid de cet hiver n'approchait pas de celui qu'ils avaient essuyé dans certaines années: on raconte même qu'il y eut un hiver où le froid fut à un tel degré, qu'un waywode, en allant de sa maison à la chancellerie, qui n'en était pas éloignée de plus de vingt à vingt-cinq brasses, quoiqu'il fût enveloppé dans une longue pelisse, et qu'il eût un capuchon fourré qui lui couvrait toute la tête, eut les mains, les pieds et le nez gelés, et qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir de cet accident. Pendant l'hiver que nous passâmes à Jakutzk, le thermomètre marquait quelquefois 240

degrés au-dessous de zéro, selon la division de M. de Lisle : ce qui faisait environ 72 degrés de même au-dessous de zéro, selon le thermomètre de Fahrenheit. On juge bien que, sous un pareil ciel, les hommes sont souvent sujets à avoir des membres gelés : voici les indices du mal et les remèdes qu'on y apporte. Un membre qui vient d'être gelé n'a plus aucun sentiment ; il n'y reste aucune trace de rougeur, et il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps. Pour rétablir la partie gelée, on conseille ordinairement de la frotter bien fort avec de la neige. Lorsqu'on commence à s'apercevoir que quelque sentiment y revient, on continue le frottement; mais au lieu de neige, on use d'eau froide. Quand la congélation n'a pas duré bien long-temps, et n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre, le remède le plus prompt est de bien frotter le membre avec un morceau de laine. Ce moyen est en usage à Jakutzk, et je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès; mais quand le membre a été gelé pendant un temps considérable, les frottemens avec la neige, avec de l'eau froide et avec la laine, ne servent à rien. Il faut, dans ce cas, plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, et l'y tenir très-long-temps, après quoi l'on en vient au frottement. Les Jakutes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache, ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble en même temps. On prétend que ce remède dissipe peu à peu l'inflammation du membre

gelé, et lui rend la vie : il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Jakutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long par un grand froid, enduisent de cette espèce d'onguent toutes les parties dont on craint la congélation ; et tous assurent que, s'ils n'en sont pas entièrement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que M. Strahlenberg a débitées sur leur compte ; mais je puis assurer, pour l'avoir vu, que les Jakutes ont des mortiers faits de fumier de vache, consolidés par la glace, dans lesquelles ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre et du sel.

» La manière de vivre des Jakutes ne diffère pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie ; mais ils ont un usage dont il n'y a peut-être point d'exemples chez aucun autre peuple du monde : lorsqu'une femme jakute est accouchée d'un enfant, la première personne qui entre dans l'yourte, donne le nom au nouveau-né ; le père s'empare du placenta, le fait cuire et s'en régale avec ses parens ou ses amis.

» Quoique nous fussions las de voir des sorciers et des sortiléges, on nous parla d'une jeune sorcière, dont on racontait des prodiges, et M. Muller la fit venir ; elle avoua d'abord qu'elle était sorcière, et nous dit qu'elle avait porté son art au point qu'elle était en état, avec le secours du démon, de se plonger un couteau dans le corps sans en être blessée

le moins du monde. Le jour et l'heure pris pour ce grand spectacle, elle se rendit exactement à l'yourte, où l'on devait se rassembler. Après tous les préliminaires de la diablerie qui furent longs, après nous avoir fait entendre, par le seul organe de sa voix, les cris de différens animaux, elle se mit à converser familièrement avec les démons qu'elle seule voyait: nous l'attendions au coup de couteau; on lui en donna un fort tranchant, et elle parut réellement se l'être plongé dans le corps, de manière que la lame sortait de l'autre côté: elle opérait si adroitement le prestige, que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment la main à l'endroit où elle s'était frappée, pour sentir si le couteau était effectivement dans le corps; mais sans se déconcerter, elle me dit sur-le-champ que le diable ne voulait pas lui obéir cette fois, et qu'il fallait remettre la partie. La folie était commencée, il fallait bien aller jusqu'au bout: nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain au soir. Quoiqu'elle eût avoué tout haut que le couteau n'était pas entré dans son corps, tous les Jakutes crurent le contraire; ils s'imaginaient que les diables lui avaient ordonné de cacher la vérité du fait par rapport à nous autres infidèles. Le lendemain, à l'heure marquée, la cérémonie recommença, et le coup de couteau fut mieux assené que la veille; elle se le plongea réellement dans le ventre, et le retira plein de sang. Je tâtai la plaie, je l'en vis retirer un morceau de l'omentum qu'elle se coupa, fit griller sur le char-

bon, et mangea. On peut juger quelles furent cette fois la surprise et l'admiration des Jakutes. La sorcière n'était nullement émue, et semblait n'avoir rien fait d'extraordinaire; elle se rendit à la maison de M. Muller, où elle était hébergée, mit sur la plaie un emplâtre de résine de mélèse avec de l'écorce de bouleau, et se banda le corps avec des chiffons. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est une espèce de procès-verbal qu'on lui fit signer, et par lequel elle déclarait : « Qu'elle ne s'était jamais » enfoncé de couteau dans le corps avant d'avoir » travaillé devant nous; que son intention même » d'abord n'était point d'aller jusque-là, qu'elle » s'était seulement proposé de nous tromper, aussi- » bien que les Jakutes, en faisant glisser adroite- » ment le couteau entre la peau et la robe; que les » Jakutes n'avaient jamais douté de la vérité du » prestige, mais que nous l'avions trop bien obser- » vée; qu'au reste, elle avait entendu dire à gens » du métier que, quand on se donnerait effective- » ment un coup de couteau, on n'en mourait pas, » pourvu que l'on mangeât un petit morceau de sa » propre graisse; qu'elle s'en était souvenue la veille, » et qu'elle s'était armée de courage pour ne pas » décréditer son art devant nous; que maintenant » qu'on l'engageait amiablement à dire la vérité, » elle ne pouvait cacher que jusqu'alors elle avait » trompé les Jakutes pour mettre son art en répu- » tation ». Sa plaie, qu'elle ne pensa que deux fois, fut entièrement guérie le sixième jour, et vraisembla-

blement sa jeunesse contribua beaucoup à cette prompte guérison ».

On vient de dire que la jeune sorcière signa sa déclaration ; c'est ce qui mérite d'être expliqué. Les Jakutes n'ont point d'écriture particulière, et ne se servent pas non plus de celle d'aucune autre nation ; chacun se choisit un caractère dont il se sert au besoin, lorsqu'il s'agit d'attester par écrit quelque chose : l'interprète, qui signe en même temps, certifie que ce caractère est celui du Jakute qui parle dans l'acte, et que son intention a été fidèlement conçue dans cet écrit : ces caractères ne sont pas réguliers ; ce sont toutes sortes de figures arbitraires.

C'est à Jakutzk que nos voyageurs devaient trouver toutes les commodités nécessaires pour se transporter au Kamtchatka ; mais malgré les ordres du sénat de Pétersbourg, qui apparemment avait peu de puissance dans un tel éloignement, la chancellerie de Jakutzk ne leur fournit ni bâtimens, ni équipages pour pouvoir se rendre à Ochotz, d'où l'on s'embarque sur la mer du Kamtchatka ; ils résolurent donc de reprendre la route de Pétersbourg. « Considerant qu'il y avait déjà quatre années que nous étions partis de Pétersbourg, tandis qu'on nous avait fait espérer que notre voyage ne durerait en tout que cinq ans, nous comprîmes que, quand tout réussirait à notre gré, quand nous trouverions toutes les facilités possibles pour passer au Kamtchatka, il y aurait déjà cinq ans d'écoulés, et qu'il fallait compter encore au moins deux ans pour le retour, outre

le temps de notre séjour dans cette presqu'île. Nous n'avions d'ailleurs nullement envie d'habiter éternellement les contrées sauvages de la Sibérie. M. Muller et moi nous prîmes les arrangemens nécessaires pour notre départ de Jakutzk ».

A l'occasion d'un exilé nommé *Glasimow*, qui avait établi à Tajuoskaja une fabrique d'eau-de-vie, M. Gmelin remarque que ces sortes de gens font quelquefois fortune dans leur exil. La plupart sont des gens ruinés et accablés de dettes à la charge de la couronne. Quand on les relègue en Sibérie, on ne leur défend pas d'employer toute leur industrie pour pouvoir subsister; et quiconque a quelque sentiment d'honneur trouve encore plus d'occasions en Sibérie qu'en Russie de vivre honnêtement et de rétablir ses affaires; en sorte que, pour quelques-uns, pour ceux qui ont l'amour du travail, cette contrée devient une terre de promission; mais il paraît que cette remarque ne peut regarder que les hommes de commerce.

Quand M. Gmelin passa à Ust-kutzkoi-ostrog, les habitans lui apprirent, comme une nouveauté, que les geais avait hiverné chez eux. Cependant ces oiseaux, quoique ennemis du froid, se risquent jusqu'au-delà du 59e degré de latitude septentrionale; et si l'on n'en voit point, ni à une certaine hauteur du Léna, ni dans le district de Mangaséa, ni dans toute l'étendue comprise entre Ust-kutzk jusqu'à l'Océan oriental, près d'Ochotzk, ni le long de la mer Glaciale, jusqu'au-delà du promontoire de

Tschuk-tschi, on en retrouve à Kamtchatka : ce qui permet de douter que ce soit toujours le degré du froid qui les écarte, ou la température de l'air qui les invite à séjourner dans un canton plutôt que dans un autre.

« Au passage des cataractes d'Angara, les Cosaques qui nous conduisaient trouvèrent une plante qu'ils prirent pour la pulmonaire, et qui lui ressemblait en effet, tant par les feuilles que par les fleurs. Ils en mêlèrent les feuilles et la racine avec d'autres herbes qu'ils faisaient cuire pour les manger, et se trouvèrent tellement ivres ou étourdis, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient : c'est l'hyosciame de Linnæus. Lorsqu'on en a fait infuser les feuilles ou la racine coupée par petits morceaux dans de la bière, ou qu'on les a laissé fermenter avec cette liqueur dans le temps de sa fermentation, un seul verre de cette boisson est capable de rendre un homme absolument fou ; il parle continuellement sans savoir ce qu'il dit ; il est privé de tous ses sens, ou du moins ses sens sont si troublés, que tout change de nature à ses yeux, qui semblent être devenus microscopiques. Il prendra, par exemple, une paille pour une poutre énorme, une goutte d'eau pour une rivière, et ainsi du reste. Partout où il marche, il s'imagine rencontrer des obstacles insurmontables ; il se forme à chaque instant les plus terribles représentations d'une mort inévitable et prochaine. Les habitans du canton se servent souvent de cette plante pour se jouer des tours les uns

aux autres, et les négocians russes en emportent, parce que c'est, à ce qu'ils prétendent, un remède souverain contre les hémorrhoïdes fluentes.

» Les glaces de la mer fondent presque toujours dans le même temps que le Jénisée dégèle à son embouchure; ce qui arrive communément vers le 12 juin. La mer est bientôt nettoyée, lorsqu'il souffle des vents de terre qui chassent les glaces. Une circonstance remarquable, c'est que même après que les vents de terre n'ont pas cessé de souffler pendant quinze jours, on retrouve encore de la glace sur le bord de la mer, quand les vents nord et nord-ouest ont soufflé seulement pendant vingt-quatre heures, sans même être violens : ce qui semble indiquer que l'origine de cette glace ne peut être fort éloignée, et que le froid doit provenir ou d'une grande île ou d'un continent, et de la mer Glaciale. Cette dernière conjecture paraît confirmée par les navigations que les Russes ont poussées à plusieurs reprises jusqu'au 78e degré de latitude septentrionale, point d'où les vaisseaux ne pouvaient pas pénétrer plus loin, à cause des glaces.

» Si la mer se dégèle tard, elle gèle de bonne heure. Vers la fin du mois d'août, on n'est plus sûr un seul jour de ne pas trouver la mer glacée. Il ne faut, avec le calme, qu'un froid médiocre pour qu'elle soit couverte de glace dans un quart d'heure; mais quand elle est gelée de si bonne heure, il n'est pas sûr non plus, pendant tout l'automne, qu'elle reste ainsi jusqu'à l'hiver. Quoi qu'il en soit, il est

certain que la mer ne se gèle jamais plus tard que le premier octobre, et qu'ordinairement elle se gèle plus tôt.

» Il pleut rarement dans le printemps à Jeniseik; et pendant l'été, le ciel y est presque toujours serein. Le tonnerre y est encore fort rare, et l'on ne connaît point du tout les éclairs. En automne, il y a des brouillards continuels, et les murs distillent sans cesse dans les maisons et les cabanes; en hiver, il y a de fréquentes tempêtes.

» Depuis le commencement d'octobre jusque vers la fin de décembre, on voit beaucoup d'aurores boréales, mais qui sont de deux espèces. Dans l'une, il paraît entre le nord-ouest et l'ouest un arc lumineux, d'où s'élèvent, à une hauteur médiocre, quantité de colonnes lumineuses; ces colonnes s'étendent vers différens points du ciel, qui est tout noir au-dessous de l'arc, quoiqu'on aperçoive quelquefois les étoiles au travers de cette noirceur. Dans l'autre espèce, il paraît d'abord au nord et au nord-est quelques colonnes lumineuses qui s'agrandissent peu à peu, et occupent un grand espace du ciel; ces colonnes s'élancent avec beaucoup de rapidité, et couvrent enfin tout le ciel jusqu'au zénith, où les rayons viennent se réunir. C'est comme un vaste pavillon brillant d'or, de rubis et de saphirs, déployé dans toute l'étendue du ciel. On ne saurait imaginer un plus beau spectacle; mais quand on voit pour la première fois cette aurore boréale, on ne peut la regarder sans effroi, parce qu'elle est accompagnée

d'un bruit semblable à celui d'un grand feu d'artifice. Les animaux mêmes en sont, dit-on, effrayés. Les chasseurs qui sont à la quête des renards blancs et bleus des cantons voisins de la mer Glaciale sont souvent surpris par ces aurores boréales. Leurs chiens en sont épouvantés, refusent d'aller plus loin, et restent couchés à terre en tremblant, jusqu'à ce que le bruit ait cessé; cependant ces effrayans météores sont ordinairement suivis d'un temps fort serein.

» On n'avait depuis long-temps aucune nouvelle de M. de La Croyère : les trois professeurs, depuis leur séparation, avaient presque toujours suivi des directions opposées qui les éloignaient de plus en plus les uns des autres. On reçut enfin de lui une lettre qui marquait : « Que vers la fin d'août 1737, il était parti par eau de Jakutzk, et qu'il avait eu le bonheur d'atteindre Simowje, située à plus de douze cents werstes au-dessous de Jakutzk. Il semblait, disait-il, que le ciel et la terre fussent conjurés contre lui, qu'ils eussent suscité tous les élémens pour le traverser de toutes les façons imaginables dans les entreprises qu'il avait formées pour l'accroissement des sciences, au mépris même de sa vie. Le ciel avait été presque continuellement couvert de nuages, et le grand froid avait gâté tous ses instrumens météorologiques; en sorte qu'il ne lui restait plus aucun de ses meilleurs thermomètres, les ayant tous emportés avec lui, pour n'en pas manquer dans des lieux où il comptait pouvoir surprendre le froid presque à sa véritable source. Il

ajoutait que, voulant savoir jusqu'à quelle profondeur la terre était gelée dans ce rigoureux climat, il s'était servi de la houe; mais que la terre, pour éluder ses recherches, avait pris la dureté du marbre; qu'elle ne s'était laissé pénétrer en aucun endroit, et que les plus forts instrumens de fer s'étaient brisés sous les efforts redoublés des plus robustes travailleurs; qu'il n'avait pas trouvé l'eau plus docile qu'au commencement de février. Ayant fait creuser la glace jusqu'à l'eau courante, pour voir si l'eau, dans ces cantons, sans perdre sa fluidité, était susceptible d'un plus fort degré de froid que dans les pays où le point de la congélation est au deux cent cinquante-deuxième degré, selon la division de M. de Lisle son frère, et au trente-deuxième degré, suivant la division de Fahrenheit, il avait suspendu dans ce trou le seul thermomètre qui lui restait, et que dix ou douze minutes après, tout au plus, le thermomètre était engagé dans trois pouces dix lignes de glace, et si fortement pris, qu'avec toutes les précautions qu'il mit en usage pour le détacher de ce ciment glacial, il n'avait pu l'en retirer que par pièces; que le froid alors était si vif, qu'il ne pouvait tenir sa main l'espace de deux minutes au grand air sans risquer de l'avoir gelée; que pendant tout le temps qu'il avait séjourné dans ce canton-là, les vents avaient soufflé entre nord-ouest et nord-nord-est; qu'on ne voyait ni ciel ni terre, lorsque le vent venait tout à coup à changer de direction, et qu'il amenait souvent une si forte poussière de neige,

qu'en la voyant, on aurait dit que tout l'air était converti en neige; que le feu même, dont on pouvait espérer au moins plus de service, lui avait quelquefois refusé les secours qu'il en attendait, ayant eu souvent les doigts gelés près d'un grand feu; qu'enfin l'air, dans ces climats glacés, avait été pendant son séjour d'une si mauvaise qualité, qu'environ la moitié des habitans, quoique indigènes, avaient péri par des maladies épidémiques ».

En 1722, Pierre-le-Grand ordonna à tous ceux qui pourraient trouver quelque part des cornes de mammouth, de s'attacher à les ramasser, ainsi que tous les autres ossemens de cet animal, de les conserver le mieux qu'il serait possible, et de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie, et principalement à Jakutzk. En conséquence, il se fit de tous côtés beaucoup de recherches, qui procurèrent au cabinet impérial de Pétersbourg des têtes, des cornes et des ossemens, tant du prétendu mammouth que d'autres animaux inconnus.

M. Gmelin conjecture que les prétendus os de mammouth, qu'il croit fabuleux, sont de véritables os d'éléphans; mais il ajoute qu'on trouve encore en Sibérie des os d'un autre animal, qui est une espèce particulière de bœufs, inconnue ailleurs, et qu'on les confond souvent avec les premiers. Au reste, ces os d'éléphans se trouvent non-seulement dans toutes les contrées de la Sibérie, et surtout dans les parties méridionales, comme dans les cantons supérieurs

questionnés sur cet animal, il n'a jamais trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un mammouth vivant. Quant aux os fossiles qui ressemblent à ceux de l'éléphant, on ne saurait douter qu'ils ne soient réellement des parties de cet animal. Si l'on n'hésite point à reconnaître pour de vrais monumens de l'antiquité toutes ces médailles que l'on déterre de temps en temps, pourquoi refuserait-on de croire à tous ces os d'éléphant? Ces os, pour adopter ici l'expression de Fontenelle, sont des médaillons bien plus anciens, et plus certains peut-être encore que toutes les médailles grecques et romaines. Ces monumens répandus par toute la terre sont les plus fortes preuves d'une grande révolution que le globe a subie autrefois. Les éléphans, continue M. Gmelin, pour éviter leur destruction, se sont apparemment dispersés de toutes parts. Quelques-uns ont pu, après leur mort, avoir été transportés fort loin par les seules inondations; ceux qui, dans leur fuite, se sont trop écartés vers le nord, ont succombé nécessairement à la rigueur du climat; d'autres, sans avoir été si loin, ont été noyés dans les eaux, ou sont péris de lassitude. Des révolutions qui peuvent être arrivées sans aucun miracle, et par une suite des seules lois naturelles, nous ouvrent au moins une voie pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes, dont on ne peut autrement rendre aucune raison probable; mais on ne doit pas se figurer que tout puisse s'expliquer par-là. Les Woodward et les Scheuchzer, en voulant tout rapporter au déluge

universel, et ceux qui supposent sans preuves des inondations particulières, ont également passé le but. L'Italien Moro prétend que toutes les révolutions de la terre sont provenues de l'éruption des volcans, ou des fortes secousses qu'elle a essuyées. Théophraste, Pline, Agricola, Libanius, et quelques autres naturalistes, ont prétendu que l'ivoire fossile croissait dans la terre. Ce sentiment, selon M. Scheid, est aussi absurde, aussi contraire à la nature et à toutes ses lois connues, que si l'on soutenait que les animaux végètent et sortent de la terre comme des champignons; mais la question n'est pas ici de savoir comment ces os sont venus dans la terre; le fait est qu'ils y sont, et que ce sont des os d'éléphant. La grosseur de ces os varie. M. Gmelin rapporte qu'il y a des dents d'éléphans qui ont jusqu'à dix pieds de longueur, et qui pèsent cent, cent quarante et cent quarante-huit livres. Le squelette long de trente-six aunes, qui, selon Strahlenberg, avait été vu par le peintre russe Remessow sur le lac Tschana, ne pouvait être, selon lui, que celui d'un éléphant (1). La conservation de ces ossemens, dans les cantons voisins de la mer Glaciale, n'est pas plus

(1) Cette assertion n'est-elle pas un peu hasardée? Les proportions connues des plus gros éléphans ne nous permettent pas de croire qu'il puisse y en avoir de trente-six aunes. Ne pourrait-ce pas être un autre animal? N'y a-t-il pas des races éteintes? Et avant tout, est-il certain qu'on ait vu un squelette de trente-six aunes?

surprenante que ce que La Peyrère rapporte du Groënland, que les morts, après trente ans, y sont aussi blancs et aussi frais que s'ils étaient morts depuis un instant. C'est à l'incorruptibilité causée par le froid excessif qu'il faut attribuer la raison pour laquelle il n'y a point de différence entre les ouvrages d'ivoire et ceux que l'on fait des cornes ou dents fossiles de Sibérie. Il est vrai qu'il s'en trouve de jaunâtres, ou qui jaunissent par la suite; d'autres qui sont brunes comme les noix de cocos, et d'autres qui sont d'un bleu tirant sur le noir. Les dents qui n'ont pas été suffisamment frappées de la glace, qui leur fait comme une espèce de vernis, ou qui ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air, sont sujettes à s'altérer aussi, et même à prendre d'autres couleurs, suivant la nature de l'humidité qui s'est jointe à l'action de l'air. Il serait donc à souhaiter, selon M. Gmelin, que l'on connût toutes les espèces d'animaux dont on trouve des ossemens en Sibérie, avec autant de certitude que l'on reconnaît l'animal à qui appartiennent les prétendus os de mammouth. A l'égard de ceux qui paraissent indiquer un animal du genre des bœufs, cet animal ne serait-il point par hasard le bœuf à musc, que l'on trouve principalement entre la rivière danoise et la rivière du Loup-marin, qui toutes deux se jettent dans la baie d'Hudson? Ces animaux sont plus petits que les bœufs d'Europe, mais ils ont une laine admirable.

Les recherches ordonnées par Pierre Ier procurè-

rent beaucoup de curiosités de ce genre. Un Sluschivie de Jakutzk trouva dans la terre, aux environs de l'Indigirks, une corne torse provenant du narvhal, sorte de baleine. Ces cornes, reconnues depuis pour des dents, étaient anciennement fort estimées avant qu'on eût découvert que c'est la dépouille d'un animal marin. La corne, ou plutôt la dent du narvhal, a été prise long-temps pour la corne de la licorne, animal fabuleux ou dénaturé, soit par l'ignorance des hommes, soit par une équivoque de nom, telle qu'il s'en est trouvé dans toutes les anciennes langues. On faisait autrefois dans la médecine un cas singulier de cette corne; on croyait qu'elle résistait à tous les poisons, quels qu'ils fussent, et qu'elle guérissait infailliblement les maladies contagieuses. Eh! qui n'en serait presque convaincu en lisant les seuls témoignages des médecins d'Augsbourg, qu'a ramassés Wormius? Elle était donc connue dès les anciens temps dans la matière médicale, sous le nom de *vraie licorne* (*unicornu verum*); mais tous les apothicaires et les droguistes qui la font venir de Hollande savent à présent que ce n'est antre chose que la dent du narvhal.

En 1741, on trouva près d'Anadirskoiostrog, dans une terre marécageuse, une de ces dents qui pesait onze livres, et qui fut envoyée à Irkutzk. La question est de savoir si cette dent était venue là de la même façon que les os d'éléphans semés dans la Sibérie. M. Gmelin penche à croire que l'Anadir, l'un

des fleuves du pays qui se rendent dans la mer Glaciale, peut, avec le reflux, avoir apporté quelques-unes de ces dents, que l'animal quoique étranger dans cette mer, y aura laissées. Ce qui favorise cette opinion, c'est qu'on trouve plusieurs vestiges qui font conjecturer que la mer Glaciale s'est étendue autrefois bien plus loin au sud qu'elle ne l'est à présent. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve des restes d'animaux marins loin de la mer, et fort avant dans les terres.

Les vaches marines sont fort communes vers la pointe de Schalaginskoi, chez les Tchuktschis, qui font de leurs plus grosses dents des semelles de traîneaux, et qui des dents moyennes font des couteaux, des haches et d'autres ustensiles. Il faut bien qu'il s'en trouve une grande quantité depuis cet endroit jusqu'au fleuve Anadir, puisque toutes les dents de vaches marines dont on fait commerce à Jakutzk viennent d'Anadirskoi. Il y a de ces mêmes animaux à la baie d'Hudson, dans l'île Phélipeaux, dont les dents, d'une aune de longueur, sont aussi grosses que le bras, et donnent d'aussi bon ivoire que la dent d'éléphant. Les dents de vaches marines se vendent au poids en Sibérie. La pointe et la croûte extérieure, tout au tour, sont si blanches et si dures, qu'elles surpassent même l'ivoire par leur blancheur et leur dureté. C'est de ces deux parties qu'on fait ordinairement en Russie les jeux d'échecs. En France, en Angleterre, en Allemagne, on en fait des dents postiches. La partie marbrée de ces dents qui s'étend

depuis leur racine jusque près de la pointe, est la plus estimée en Sibérie; c'est celle qu'on choisit pour garnir les petits coffres de Jakutzk et différens autres ouvrages.

Je n'ai pas entendu dire, observe M. Gmelin, que dans les cantons d'Anadirskoi-ostrog on ait jamais été à la chasse ou à la pêche des vaches marines pour avoir de leurs dents; et cependant il en vient une grande quantité. Suivant le rapport qu'on lui a fait, les gens du pays trouvent ces dents détachées sur la côte de la basse-mer, et par conséquent ils n'ont pas besoin de tuer auparavant l'animal. Il faut donc, ou que les vaches marines refassent leurs dents en certaines saisons de l'année, et qu'elles choisissent certains endroits de la mer pour y déposer celles qu'elles quittent; ou qu'elles perdent leurs dents par hasard, et peut-être en se battant entre elles; ou qu'on les trouve après leur mort. J'ai appris verbalement des Cosaques de Jakutzk, continue M. Gmelin, qu'il y a pareillement chez les Tschuktschis certains endroits où l'on trouve de ces dents en si grande quantité, que non-seulement ils en font toutes sortes d'ustensiles, mais qu'ils en forment des amas considérables pour en faire des offrandes à leurs dieux; en quoi ils ressemblent beaucoup aux Lapons qui font le même usage de leurs os de rennes.

M. Gmelin ayant fait beaucoup de recherches sur la chasse des rennes et sur celle des renards blancs et bleus, rapporte, sur la foi des chasseurs, qu'ils s'éloignent souvent de leurs habitations à la distance

de quarante, de cinquante et de cent werstes, pourvu qu'ils aient quelque espérance de faire une bonne chasse : ainsi ces sortes de chasses sont de vrais voyages. Dans l'hiver, où elles sont les plus fréquentes, il s'élève quelquefois des tempêtes si furieuses, qu'on ne voit pas devant soi les moindres traces de chemin, et qu'on est forcé de rester dans l'endroit où l'on se trouve jusqu'à ce que l'ouragan soit passé. Comme chaque chasseur est pourvu d'une petite tente qu'il porte partout, pour lui et pour son chien, il la dresse alors et se met à couvert des injures du temps. Aucun ne s'expose, dans ces longues traites, sans avoir des vivres pour quelques jours; et quand la tempête dure trop long-temps, ils diminuent chaque jour quelque chose de leur portion, pour en prolonger la fin. Ces chasseurs sont encore munis chacun d'une boussole, pour pouvoir retrouver leur chemin, quand les ouragans en ont confondu les traces. Quand les neiges accumulées rendent les chemins impraticables, ils ont une sorte de chaussure, avec laquelle ils glissent sur la neige sans y enfoncer. La boussole vue par M. Gmelin était de bois, et l'aiguille aimantée marquait assez bien : elle indiquait huit vents principaux qui avaient chacun leur nom. Les autres vents y étaient marqués, sans être désignés nommément; les rumbs ou vents intermédiaires étaient distingués par des lignes ou des points.

A Mangaséa, sur un bras du Jenisée, le soleil était fort chaud, et dès le 14 juin, il n'y avait plus aucune trace de neige, ni dans les rues, ni dans les

champs. L'herbe venait à vue d'œil. Le 15, on vit fleurir des violettes jaunes, qui ne viennent guère que sur les montagnes de Suisse et sur quelques autres aussi élevées. Ici, ces violettes croissaient en quantité sur un terrain bas entre les buissons. L'herbe, à la fin du mois de juin, avait un pied, et dans quelques endroits, jusqu'à un pied et demi de hauteur. Depuis le 11, on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour et la nuit pour la clarté. On lisait à près de minuit la plus petite écriture presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi par un temps couvert dans les pays plus méridionaux. Pendant toute la nuit, le soleil était visible au-dessus de l'horizon. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on était dans un endroit bas, on avait de la peine à voir entièrement le disque du soleil; mais en montant sur la tour, qui n'était pas même fort haute, on le voyait distinctement tout entier. On pouvait hardiment regarder cet astre sans en être ébloui : les rayons ne commençaient à se rendre bien sensibles qu'à plus de minuit passé. Toute la troupe des voyageurs ne put s'empêcher, dit M. Gmelin, de célébrer ce magnifique spectacle, que personne d'eux n'avait vu, et que, selon toutes les apparences, ils ne devaient jamais revoir. On se mit à table dans la rue, le visage tourné au nord; tout le monde fixait le soleil, sans en détourner un instant les yeux, et l'on changeait de situation à mesure que cet astre avançait. On jouit de ce rare spectacle jusqu'au moment où les rayons du soleil, qui prenait insensiblement

de la force, devenus trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder.

M. Gmelin ayant avec lui un interprète fort versé dans les différens idiomes des Tartares, voulut avoir une idée de la musique et de la poésie de ces peuples. Après avoir fait chanter devant lui quelques chansons des Bratskis et des Katschinzis, des Kamaschinzis et des Kotowzis, il en fit noter une de chaque nation, en fit copier quelques-unes, et se les fit expliquer. Voici une chanson des Bratskis.

Kemniche borgossine nacholchadsi baineze,
Kollebachem beemmene arichin do galsaba,
Dallanaien adon doni zara serdi belele,
Abe tone baritsche koogotschine, mordonai,
Urtu zachai termedene epzinulam ku-jagbe :
Édsche tone baritsche koogotschine, mordonai,
Barjon tala ollotone jerensibe belele.
Abe tone gargaidsche koogotschine, mordonai.

TRADUCTION.

Là, sur le lac, se promènent des roseaux agités,
Et moi, jeune homme, je suis terrassé par l'eau-de-vie.
Parmi cinq fois trente chevaux, il en est un de couleur de renard (c'est-à-dire roux).
Père, prends-le ; le fils monte ce cheval.
Dans le coin, derrière la grille, est, parmi les hardes, une ceinture rouge;
Mère, donne-la moi ; le fils monte à cheval.
Près de la porte, dans le coin, il y a soixante flèches;
Père, donne-les moi; le fils monte à cheval.

Chanson des Katschkinzis.

C'est une veuve dont le mari a été tué qui parle : elle feint que son esprit est entré dans une canne.

1. *Kulge tuschken hoging di der oi senem, Dschenargusch!*
2. *Korub ater merging di der oi senem, Dschenargusch!*
3. *Dischinnaimnang kalbasolbang oi senem, Dschenargusch!*
4. *Dschewarlirge barbasogan, oi senem, Dschenargusch!*
5. *Chanteturge utschedarbem, oi senem, Dschenargusch!*
6. *Kartagusch tuschei derben, oi senem, Dschenargusch!*

TRADUCTION.

Sur le lac il s'est abattu une canne de Mars, ô mon cher Dschenargusch!

Si je l'avais vue, je l'aurais tirée, elle était à moi, ô mon cher Dschenargusch!

Je conserve soigneusement mon amour, ô mon cher Dschenargusch!

Je n'épouserai jamais un méchant homme, ô mon cher Dschenargusch!

Je prendrais mon vol dans les airs, ô mon cher Dschenargusch!

Si je pouvais voler comme un épervier, ô mon cher Dschenargusch!

Ces chansons paraissent fort simples, comme les mœurs de ceux qui les chantent; elles disent peu de choses, parce qu'ils ont peu d'idées : mais on voit que l'usage des refreins, si ancien dans les chansons, s'est établi naturellement partout.

Il y a une espèce de moutons sauvages, nommés en langue mogole *argali*, qui se trouvent dans les cantons méridionaux et montagneux au-delà de l'Irtisch, tant au sud-ouest, vers la Kalmoukie et le long de la rivière Butchurma, que vers l'orient dans

les montagnes de l'Obi, du Jenisée, du lac Baikal, même jusqu'à la mer et au Kamtchatka. Ces animaux sont si estimés dans cette presqu'île, et dans les îles voisines des Kuriles, des Korjaques et des Kamtchadales, que, quand on veut désigner un mets excellent, on dit qu'il approche, pour le goût, de la graisse de ces animaux.

Ils sont extrêmement vifs: qualité qui semble les exclure de la classe des moutons, et les ranger plutôt dans celle des cerfs. L'argali, par sa forme extérieure, c'est-à-dire par la tête, le cou, les jambes, et la queue qu'il a très-courte, ressemble en effet au cerf, si ce n'est qu'il est encore plus sauvage. Les plus gros argalis sont à peu près de la taille d'un daim. Celui que vit M. Gmelin n'était guère âgé que de trois ans suivant l'estime des chasseurs, et cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer. Sa hauteur était d'une aune et demie de Russie, et sa longueur, depuis la naissance des cornes, était d'une aune trois quarts. Ses cornes sont placées au-dessus des yeux; elles se courbent d'abord en arrière, et reviennent ensuite en avant, et forment plusieurs circonvolutions. Si l'on peut s'en rapporter à la tradition du pays, toute sa force consiste dans ses cornes. Les béliers de cette espèce se battent souvent, et quelquefois avec tant d'acharnement, qu'ils se brisent ou s'abattent les cornes; c'est ce qui fait qu'il n'est point rare de trouver dans le Steppe de ces sortes de cornes, dont l'ouverture près de la tête est assez grande pour que les petits renards s'y nichent. On peut juger de la

force qu'il faut pour abattre une corne, qui, tant que l'animal est vivant, augmente continuellement d'épaisseur, de longueur et de dureté. Une de ces cornes bien venue, mesurée selon sa courbure, a jusqu'à deux aunes de longueur, pèse entre trente et quarante livres de Russie, et à sa naissance, a deux pouces ou deux pouces et demi d'épaisseur. Les cornes de l'argali, vues par M. Gmelin, étaient d'un jaune clair; mais plus l'animal vieillit, plus ses cornes brunissent. Ses oreilles sont pointues, assez larges, et il les porte fort droites; il a le pied fourchu, les jambes de devant hautes de trois quarts d'aune, et celles de derrière un peu plus. La couleur de tout le corps est grisâtre et mêlée de brun. Il a le long du dos une raie jaune ou rousse, et la croupe, le dedans du pied et le ventre marqués de la même couleur. Cette couleur dure depuis le commencement d'août, pendant l'automne et l'hiver, jusqu'au printemps, et à l'approche de cette saison, l'animal mue et devient partout d'une couleur fauve. Sa seconde mue arrive vers la fin de juillet. Telle est la figure des mâles; les femelles sont plus petites, et quoiqu'elles aient des cornes, ainsi que les béliers, ces cornes sont très-minces en comparaison de celles que l'on vient de décrire, et elles ne grossissent guère avec l'âge.

Le canton de Tasseewskoi-ostrog, sur la rive droite de l'Ussolka, est sujet à de violens orages; mais de mémoire d'homme, on n'en essuya jamais de semblable à celui qui, l'année précédente, avait désolé

le pays. Le 27 mai 1739, on vit deux nuages chargés d'eau, l'un venant du midi, l'autre de l'ouest, se réunir, et ne former bientôt qu'une seule nuée, qui, en s'élevant, prit la forme d'une colonne. Cette nuée était extrêmement sombre dans toute sa circonférence, mais transparente au milieu comme le talc, ou verre de Moscovie. Dans le même temps on entendit retentir l'air d'un sifflement et d'un bruit affreux : un épais tourbillon de poussière répandit une telle obscurité, qu'on ne voyait pas devant soi. L'ouragan ne dura pas plus d'un demi-quart-d'heure; mais il fit dans ce peu de temps les plus grands ravages. Un petit bois d'environ cent brasses de largeur fut entièrement rasé, le vent en avait déraciné tous les arbres; de gros mélèses très-sains et très-hauts avaient été enlevés de terre, et portés les uns à la distance d'un werste, d'autres plus loin, et d'autres à un tel éloignement, qu'on n'a jamais pu les retrouver. Deux acres de terre, qu'un Cosaque avait ensemencés de seigle, furent couverts des arbres que le vent y avait jetés. On remarqua que les seuls arbres que l'ouragan avait épargnés étaient des arbres faibles et pourris qui se trouvaient au milieu des autres. Personne ne put observer ce qui se passa pendant l'orage, ni la direction que suivait le vent, parce que chacun était rentré chez soi, et qu'on se cachait même sous les bancs ou sous le plancher, soit pour se mettre à l'abri des accidens, soit pour n'en pas être témoin. Le vent découvrit beaucoup de maisons, et en emporta la couverture : il

en abattit même un grand nombre, dispersa le blé des magasins et des granges, brisa ou enleva une infinité d'ustensiles et de meubles, enfin saccagea toute la contrée, et fit seul autant de désordres qu'en aurait pu faire la horde la plus nombreuse et la plus destructive. Un berceau suspendu dans une chambre, et dans lequel était un enfant, fut d'abord couvert de poussière, puis environné de toutes parts des poutres de la maison, qui s'était entièrement écroulée, sans que l'enfant eût le moindre mal. Une paysanne, qui se trouvait alors dans le bain avec ses enfans, fut blessée par la chute d'une planche; mais quoique le bain fût presque entièrement détruit, les enfans n'eurent pas une égratignure. Il périt dans ce furieux ouragan quantité de bestiaux et d'animaux domestiques. Un jeune paysan se trouvant en route, près de Tasseewskoi-ostrog, fut enlevé de son cheval, et jeté à plus de vingt brasses; heureusement pour lui qu'en voyageant ainsi dans l'air, il eut l'adresse de s'accrocher à un bouleau, sans quoi il eût été jeté bien plus loin. Le sang lui sortait par la bouche, les oreilles, le nez et les yeux, et il eut le front enfoncé; son cheval fut jeté loin de lui presque en aussi mauvais état. Une jeune paysanne, qui, pendant l'orage, était sur l'escalier d'une maison, fut de même enlevée par le vent et jetée à la distance de cinq brasses, couverte de tous côtés des poutres que l'ouragan avait arrachées des maisons, et dangereusement blessée.

On dressa juridiquement un procès-verbal du désastre causé par cette effroyable tempête, où l'on

reçut les dépositions de tous ceux qui avaient souffert quelque dommage. C'est de là que M. Gmelin a tiré sa narration.

Les îles de Bobrowies, dans la rivière de Mana, conservent la mémoire des castors qui étaient autrefois dans ces cantons. C'est une tradition parmi les Tartares qui habitent les déserts, que trois familles de castors y étaient établies il y a environ un siècle; ce qui peut faire conjecturer qu'anciennement il y en a eu bien davantage. Il en est de même des autres contrées de la Sibérie. On dit presque partout qu'il y avait autrefois des castors. Comme il était fort aisé de découvrir leurs habitations, qui sont régulières et quelquefois considérables, on n'a pas eu de peine à les exterminer. Ainsi l'on a détruit sans ressource un animal innocent, qui n'est nullement nuisible à l'homme, et qui pouvait lui devenir très-utile. On en trouvait encore dans les cantons supérieurs du Jenisée et sur l'Obi, mais le nombre en diminuait tous les jours. On a donc presque éteint la race de l'animal le plus doux et le plus admirable, tandis que tout fourmille d'animaux cruels et voraces, d'oiseaux de proie, d'ours et de loups.

Le goulu est un animal très-méchant, qui ne sort que pour piller, et qui ne vit que de proie. Cet animal se tient caché dans le feuillage des arbres, jusqu'à ce qu'il voie passer un cerf, un élan, un daim ou un lièvre : il s'élance alors tout à coup comme un trait, fond sur sa proie, et la saisit avec ses dents au milieu du corps : il continue de le déchirer jusqu'à

ce que l'animal ait cessé de vivre; ensuite il le mange tout entier, avec la peau et le poil. Un Wayvode, qui gardait dans sa maison un goulu, pour son plaisir, le fit un jour jeter dans l'eau, et lâcha deux chiens après lui. Le goulu en saisit un par la tête, le plongea dans l'eau, et l'y tint jusqu'à ce qu'il fût noyé. Il alla sur le champ à l'autre, qui certainement aurait eu le même sort, sans un gros morceau de bois qu'un des assistans jeta du bord de l'eau entre les deux bêtes, ce qui donna de l'embarras au goulu, et au chien le temps de se sauver. La façon dont le goulu s'embusque pour attraper les bêtes dont il se nourrit est confirmée par tous les chasseurs, avec cette seule différence que, selon quelques-uns, le goulu saute d'entre les arbres sur le dos de l'animal, et que le tenant une fois par le cou, il en est bientôt le maître. A l'égard des cerfs, on assure qu'il n'en attaque guère au-dessous ni au-dessus d'un an. La renne et le musc sont ses principales délices; mais il n'est dégoûté d'aucun animal vivant ou mort.

M. Gmelin a souvent questionné des gens qui passaient les jours et les nuits parmi les bêtes sauvages, pour savoir d'eux s'il est bien vrai que cet animal se mette entre deux arbres fort serrés, pour faire sortir, par la pression, les excrémens qui le surchargent, et faire place à de nouvelle nourriture : personne n'a pu lui confirmer ce fait, qui a bien l'air d'une fable.

M. Gmelin, à son retour à Krasnojarsk, trouva une lettre d'Irkutzk contenant la relation d'un affreux

tremblement de terre, arrivé le 6 décembre 1737, dans le pays des Kuriles et dans les îles voisines. Cette relation était datée de d'Ochotzk, du 28 novembre 1738. Elle portait que plusieurs rochers sur les bords de la mer avaient été brisés en morceaux; que les secousses du tremblement avaient été senties sur la mer même; qu'on y avait vu divers météores de feu qui s'étendaient fort loin; que les petits magasins des peuples idolâtres, qui étaient bâtis sur des pilotis, avaient été renversés; que les eaux de la mer s'étaient horriblement gonflées, et jusqu'à la hauteur de trente brasses au-dessus du niveau des autres eaux; que la mer avait jeté des pierres du poids de cent livres et davantage, jusque dans l'intérieur des terres; que les flots avaient non-seulement entraîné les magasins des idolâtres, mais encore tous les bateaux dont ils se servent pour la chasse des castors et des autres animaux marins du Kamtchatka, et que chez les Kuriles ainsi que dans les îles voisines, il n'était presque point resté de bateaux ni de filets de pêcheurs.

Cependant la Sibérie a été jusqu'à présent peu sujette aux tremblemens de terre. Le lieu le plus occidental de tous ceux qui en ont senti, est Krasnojarsk; mais ils ont été rares, ou peu sensibles. Les plus fréquens et les plus forts sont arrivés à Irkutzk; on y a vu tomber quelquefois des cheminées, et les cloches se faisaient entendre. Il y en a eu à Bargusink, à Selenginsk, à Nertschinsk, à Argúnsk, et dans tous les endroits intermédiaires, ainsi

que sur le lac Beikal et aux environs. Au reste, ces tremblemens arrivent dans tous les temps de l'année : celui de la province d'Argunsk, dont on a parlé, est périodique, puisqu'il arrive tous les printemps. Ils sont fort rares sur le Lena et sur la Nischnaja-tunguska.

Tous les tremblemens de terre qu'on éprouve en Sibérie semblent tirer leur source des terrains qui sont au-dessous et aux environs du lac Baikal. 1°. On ne les sent bien que dans la proximité de ce lac et dans les endroits qui les environnent de près. 2°. Ils se font sentir avec plus de violence tout près de ce lac que plus loin. 3°. Il y a des sources de soufre autour du lac Baikal comme dans le voisinage de Bargusinsk, sur le lac même près du ruisseau Tierka, d'où l'eau sort toute chaude, et sur le ruisseau Kabania. Le lac Baikal, dans les environs de la rivière de Bargusin, jette aussi beaucoup de malthe, que les habitans brûlent dans les lampes.

L'interprète tartare que M. Gmelin avait laissé à Krasnojarsk pendant son voyage sur la Mana, voulut le régaler à son retour de quelques chansons tartares qu'il avait acquises. M. Gmelin en choisit deux, qui sont celles dont les Tartares font le plus de cas, et qu'ils chantent le plus volontiers.

I.

Chanson des Tartares de Sagai.

Agatem dschilne berku tsack, zona idu,
Agar la suga salkisten, zona idu

Ol ber salna kess besem
Baltchem og bargai chollutschen
Atteck la bene tingnet keng.
Al kem neng da kotschirè
Agaber tungma derbetken.
Al bot bengneng eschege.

TRADUCTION, *vers pour vers.*

Le crin d'un cheval est épais,
Sur la rivière qui coule je veux faire un radeau;
Si je ne viens pas à bout de lier ce radeau,
Je soumets ma tête à l'esclavage.
Le cheval (entier) et la jument sont venus des deux côtés
De la rivière où sont les fleurs de sel.
Le grand et le petit frère rôdent
A la porte du waywode.

Cette chanson n'est pas fort claire; mais quand on demandait à l'interprète d'y donner au moins quelque sens, il répondait que le caractère de la chanson tartare était toujours d'être énigmatique. Il ajoutait seulement que celle-ci avait été faite pour une fille amoureuse qui avait donné un rendez-vous à son amant dans un endroit où la terre produisait des fleurs de sel, et que le cheval qu'elle montait avait une forte crinière.

II.

Chanson des Tartares tschatzki.

Ai Oesol, Oesol, Oesols emme osolchari ku si mele
Kusimbile anchaschemme da Oesoche gealder den
Kuschun uticher usche chada torna tuscher tuschaka,

Orus borat dschja-a seda oi gakire tschetscheder
Oi neschbolgan dschjan anma da ib ga leb nansandak.

TRADUCTION.

Chez Oesol, Oesol, Oesol, j'ai les regards attentifs.
Oesoche t'a donné ses yeux et ses sourcils,
Moi, Corbeau, je veux voler loin, *pour voir* si la grue tombera dans le filet.
Tandis que les Russes et les Burœtes ennemis
Se massacrent dans la vallée,
En badinant *avec toi*, mon cœur, je te prendrais dans l'yourte, et je t'emmènerais au plus vite.

Cette seconde chanson est l'ouvrage d'un Tartare amoureux d'une fille dont le père ne pouvait la souffrir. Un des plus forts gages de l'amour chez les Tartares, c'est de se donner réciproquement, ou de se promettre les yeux et les sourcils.

Un soir, vers les huit heures, on se rendit près du ruisseau Dschwolych, qui se jette dans la Kija. Ses bords étaient fort élevés et couverts d'une herbe épaisse et si haute, que M. Gmelin ne trouvait point d'endroit pour poser sa tente. Il ordonnait donc aux gens de sa suite de couper l'herbe et de nettoyer la place, lorsque l'interprète tartare, surpris d'un pareil ordre, pria le professeur de le laisser faire. Il choisit aussitôt la place qui lui parut la plus convenable, se jeta sur le dos à terre, et s'y roula comme s'il eût été en convulsion. En moins de deux minutes, la place fut unie comme si on l'eût fauchée; l'herbe était couchée partout également; elle ne

formait plus qu'une espèce de tapis excellent pour se reposer, et un fort beau gazon.

M. Gmelin visita la grande montagne d'aimant dans le pays des *Baschkires*. C'est, à proprement parler, une chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud, à la longueur d'environ trois werstes, et qui, du côté occidental, est divisée par huit vallons de différentes profondeurs, qui la coupent en autant de parties séparées. Du côté oriental est un steppe assez ouvert, dont la partie occidentale est éloignée d'environ cinq à six werstes du Jaïk : du même côté, et au pied de la montagne, passe encore un ruisseau sans nom, qui, à deux werstes au-dessous, va se jeter dans le Jaïk. La septième partie ou section de la montagne, à compter de l'extrémité septentrionale, est la plus haute de toutes, et sa hauteur perpendiculaire peut être de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix brasses. Celle-ci produit aussi le meilleur aimant, non pas au sommet, qui est formé d'une pierre blanche tirant sur le jaune, et participe d'une espèce de jaspe, mais à environ huit brasses au-dessous. On voit là des pierres du poids de deux mille cinq cents ou de trois mille livres, qu'on prendrait de loin pour des pierres de grès, et qui ont toute la vertu de l'aimant. Quoiqu'elles soient couvertes de mousse, elles ne laissent pas d'attirer le fer ou l'acier à la distance de plus d'un pouce. Les côtés exposés à l'air ont la plus forte vertu magnétique; ceux qui sont enfoncés en terre en ont beaucoup moins. D'un autre côté, les parties les plus

exposées à l'air et aux vicissitudes du temps sont moins dures, et par conséquent moins propres à être armées. Une pierre d'aimant de la grandeur que l'on vient de décrire est composée de quantité de petits aimans, qui opèrent en différentes directions. Pour les bien travailler, il faudrait les séparer en les sciant, afin que tout le morceau qui renferme la vertu de chaque aimant particulier conservât son intégrité; on obtiendrait vraisemblablement de cette façon des aimans d'une grande vertu. On coupe ici des morceaux à tout hasard, et il s'en trouve plusieurs qui ne valent rien du tout, soit parce qu'on abat un morceau de pierre qui n'a point de vertu magnétique, ou qui n'en renferme qu'une petite parcelle, soit que dans un seul morceau il y ait deux ou trois aimans réunis. A la vérité, ces morceaux ont une vertu magnétique; mais comme elle n'a pas la direction vers un même point, il n'est pas étonnant que l'effet d'un pareil aimant soit sujet à bien des variations.

L'aimant de cette montagne, à la réserve de celui qui est exposé à l'air, est d'une grande dureté, taché de noir, et rempli de tubérosités qui ont de petites parties anguleuses, comme on en voit souvent à la surface de la pierre sanguine, dont il ne diffère que par la couleur; mais souvent, au lieu de ces parties anguleuses, on ne voit qu'une espèce de terre d'ocre. En général, les aimans qui ont ces petites parties anguleuses ont moins de vertu que les autres. L'endroit de la montagne où sont les aimans est presque

entièrement composé d'une bonne mine d'acier, qu'on tire par petits morceaux entre les pierres d'aimant. Toute la section de la montagne la plus élevée renferme une pareille mine ; mais plus elle s'abaisse, moins elle contient de métal. Plus bas, au-dessous de la montagne d'aimant, il y a d'autres pierres ferrugineuses, mais qui rendraient fort peu de fer, si on voulait les faire fondre. Les morceaux qu'on en tire ont la couleur du métal, et sont très-lourds. Ils sont inégaux au-dedans, et ont presque l'air de scories, sinon qu'on y trouve beaucoup de ces parties anguleuses. Ces morceaux ressemblent assez par l'extérieur aux pierres d'aimant, mais ceux qu'on tire à huit brasses au-dessous du roc n'ont plus aucune vertu. Entre ces pierres, on trouve d'autres morceaux de roc qui paraissent composés de très-petites particules de fer, dont ils montrent en effet la couleur. La pierre par elle-même est pesante à la vérité, mais fort molle ; les particules intérieurement sont comme si elles étaient brûlées, et elles n'ont que peu ou point de vertu magnétique. On trouve aussi de temps en temps un minerai brun de fer dans des couches épaisses d'un pouce, mais il rend peu de métal. La section la plus méridionale, ou la huitième partie de la montagne, ressemble en tout à la septième, sinon qu'elle est plus basse. Les aimans de cette dernière section n'ont pas été trouvés d'une aussi bonne qualité. Toute la montagne est couverte de plantes et d'herbes, qui sont presque partout assez hautes. On voit aussi par intervalles à mi-côté

et dans les vallées, de petits bosquets de bouleaux. Cette montagne au reste, outre cet aimant, n'a qu'une pierre sauvage, si ce n'est qu'en certains endroits on rencontre de la pierre à chaux.

APPENDICE

AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Samoïèdes et Ostiaks (par un anonyme).

« Il n'y a guère plus d'un siècle que le nom même de *Samoïède* était presque inconnu dans l'Europe. Depuis, plusieurs voyageurs, et particulièrement Oléarius, Ysbrand-Ydes, le célèbre Witzen et Corneille Le Bruyn, se sont appliqués à connaître les mœurs et le génie de ces peuples, et ils ont donné au public ce qu'ils en ont pu apprendre; mais leurs relations sont très-défectueuses et très-erronées.

» Comme mon sort a voulu que je fisse un assez long voyage à Archangel, dans le voisinage des Samoïèdes, j'ai cru ne pouvoir mieux employer une partie de mon loisir qu'à examiner de près leurs usages et leurs mœurs. Après avoir consulté tout ce qui avait été publié sur ce sujet, j'ai fait un recueil

abrégé des particularités les plus intéressantes que j'y ai trouvées, en m'attachant à discerner avec soin le vrai du faux, et en y joignant les idées particulières que je me suis faites du caractère et du naturel de ces nations sauvages, après les avoir étudiées d'un œil attentif et impartial.

» Quand je parle de la ville d'Archangel comme d'un endroit voisin de ces peuples, je ne prétends point accréditer ce qui est rapporté dans la plupart des relations de voyages faits en Russie, qu'on trouve les premiers établissemens des colonies samoïèdes aux environs de cette ville. Il est très-certain qu'on n'en rencontre qu'à la distance de trois ou quatre cents werstes. Si l'on a vu de temps en temps quelques Samoïèdes à Archangel, c'est en hiver, et ils n'y viennent que pour y amener avec leurs rennes des huiles de poisson et d'autres marchandises, pour le compte de quelques marchands ou paysans, qui ont soin de les entretenir eux et leurs rennes.

» Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est qu'il y a eu autrefois, et même encore au commencement de ce siècle, quelques familles samoïèdes aux gages des habitans d'Archangel, qui, suivant la coutume de ces peuples, campaient aux environs de cette ville, pour chercher de la pâture à leurs rennes. Quelques voyageurs en ayant vu en cet endroit, particulièrement Corneille Le Bruyn, qui est entré à ce sujet dans un grand détail, ont assuré positivement que c'est près de la ville d'Archangel que commencent la Samoïédie et les établissemens des

Samoïèdes. Au reste, depuis plus de trente ans il n'y a plus aucune famille samoïède établie aux environs d'Archangel; il est constant d'ailleurs que ces peuples n'ont jamais habité les côtes de la mer Blanche, et n'ont jamais été employés par les Russes à la pêche des chiens-marins, des vaches-marines et des autres animaux, dont on tire de l'huile, comme le portent plusieurs relations.

» Le véritable commencement des habitations des Samoïèdes, si l'on en peut supposer chez des peuples qui n'ont pas de résidence fixe, ne se trouve que dans le district de Mézène, au-delà du fleuve de ce nom, à la distance de trois ou quatre cents werstes d'Archangel.

» La colonie qui s'y trouve actuellement, et qui vit dispersée à la manière de ces peuples, chaque famille à part, sans former de villages ou de communautés d'aucune espèce, ne consiste que dans trois cents familles environ, qui descendent toutes de deux tribus différentes, l'une appelée *Laglu*, et l'autre *Wanoute*, distinction exactement observée entre eux.

» Cette nation sauvage occupe l'étendue de plus de trente degrés le long des côtes de l'Océan septentrional et de la mer Glaciale, entre les 66e et 70e degrés de latitude boréale, à compter depuis la rivière de Mézène, tirant vers l'orient, au-delà de l'Obi, jusqu'à celle de Jenisée, et peut-être plus loin, parce qu'on ne sait pas encore bien quelles sont les bornes précises de leurs habitations.

» Tous ces Samoïèdes, dispersés dans des déserts d'une si vaste étendue, ont sans contredit une origine commune, ainsi que le démontre évidemment la conformité de leur physionomie, de leurs mœurs, de leurs manières de vivre, et même de leur langage, quoiqu'ils soient partagés en différentes tribus ou familles, plus ou moins éloignées des habitations russes.

» Je suis bien loin d'adopter le sentiment de ceux qui supposent que les Lapons et les Samoïèdes ne font qu'une seule et même nation. M. de Buffon, qui s'est justement acquis le plus grand nom dans la république des lettres, se trompe évidemment lorsqu'il avance d'une manière aussi positive qu'il le fait dans son *Histoire naturelle*, que les Lapons, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïèdes et tous les Tartares du nord, sont des peuples qui descendent d'une même race. Il faut remarquer d'abord en passant qu'il parle d'un peuple qui n'existe qu'en idée, lorsqu'il fait mention des Zembliens, puisqu'il est certain que le pays qu'on appelle *Nouvelle-Zemble* ou *Zemle*, ce qui signifie en langue russe *Nouvelle-Terre*, n'a pas d'habitans. Il ne paraît pas mieux fondé dans ce qu'il dit des Borandiens, dont on ignore jusqu'au nom même dans tout le nord, et que l'on ne pourrait d'ailleurs que difficilement reconnaître à la description qu'il en donne. Il suppose encore une chose absolument hasardée, lorsqu'il prend pour une même nation les Lapons, les Samoïèdes et tous les peuples tartares du nord,

puisqu'il ne faut que faire attention à la diversité des physionomies, des mœurs et du langage de ces peuples, pour se convaincre qu'ils sont d'une race différente.

» Les Samoïèdes sont pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds, quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde en général, par une suite de la tradition des Pygmées dont on veut qu'ils réalisent la fable. Il y en avait même qui passaient la taille moyenne, et qui avaient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps dur et nerveux, d'une structure large et carrée, les jambes courtes et les pieds petits, le cou très-court et la tête grosse à proportion de leur corps, le visage aplati, les yeux noirs et médiocrement ouverts, le nez tellement écrasé, que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très forte et fort élevée, la bouche grande et les lèvres minces : leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs et forts, leur pendent sur les épaules et sont très-lisses; leur teint est d'un brun fort jaunâtre; leurs oreilles sont grandes et rehaussées.

» Les hommes ont fort peu ou presque point de barbe; et la tête, ainsi que celle des femmes, est la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Reste à examiner si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé, qui, leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher partout où il en

paraît. Quoi qu'il en soit, les femmes, entre autres, ont un très-grand intérêt à ne point laisser subsister du poil sur leur corps quand la nature leur en donnerait, puisque, suivant l'usage de ces peuples, un mari serait en droit de rendre à ses parens la fille qu'il aurait prise pour femme, et de se faire rendre ce qu'il leur aurait donné, s'il lui trouvait du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seraient naturellement sujets à cette végétation naturelle, qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi, parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des mères-enfans d'onze ou douze ans au plus; mais, par compensation, ces mères précoces, après trente ans, cessent de l'être. Ne serait-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des Samoïèdes, et peut-être de la petitesse de leur taille?

» La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince, la jambe plus courte, et le pied encore plus petit. D'ailleurs il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur et par les habits, qui ne sont presque pas différens.

» Les hommes et les femmes, comme chez tous

les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes dont le poil est tourné en dehors et cousues ensemble : ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre et couvre très-bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes et les autres nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays s'habillent de même. La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits des femmes consiste en quelques morceaux de draps de différentes couleurs dont elles bordent leurs fourrures, et les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses, qui leur pendent derrière la tête.

» Ceux qui ont prétendu que les femmes samoïèdes ne sont point sujettes aux évacuations périodiques se sont trompés : c'est une particularité sur laquelle j'ai pris des informations très-exactes; mais il est vrai que leurs purgations sont très-faibles.

» Une autre particularité physique des femmes samoïèdes, qui m'a paru très-curieuse, et dont mes recherches à ce sujet m'ont également assuré : c'est qu'elles ont toutes les mamelles plates, petites, molles en tout temps, lors même qu'elles sont encore vierges, et que le bout en est toujours noir comme du charbon. On pourrait croire que cet accident est l'effet des mariages prématurés des filles, s'il n'était constant que cet attribut leur est commun avec les Laponnes, quoique les dernières ne se marient jamais avant l'âge

de quinze ans. Il faut donc en chercher quelque autre raison, soit dans la constitution physique, soit dans la nourriture de ces peuples.

» Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce d'arbre, cousus ensemble et couverts de quelques peaux de renne, sont dressées en forme pyramidale sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture pour donner passage à la fumée et pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par-là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterraines n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très-facile de plier ces tentes, et de les transporter d'un endroit à l'autre par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est, sans contredit, la plus convenable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener; car le terroir ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure, pour chercher le bois qu'il leur faut, et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes.

» C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre, car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre; et comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres.

» En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche; mais

ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société.

» Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entrenir le feu, et d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement en s'amusant à leur manière sur des peaux de renne étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oisiveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, et la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oisiveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature.

» La chasse en hiver, et la pêche en été, leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire : ils sont également habiles à ces deux exercices ; et comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. D'ailleurs, quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils le jugent propre à leur nourriture, et ne dédaignent pas de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paraisse ce goût des Samoïèdes, ils ne sont pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui, comme on sait,

tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accommodent aussi de charognes.

» Les Samoïèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent les chiens, les chats, l'hermine et l'écureuil, sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue : c'est pour eux une délicatesse que de boire tout chaud le sang de ces animaux : ils prétendent même que cette boisson leur sert de préservatif contre le scorbut; mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait, comme plusieurs écrivains l'ont dit sans fondement.

» Ils mangent de même le poisson tout cru, de quelque espèce qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viandes, ils préfèrent de les faire cuire, et comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudière remplie de quelques viandes sur le feu qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille puisse manger quand bon lui semble.

» A l'égard du nom de Samoïède, on n'est communément pas d'accord sur son étymologie. Les uns croient que ce nom répond à celui d'anthropophage, donné anciennement à ces peuples parce qu'on les avait vus manger de la chair crue que l'on prenait pour de la chair humaine : d'où l'on avait inséré qu'ils mangeaient les corps morts de leur propre espèce, aussi-bien que ceux de leurs ennemis à la façon des Cannibales; mais il y a long-temps qu'on est revenu de cette injuste erreur, et l'on sait même

par la tradition de ces peuples que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux.

» Dans les chancelleries russes, les Samoïèdes sont désignés par le nom de *Sirogneszi*, mangeurs de choses crues. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de moins incertain sur le nom de ces peuples.

» Pour ce qui regarde le temps où les Samoïèdes ont passé sous la domination russe, presque tous les historiens s'accordent à en fixer l'époque au règne du czar Fedor Iwanowitz; c'est sous ce règne qu'on prétend que les rapports faits par un certain Onecko, qui faisait un commerce fort lucratif dans ce pays-là, avaient fait naître le dessein de le soumettre. On ajoute que la conquête du pays ne fut achevée que sous le règne de son successeur, le czar Borris, et qu'on y parvint en y faisant construire des forts, et même quelques villes. Cependant j'ai lieu de croire qu'on se trompe sur ce point; car j'ai vu des ordonnances publiées dans les premières années du règne de l'empereur Pierre 1[er] concernant les arrangemens à prendre pour la perception des tributs des Samoïèdes, où il est expressément fait mention de lettres-patentes accordées à ces peuples plus de soixante ans avant le règne du czar Fedor Iwanowitz, et par lesquelles on leur accorde la permission de recueillir par eux-mêmes le tribut qu'ils devaient payer en pelleteries; d'ailleurs, il est certain qu'il n'a jamais été question de construire aucune ville ni aucun fort pour assujettir les Samoïèdes, et qu'actuellement même il n'en existe point dans la

contrée qu'ils habitent. C'est dans de petites villes situées aux environs de leurs pays, et habitées par des colonies russes, que l'on reçoit leur tribut appelé *jeslak*. Il consiste en une fourrure de la valeur de vingt-cinq copeks, que tout homme capable de se servir de l'arc doit livrer tous les ans, et chaque sorte de pelleterie se trouve évaluée un certain prix.

» Les Samoïèdes qui vivaient dans les marais, ou dans les déserts voisins, donnant de l'inquiétude aux colonies russes, on bâtit la petite ville de Pustoser, pour se mettre en état de défense contre les étrangers qui pourraient aborder de ce côté-là par mer, comme le portent leurs anciennes traditions. C'est aussi pour le même objet qu'en 1648 on y établit cinquante soldats avec leurs femmes et leurs enfans, qui s'y rendirent de Colmogor, aux environs d'Archangel. Actuellement il y a toujours une compagnie de soldats, tirés de la garnison d'Archangel même. Ainsi, malgré la stérilité du pays, le petit nombre et la misère de leurs habitans, l'industrie de ces gens-là rend le poste de waywode de Pustoser très-lucratif pour l'officier qui en est revêtu.

» Pustoser, le seul endroit dans le pays des Samoïèdes, à qui l'on donne le nom de *ville*, quoique ce ne soit proprement qu'un village, est situé à cent werstes, ou environ, des bords de la mer Glaciale, à peu de distance du détroit de Weigatz. L'air y est si froid, et le terroir si ingrat, qu'il ne produit aucune sorte de blé ni de fruit; mais le lac qui lui donne son nom est très-poissonneux. C'est à quoi se

réduit tout ce qu'il y a de remarquable dans une contrée inconnue au reste de la terre.

» La religion des Samoïèdes est fort simple : ils admettent l'existence d'un Être suprême, créateur de tout, souverainement bon et bienfaisant : qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte et de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet être ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas, qu'il n'exige point par conséquent le culte des hommes, et même qu'il n'en a pas besoin ; ils joignent à cette idée celle d'un être éternel et invisible, très-puissant, quoique subordonné au premier et enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelques cas des conseils de leurs kœdesnicks ou tadèbes, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet être malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître les moyens de les détourner.

» Le soleil et la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes : c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Être souverain leur fait part de ses faveurs ; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches, qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs kœdesnicks. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles, et s'ils s'en chargent, ce

n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les kœdesnicks sont les dépositaires et les interprètres. Le manichéisme et l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages.

» On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'âme, et d'un état de rétribution dans une autre vie ; mais tout cela ne se réduit qu'à une espèce de métempsycose.

» C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des âmes qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent les habits du défunt, son arc, ses flèches, et tout ce qui lui appartient, parce qu'il se pourrait, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, et qu'il ne convient à personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par-là que, si le dogme de l'immortalité de l'âme fait partie de leur religion, ce n'est que comme une simple possibilité à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes.

» Enfin, on ne trouve parmi eux aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre dans certaines circonstances de la vie. Il n'est question de leurs kœdesnicks, ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de leurs enfans, ni aux enterremens : tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne à leur donner des avis et des idoles de leur façon, lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans

leurs chasses, ou qu'il leur survient quelque maladie. Il serait très-difficile d'amener ces peuples au christianisme, parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, et qu'ils croient leur sort trop heureux pour y désirer quelque changement.

» Les Samoïèdes sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi, et ignorent même jusqu'aux noms de *vice* et de *vertu*. S'ils s'abstiennent de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature ; il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, et d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les degrés de consanguinité ou de parenté, jusque-là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que lui, à quelque degré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques écrivains aient avancé le contraire, le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

» Tous ces usages, qu'ils observent religieusement entre eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, et l'on pourrait, avec fondement, regarder cette tradition comme une loi ; mais on ne trouve pas qu'elle leur défende d'assassiner, de voler, ou de se mettre par la force en possession des filles et des femmes d'autrui. Cependant, s'il faut en croire ces bonnes gens, qui paraissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu

d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue, puisqu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent aucun principe qui pût les détourner de ces actions, ils répondent tout simplement qu'il est très-aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, et qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes, ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais peut aussi bien contenter leurs désirs naturels qu'une autre qu'ils trouveraient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourraient posséder que par la violence.

» On voit, par tout ce qui vient d'être dit, qu'ils ne connaissent d'autres besoins que ceux de la simple nature, c'est-à-dire la nourriture, l'usage des femmes, et le repos.

» Comme ils sont d'un goût grossier et très-facile à contenter, l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes, leur tient lieu de principe, et les fait agir conséquemment, sans même le savoir.

» Leurs sens et leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être et d'exister. Ils ont la vue perçante, l'ouïe très-fine, et la main sûre; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable, et sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités, qui leur sont naturelles et d'une nécessité

absolue pour pourvoir à leurs besoins, ont été perfectionnées par un exercice continuel. Ils ont au contraire le goût grossier, l'odorat faible, le tact émoussé ; ce qui vient de ce que les objets qui les environnent sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

» On conçoit aisément que l'ambition et l'intérêt, ces deux grands ressorts qui mettent en mouvement tout le genre humain, et qui sont dans la société les mobiles de toutes les actions, bonnes ou mauvaises, ainsi que de tous les vices qui marchent à la suite, comme l'envie, la dissimulation, les intrigues, les injures, les desseins de vengeance, la médisance, la calomnie, le mensonge, n'entrent pour rien dans le système moral de ces peuples ; au moins est-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces différens vices, qui font tant de ravage dans les sociétés les plus policées.

» On croira sans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la simplicité de leurs notions, et à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs auteurs assurent que les Samoïèdes ont des princes, des juges, ou maîtres, auxquels ils obéissent avec beaucoup de soumission, il est certain qu'ils n'en ont jamais connu, et qu'actuellement il n'en existe point parmi eux. Ils payent sans répugnance le tribut qui leur est imposé en fourrures, sans connaître d'autre sujétion envers le souverain. Ils se soumettent à ce payement de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs pères,

et qu'ils savent qu'en cas de refus on saurait bien les y forcer.

» Au reste, ils sont parfaitement indépendans les uns des autres, et s'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, et pour les kœdesnicks, dont ils prennent quelquefois les conseils, sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux.

» Quand on dit que les rennes sont des seules richesses des Samoïèdes, il faut supposer qu'ils ne connaissent point l'usage des monnaies, et la différence qu'il y a entre le prix et la valeur des métaux, à l'exception de quelques-uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent avoir appris cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles dont ils font leurs femmes; mais quoiqu'en convenant du prix avec leurs pères, il leur soit permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes, et la plupart se bornent à deux. Il y a des filles pour lesquelles on paye cent et jusqu'à cent cinquante rennes; mais ils sont en droit de les renvoyer à leurs parens, et de reprendre ce qu'ils ont donné, lorsqu'ils ont sujet de n'en être pas contens. Comme leurs femmes sont accoutumées à enfanter presque sans douleur, ils les soupçonnent d'infidélité, et d'avoir eu commerce avec quelque étranger dès qu'ils voient arriver le contraire. C'est là principalement le cas où ils les battent et les maltraitent, pour leur faire avouer leur faute : si la femme con-

fesse le fait, ils la renvoient aussitôt à ses parens, et s'en font rendre le prix. Quoiqu'on trouve précisément le contraire dans des écrivains mêmes récens, ces faits n'en sont pas moins certains. M. de Buffon assure, comme une chose avérée, que non-seulement ils ne connaissent point la jalousie, mais qu'ils offrent même leurs filles et leurs femmes aux premiers venus. Cet habile naturaliste a eu de fort mauvais mémoires. Les femmes des Samoïèdes ont tant de pudeur, qu'on est obligé d'user d'artifice pour les engager à découvrir quelque partie de leur corps, quoiqu'il soit assez difficile de comprendre pourquoi elles attachent une idée de honte à laisser voir quelque nudité. Les deux sexes ignorent l'usage des bains, et ne se lavent jamais le corps; ce qui les rend très-sales et d'une très-mauvaise odeur.

» Cette manière de vivre si misérable fait sans doute horreur à tout homme né et élevé dans la société : cependant ces peuples ne laissent pas d'être toujours gais, exempts de chagrin, et très-contens de leur sort. J'ai connu quelques Samoïèdes qui avaient vu les villes de Moscow et de Pétersbourg, et qui, par conséquent, avaient pu remarquer les avantages et les commodités dont les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paraissaient pas fort touchés. Ils ont constamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avaient vu de plus attrayant et de plus voluptueux au milieu des Russes, tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance, et pour tout ce qui peut interrompre leur

repos, ou leur penchant déterminé pour la paresse.

» Ils aiment à fumer du tabac et à boire des liqueurs fortes quand ils en trouvent chez l'étranger; mais ils en quittent l'usage sans la moindre marque de regret. Cette stupide insensibilité leur est si naturelle, qu'aucun objet, quelque nouveau qu'il soit pour eux, ne les frappe que très-légèrement. Il peut bien réveiller leur attention pour un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs désirs.

» J'ai fait l'expérience de leur apathie : je fis un jour assembler dans une chambre plusieurs Samoïèdes des deux sexes pour les examiner de plus près. Mais quoique j'eusse laissé sur la table de l'argent, des fruits et des liqueurs fortes, dont je leur avais fait goûter, et tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leurs désirs; et quoique j'eusse même abandonné la chambre à leur discrétion, ayant fait retirer mes domestiques, et m'étant retiré moi-même dans un coin, d'où je pouvais les observer sans être vu, ils ne sortirent point de leur indifférence; ils restèrent tranquillement assis par terre, les jambes croisées, sans toucher à la moindre chose. Il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une sorte de surprise; mais un moment après ils ne paraissaient plus y faire attention ».

Les Ostiacks, peuple voisin des Samoïèdes, méritent aussi d'être connus. Aucun voyageur n'a donné de détail un peu circonstancié sur ces peuples, si ce n'est M. Muller, officier allemand, exilé en Sibérie;

mais comme sa relation n'est encore qu'un tableau très-imparfait de cette nation, nous avons cru devoir y ajouter beaucoup de traits empruntés des meilleurs écrivains qui ont parlé de la Sibérie, et surtout du baron de Strahlenberg, officier suédois, déjà cité en plusieurs endroits de cette collection.

Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation et l'étendue du pays qu'habitent les Ostiaks, parce qu'ils changent de demeure suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur nourriture, soit par la pêche, soit par la chasse. Nos cartes d'Europe représentent communément ces peuples comme habitant les bords occidentaux de l'Obi, mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent. Celle qui a été donnée à Pétersbourg en 1758, pour servir à faire connaître les découvertes des Russes, place les Ostiacks en deux endroits différens de la Sibérie, 1°. entre le 59e et le 60e degré de latitude, et les 174 et 180 de longitude dans une île formée par la rivière de Tschulim, et celle de Ket, qui passe à Jeniseisk, et se jette, ainsi que la première, dans l'Obi; 2°. entre le 61 et 62e degré de latitude, et les 181 et 185 de longitude, sur les rives orientales de l'Obi, et non loin de Surgut.

Dans leur langue, les Ostiacks s'appellent *Choutischis*, et nomment leur patrie *Gandimich*.

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui habitent sous un ciel rigoureux, dont les effets sont d'engourdir la nature ou d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur mé-

diocre : leur taille est cependant assez bien proportionnée, et leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes : leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Des peaux d'ours, de rennes et d'autres animaux, leur servent de vêtemens pour l'hiver; en été, ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons, et surtout d'esturgeons. En toutes saisons, leurs bas et leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poisson; par-dessus cet habillement, qui est à peu près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples; et pour désigner un hiver très-rude, ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens : ils emploient les dépouilles des animaux sans prendre la peine de les passer, et sans y donner aucune préparation. Un Ostiack a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur-le-champ, et se fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes chez les Ostiacks, ainsi que tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens dont le désir de plaire leur inspire le goût, et qui sont pro-

portionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap rouge, qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coiffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête de façon que leur visage est presque entièrement caché; celles qui portent le drap rouge ont une espèce de voile de damas ou d'autres étoffes de soie de la Chine : elles ont aussi, comme les Tunguses, l'usage de se faire des marques noires au visage et aux mains.

Le logement de ces peuples consiste, comme chez les Samoïèdes, en de petites huttes carrées, dont la couverture et les parois sont d'écorce de bouleau cousues ensemble. Au-dedans de ces habitations et le long des parois, s'élève un peu au-dessus de l'aire une espèce d'estrade ou de banc en forme de coffre, et rempli de raclure de bois, qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit d'une ouverture suffisante pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches, et en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent et mangent. Quelques-uns ont un ou deux couteaux, et c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer ou un pareil instrument.

L'agriculture étant inconnue aux Ostiacks, leur pays ne produit que quelques racines sauvages, et

leur nourriturre ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche : ils mangent la viande avec des racines et à demi-cuite, mais ils mangent le poisson cru, frais ou sec, et ne boivent que de l'eau.

Ils paraissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit. Aussi, lorsqu'ils tuent une renne, un ours ou tout autre quadrupède, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures et de le boire. Un morceau de poisson sec trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un mets exquis.

Quelques-uns entretiennent des rennes pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage. Ils attèlent depuis six jusqu'à douze chiens à un traîneau long de quatre à cinq aunes, sur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu, on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse, les chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils sont en marche, ils ne cessent de hurler et d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint le premier relais. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, et se reposent un instant. On leur donne un peu de poisson sec, et après ce léger rafraîchissement ils reprennent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très-bien en un jour un traîneau chargé de trois cents livres, pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie septentrionale de la

Sibérie, on se sert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux, soit pour voyager, soit pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies comme celles d'Europe, avec des relais réglés de distance en distance. Plus un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau.

Quoique les filles des Ostiacks soient généralement laides, et qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes par la malpropreté des haillons qui leur servent de vêtemens, elles se piquent cependant de coquetterie, et le désir de plaire les occupe comme les Européennes.

Les hommes, de leur côté, ressentent aussi le pouvoir de l'amour, et n'omettent aucun des petits soins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une seule femme ne leur suffit pas, ils en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'est une véritable vieille à leurs yeux, et ils ne l'approchent plus. Cependant, au lieu de renvoyer leurs douairières, ils les gardent pour avoir soin du ménage et servir la jeune femme qui est devenue la compagne et la femme du maître. Lorsqu'un Ostiack a le cœur pris, voici de quelle manière se font les demandes de mariage.

Un ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles : on porte cette parole, on marchande; si l'amant consent au marché, il propose de donner en

payement différens effets, comme, par exemple, son bateau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, etc., jusqu'à ce que, suivant son estimation qui est toujours fort haute et à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord, il promet de livrer sa fille dans un temps marqué. Jusqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre ressource auprès de sa belle que le langage des yeux, car il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite ni de lui parler.

Lorsqu'il va voir le père et la mère, il entre à reculons, pour ne pas les regarder en face : s'il leur parle, il tient toujours sa tête tournée de côté, pour marquer son respect et sa soumission.

Au temps dont on est convenu, l'amant vient recevoir sa future des mains de son père, qui la lui livre en présence des parens et des amis assemblés; il recommande ensuite aux époux de vivre en bonne union, et de s'aimer comme mari et femme : c'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen régalent tous les assistans d'un verre d'eau-de-vie : c'est le sceau d'une parfaite union.

Ordinairement un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari : celui-ci consomme son mariage lorsque la nature en a marqué l'instant.

Une différence bien remarquable de ces peuples

aux Samoïèdes, c'est que les degrés de parenté ne mettent aucun obstacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouse pas sa mère, parce que les mères sans doute sont déjà vieilles lorsque leurs enfans sont nubiles ; mais on voit des pères faire leurs femmes de leurs propres filles, et des frères épouser leurs sœurs.

Lorsqu'un mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maître de la renvoyer et d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours sur les mouvemens déréglés de leurs désirs.

Ils ont aussi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane séparée, non-seulement pendant tout le temps de leurs couches, mais encore chaque fois qu'elles ont leurs indispositions périodiques.

Ces femmes ne paraissent avoir aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement; elles ne prennent par conséquent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Il arrive souvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'instant du travail les surprend et les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles se contentent de s'asseoir, avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, et elles accouchent sans paraître ressentir aucune douleur, sans témoigner du moins de mauvaise humeur, ni le moindre mécontentement.

Le premier soin des femmes qui se trouvent à leur délivrance, est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né, pour l'endurcir au froid, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il crie; alors la mère prend son enfant dans son sein et continue sa route avec les autres femmes. Il serait curieux de savoir comment notre médecine expliquerait cette manière d'accueillir un enfant qui de la chaleur du sein maternel passe à l'impression d'un air tel que celui de la zone glaciale.

Dès que l'on est arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, et il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde et de compagne pendant quatre ou cinq semaines; au bout de ce temps, on allume un grand feu au milieu de la cabane, et l'accouchée saute par-dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse et la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, et la chasse supplée encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré par la neige et par les glaces, les Ostiacks vont courir les bois et les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, etc.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, et la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font cérémonialement plusieurs tours, comme pour honorer ces dépouilles; ils font ensuite des lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre, et lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie?* lui demandent-ils tous en chœur; et ils répondent : *Ce sont les Russes. — Qui t'a coupé la tête? — C'est la hache d'un Russe. — Qui t'a ouvert le ventre? — C'est le couteau d'un Russe. — Nous t'en demandons pardon pour lui.*

Cette pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples : ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'apaiser et de lui faire cette espèce de réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage et de la cuisine, qui ne regardent que les femmes, elles s'occupent encore à préparer et à filer d'une manière particulières de certaines orties; elles en font de la toile et des rideaux, pour se défendre, dans le temps du sommeil, des moucherons, qui sont toujours fort incommodes pendant l'été, surtout dans les forêts et aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de roideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs pour mettre sur leur tête, et on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes que de fumer du tabac; mais leur méthode est très-différente de celle des autres nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, et tirent le plus qu'ils peuvent de fumée pour l'avaler avec cette eau. A peine ont-ils pipé trois ou quatre fois, qu'ils tombent à terre sans connaissance; ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart d'heure, les yeux fixes, la bouche béante, le visage couvert d'écume et de sérosités qui distillent des yeux, de la bouche et du nez: on croirait voir un épileptique dans les convulsions.

Quelquefois ces malheureureux sont les victimes de cette étrange façon de fumer. Les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres, se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac ou près du feu, se noient ou se brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer; et il semble que cette habitude pourrait leur être utile en effet, si elle était modérée, en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs que produisent abondamment en eux le poisson cru et la mauvaise nourriture dont ils font usage. Quoique généralement parlant, la propreté paraisse inconnue aux Ostiacks, et que tout l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, elles ont cependant un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent en tout temps sur elles, avec une ceinture de la même forme que celle que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines con-

trées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du saule : cette matière absorbe toute l'humidité, toute espèce de transpiration. Chaque fois que des besoins naturels les obligent de déranger la ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce ; et elles en ont toujours une provision avec elles, surtout dans les temps critiques.

Si l'amour dans ces climats rigoureux se fait sentir assez vivement, la jalousie marche à sa suite aussi-bien que dans nos contrées ; mais les effets n'en sont jamais funestes. Ils se bornent à quelques pratiques superstitieuses, et les seules peut-être au monde qui produisent quelque bien réel ; car, comme leur objet est d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un et l'autre cas, elles contribuent du moins à tranquilliser le jaloux. Un Ostiack tourmenté de cette passion coupe du poil de la peau d'un ours, et le porte à celui qu'il soupçonne d'occasionner l'infidélité de sa femme. Si ce dernier est innocent, il accepte ce poil ; mais s'il est coupable, il avoue le fait, et convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle que le premier répudie, et que l'autre épouse. Ils agissent tous de bonne foi dans ces circonstances ; et de manière ou d'autre, le jaloux est délivré de toute inquiétude.

Ils se persuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère serait assez hardi pour accepter le poil qu'on lui présente, l'âme de l'ours dont il provient ne manquerait pas de le faire périr au bout

de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime continue à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent, il se croit dans son tort, et met tous ses soins à les faire oublier à sa femme.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiacks dans une perpétuelle inaction, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps et de compter les années est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendriers. Comme il neige longtemps et régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent, ils disent : *je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons, *j'ai tant d'années*. Au reste, cette manière de parler se trouve parmi tous les peuples de la Sibérie qui habitent les cantons septentrionaux.

Le plus grand effort de prévoyance que paraissent faire les Ostiacks, c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver ; encore est-il assez probable qu'ils ne prennent cette précaution que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, non par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

A l'égard du présent, disent-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, malgré les peines qu'ils se donnent, quoiqu'ils s'épuisent à travailler et qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous. Quant à l'avenir, il est si incertain, que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous a créés.

Les Ostiacks n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très-médiocre. Il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la rassade ou verroterie, des ustensiles et des outils de fer, tels qu'une hache, des clous, des couteaux, etc.

Comme ils ne savent ni lire ni écrire, et que cependant ils désirent quelquefois se procurer des denrées dont ils ont besoin, sans avoir à donner aucune sûreté aux marchands, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, et promettent de livrer dans le temps préfixe, en échange de ce qu'ils reçoivent, ce qu'on leur a demandé. Jamais on ne voit un Ostiack manquer à ses engagemens. Aux termes convenus, ils apportent avec l'attention la plus scrupuleuse le poisson sec, les pelleteries, et ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont fait : ils font voir en même temps les marques qu'ils portent aux mains ; on les efface, et tout est terminé.

Si les Ostiacks sont paresseux, le caractère excellent qu'ils ont tous rachète bien ce défaut : c'est, parmi eux, qu'il faut chercher l'humanité la plus simple et la plus pure. Malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent, quoiqu'ils n'aient que des notions très-obscures et très-imparfaites de Dieu, ils sont naturellement bons, doux et pleins de charité.

On ne voit chez les Ostiacks aucun libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces

vices grossiers si communs même parmi les nations policées: on trouverait difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiacks dégénérés qui vivent avec les Russes corrompus, et qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

Un officier suédois rapporte cet exemple : « En 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la paix était conclue dans le nord entre la Suède et la Russie, je partis de la ville de Crasnojarsk, sur le Jenisée, sans autre compagnie que celle d'un jeune domestique suédois, de l'âge de quatorze ou quinze ans. Le commandant de Crasnojarsk m'avait donné un conducteur russe qui devait m'accompagner; mais il s'était enfui, et je me trouvai réduit à traverser seul avec mon jeune homme de vastes contrées, qui n'étaient habitées que par des païens.

» J'avais fait construire un train de bois sur lequel je descendis la rivière de Czulim jusque dans le fleuve Obi; j'étais muni d'un ordre du commandant de Crosnojarsk, qui m'autorisait à prendre de distance en distance cinq Tartares païens pour ramer. Étant ainsi seul et abandonné de mon guide russe, qui devait aussi me servir d'interprète, je montrai mon passeport aux Tartares, qui me donnèrent sur-le-champ tous les secours qui dépendaient d'eux, et me conduisirent paisiblement d'une habitation à l'autre. Il faut que je dise à leur louange que je ne perdis rien avec eux, quoiqu'il leur fût bien facile de me voler, puisque je dormais la nuit sur mon train de bois,

et que souvent ils s'étaient relevés trois ou quatre fois avant que je fusse éveillé.

» J'avoue en même temps que je n'aurais pas voulu risquer de voyager aussi solitairement entre Tobolsk et Moscow, où les Russes Rosboniches, quoique baptisés et Chrétiens, n'auraient certainement pas manqué de m'enlever la plus grande partie de mes effets.

» Certaines raisons m'obligèrent de m'arrêter pendant quinze jours chez les Ostiacks, sur le fleuve Obi. Je logeai dans leurs cabanes; le peu de pelleterie que j'avais resta, pendant tout mon séjour, dans une tente ouverte, habitée par une nombreuse famille; et je ne perdis pas la moindre chose.

» Voici encore un trait de la probité de ces peuples, qu'un marchand russe m'a raconté.

» Ce marchand, allant de Tobolsk à Beresow, ville située à douze journées au nord de la première, passa la nuit dans une cabane d'Ostiacks. Le lendemain matin, il perdit, à quelques werstes de sa couchée, une bourse dans laquelle il y avait environ cent roubles. Les routes de ces cantons ne sont guère fréquentées; mais le fils même de l'Ostiack, qui avait donné l'hospitalité au Russe, allant un jour à la chasse, passa par hasard à l'endroit où cette bourse était tombée, et la regarda sans la ramasser. De retour à la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent, et qu'il l'y avait laissée. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin de la dérober aux yeux des passans, et

qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui à qui elle appartenait si jamais il venait la chercher. La bourse resta donc à cet endroit pendant plus de trois mois. Lorsque le Russe, qui l'avait perdue, revint de Beresow, il alla loger encore chez le même Ostiack, et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour même qu'il était parti de chez lui. L'Ostiack, charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien, lui dit : « C'est donc toi qui as » perdu une bourse ? Eh bien ! sois tranquille ; je » vais te donner mon fils qui te conduira sur la place » où elle est : tu pourras la ramasser toi-même ». Le marchand en effet trouva sa bourse au même endroit où elle était tombée ».

A l'exception des waywodes, que le gouvernement de Russie établit chez les Ostiacks pour les gouverner et pour lever les impôts, il n'y a point de chefs ou de supérieurs reconnus dans la nation, et l'on n'y fait aucune distinction de rang, de naissance, et de qualité. Quelques-uns pourtant parmi eux prennent le titre de *knés*, et s'approprient le domaine de certaines rivières ; mais malgré ces prétentions, ils sont fort peu respectés des autres, et ces knés n'exercent aucune sorte de juridiction.

Chaque père de famille est chargé de la police de sa maison, et termine seul à l'amiable les petits différends qui peuvent y survenir. Dans les affaires graves, ils ont recours aux waywodes, ou ils appellent les ministres de leurs idoles pour les juger. La contestation se termine ordinairement par une sen-

tence que le prêtre prononce, comme si elle lui était inspirée; mais l'idole, dont il est l'organe, n'oublie pas ses intérêts; car il y a une amende de pelleterie imposée, et le ministre, comme de raison, est chargé de la recevoir pour l'idole.

La religion de ces peuples consiste à rendre quelque culte à ces idoles, et ils en ont de deux sortes; de publiques, qui sont révérées de toute la nation; de domestiques, que chaque père de famille se fabrique lui-même, et dont le culte particulier se borne à sa maison.

Ces deux espèces d'idoles ne sont communément que des troncs d'arbre, ou des bûches arrondies par le haut, pour représenter une tête dont les yeux sont marqués par deux trous, la bouche par un autre trou, le nez par un relief quelconque; le tout si grossièrement façonné, qu'il n'y a que des yeux d'Ostiacks qui puissent y voir une divinité.

Ordinairement un père de famille est à la fois prêtre, sorcier et fabriquant d'idoles, et il en distribue à ceux qui en veulent. Lui seul a le droit de leur offrir des sacrifices, de les consulter et de rendre les oracles qu'elles lui dictent. Avant d'aller à la chasse et à la pêche, l'idole est consultée, et l'on se conduit suivant le succès heureux ou malheureux que promet sa réponse.

Lorsqu'une femme a perdu son mari, dit Muller, elle témoigne sa douleur en faisant fabriquer promptement une idole qu'elle habille des vêtemens du défunt. Elle la couche ensuite avec elle, et la place

pendant le jour devant ses yeux, pour se rappeler la mémoire du mort, et pour s'exciter en même temps à pleurer sa perte. Cette cérémonie se continue pendant une année entière, et chaque jour doit être marqué par des larmes.

L'année du deuil étant révolue, l'idole est dépouillée et reléguée dans un coin jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une pareille cérémonie. Une femme qui n'observerait pas cette pratique serait déshonorée; elle passerait pour n'avoir pas aimé son mari, et sa vertu serait violemment soupçonnée.

Strahlenberg rapporte que, voyageant parmi eux, il leur demanda où ils croyaient que leurs âmes allaient après la mort, et qu'ils lui répondirent: « Que ceux qui mouraient d'une mort violente, ou en faisant la guerre aux ours, allaient droit au ciel; mais que ceux qui mouraient dans leur lit ou d'une mort naturelle étaient obligés de servir long-temps sous terre près d'un dieu sévère et dur ».

Ceci pourrait faire présumer que les Ostiacks descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie; car Valère Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penser, lorsqu'il écrit qu'ils sautent de joie dans une action, comme allant à une mort glorieuse, et qu'au contraire, lorsqu'ils sont malades, ils se désolent comme se croyant menacés d'une mort ignominieuse.

Les Ostiacks, quoique voisins des Samoïèdes, diffèrent beaucoup par le langage, et ces peuples ne peuvent s'entendre sans interprètes.

Les Ostiacks étant soumis à l'empire, chaque fois que la Russie change de maître, il est d'usage de leur faire prêter un nouveau serment de fidélité; c'est le waywode établi chez eux qui reçoit ce serment; et en voici la formule.

On rassemble les Ostiacks dans une cour, où est étendue par terre une peau d'ours, avec une hache et un morceau de pain, dont on leur distribue à tous une petite partie.

Avant de le manger, ils prononcent les paroles suivantes : « Au cas que je ne demeure pas toute » ma vie fidèle à mon souverain, si je me révolte » contre lui de mon propre mouvement, et avec » connaissance, si je néglige de lui rendre les de- » voirs qui lui sont dûs, ou si je l'offense en quel- » que manière que ce soit, puisse cet ours me dé- » chirer au milieu des bois; que ce pain que je vais » manger m'étouffe sur-le-champ; que ce couteau » me donne la mort, et que cette hache m'abatte la » tête ». On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur serment, quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

Quelques tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiacks au christianisme, on n'a pu faire parmi eux qu'un très-petit nombre de vrais Chrétiens. La vie errante qu'ils mènent dans les forêts, et qui rend inutile l'établissement des prêtres et des églises; les anciennes habitudes de leurs pères, soit en matière de culte, soit par rapport aux mariages, sont autant d'obstacles aux progrès du christianisme chez des

peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion, et que les Russes leur paraissent plus misérables qu'eux.

Le grand convertisseur Philothée, archevêque de Tobolsk, à qui la plus grande partie des idolâtres sibériens doivent le baptême (si c'est conférer ce sacrement que de faire jeter dans l'eau par des dragons des païens attachés à leur croyance), visita les Ostiacks dans les années 1712, 1713 et 1714, pour les convertir. Quelques-uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale, mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la cérémonie. Le ministère des soldats russes fut heureusement employé : moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille.

Tout le fruit que les Ostiacks ont donc retiré de la mission de l'archevêque de Tobolsk, c'est que depuis ce temps ils se disent Chrétiens; mais le sont-ils en effet? On en peut juger par toutes leurs superstitions, par leurs cérémonies religieuses; enfin, par l'idée qu'ils avaient des récompenses de la vie future, lorsque, huit à dix ans après leur conversion, ils firent à M. Strahlenberg la réponse que nous avons rapportée.

Les approches de la mort leur causent si peu de frayeur et d'inquiétude, que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne sont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres soins.

L'excessive malpropreté dans laquelle ils vivent,

les viandes crues et les insectes dont ils se nourrissent leur causent des maladies scorbutiques, ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre, et si terribles, qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Cet amour de la vie, que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes pour les rendre attentifs à leur conservation; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entre point dans l'âme d'un Ostiack. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe, ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre et ronger petit à petit les autres parties du corps; ils voient leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte.

Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique, que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, et qui doit d'autant plus surprendre, qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion, tel que celui dont se paraient les philosophes stoïciens.

Les enterremens des Ostiacks se font sans cérémonies religieuses. La famille du mort s'assemble; on habille le cadavre, et on l'enterre, en mettant à côté de lui son couteau, son arc, une flèche, et les ustensiles de ménage qui lui appartenaient. Si c'est en hiver, on le cache dans la neige; et lorsque l'été est venu, on fait une fosse, et on l'y dépose en présence de tous ses parens.

CHAPITRE II.

Voyage de M. l'abbé Chappe en Sibérie (1).

Après le long et pénible voyage de M. Gmelin dans la Sibérie, un court extrait de celui de M. l'abbé Chappe ne saurait déplaire aux lecteurs. Ce jeune apôtre de la philosophie, qui en a été trop tôt le martyr, joint la pénétration à l'activité, des résultats savans à des anecdotes plaisantes, et l'envie d'instruire au désir de plaire.

M. l'abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, part de Paris à la fin de novembre 1760, traverse l'Allemagne, arrive à Vienne, court en poste à Varsovie, où il remarque de belles femmes, des hommes d'une grande taille, des danses ennuyeuses, un souverain sans autorité, un état sans défense, une noblesse propriétaire des terres, des paysans qui travaillent pour elle sous la direction d'un sous-fermier qui les conduit à la charrue un fouet à la main; enfin cette anarchie qui, révoltant le peuple contre la tyrannie

(1) L'extrait de ce voyage, inséré dans la Continuation de l'abbé Prévost, est de M. de Leyre, homme de lettres d'un mérite distingué, auteur de l'Analyse du chancelier Bacon, et de quelques autres ouvrages estimés.

des grands, expose la Pologne à l'oppression continuelle de ses voisins, et ne lui permet de choisir qu'entre la domination de deux despotes qui se disputent le droit de l'asservir sous prétexte de la protéger; destinée inévitable d'une aristocratie aussi folle qu'injuste, et de tout gouvernement où le peuple est esclave.

De la capitale de la Pologne, M. l'abbé Chappe se rend à celle de Russie. Le voyageur trouve, depuis Varsovie jusqu'à huit lieues de Bialistok, une plaine couverte de granits de toute couleur. A Bialistok, est le château du grand-maréchal de la couronne, palais superbe, où l'on a fait venir de loin des monumens de tous les beaux-arts, où l'architecture est allée, à grands frais, construire deux corps de logis à la romaine, où l'on voit au-dedans des appartemens et des bains décorés avec toute la somptuosité de la richesse et toute l'élégance du goût; au-dehors, un parc, des jardins, des bosquets, une orangerie; enfin, les délices de l'Asie et les ornemens de l'Italie au milieu des neiges du nord.

Le 30 janvier 1761, le thermomètre était à 11 degrés au-dessus de zéro. Au sortir de Mémel, il fallut faire du feu au milieu des glaces, dans des bois couverts de neiges : c'était en pleine nuit. Les montagnes sont gelées du pied jusqu'à la cime, et les chevaux ne sont point ferrés; il en fallait dix pour une seule voiture; encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne où les voyageurs grimpaient à pied, faisant de fréquentes chutes, non sans

quelques contusions. Ils retournèrent donc au hameau de Podstrava, avec leurs dix chevaux, que tous les paysans du village, tenant une torche d'une main, un fouet de l'autre, poussant en même temps la voiture et l'attelage, n'avaient pu faire parvenir jusqu'au sommet de la montagne. Ces obstacles se renouvelèrent plus d'une fois jusqu'à Pétersbourg, où le voyageur arriva le 13 février, après deux mois et demi de route. Un de ses plus grands embarras fut la forme et la charge de ses voitures qui ne pouvaient rouler dans la neige, et qui pesaient trop pour aller sur des traîneaux. Il fut donc obligé de les laisser à Derpt, et de prendre quatre traîneaux pour les équipages.

Rendu à Pétersbourg, l'astronome trouva que l'académie de cette capitale avait déjà fait partir un de ses membres pour Tobolsk, où d'autres astronomes de Russie devaient aller observer comme lui le passage de Vénus. Ils étaient tous en marche depuis un mois. L'académicien français avait encore huit cents lieues à faire avec des vivres, des ustensiles, et même des lits. On craignait que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui proposa d'aller faire son observation en quelque endroit plus accessible et moins éloigné. Il n'y en avait point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route, et partit le 10 mars avec un bas-officier pour escorte, un interprète pour la langue, et un

horloger pour raccommoder les pendules en cas d'accident.

La première chose qui frappe le voyageur au sortir de Pétersbourg, est de voir de petits enfans tout nus jouer sur la neige par un froid très-rigoureux; mais on les y endurcit ainsi pour n'en être jamais incommodés, et passer alternativement des poêles au grand air sans aucun risque.

M. Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscow. Quoiqu'il y ait deux cents lieues de cette ville à Pétersbourg, on fait souvent cette route en deux jours; mais les traîneaux de l'académicien s'étaient rompus dans les mauvais chemins : il en commanda de nouveaux. Ils pouvaient retarder son départ; il prit des traîneaux de paysans, qui furent d'abord arrangés, et il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtaient à tous les poêles de chaque poste, qu'il les laisserait en chemin s'ils continuaient. Cette menace et l'eau-de-vie donnée aux postillons firent cesser tous les retards. Les traîneaux volaient sur la neige, et plus vite encore sur les glaces des rivières. Celles-ci gèlent promptement dans le nord, et leur surface en est plus unie; mais on y trouve des trous où l'eau ne gèle jamais, même quand la glace est à trois pieds d'épaisseur. L'auteur, cherchant la cause de ce phénomène, dit qu'il ne vient point vraisemblablement des sources d'eau chaude qui peuvent se trouver au fond des rivières. Une de ces ouvertures, qu'il observa sur la rivière d'Ocka, avait, dit-il, plus de cent toises. « Cette rivière étant d'une très-grande

profondeur, quelque légèreté spécifique qu'on suppose à ces eaux de source, elles auraient le temps de contracter un degré de froid dans la diagonale qu'elles parcourent pour parvenir à la surface ». L'auteur donne une explication plus probable de cette singularité. Les grandes rivières ne gèleraient jamais, à cause de la rapidité de leur courant, si les glaçons ne commençaient à se former par leurs bords, où les eaux sont plus tranquilles. Cependant ils s'accroissent bientôt, au point que la rigueur des froids du nord les fixe presque tous à la fois. Cet effet doit rendre la surface des rivières glacées parfaitement unie ; mais la différence de la figure des glaçons laisse nécessairement entre eux quelques espaces vides. On objectera que les nouveaux glaçons que la rivière charrie sous sa surface gelée devraient remplir ces intervalles. Aussi ces trous ne sont-ils pas fort grands pour l'ordinaire. Mais dans le nord, où le froid est tout à coup excessif et durable, les rivières charrient peu de glaçons. La preuve en est que, sur la rivière d'Ocka et sur le Volga, M. Chappe a remarqué beaucoup d'ouvertures de dix-huit pouces de diamètre, faites exprès par les paysans, pour y placer des filets, qui se rompraient bientôt s'il y avait des glaçons sous la surface des rivières gelées. Cette observation vient à l'appui du système des physiciens, qui veulent que la mer ne soit pas glacée autour des poles, parce que les montagnes de glaces flottantes ne viennent que du débouchement des rivières et des rivages mêmes de la mer.

L'académicien, observant et voyageant toujours en poste, arrive le 20 mars à Niznowogorod, où l'Ocka se jetant dans le Volga forme une nappe d'eau très-belle à voir en été. Cette ville, au second rang par son étendue, au premier rang par son commerce, est l'entrepôt de tous les grains du pays. Là, le voyageur s'embarque sur le Volga, mais dans un traîneau qui va plus vite qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaisir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui se croisaient, se heurtaient et se renversaient souvent. Les chevaux qui tirent ces sortes de voitures sont petits, maigres et faibles au coup-d'œil, mais durs à la fatigue, et d'une légèreté qui n'attend pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entretient pendant toute la route avec ces animaux, qui, sans parler, montrent autant d'intelligence que leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au-delà de Niznowogorod, ce n'est qu'une grande plaine. A une journée de cette dernière ville, on passe le Volga à Kusmodeniansk, et l'on entre dans une forêt qui a trois cents lieues et plus de longueur; mais ce ne sont que des pins et des bouleaux. M. l'abbé Chappe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équinoxe du printemps, au milieu d'une neige épaisse de quatre pieds, et par un froid qui tenait le thermomètre à dix-huit degrés au-dessous de zéro. Cependant le froid et la neige augmentèrent tous les jours pour le voyageur français, à mesure qu'il avançait vers Tobolsk. Il arriva dans un hameau. Au bruit de la

clochette de son train, qui annonçait la poste royale, ou plutôt à la vue de l'uniforme de son guide, tous les gens du village se sauvèrent dans les bois. Le maître de poste n'avait que six chevaux; on arrêta les traîneaux qui passaient, les paysans s'enfuirent, laissant leurs chevaux. Le Français demanda pourquoi; c'est que souvent, lui dit-on, les voyageurs disposent des chevaux, et maltraitent les hommes au lieu de les payer. Il offrit de l'eau-de-vie, il donna de l'argent; aussitôt les fugitifs se disputèrent à qui le servirait, à qui le conduirait.

Le chaud artificiel n'est pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel. Rien de plus insupportable que la manière dont on s'y chauffe. Dans toutes les maisons, l'appartement de la famille est chauffé par un poêle de brique fait en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une soupape. On allume le poêle à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée, l'appartement se remplit d'une fumée qui s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du plancher, où l'on reste assis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poêle est consumé, l'on ouvre la soupape; et la fumée se dissipant, ne laisse qu'une forte chaleur qui se soutient jusqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle, que le thermomètre de Réaumur y monte le matin à trente-six et

quarante degrés, et s'y soutient dans la journée jusqu'à seize et dix-huit au-dessous du tempéré.

M. l'abbé Chappe, qui plaint le sort des Sibériens, également tourmentés par le froid qu'ils souffrent et par la manière dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore leur superstition qui augmente la misère de leur climat par des jeûnes et des pratiques funestes. Les lampes et les bougies qu'ils allument à toutes leurs chapelles intérieures, et qu'ils laissent brûler toute la nuit, sans précaution, occasionnent de fréquens incendies; et la dévotion pour le saint qu'on invoque amène les malheurs qu'on le prie d'éloigner. Le culte des schismatiques sibériens pour les images est aveugle et insensé. « J'ai su, dit M. l'abbé Chappe, par un Russe épris des charmes d'une jeune femme, sa voisine, dont il était aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occasionne un mari jaloux et incommode, il était enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme. Elle se rappelle le saint de la chapelle, dans les momens qu'on regarde en amour comme les plus précieux; elle court aussitôt faire la prière au saint, et revient entre les bras de son amant ». Qu'on se rappelle les courtisanes d'Italie qui retournent l'image de la Vierge pendant qu'elles exercent leur métier, et l'on verra que les mêmes superstitions se représentent dans les climats les plus différens.

Solikamskaia n'est remarquable dans le voyage de M. l'abbé Chappe que par la description des

bains qu'on y prend pour suer. « Je me levai, dit-il, le 31 de très-grand matin, pour prendre les bains avant de sortir; on me les avait offerts la veille... Ils étaient sur le bord de la rivière ». On l'y conduisit en traîneau : il arrive, il ouvre une porte; aussitôt il en sort une bouffée de fumée qui le fait reculer... « Cette fumée n'était que la vapeur des bains, qui formait un brouillard des plus épais, et bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid ». Il voulait se retirer; on lui dit que ce serait désobliger ses hôtes, qui avaient fait préparer le bain durant la nuit, exprès pour lui. « Je me déshabillai promptement, poursuit-il, et me trouvai dans une petite chambre carrée : elle était si échauffée par un poêle, que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyait à côté de ce poêle une espèce de lit de bois, élevé d'environ quatre pieds : on y montait par des degrés. La légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher, de façon que par le moyen de ces escaliers, on se prépare par degrés à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit ». Le voyageur, qui n'était pas prévenu sur toutes ces précautions, voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé, pour être plutôt quitte des bains; mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante des pieds. On jeta de l'eau froide sur le plancher; elle s'évapora à l'instant. En quelques minutes, son thermomètre monta à 60 degrés. La chaleur lui portant à la tête,

il en eut un violent mal de cœur : on le fit asseoir ; il roula au bas de ce lit de bois, avec son thermomètre qui fut brisé de sa chute. Dès qu'il eut repris ses sens, il regagna son logement, enveloppé dans sa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé pour le faire suer.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie : on les prend deux fois par semaine ; presque tous les particuliers en ont dans leurs maisons ; les personnes du bas peuple vont dans des bains publics ; les deux sexes y sont séparés par des cloisons de planches ; dans les hameaux pauvres, ils sont ensemble au même bain. « J'ai vu, dit l'auteur, dans les salines de Solikamskaia, des hommes qui y prenaient des bains ; ils venaient de temps en temps à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes ».

L'appartement des bains est tout en bois ; il contient un poêle, des cuves remplies d'eau, et une espèce d'amphithéâtre à plusieurs degrés. « Le poêle a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires : la plus basse sert à mettre le bois dans le poêle, et la deuxième soutient un amas de pierres soutenues par un grillage de fer : elles sont continuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poêle... En entrant dans le bain, on se munit d'une poignée de verges, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, et l'on se place au premier ou au deuxième degré... On est bientôt en sueur : on renverse alors

le seau d'eau sur sa tête ». On monte ainsi par degrés à l'amphithéâtre, en se vidant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps... « Un homme placé devant le poêle jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges ; dans l'instant, des tourbillons de vapeurs sortent avec bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher, et retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme d'un nuage qui porte une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues des plus souples, en les présentant à cette vapeur au moment qu'elle sort du poêle. On se couche sur l'amphithéâtre, et le voisin vous fouette avec une poignée de verges, en attendant que vous lui rendiez le même service. Dans beaucoup de bains, les femmes sont chargées de cette opération. Pendant que les feuilles sont attachées aux verges, on ramasse, par un tour de main, un volume considérable de vapeurs : elles ont d'autant plus d'action sur le corps, que les pores de la peau sont très-ouverts, et que les vapeurs sont poussées vivement par les verges ».

M. l'abbé Chappe voulut éprouver une fois toutes les opérations de ces bains. « Après avoir été fouetté, dit-il, on me jeta de l'eau sur le corps, et l'on me savonna : on prit aussitôt les verges par les deux bouts, et l'on me frotta avec tant de violence, que celui qui me frottait éprouvait une transpiration aussi considérable que moi. On jeta de l'eau sur mon corps, sur les pierres rouges, et l'on se disposa à me fouetter de nouveau ; mais les verges n'ayant

plus de feuilles, dès le premier coup, je me levai avec tant de vitesse, que le fouetteur fut culbuté de l'escalier sur le plancher. Je renonçai à être fouetté et frotté plus long-temps : en quelques minutes, on m'avait rendu la peau aussi rouge que de l'écarlate. Je sortis bientôt de ces bains.

» Les Russes y demeurent quelquefois plus de deux heures...... Ils sortent tout en sueur de ces bains, et vont se jeter et se rouler dans la neige, par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque dans le même instant une chaleur de cinquante à soixante degrés, et un froid de plus de vingt dégrés, sans qu'il leur arrive aucun accident ».

C'est un remède excellent contre le scorbut, auquel tous les peuples des pays excessivement froids se trouvent sujets par le peu d'exercice qu'ils font, et la vie languissante qu'ils mènent, enfermés dans leurs poêles tout l'hiver. « Ces étuves produisent une grande fermentation dans le sang et les humeurs, et occasionnent de grandes évacuations par la transpiration. Le grand froid produit une répercussion dans ces humeurs portées vers la peau, et rétablit l'unisson et l'équilibre.... Ces bains sont très-salutaires en Russie ; ils seraient certainement très-utiles en Europe, pour quantité de maladies, surtout pour celles de la classe des rhumatismes. On ne connaît presque point en Russie ces maladies; et quantité d'étrangers en ont été guéris radicalement par le secours des bains ».

Solikamskaia n'a proprement de remarquable que les

salines : quoique cette ville ait plus de soixante fontaines salées, elle n'a que deux chaudières. La première forme un carré de trente pieds sur deux de profondeur environ ; la deuxième est un peu plus grande. Ces deux chaudières sont placées sur différens bâtimens, situés à cinquante toises des sources des fontaines. On élève l'eau salée dans un réservoir par le moyen des pompes que les chevaux font jouer. Des tuyaux de plomb soutenus par des supports de bois conduisent ces eaux jusqu'aux bâtimens où sont les chaudières.

On fait une cuisson en quarante-huit heures : elle produit cinquante sacs de sel, chacun de quatre poudes, qui font cent trente-deux livres de France. On consume par cuisson dix toises carrées de bois, qui coûtent trois roubles : chaque chaudière occupe six hommes qui gagnent huit à treize sous par jour, et cinq chevaux qui coûtent vingt sous par jour à nourrir. D'après l'énumération des frais, l'auteur fait monter la dépense de ces salines à seize cents roubles, ou huit mille francs par an ; et le produit à cent soixante-six mille francs, en supposant que le sel vaut cinquante copeks par poude, c'est-à-dire environ dix-huit deniers la livre, et que chaque année rend plus de douze mille quintaux de sel. L'auteur s'étant informé pourquoi l'on n'augmentait pas le revenu de la couronne en multipliant les chaudières, on lui répondit que le bois commençait à manquer. Le froid, qui en fait consommer beaucoup, en reproduit peu. Ces deux effets du climat

s'opposeront toujours au défrichement et à la population de la Sibérie.

Pour la chasse des ours, les Sibériens ont de petits chiens qui relancent l'animal. Dans son enceinte de neige durcie par la gelée, où il se fait un lit de glace, il serait trop fort; on l'attire dans la neige molle et profonde, où, tandis qu'il s'occupe à s'en débarrasser, on le perce à coups de pique. L'ours est terrible dans ce climat, surtout l'ours blanc, qui, maigre et décharné, court plus vite que l'homme.

M. l'abbé Chappe franchit les glaces et les neiges fondues, passe les rivières, malgré l'obstination de ses guides qui craignaient la débacle; et le 10 avril il arrive à Tobolsk, après avoir fait huit cents lieues dans un mois, le plus dangereux de l'année par les alternatives des fontes et de la gelée. Il emploie encore un mois à préparer un observatoire et à dresser ses instrumens. Cet édifice, étranger dans un pays d'ignorance, élevé sur une haute montagne, à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitans. « A la vue d'un quart de cercle, dit l'auteur, des pendules, d'une machine parallactique, d'une lunette de dix-neuf pieds.... ils ne doutèrent plus que je ne fusse un magicien. J'étais occupé toute la journée à observer le soleil pour régler mes pendules et essayer mes lunettes : la nuit, j'observais la lune et les étoiles.... » Bientôt on regarda l'astronome comme l'auteur du débordement de l'Yrtis. Cette rivière s'enfle tous les ans à la fonte des neiges; mais cette année elle avait submergé une partie

de la basse ville de Tobolsk, débordé jusqu'au-dessus des toits, renversé les maisons, noyé des habitans, entraîné leurs effets, fondu le sel des magasins. Jamais on n'avait vu de semblables ravages : ce n'était plus l'éclipse prochaine du soleil qui devait être la cause de ces désastres, mais l'arrivée de l'observateur français. Lui seul troublait le cours de la nature; ses instrumens, sa figure étrangère, le désordre de son habillement, faisaient peur aux astres contre lesquels il braquait ses lunettes. On murmurait tout bas; on faisait des vœux pour son départ; on menaçait son observatoire, et sa personne n'était pas en sûreté. Des Russes l'avertirent de ne point aller sans sa garde au milieu d'une populace insensée. Il prit le parti de coucher dans son observatoire jusqu'au moment du passage qu'il attendait.

Six mois de courses, mille six cents lieues de route par terre; un phénomène annoncé depuis un siècle; un résultat décisif pour déterminer la parallaxe du soleil, et mesurer la distance et la grandeur de cet astre; la curiosité de tous les savans éveillée par un objet de cette importance; l'empressement de plusieurs souverains à concourir au succès d'une observation qui devait faire époque dans l'histoire de l'astronomie; tout redoublait l'impatience de l'auteur pour voir éclore le jour qui devait payer des études de plusieurs années, des périls et des fatigues de plusieurs mois. La nuit du 5 au 6 juin, le ciel se couvre d'un nuage universel : voilà tous les projets et les travaux de l'astronome confondus : il tombe

dans un sentiment profond de désespoir : tout dort autour de lui, dans une tente voisine de son observatoire ; il s'agite, il entre et sort à chaque instant pour voir le ciel et s'attrister ; enfin, le jour vient et le soleil embellit déjà les nuages d'un pourpre qui présage la sérénité ; ce voile s'éclaircit, s'entre-ouvre, et disparaît. Cependant tous les habitans s'étaient enfermés dans les églises, ou dans leurs maisons, à l'approche d'un phénomène qu'ils n'auraient osé ni même su voir. L'astronome avait transporté ses instrumens hors de l'observatoire pour les mouvoir plus facilement. « J'aperçus bientôt, dit-il, un des bords du soleil ; c'était le temps où Vénus devait entrer sur cet astre, mais vers le bord opposé : ce bord était encore dans les nuages.... : ils se dissipent ; enfin, j'aperçois Vénus déjà entrée sur le soleil, et je me dispose à observer la phase essentielle, l'entrée totale.... J'observe enfin cette phase, et un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs ; mais je jouis en ce moment de celui de mon observation, et de l'espérance qu'après ma mort, la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter ».

C'est là sans doute de l'enthousiasme ; mais n'en faut-il pas avoir pour acheter, par le sacrifice de son repos, et par le risque de sa vie ou de sa santé, un moment de contemplation ? Tant d'erreurs font parcourir le globe ; la vérité seule n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les âmes jusqu'à l'oubli des

périls? Des armées innombrables, des sociétés entières se dévouent à la mort, et pourquoi?.... L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité? Plaignons les peuples qui se laissent passionner pour l'ambition d'un conquérant, et respectons, honorons au moins de l'estime publique le courage à qui nous devons la propagation des lumières et des connaissances utiles au monde.

M. l'abbé Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à agrandir la sphère des sciences qu'un académicien doit embrasser. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette région, surtout pour un étranger, est le froid qui prive de toutes choses un pays de quatorze cents lieues de longueur, sur cinq cents de largeur. Cette vaste étendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert et dépouillé, où les terres sont alternativement couvertes de neiges, et inondées par le débordement des grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse; où le printemps même est hérissé de brouillards épais qui se gèlent avec l'haleine des voyageurs; où les sapins en été n'offrent qu'une verdure sombre et pâle, dont la tristesse qu'inspire leur aspect est encore augmentée par un long gémissement des vents qui sifflent à travers leur feuillage; où les bords des fleuves et de la mer

ne sont parsemés que des branchages morts et de troncs déracinés. Cependant la terre détrempée, humide, impraticable au milieu de l'été, n'y reste pas gelée, comme on l'a dit, à une certaine profondeur. Pour s'en assurer, M. l'abbé Chappe la fit creuser aux environs de Tobolsk jusqu'à dix pieds. Faute de trouver des manœuvres dans un empire où le paysan, né esclave, ne peut pas même vendre ni louer le travail de ses mains, il prit des malfaiteurs enchaînés que lui prêta le gouverneur. Ces malheureux n'avaient pour vivre qu'un sou par jour. Le charitable abbé voulut augmenter leur paye de quelque argent; ils en achetèrent de l'eau-de-vie, soulèrent leur garde, et se sauvèrent pendant qu'il dormait. « Je trouvai quelques jours après, dit l'auteur, leurs fers dans les bois. Le gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nouveaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage ». Mais ils avaient creusé la terre jusqu'à quatorze pieds, et M. l'abbé Chappe, qui voyageait en laïque, ayant enfoncé son épée jusqu'à la garde, trouva toujours la terre molle; ce qui lui prouva que la glace ne s'y maintient pas en été, quoique des voyageurs, même physiciens, l'aient rapporté. C'est au lecteur à juger si l'observation de M. l'abbé Chappe auprès de Tobolsk, dans un terrain qu'on avait fouillé, suffit pour contredire formellement les assertions de M. Gmelin et de plusieurs autres savans. Il semble qu'on en pourrait conclure simplement que la terre n'est pas également gelée partout.

A Solikamskaia, le froid de 1761 fit descendre le thermomètre de Delisle à 280 degrés, qui répondent à 70 environ de celui de Réaumur. Celui-ci descend jusqu'à 30 degrés sur les frontières de la Sibérie et de la Chine, sous le parallèle de Paris, où le plus grand froid de 1709 fut de 15 degrés un quart : telle est la prodigieuse différence des climats.

A Astracan, sous la latitude de 46 degrés 15 minutes, le froid du 16 janvier 1746 fit descendre le thermomètre de Réaumur à 24 degrés et demi; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant qu'on éprouvait ce froid rigoureux à Astracan, l'hiver était très-doux dans les parties boréales de l'Europe. Le froid n'est pas aussi vif vers l'occident de la Russie qu'à l'orient de la Sibérie. Le thermomètre de Réaumur ne descend que de 17 à 30 degrés à Pétersbourg; mais Moscow, quoique plus méridional de 4 degrés, éprouve des froids aussi rigoureux : l'eau qu'on y jette en l'air retombe souvent en glace. Cependant la moitié de la Sibérie est d'une terre noire, grasse, et propre à produire du blé, si l'été y était assez long pour le faire mûrir. L'autre moitié, depuis la ville d'Ilimsk jusqu'à la mer orientale, est inculte, aride et déserte. En général, la Sibérie confirme l'observation reçue, « que plus on avance vers l'est sous le même parallèle, en partant d'Europe, et plus le froid augmente. On a cru trouver, dit M. l'abbé Chappe, la cause principale de ce phénomène en Sibérie, dans la prodigieuse hauteur qu'on a supposée au terrain de cette contrée, et dans la

quantité de sel qu'on y trouve. La disposition du terrain de la Sibérie a encore été envisagée sous un nouveau rapport. Cette contrée forme un plan incliné depuis la mer Glaciale jusque vers les frontières de la Chine, où le terrain est plus élevé, parce que des chaînes de montagnes y séparent ces deux empires. Le soleil, situé vers l'horizon de ces montagnes, ne peut donc, lorsqu'il éclaire cet hémisphère, échauffer que faiblement ce terrain incliné. Ses rayons ne font qu'effleurer la surface du globe. La combinaison de ces différentes causes démontre parfaitement que cette contrée doit être très-froide ».

M. l'abbé Chappe ne pouvait rendre compte de son voyage en Sibérie sans parler de la Russie, à laquelle appartient cet immense désert. Quoique cet empire ait des liaisons avec l'Europe, il est cependant assez loin de nous, et en partie assez sauvage et assez mal connu pour n'être pas exclu de l'*Histoire des Voyages*, qui jusqu'ici n'a guère représenté que les pays séparés de notre continent par de vastes mers.

Les évêques et les moines, dit-il, jouissent en Russie de toutes les richesses du clergé. Les prêtres sont très pauvres et sans considération. Les évêques nomment aux bénéfices, qui sont amovibles au gré du caprice de ces prélats. Aussi les prêtres ne forment plus qu'un corps de vils esclaves, toujours aux genoux des évêques. Les moines sont leurs supérieurs. « L'ignorance, l'ivrognerie et la débauche sont l'apanage du clergé de Russie. Les évêques et

les prêtres sont les moins déréglés : les premiers, à cause de leur âge, et les derniers, parce que leurs femmes leur font aimer la sagesse de bonne heure ». Du reste, tout le clergé est ivrogne, comme le peuple, qui n'en est pas moins fanatique. Ils ont vu s'élever au milieu d'eux une secte de frères réunis paisiblement dans des hameaux, mais sans prêtres, sans églises. Dès-lors ils les ont traités en ennemis, et ces malheureux, pleins d'horreur pour les Russes, se donnent la mort pour l'amour de Jésus-Christ. Ils s'assemblent dans une maison quand on les persécute, y mettent le feu, et périssent dans les flammes. « Cette persécution a privé la Russie de plus de cent mille familles, qui se sont réfugiées chez les Tartares, plus sauvages et moins barbares que les Russes ». Ceux qui sont restés dans leur patrie ont mieux aimé mourir que de recevoir la bénédiction du clergé russe. On n'a jamais converti un seul rasbonike; c'est le nom de cette secte.

Pierre Ier, quoique dur lui-même, sévère, et quelquefois féroce, délivra ces infortunés de la persécution du clergé, et sévit contre l'intolérance qui produisait le fanatisme; mais après sa mort, les bûchers se rallumèrent et les cachots se remplirent de ces innocens. « Pendant mon séjour à Tobolsk, dit M. l'abbé » Chappe, plusieurs de ces malheureux étaient dans » les prisons ». Quelques années plus tard le voyageur philosophe aurait tenu un langage bien différent, s'il eût pu lire la loi de tolérance portée par l'impératrice Catherine II, dans tout l'empire de

Russie, qui a remédié à tous les abus qu'il déplore ici avec trop de raison. Il blâme ailleurs l'usage de faire communier les enfans dès l'âge de cinq ou six mois, malgré leurs cris qu'il faut apaiser par le téton, en leur donnant l'Eucharistie.

M. l'abbé Chappe parle des femmes de Sibérie; elles sont, dit-il, généralement belles : on dirait que la neige influe sur leur teint, tant elles sont blanches. Cet éclat est relevé par des yeux noirs, mais languissans et toujours baissés, comme les aura dans tous les temps un sexe timide chez un peuple esclave. Leur chevelure noire et leur teint blanc reçoivent un nouveau lustre du vermillon dont elles peignent leurs joues; usage qu'elles semblent tenir plutôt de tous les peuples sauvages qui les environnent que des nations policées du midi, dont elles sont trop éloignées. Ces femmes sont bien faites jusqu'à vingt ans, mais elles ont les jambes grosses et les pieds grands, comme pour servir de base à l'embonpoint qu'elles prennent tôt ou tard. M. l'abbé Chappe veut que les bains, dont elles usent deux fois la semaine, contribuent à leur déformer la taille par le relâchement qu'ils occasionnent dans tout le corps. Mais ne serait-ce pas plutôt le grand nombre d'enfans qui est cause qu'elles sont flétries à l'âge de trente ans? Le froid excessif rétablit vraisemblablement le ressort des fibres que les bains chauds servent à relâcher. La propreté est rare chez les femmes de Tobolsk; elles ne changent pas assez souvent de linge. En Sibérie, comme en Italie, les lits n'ont point de

rideaux, et au lieu de traversins on y voit sept à huit oreillers. Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à Tobolsk cependant ils restent peu avec elles ; les maris vont s'enivrer, et les femmes s'ennuient chez elles. On croirait que le climat dût refroidir leurs sens ; cependant on dit que, plus livrées à la débauche qu'à l'intrigue, elles demandent à leurs esclaves ce que l'ivrognerie de leurs maris leur refuse.

Dans les grands repas qui se donnent entre parens pour fêter le saint de la famille, on invite les hommes et les femmes ; mais les deux sexes ne sont pas à la même table, ni dans le même appartement. On sert tous les mets à la fois ; le potage est composé de tranches de viandes au lieu de pain. Le silence n'est interrompu que par les santés : elles se portent presque toutes à la fois par les convives, qui se lèvent, crient, boivent, se coudoient, renversent leur boisson, et s'enivrent tous ensemble ; mais cet inconvénient a des suites moins funestes pour eux que le scorbut qu'ils se communiquent par l'usage qu'ils ont de boire tour à tour dans une grande coupe d'un demi-pied, soit de diamètre, soit de hauteur. Au sortir de cette table, on passe dans un autre appartement où l'on trouve un buffet couvert de confitures de la Chine, et des hommes qui présentent de l'hydromel, de la bière et des eaux-de-vie de toute espèce.

Toute la nation, depuis Moscow jusqu'à Tobolsk, ne connaît d'autre plaisir de société que la table. Il

faut que le paysan russe soit bien misérable, puisque M. l'abbé Chappe lui préfère l'esclave polonais ; car, où peut-on voir un peuple plus malheureux que celui qui vit sous l'esclavage d'une noblesse libre ? Le despotisme n'est pas aussi cruel, aussi injuste qu'une aristocratie où les grands sont les tyrans nés du peuple. Le sentiment d'une sorte d'égalité console le paysan russe des outrages d'un seigneur esclave. Il peut recourir au despote contre son maître ; il peut être vengé d'une tyrannie par l'autre ; mais, dans l'aristocratie polonaise, le paysan souffre en même-temps la tyrannie de fait et celle de droit. L'indépendance de la noblesse redouble en lui l'horreur de l'esclavage : il connaît la liberté. La comparaison qu'il fait de son état avec celui du seigneur éveille au fond de son âme le ressentiment de l'injustice, il ne peut aimer un pays où il n'est lui-même qu'un objet de propriété, comme les troupeaux qu'il soigne et les terres qu'il cultive; aussi l'on ne voit guère le paysan polonais défendre une patrie qui n'est pas la sienne, mais celle de la noblesse. Il fuit ou il plie devant un ennemi qu'il n'a presque aucun intérêt de repousser. Il va servir chez les princes étrangers qui le payent et le nourrissent, préférant la condition mercenaire du soldat à celle d'un cultivateur esclave. Cependant M. l'abbé Chappe donne un grand dédommagement au paysan polonais ; c'est qu'il possède quelquefois des terres en propre : c'en est un sans doute, mais non assez grand, ni assez commun pour attacher vivement le paysan à son pays.

Qu'est-ce qu'une propriété de biens lorsqu'on n'a pas celle de sa personne ?

L'esclavage semble avoir détruit dans le peuple russe tous les droits de la nature et tous les principes de l'humanité. « A mon retour de Tobolsk à Pétersbourg, dit l'abbé Chappe, étant entré dans une maison pour m'y loger, j'y trouvai un père enchaîné à un poteau au milieu de sa famille : c'était une victime de l'inhumanité du Gouvernement. Ceux qui recrutent les troupes vont dans les villages choisir les hommes pour le service militaire. Le fils de ce malheureux avait été désigné pour servir, il s'était sauvé....... Le père était prisonnier chez lui ; ses enfans en étaient les geôliers, et on attendait chaque jour son jugement. J'éprouvai à ce récit un sentiment d'horreur qui m'obligea d'aller prendre un logement ailleurs ».

Parmi les animaux domestiques, les bœufs et les chevaux sont très-petits. En revanche, les animaux sauvages sont plus gros et plus communs que les espèces privées. En parlant des martres, l'auteur dit que leurs queues, qu'on estime si fort en France, sont la partie la moins recherchée en Sibérie, parce que le poil en est trop dur. Les belles martres ont même rarement de belles queues ; mais du reste elles sont noires, ce qui sans doute en fait le prix.

Les zibelines vivent dans des trous ; leurs nids sont, ou dans des creux d'arbres ou dans leurs troncs, couverts de mousse, ou sous leurs racines, ou sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles construisent

les nids de mousse, de branches et de gazon : elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures, en hiver comme en été, et le reste du temps elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la plus belle saison, elle se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, et surtout de lièvres; mais dans le temps des fruits elles mangent des baies, et plus volontiers le fruit du sorbier. Quand il est abondant, il leur cause, dit-on, une sorte de gale qui, les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hiver, elles attrapent des oiseaux et des coqs de bois. Quand la terre est couverte de neige, les zibelines restent tapies dans leurs trous quelquefois trois semaines; elles s'accouplent au mois de janvier; leurs amours durent un mois, et souvent excitent des combats sanglans entre deux mâles qui se disputent une femelle. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours : elles mettent bas vers la fin de mars, depuis trois jusqu'à cinq petits qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hiver, parce que leur poil mue au printemps; cependant les chasseurs partent dès la fin d'août, du moins ceux de Witims. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse, ils y envoient d'autres personnes. On fournit aux premiers des habits, des provisions, et tout l'attirail : les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les chasseurs de louage partagent le profit de la chasse

avec leurs maîtres; mais ils se munissent, au moyen de quelques roubles, de tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les chasseurs vont par bandes, depuis six jusqu'à quarante hommes; ils s'embarquent quatre à quatre dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais. Chaque chasseur a pour sa provision de trois ou quatre mois trente poudes de farine de seigle, un poude de farine de froment, un poude de sel, et un quart de gruau. Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure, et des gants de peau; il y a de plus, pour deux chasseurs, un filet et un chien, auquel on fait une provision de sept poudes de nourriture.

La chasse dont il s'agit est celle que font les Witims; ils remontent la rivière de Vitimsk en tirant leurs bateaux avec des cordes jusqu'au lieu du rendez-vous général pour la chasse. Un chef ou conducteur, auquel tous les chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande ou division son quartier. Chacune creuse des fosses sur la route de l'endroit où elle doit chasser, et y enterre ses provisions : elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber avant la saison des glaces, on fait la chasse autour des huttes, avec les chiens et les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivières, on part sur des raquettes, avec un traîneau où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson; un chaudron, un carquois avec des flèches, un arc, un lit, et un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires. Le traîneau se tire avec

un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine, ou qu'il attache à son chien en façon de harnois. On marche avec un bâton garni par le bas d'une corne de vache, pour que la glace ne le fende pas, et d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large et façonné en forme de pelle, pour écarter la neige en dressant les piéges. C'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron, au lieu d'eau, pour préparer leur manger; car, dans les montagnes où l'on chasse, il ne se trouve, durant tout l'hiver, ni ruisseau, ni fontaine, ni rivière qui coule.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse, on se fait des huttes, qu'on environne et qu'on palissade de neige. Sur la route, les chasseurs font des entailles aux arbres pour se reconnaître, et ne pas s'égarer au retour.

Il paraît que cette chasse se fait par caravanes, qui, quoique divisées en bandes, ont des marches et des haltes réglées. Après avoir passé la nuit dans l'endroit d'une halte où l'on campe, les chasseurs se dispersent dès le matin, et vont tendre leurs piéges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingts piéges; chaque chasseur en dresse vingt par jour. Voici comment: « On choisit un petit espace auprès des arbres; on l'entoure de pieux pointus à une certaine hauteur, on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans; on y laisse une entrée fort étroite, au-dessus

de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois; et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour l'amorcer, la bascule tombe et la tue ».

Quelquefois on tend deux piéges autour du même arbre, mais non du même côté.

Après qu'on a fait dix haltes, le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous, ou campement général. Comme ils vont avec des traîneaux vides, ils passent cinq ou six haltes en un jour. Ils reviennent chacun avec six poudes de farine, un quart de poude d'amorces, qui consistent en viande ou en poisson. A leur retour, ils visitent les piéges de chaque halte, pour les nettoyer, s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, et le chef de la bande est seul chargé de cet office. Quand elles sont gelées, il les met dans son lit pour les faire dégeler sous sa couverture; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tunguses, ou d'autres peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verts qu'on fend et creuse exprès : on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour les faire geler plus tôt. On

cache ces troncs dans la neige, autour des huttes où l'on a fait halte; et quand la caravane s'en retourne, on reprend les peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des provisions, on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la première. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les piéges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée ; il y allume du bois pourri à la bouche de tous les trous, pour que la fumée oblige l'animal de sortir; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit, et de suite se tient deux ou trois jours aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort, elle se prend ordinairement dans le filet, qui a trente toises de long, sur quatre ou cinq pieds de large. La zibeline faisant des efforts pour se dépêtrer du filet, ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes qui avertissent le chasseur : celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proie.

On n'enfume pas les terriers qui n'ont qu'une issue, parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourrait dans son trou plutôt que d'en sortir.

Si l'on aperçoit une zibeline sur un arbre, on la tue avec des flèches dont le bout est rond, pour ne pas percer la peau de l'animal. Si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut apercevoir la zibeline, on abat l'arbre et l'on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera. Les chasseurs s'éloignent de l'arbre, du côté où l'on travaille à l'abattre; et quand,

après avoir courbé la tête en arrière, ils n'aperçoivent plus l'extrémité de la cime, ils étendent alors leur filet à deux toises plus loin de cet endroit. Pour eux, ils se tiennent au pied de l'arbre; et lorsqu'il tombe, la zibeline, effrayée par la vue des chasseurs, prend la fuite et tombe dans le filet. Si la zibeline ne s'enfuit pas, on cherche dans tous les trous de l'arbre pour la trouver.

A la fin de la saison de la chasse, on regagne le rendez-vous général, où l'on attend que toutes les bandes soient rassemblées. On y reste jusqu'à ce que les rivières soient navigables. Alors on se rembarque sur les mêmes canots dans lesquels on est venu. On donne à l'église les zibelines qu'on a promises à Dieu : on paye celles qui sont dues au trésor impérial; on vend le reste, et le prix en est également partagé entre tous les chasseurs.

La chasse des zibelines, chez les autres peuples de la Sibérie, diffère peu de celle que font les Russes, mais avec moins de préparatifs, ils y mettent plus de superstitions : les uns et les autres y ont beaucoup de confiance, non-seulement parce qu'ils sont ignorans et barbares, mais parce qu'ils sont chasseurs. En général, tous les hommes qui tentent le sort et qui ont à espérer ou à craindre, les navigateurs, les pêcheurs, les chasseurs, les joueurs, les conquérans mêmes, sont très-superstitieux.

M. l'abbé Chappe observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, espèce de fléau qu'il semble qu'on ne doive trouver que dans la zone torride : ce fut le



2 juillet 1761 qu'il fit cette observation. Ces insectes formaient une colonne de cinq cents toises de largeur, sur une hauteur de cinq toises. Elle commença à paraître à huit heures du matin, et son passage dura jusqu'à une heure du soir; elle suivait les bords de l'Yrtis du nord au sud. L'auteur s'assura, par plusieurs épreuves réitérées, que cette colonne parcourait vingt toises en neuf secondes, et trois lieues et demie par heure. Ainsi, puisque le passage de cette colonne avait été de cinq heures, l'espace qu'elle occupait devait être au moins de dix-sept lieues dans sa longueur. Du reste, ces sauterelles ressemblaient parfaitement à celles de France.

Après ce léger coup-d'œil sur les animaux de Sibérie, l'auteur revient aux hommes de la Russie, et il considère l'état de l'esprit humain, c'est-à-dire des arts et des sciences. En traçant d'un crayon rapide les efforts et les travaux du czar Pierre pour délivrer son peuple de l'ignorance, il dit que les lois mêmes de ce prince ont resserré les liens de l'esclavage. Le noble qui sert à la guerre, le jeune homme élevé dans les écoles ou les ateliers, y sont sujets au châtiment des esclaves, et ils en retiennent la condition.

Les successeurs de Pierre Ier ont suivi son plan, attiré des savans, fondé des établissemens, donné des maîtres habiles, excité et favorisé les talens.

Les Russes, dit-il, ont peu d'imagination, mais un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un serrurier, un maçon, un menuisier, comme on fait ailleurs un soldat. Il y a des ouvriers dans tous les

régimens, et l'on décide à la taille ceux qui sont propres à des métiers. Ce talent, pour l'imitation, prouve que le peuple est susceptible de la perfectibilité que les arts peuvent donner à l'espèce humaine; mais le gouvernement s'y oppose. Le despotisme détruit en Russie, l'esprit, le talent et tout sentiment noble. L'on y voit les artistes enchaînés à leurs établis...., et c'est avec de pareils ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon. Le gouvernement a cependant ordonné que ceux qui se distingueraient dans les écoles ne seraient plus esclaves de leurs seigneurs, mais enfans de l'état. Qu'en est-il arrivé? Les seigneurs n'envoient plus leurs esclaves aux écoles, ou bien ils trouvent le moyen d'éluder la loi.

Si l'on doit juger du caractère d'une nation et de l'état de sa police par ses lois pénales, rien ne peut mieux faire connaître les mœurs russes que les supplices dont leur législation est armée, moins pour le maintien de la société que pour l'impunité du gouvernement. Un article de M. l'abbé Chappe sur cet important objet, mérite d'être rapporté tout entier.

A peine Pierre Ier eut achevé son code des lois, en 1722, qu'il défendit à tous les juges de s'en écarter, sous peine de mort. Cette même peine tombait sur les juges qui recevraient des épices, sur les gens en place qui accepteraient des présens. Mœns de La Croix, chambellan de l'impératrice Catherine, et sa sœur, dame d'atour de cette souveraine, ayant été

convaincus d'avoir reçu des présens; Mœns fut condamné à perdre la tête, et sa sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualités de simples soldats dans l'armée de Perse; mais la sévérité des lois de Pierre-le-Grand contre les prévaricateurs a fini avec lui. Toutes les provinces de l'empire ont des chancelleries. Ce sont des tribunaux de justice qui relèvent du sénat de la capitale. « J'ai vu, dit M. l'abbé Chappe, que, dans toutes les chancelleries éloignées, la justice se vendait presque publiquement, et que l'innocent pauvre était presque toujours sacrifié au criminel opulent ».

Les supplices, depuis l'avénement de l'impératrice Élisabeth au trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues et du knout.

Les batogues sont une simple correction de police que le militaire emploie envers le soldat, et la noblesse envers les domestiques. L'auteur décrit une de ces corrections dont il a été témoin. C'est une fille de quatorze à quinze ans que deux esclaves russes traînent au milieu d'une cour; ils la déshabillent nue jusqu'à la ceinture, la couchent par terre; l'un prend sa tête entre ses genoux, l'autre la tient et l'étend par les pieds. Tous les deux, armés de grosses baguettes, la frappent sur le dos jusqu'à ce que deux bourreaux (c'étaient les maîtres de la maison) aient crié *c'est assez*. Cette fille, belle et touchante, se releva couverte de sang et de boue,

C'était une femme de chambre qui avait manqué à quelque léger devoir de son état. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques pour s'assurer de leur fidélité; mais les maîtres, avec cette précaution, doivent vivre dans une méfiance perpétuelle de tous les gens qui les approchent. Ce sont de petits tyrans qui ne peuvent dormir tranquilles entre le poignard de leurs esclaves et le glaive de leur despote.

Cette réflexion conduit à la description du supplice du knout, exercé sur une des premières femmes de l'empire de Russie. C'était madame Lapouchin, dont la beauté jetait un grand éclat à la cour de l'impératrice Élisabeth. Accusée de s'être compromise dans une conspiration que tramait un ambassadeur étranger, elle fut condamnée à recevoir le knout. Jeune, aimable, adorée, elle passe tout à coup du sein des délices et des faveurs de la cour dans les bras des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la place des exécutions, on lui arrache un voile qui lui couvrait le sein, on la dépouille de ses habits jusqu'à mi-corps. Un de ses bourreaux la prend par les bras et l'enlève sur son dos, qu'il courbe pour exposer cette victime aux coups. Un autre s'arme d'un knout; c'est un fouet fait d'une longue et large courroie de cuir. Ce barbare lui enlève à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lambeaux sanglans et pendans sur son corps. Dans cet état, on

lui arrache la langue, et la coupable est envoyée en Sibérie.

Ce n'est là que le supplice ordinaire du knout, qui ne déshonore point, parce qu'il tombe sur les premières têtes à la moindre intrigue de cour où le despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la société, a des apprêts plus terribles encore. On enlève le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence; ses deux poignets sont attachés à la corde qui le suspend; ses deux pieds sont également liés ensemble, et l'on passe entre les jambes du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous les membres. On frémit de transcrire ces horreurs. Nations policées, renvoyez tous ces supplices aux peuples barbares; faites de bonnes lois civiles, vous n'aurez pas besoin de tant de lois vraiment criminelles. Rappelez les mœurs par la raison et par l'équité; rendez au pauvre sa subsistance, au travail son salaire, au talent sa place, à la vertu sa considération, au véritable honneur son influence, au mérite exemplaire sa dignité; rétablissez l'ordre social, souvent interverti, corrompu, renversé par l'ordre politique; et si l'homme est un être capable de raison, ne le gouvernez pas uniquement par la crainte.

L'impératrice Élisabeth a supprimé le supplice de la roue, l'usage d'empaler par les flancs, d'accrocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes homicides, de couper la tête au peuple, ainsi qu'à la noblesse.

Elle condamne, pour les grands crimes, l'une à l'exil, et l'autre aux travaux publics.

Mais l'exil est affreux en Russie. M. l'abbé Chappe en cite pour exemple le traitement de deux illustres criminels, M. et madame de Lestoc. Le comte de Lestoc, après avoir placé la couronne sur la tête d'Élisabeth, fut enfermé et condamné pour avoir reçu d'une puissance étrangère, qui avait porté cette princesse au trône, une somme d'argent qu'il avait eu la permission d'accepter. Quand ses juges, à la tête desquels était Bestuchef, premier ministre, et son ennemi personnel, lui demandèrent la valeur de cette somme : *Je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le savoir, si vous le désirez, par l'impératrice Élisabeth.* « Malgré les intrigues de Bestuchef, l'impératrice ne voulut jamais consentir que ces prisonniers (le comte de Lestoc et sa femme) fussent condamnés au knout. Tous leurs biens furent confisqués ; ils furent exilés en Sibérie, et enfermés dans des endroits différens, sans avoir la permission de s'écrire.

» Une chambre formait tout le logement de madame de Lestoc. Elle avait pour meubles quelques chaises, une table, un poêle, un lit sans rideaux, composé d'une paillasse et d'une couverture. Elle ne changea pas deux fois de draps dans la première année. Quatre soldats la gardaient à vue, et couchaient dans sa chambre..... Elle jouait aux cartes avec eux, dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sous dont elle pût disposer ». Un jour qu'elle avait

pris de l'humeur contre le premier officier de sa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme était pourtant d'une famille distinguée en Livonie; elle avait été fille d'honneur de l'impératrice. Elisabeth fournissait douze livres de France par jour à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers; mais l'officier de garde, qui était le trésorier de cet argent, les laissait manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même château, où ils avaient plusieurs appartemens et un petit jardin à leur disposition. Dans cette nouvelle prison, madame de Lestoc cultivait le jardin, portait l'eau, faisait le pain, la bière et le blanchissage. Quelquefois ces prisonniers voyaient du monde.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc et sa femme furent rappelés par Pierre III. Le comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg en habit de *mousie*, c'est-à-dire de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli et visité par tous les seigneurs de la cour, et par les étrangers. Comme il parlait librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Élisabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisait à la cour, et qu'il s'exposait à de nouvelles disgrâces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avait pas perdu dans sa prison, un jour que Pierre III l'avait admis à sa table: « Mes ennemis, dit Lestoc à l'empereur, ne man» queront pas de me rendre de mauvais offices;

» mais j'espère de Votre Majesté qu'elle laissera » radoter et mourir tranquillement un vieillard qui » n'a plus que quelques jours à vivre ».

Dans le nord de la Russie, c'est le climat qui s'oppose à la population par la stérilité des terres, qui est le plus insurmontable de tous les obstacles. Dans le midi, c'est un concours de causes physiques et morales qui dépeuple le pays. Les conquêtes de Gengis-kan et de ses successeurs l'ont dévasté. Les émigrations continuelles des Tartares en font un désert. La petite vérole moissonne près de la moitié des enfans dans la Sibérie; elle y a pénétré par l'Europe. Les Tartares vagabonds qui courent au midi de la Sibérie ne contractent guère cette maladie; ils en ont tant d'horreur, que, si quelqu'un d'eux en est attaqué, tous les autres le laissent seul dans une tente avec des vivres, et vont camper au loin. Ceux de ce peuple qui entrent dans la Sibérie sont bientôt surpris par cette contagion; et rarement y survit-on, surtout après l'âge de trente-cinq ans.

Le mal vénérien est répandu dans toute la Russie et dans la Tartarie boréale, plus que partout ailleurs; il a gagné les contrées orientales de la Sibérie. Dans certaines villes, il y a peu de maisons où quelqu'un n'en soit attaqué; des familles entières en sont infectées. La plupart des enfans naissent avec cette maladie; aussi trouve-t-on peu de vieillards dans la Sibérie: on n'y a point l'art de traiter ce mal, devenu si commun en Europe, qu'il n'y est pas plus honteux que les vices qui le donnent. Dans nos cli-

mats, c'est le luxe qui nous a familiarisés avec le fruit de la débauche ; au nord, c'est la misère même qui l'a introduit. Chez le peuple russe, les hommes, les femmes et les enfans couchent pêle-mêle, sans aucune espèce de pudeur. Les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution, faute de travaux et d'occupations, qui, en exerçant leurs forces journalières, détournent en même temps leurs sens des objets, et leur imagination des désirs.

L'exploitation des mines est encore une des plus grandes causes de la dépopulation. Plus de cent mille hommes sont occupés à ce travail, qui n'est propre qu'aux états très-peuplés.

Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple par le nombre d'habitans qu'elle envoie dans les déserts de cette vaste province. La Sibérie peut donc devenir aussi dangereuse à la Russie que le Pérou l'a jamais été à l'Espagne.

De toutes ces causes de dépopulation, M. l'abbé Chappe conclut que la Russie ne contient pas plus de seize à dix-sept millions d'habitans. C'est bien peu pour une étendue de pays plus grande que toute l'Europe.

Il aborde tous les ans à Pétersbourg environ deux cent cinquante vaisseaux étrangers, dont le plus grand nombre appartient à la Hollande. La moitié des marchandises qu'on y prend consiste en pelleteries. Dans l'autre moitié, ce qu'il y a de plus utile se réduit à des voiles et des mâts de vaisseaux, des goudrons, des cuirs et des métaux communs ; tout

le reste est de matières superflues, ou qu'on peut trouver ailleurs. Ce qu'on y apporte, ne fût-ce que des vins, des étoffes, des fromages et des épiceries, est plus nécessaire aux Russes que ne l'est pour nous tout ce que nous en retirons.

Les revenus de la couronne donnent d'abord au souverain une somme de vingt-trois millions deux cent quarante mille francs, sur la capitation de six millions six cent quarante mille hommes, qui payent trois livres dix sous par tête. Cette capitation est augmentée de quarante sous pour une masse de trois cent soixante mille paysans, qui, appartenant au domaine de la couronne, lui payent cet excédant de redevance. Les péages et les douanes rendent quinze millions sept cent cinquante mille livres; les salines, sept millions; le commerce du tabac, trois cent quatre-vingt mille livres; le papier timbré et le sceau, un million; le revenu de la monnaie, un million deux cent cinquante mille livres; celui de la poste, un million six cent cinquante mille livres. Les conquêtes sur la Perse produisent un million et demi; les conquêtes sur la Suède, un demi-million. La bière et l'eau-de-vie valent dix millions à la couronne, qui achète le tonneau d'eau-de-vie aux particuliers trente roubles, et le revend quatre-vingt-dix. En un mot, quelle que soit l'exactitude de ce détail, on convient, en général, que le revenu total de la couronne de Russie monte à soixante-sept millions, argent de France.

Avec ce fonds, l'état entretient une marine qui

était, en 1756, de vingt-deux vaisseaux de ligne, six frégates, et quatre-vingt-dix-neuf galères. On sait jusqu'où Catherine II a porté les progrès et l'ascendant de cette marine victorieuse, qui s'est vue pendant plusieurs années maîtresse de l'Archipel, et qui a si long-temps bloqué les Dardanelles et menacé Constantinople.

Les troupes de terre ne forment pas moins de trois cent mille hommes, même en temps de paix; sans parler d'un corps de cent mille hommes de troupes irrégulières, composées de Cosaques, de Kalmouks et d'autres nations aussi sauvages, qui, vivant de pillage sans autre paye, servent à garder ou à étendre les frontières de l'empire, à repousser les Tartares, à lever des tributs sur des peuples sauvages. C'est ce qu'on appelle les troupes du Gouvernement : ce sont pourtant les moins dispendieuses. Toutes les troupes, soit du Gouvernement, soit de la nation, coûtent trente-deux millions, y compris la dépense de la marine. Cependant chaque soldat n'a que dix-huit deniers de paye; le surplus est fourni en subsistances par les provinces où les troupes passent ou séjournent.

Malgré le mot du roi de Prusse, *que les Russes sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre*, leur infanterie est très-bien disciplinée; leur artillerie est nombreuse et très-bien servie, et c'est ce qui fait la force des armées : grand avantage dans la tactique moderne.

Ainsi, quoique M. l'abbé Chappe prétende, par

le résumé qu'il fait des ressources de la Russie, rabattre beaucoup de l'opinion qu'on a des forces de cette puissance, il résulte que, dans l'état actuel de l'Europe, elle est très-redoutable pour ses voisins. Elle semble intéressée à faire la guerre, pouvant gagner des pays riches, et n'ayant rien à perdre que des déserts; elle a beaucoup de soldats, que l'amour du pillage enhardira tôt ou tard à vaincre; et la rigueur de son climat semble pousser ses habitans vers des contrées plus douces. Elle a pour elle la situation politique de l'Europe, qui est toujours en guerre avec elle-même; divisée en autant d'ennemis que d'états; peu propre à une confédération générale; indifférente au sort d'une nation qu'oppprimeraient les Russes; prête à les faire entrer dans toutes ses querelles; ennemie de la liberté de ses peuples; et jalouse de maintenir le pouvoir absolu de ses souverains.

Il est temps de revenir, avec M. l'abbé Chappe, de Tobolsk en France. Ce jeune et courageux académicien se préparait à reprendre le chemin de Pétersbourg, lorsqu'il fut attaqué d'un vomissement de sang presque continuel. C'était sans doute le fruit d'un voyage de douze cents lieues, fait dans un temps où le froid redoublait chaque jour par la saison et le climat. L'auteur s'avançant vers la zone glaciale du nord, à proportion que le soleil s'éloignait vers le tropique du midi, son incommodité lui fit hâter son départ. « J'avais une apothicairerie, dit-il, mais ayant eu le malheur d'empoisonner un Russe que je

voulais guérir d'une légère incommodité, j'avais renoncé à la médecine ». Cet aveu est assez singulier. L'auteur, résolu de revenir par Catherinenbourg, pour en voir les mines et connaître le midi de la Sibérie, accepta une escorte composée d'un sergent et de trois grenadiers, pour rassurer ses gens sur le bruit qui courait que cette route était infestée de voleurs. Il partit avec cette escorte et quatre voitures, dans un appareil militaire.

Les pluies succédant à la fonte des neiges, avaient gâté une grande plaine de cent lieues qu'il eut à traverser. Une de ses voitures, chargée de tout son équipage, s'embourbait souvent, au point que douze chevaux ne pouvaient la tirer des boues. Il avait des poulets, des oies et des canards dans ses munitions de vivres. Importuné par l'embarras et les cris de cette volaille, il en fit tuer une partie, et lâcha l'autre dans les champs. Pour suppléer à cette provision, il tuait en chemin des canards sauvages, dont il régalait sa caravane. Le bruit des brigandages croissant à mesure qu'il s'éloignait de Tobolsk, il visita les armes, redoubla le courage de ses gens avec de l'eau-de-vie, fit allumer des flambeaux la nuit sur chaque voiture, et continua tranquillement sa marche avec une suite de huit hommes bien armés.

On avait fait cent vingt-cinq lieues dans une plaine qui n'est qu'un marais, formant un pâturage excellent sans culture. C'était au 56e degré de latitude, et dès le 3 septembre, on y éprouva une

nuit très-froide au milieu d'une esplanade qui fut couverte de givre. On rencontre enfin des pierres qui annoncent les montagnes; on arrive à Catherinenbourg.

L'auteur se loue avec complaisance des politesses qu'il reçut des principaux habitans. Les villes de la Sibérie se policent à mesure qu'elles sont voisines du midi. Partout la douceur du climat se répand dans les mœurs.

Aux environs de Cazan, l'auteur retrouve la verdure, un ciel serein, des arbres fruitiers dans toute leur parure, des chênes, les premiers qu'il eût vus depuis son séjour en Russie. Des coteaux rians et couverts de bosquets, des villages opulens; enfin tout lui retrace le souvenir et l'image de sa patrie. Il arrive à Cazan le 1er octobre. Un prince tartare en était gouverneur: il fit servir au voyageur français des pipes avec du tabac de la Chine, des liqueurs, des confitures, des fruits, un melon d'eau. M. l'abbé Chappe le trouva si délicieux, qu'il en prit de la graine pour la semer en France, mais elle n'y a pas réussi. L'archevêque russe ne fit pas moins d'accueil que le gouverneur tartare à l'académicien étranger. « C'est le seul prêtre, dit celui-ci, que j'aie vu dans ces vastes états qui ne parut pas étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk pour y observer le passage de Vénus sur le soleil ».

L'archevêque de Cazan cultive les sciences et les lettres dans une ville presque barbare. Cependant celle-ci est infiniment plus policée que toute la

Sibérie ; il lui reste encore de l'opulence, quoiqu'elle en ait perdu la source, avec son commerce : elle abonde en denrées comestibles. Le pain y est même blanc. On y supplée au vin naturel par une liqueur artificielle faite d'eau-de-vie et de fruits, où l'on retrouve le goût et la couleur du vin. La noblesse y vit en société ; les femmes y mangent à table, au lieu d'y servir les hommes. Les Tartares, qui font le plus grand nombre des habitans, y sont traités par le souverain avec les égards qu'on doit à leur bonne foi, leur simplicité de mœurs, leur fidélité, leur bravoure. Cazan entretient un gymnase ou collége composé de huit professeurs, deux pour la langue française, deux pour l'allemand, deux pour le latin, et un pour la langue russe, avec un maître d'armes, qui enseigne à danser.

M. l'abbé Chappe partit de Cazan, et passa le Volga dans un endroit où ce premier fleuve de l'Europe peut avoir deux cents toises de largeur, sur soixante pieds de profondeur ; il fut dix-sept minutes à le traverser sur un bateau de six rameurs. « On m'avait assuré, dit-il, à Tobolsk et à Cazan, qu'on y trouvait quantité de pirates, et qu'on s'amusait même à les chasser au fusil, comme des canards ; mais je n'y ai jamais vu de ces pirates, quoique j'aie parcouru ses bords l'espace de cent lieues ». Le 8 octobre, l'académicien arrive à Kusmodéniansk, où il reprend la route de Pétersbourg, qu'il avait suivie en allant à Tobolsk. Il rentre dans la capitale de la Russie le premier novembre 1761, y passe l'hiver,

s'embarque au printemps, et se trouve en France au mois d'août 1762, près de deux ans après en être parti.

Un académicien député par une compagnie savante vers le pole ou vers la ligne doit être regardé comme un bienfaiteur du genre humain. Quoiqu'il ne parte qu'à titre d'astronome, il fait entrer dans ses devoirs et dans ses vues tout ce qui peut être utile aux hommes. M. l'abbé Chappe, dont la mission se bornait à voir le passage d'une planète devant le soleil, a rapporté de son voyage tout ce qui pouvait éclairer sa nation et les sciences; il a observé les cieux, mais surtout la terre, dont la connaissance intéresse l'homme de si près. Il a d'abord fixé la position des lieux par rapport au globe entier; il a mesuré leur élévation à l'égard de la mer. Après ce double coup-d'œil sur l'écorce ou la surface, il a voulu pénétrer dans l'intérieur et connaître la substance des terres. C'est dans les montagnes que la nature, plus hideuse, plus stérile qu'ailleurs, est aussi plus singulière; elle y dédommage de la disette des végétaux par l'abondance des minéraux; elle n'y produit guère de plantes nourricières, mais elle y forme des pierres et des métaux qui servent aux arts de première nécessité. C'est dans les montagnes que l'homme va déterrer les maisons qu'il élève sur les plaines. S'il ne peut y semer, y planter, c'est là du moins qu'il forge les instrumens de la culture. Les plaines montrent leurs qualités par leurs productions; elles n'ont pas autant besoin d'être étu-

diées par le naturaliste que les montagnes qui ne développent pas leur substance au-dehors. Aussi les voyageurs curieux ont toujours observé celles-ci avec une attention plus particulière. M. l'abbé Chappe, à l'exemple des savans qui parcourent la terre, s'est attaché à l'examen des montagnes. Sa route l'a conduit aux monts Riphées; son loisir l'a arrêté dans la partie de cette chaîne qui s'étend entre Catherinenbourg et Solikamskaia. Il en a examiné les différentes espèces de mines. Avant de les décrire, il parle de quelques gypses, dont il a apporté différens morceaux. Entre autres curiosités de cette nature, le mica, dit-il, ou verre de Moscovie, est assez commun en Sibérie pour qu'on en fasse des vitres; il est épais d'un tiers de ligne, d'un brun clair tirant sur le jaune, assez transparent pour qu'on lise à travers. On le divise en six à sept feuillets, dont chacun se sous-divise en trois feuilles qui se roulent autour des doigts comme du papier. Il est plus tenace que fragile; il faut le plier et le replier plusieurs fois en sens contraire pour le casser.

La Sibérie a de l'aimant dont la mine est très-riche. On la trouve en différens endroits des monts Poïas. A dix lieues de la route qui mène de Catherinenbourg à Solikamskaia, est la montagne Kalazinski. Elle a plus de vingt toises de hauteur. La mine est au bas, distribuée en couches qui sont séparées par des lits de terre. Le sommet de la montagne est un rocher d'aimant. Il est d'un brun cou-

leur de fer, dur et compact, et il fait feu au briquet comme la pierre. Quand il est torréfié, il perd sa vertu d'attirer la limaille de fer, à moins qu'elle ne soit répandue sur un aimant cru; torréfié et pilé, sa poudre est attirée par l'aimant ordinaire, comme de la limaille de fer.

A vingt lieues de Solikamskaia, on trouve un aimant cubique et verdâtre. Les cubes en sont d'un brillant vif. Quand on le pulvérise, il se décompose en paillettes brillantes, couleur de fer, et en poussière verdâtre. Le fer paraît minéralisé dans cet aimant par l'arsenic. On ne trouve l'aimant que dans la chaîne de montagnes dont la direction est du sud au nord.

Ce même pays a des mines de fer. M. l'abbé Chappe en compte cinquante de différentes espèces, presque toutes aux environs de Catherinenbourg. Le fer, dit-il, y est minéralisé par le soufre; il est combiné avec une terre vitrifiable, souvent avec de la glaise, jamais avec de la terre calcaire. Pas une de ces mines n'est disposée en filons : elles sont toutes par dépôts, dispersées sans ordre, du moins en apparence.

On trouve presque toujours ces mines dans les montagnes basses, et sur les bords des ruisseaux. Elles sont à trois pieds sous terre; elles ont vingt-quatre à trente pieds de profondeur. La partie inférieure est au niveau des rivières. La hauteur moyenne de ces mines de fer est de deux cent vingt-huit toises au-dessus du niveau de la mer. On n'en trouve que

rarement dans les montagnes plus élevées, et dans le milieu de la chaîne des monts Poïas.

Ces mines produisent du fer d'une qualité particulière, soit doux, soit aigre et cassant. Celles dont le fer est aigre et cassant sont les plus riches : on mêle plusieurs mines de fer, en combinant celles qui sont douces et liantes avec celles qui sont aigres et cassantes. Le fer qui résulte de cette combinaison est parfait, et supérieur, pour certains ouvrages, à celui de Suède et d'Espagne. Ce fer est tenace et flexible à froid et à chaud. Si on le frappe avec la partie aiguë d'un marteau, on y fait une coche comme dans du plomb. Le grain en est si fin, qu'on le distingue avec peine à la vue. « Je pris un jour, dit M. l'abbé Chappe, une barre de quinze pieds de long sur trois pouces de large, et sept lignes d'épaisseur; l'ayant placée entre deux branches d'un arbre, je tournai aisément cette barre autour de cet arbre; je la retournai ensuite avec la même facilité, sans qu'il se fît dans les coudes aucune fente ni gerçure. J'en ai rapporté des échantillons; la bonté de ce fer a étonné nos ouvriers. Il n'est pas assez connu en France ». On le vend aux Anglais, qui en font le principal commerce. Ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le transporte en hiver sur des traîneaux, et dans l'été sur des rivières. Il coûte à l'entrepreneur douze sous le poude, de trente-trois livres, poids de France. On le vend cinquante sous sur les lieux, et il en vaut trente de plus à Pétersbourg. Pour avoir cent poudes de fer, on use une mesure de charbon

de six pieds sept pouces de hauteur, sur autant de longueur, et quatre pieds cinq pouces de largeur.

Quelques-unes de ces forges coûtent dix mille francs de dépenses, et tous frais payés valent vingt mille francs au propriétaire de la mine : ainsi la Russie produit du fer et des soldats. Il est aisé de voir ce qu'on en doit attendre avec le temps. Quand un peuple maritime de l'Europe lui aura ouvert, pour porter la guerre en Orient, le chemin de la Méditerranée, où s'arrêtera-t-elle ?

Un métal presque aussi commun que le fer, d'une utilité moins reconnue, et que la chimie nouvelle semble nous rendre suspect, c'est le cuivre. La Sibérie en a des mines : elles sont réunies aux environs de Cazan, et donnent à cette ville un commerce, une sorte d'opulence qui contrastent singulièrement avec les déserts dont elle est environnée, avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. On trouve dans ce canton demi-sauvage, d'abord une marne cuivreuse, friable et sans ténacité, parce qu'elle contient peu de glaise, et beaucoup de sable. Elle est composée de deux couches : l'une, d'un gris tirant sur le rougeâtre, contient un peu de terre cuivreuse; l'autre est d'un vert d'eau, tirant sur le gris, et doit cette couleur au cuivre. Tout annonce une dissolution de ce métal, dont les parties ont été charriées et déposées dans cette marne.... Elle contient si peu de cuivre, qu'on ne l'exploite point.

M. l'abbé Chappe parle de plusieurs sortes de

marnes, et de pierres calcaires qui contiennent plus ou moins de cuivre. Il y en a dans vingt endroits. On trouve encore du cuivre dans du sable pur, sans presque aucun mélange de terre calcaire. Le métal y est par couches.

Les mines de cuivre contiennent de la malachite, sous la forme des stalactites et des stalagmites. Celle de Sibérie est très-belle, aisée à polir, propre à toutes sortes de bijoux : elle doit son origine à du cuivre qui a été dans un état de dissolution.

Les mines de cuivre de Souxon s'étendent dans ses environs jusqu'à trente lieues. Elles sont ordinairement vers la moitié de la hauteur des montagnes. Leur profondeur est de soixante-dix-huit pieds environ.... Ces mines sont d'un produit médiocre. Les plus riches ne donnent que quatre pour cent, et les autres beaucoup moins.

La Sibérie a même des mines d'or, mais qui ne la rendent que plus pauvre. Le produit n'en vaut pas la dépense, quoique les ouvriers n'y aient pour salaire que la nourriture.

M. l'abbé Chappe termine ses observations par celle qui fut l'objet de son voyage, c'est-à-dire le passage de Vénus sur le disque du soleil. L'académicien français devait observer ce phénomène à Tobolsk, en Sibérie, pendant que d'autres astronomes l'observaient en d'autres lieux de la terre, fort éloignés de la Sibérie. La différence des temps du passage observés par ces divers astronomes donne la distance de Vénus à la terre. Or, comme

on connaît d'ailleurs le rapport entre la distance de Vénus au soleil, et celle de la terre au soleil, il est aisé de voir que la distance de Vénus à la terre étant connue, on aura celle de la terre au soleil; élément important dans l'astronomie. On ne pourrait en dire davantage sans entrer dans des raisonnemens mathématiques, qui n'appartiennent point à un recueil historique des voyages.

Cette observation, qui a coûté tant de fatigues à M. l'abbé Chappe, n'est qu'un fait, qu'un moment, qu'un point dans l'histoire des temps et des cieux; mais c'est un de ces momens et de ces points décisifs qui doivent faire époque dans l'astronomie, étendre et perfectionner la sublime théorie des mouvemens célestes. Un jour peut-être on partira de cette observation pour déterminer la distance du soleil, qui jusqu'ici s'est dérobé aux calculs de la géométrie, pour mesurer la grandeur réelle de cet astre, pour peser son influence sur le système dont il est le centre et le mobile.

Le phénomène de l'électricité a jeté la plus vive lumière dans la science de la nature. Sans doute, il était aisé de voir que la terre se composait à elle-même son atmosphère, élevant de son sein les vapeurs qui l'arrosent, et recouvrant en un jour, par les pluies, tout ce qu'elle a perdu d'exhalaisons en plusieurs mois. Par la raison qu'elle était la source des nuages, elle devait être le foyer des orages; mais on n'avait pas vu que la foudre partait de la terre, au lieu de tomber du ciel. M. l'abbé Chappe était,

en 1757, dit-il, dans cette erreur combattue en 1713 par M. Maffei.

« J'étais persuadé, dit-il, que les nuages orageux étaient toujours enveloppés d'une matière électrique, et qu'ils étaient des conducteurs d'où partaient ces éclats de foudre, qui, après avoir traversé les airs, portent l'effroi et le désordre sur la surface du globe.... Je reconnus et m'assurai bientôt, dans presque toutes mes observations, que l'inflammation s'était faite à la surface de la terre, d'où la foudre s'élevait, au lieu de se précipiter des nuages. Presque tous les physiciens sont maintenant également convaincus de cette vérité ».

La physique détermine la distance de l'endroit où est l'observateur à l'endroit d'où part l'éclair, par l'intervalle du temps compris entre l'éclair et le bruit, en supposant qu'une seconde répond à cent soixante-treize toises.

L'auteur avait élevé en plein air une barre de fer suivant la méthode ordinaire, dans le dessein de déterminer l'étendue de l'atmosphère électrique des nuages, et les rapports des degrés d'électricité, analogues aux différentes distances où se trouvait la barre électrique, par rapport au nuage d'où paraissait sortir l'inflammation.

» Le 9 juillet, à midi, commença un orage à l'est de Tobolsk, par un ciel serein à l'ouest presque sans électricité, jusqu'à une heure quinze secondes. Ensuite, après un grand vent accompagné d'un nouvel orage, l'électricité fut assez forte. Elle cessa à

neuf minutes vingt-cinq secondes, et recommença à vingt-cinq minutes quarante secondes. « On vit un éclair pour la première fois dans cet orage ; l'intervalle de l'éclair et du bruit fut observé de quarante-cinq secondes, ou de sept mille sept cent quatre-vingt-cinq toises ». L'orage était vers l'horizon ; l'électricité fut très-forte pendant six minutes, et cessa totalement ; le baromètre était à vingt-sept pouces huit lignes huit douzièmes, et le thermomètre à dix-huit degrés.

« Le 10 juillet, à sept heures et demie du matin, un orage parut à l'est, vers l'horizon. A huit heures vingt-sept minutes treize secondes, les fils s'étant entortillés autour de la barre, je voulus les défaire, dit M. l'abbé Chappe, et je reçus une commotion si violente, que j'en eus le bras engourdi pendant deux jours. A trente-cinq minutes trente secondes, l'électricité augmente ; le milieu du nuage est au zénith, et l'on voit le ciel serein de tous les côtés. Si l'on présente du fer au bout d'un tuyau de verre, l'électricité fait un bruit semblable à du taffetas qui se déchire.

» Je vis très-distinctement la foudre s'élever de terre, dans toutes les observations où j'aperçus des éclairs. A sept heures trente-une minutes, elle me parut monter jusqu'à la partie du nuage la plus élevée sur l'horizon ; cette hauteur était environ de vingt-sept degrés.

» Le 13 juillet, un orage parut au sud, à deux heures après midi ; l'électricité, d'abord médiocre,

devint si forte, qu'un soldat, ayant voulu toucher au conducteur, en reçut une commotion violente, sortit de l'observatoire, et n'osa plus y entrer.

» A deux heures cinquante-cinq minutes, j'aperçus très-distinctement la foudre s'élever de terre, sous la forme d'une fusée qui, à une certaine hauteur, se divisa en deux serpenteaux ».

Enfin, pour ne rien omettre d'utile et d'important dans l'ouvrage de M. l'abbé Chappe, ajoutons aux expériences qu'il a faites sur l'électricité un mot de ses observations sur le baromètre et la boussole. La plus grande hauteur du baromètre à Tobolsk, dit-il, fut le 25 mai (1761), de vingt-huit pouces dix lignes huit douzièmes, par un vent du nord et un ciel très-serein. La plus petite hauteur fut, au mois de juin, de vingt-sept pouces six lignes.

Le thermomètre qui, comme on l'a vu, descend en hiver à plus de soixante degrés au-dessous de la congélation, est monté, le 19 juillet, dans la plus grande chaleur de l'été, à vingt-six degrés trois quarts au-dessus de la congélation. C'est donc une différence de plus de quatre-vingts degrés entre les limites du froid et celles du chaud.

A Tobolsk, l'auteur a vu les grains poindre au 15 juin, s'élever à dix pouces le 25, sans être à leur maturité vers la fin d'août.

Quant à la boussole, M. l'abbé Chappe dit qu'à Tobolsk il l'a vue décliner de 3 degrés 45 minutes 58 secondes vers l'orient. En 1720, dit-il, elle n'avait point de déclinaison, si l'on en croit M. le

baron de Strahlenberg. M. Chappe dit qu'elle varie de 12 minutes et demie par an vers l'orient, tandis que sa variation est à Paris de 10 minutes par an vers le couchant.

C'en est assez pour les curieux ou les amateurs de phénomènes et d'observations. Les adeptes, ceux qui cherchent les causes dans une collection de faits très-nombreuse, liront l'ouvrage entier de M. l'abbé Chappe, et fixeront à son travail, par les lumières qu'ils y auront puisées, son véritable prix; mais ce monument n'était pas le seul qu'il voulût consacrer aux sciences.

Le même phénomène qu'il avait vu en Sibérie, il voulut le revoir dans la Californie, huit ans après.

De la zone glaciale, il passe à l'équateur, impatient de connaître les deux hémisphères, les régions les plus opposées par le climat; il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes et des Espagnols, qui peuvent se rencontrer et se joindre un jour par deux routes opposées, et va chercher la lumière chez les peuples les plus enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance. Son observation était fixée au 6 juin 1770; il l'a faite, et il est mort le 1er août de la même année. La cendre de ce philosophe repose dans une terre sauvage, au-delà des mers; mais il a laissé à sa patrie les monumens de ses travaux, la mémoire de son courage, et la gloire de ses exemples.

LIVRE SEPTIÈME.

JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Kæmpfer.

Nous avons cru devoir terminer la partie de cet ouvrage qui concerne l'Asie par la description des îles du Japon, situées à l'extrémité de l'Océan oriental. Cet empire, séparé en tous sens du reste du monde, et par les mers qui l'environnent, et par les lois qui en défendent l'entrée, n'en est que plus remarquable aux yeux de notre avide curiosité.

Engelbert Kæmpfer, né en Westphalie en 1651, médecin et naturaliste, connu par ses voyages en Europe et en Asie, est jusqu'ici le meilleur guide que l'on puisse suivre pour ce qui regarde le Japon. Il y passa en 1690, sur une flotte hollandaise, en qualité de chirurgien; il resta plus de deux ans dans le pays, n'ayant d'autre objet et d'autre intention que de le bien connaître. Voici ce qu'en dit le P. Charlevoix.

« On ne peut refuser à Kæmpfer la justice de convenir que ses mémoires sont remplis de recherches

curieuses touchant l'origine des Japonais, les richesses de leur pays, la forme de leur gouvernement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que personne les différens systèmes de leur religion; de nous avoir donné des tables chronologiques de cet empire, des descriptions qui intéressent, une histoire naturelle de ces îles assez exacte, et d'assez bonnes observations pour la géographie. C'est le journal d'un voyageur curieux, habile, sincère, qui pourtant s'est un peu trop fondé sur des traditions populaires ». A ce reproche du P. Charlevoix, opposons ce que dit Kæmpfer lui-même des sources où il a puisé.

« Je puis protester, dit-il dans sa préface, que la description et l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite et sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, *et telle que les choses m'ont paru*. Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'empire, je n'ai pu me procurer des informations amples et détaillées. Depuis l'extirpation de la religion romaine, les marchands hollandais et chinois sont comme emprisonnés. L'empire est fermé à toute sorte de commerce et de communication avec les étrangers, et la réserve des naturels doit être extrême avec ceux qui sont tolérés dans l'empire. Les Japonais, qui ont le plus de liaisons avec nous, sont obligés, par un serment solennel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'état et de religion. On les engage, par ce serment qui se renouvelle chaque année, à s'observer et à se trahir

mutuellement ; mais quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains dieux ou esprits, que plusieurs n'adorent point et que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si l'on met à part l'orgueil et l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux autant qu'aucune nation de l'univers, aimant le commerce et la familiarité des étrangers, et souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts et leurs sciences ; mais comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes, et que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient, ne peut guère leur inspirer que de la jalousie et de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié que par notre libéralité, par notre complaisance, et par tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes et des officiers qui venaient chaque jour chez nous, que personne n'avait pu en avoir depuis les règlemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils de médecine, des leçons d'astronomie et de mathématiques, des cordiaux et des liqueurs de l'Europe, je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un se-

cret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon, que je méditais; cependant peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si parmi d'autres occasions favorables je n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage et discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans; il entendait en perfection le japonais et le chinois. A mon arrivée, on me le donna pour me servir, et en même-temps pour étudier sous moi la médecine et la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'ottona, qui est le principal officier de notre île, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à sa cour; c'est-à-dire qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'empire à l'autre; faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, et qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit pour un temps si long. Comme je ne pouvais guère parvenir à mon but sans lui apprendre le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivait et la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait les meilleures leçons d'astronomie, d'anatomie et de médecine dont je fusse capable; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense il me fit avoir des in-

structions aussi étendues qu'il était possible sur l'état de l'empire, sur le gouvernement, sur la cour impériale, sur la religion établie dans l'état, sur l'histoire des premiers âges, et sur ce qui se passait chaque jour de remarquable. Il n'y avait aucun livre sur aucune sorte de matière qu'il ne m'apportât d'abord, et dont il ne m'expliquât ce que je voulais savoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns et des autres, je ne le laissais jamais sortir sans lui donner de l'argent pour se mettre en état de me satisfaire ».

Depuis plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la Compagnie hollandaise des Indes orientales y envoie tous les ans une ambassade; et dans cette occasion, ses ministres ont la liberté de paraître à la cour, pour remercier l'empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation que par la rigueur de ses lois. Kæmpfer, qui se trouvait à Batavia en 1690, accepta l'office de chirurgien qu'on lui offrit à la suite de l'ambassade. L'embarquement se fit le 7 mai, et la navigation fut d'environ quatre mois.

Après avoir découvert à la gauche du vaisseau les premières îles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, et qui sont habitées par des laboureurs, il entra le 24 septembre dans un havre environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers qui le mettent à couvert

de la violence des tempêtes et des orages : c'est le célèbre port de Nangazaki. Sur le sommet des montagnes on a placé des corps-de-gardes, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe en mer, pour en donner avis au magistrat de la ville. Aussi vingt bateaux japonais à rames vinrent-ils le même jour au devant du vaisseau. Ils le remorquèrent jusqu'à deux cents pas du comptoir hollandais. Le rivage, qui est fermé par le pied des montagnes, a pour défense plusieurs bastions de forme ronde ; et du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux corps-de-garde entourés de drap, pour dérober à la vue des étrangers le nombre des canons et des hommes qu'on y entretient.

Les Hollandais saluèrent de douze coups de canon chacun de ces deux postes, et jetèrent l'ancre à trois cents pas de la ville, près de l'île de Desima, où l'on a fixé la demeure des marchands de leur nation. Alors deux officiers du gouvernement vinrent à bord, avec leur commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de commis, d'interprètes et de soldats. Ils appelèrent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, tous ceux qui étaient nouvellement arrivés ; et les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le soin d'écrire leur nom, leur âge et leurs affaires. Ensuite cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du voyage, c'est-à-dire qu'on leur de-

manda d'où ils venaient, quand ils étaient partis, combien ils avaient employé de temps dans leur route, et s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses : on fit aussi diverses questions sur un officier du vaisseau qui était mort le jour précédent ; on observa soigneusement sa poitrine et le reste de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son corps fût emporté le même jour ; mais on ne permit à personne de l'accompagner, ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré. Après cette revue, on posta des soldats et des commis à chaque coin du vaisseau, qui passa pour ainsi dire entre les mains des Japonais avec toute sa charge. On laissa la chaloupe et l'esquif aux matelots hollandais, mais seulement pour ce jour-là, et pour leur donner le temps de prendre soin de leurs ancres ; mais on demanda les pistolets, les coutelas, et toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté ; et le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avait été prévenu sur de si bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de sa situation; il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore qu'à la première vue des côtes du Japon, chacun fut obligé, suivant l'ordre des supérieurs et l'ancien usage, de donner au capitaine son livre de prières et ses autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe qu'il avait apporté, et que le capitaine, après avoir fait un mémoire de ce qui

appartenait à chaque particulier, mit le tout dans un vieux tonneau, et le cacha aux Japonais jusqu'au départ du vaisseau.

Aussitôt que ces officiers se furent retirés, le comptoir hollandais fit porter à bord toutes sortes de rafraîchissemens, et les directeurs s'y étant rendus le lendemain, firent assembler tout l'équipage pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les députés de la Compagnie étaient reçus dans le port. Le papier qui contenait ces ordres fut exposé publiquement, suivant l'usage du Japon. Kæmpfer ayant souhaité de descendre à Desima, se vit obligé, comme le plus simple matelot, de prendre un passe-port du vaisseau de garde Japonais, pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord, sans un passe-port des gardes de terre, qui devait être montré au vaisseau de garde.

L'ambassadeur hollandais, qui se nommait Vanbutenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage de Jedo, résidence ordinaire de l'empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept grandes contrées, on a cherché à rendre les voyages plus commodes, par un grand chemin qui borne chacune de ces contrées; et comme elles se sont subdivisées en plusieurs provinces, on a fait aussi dans chaque province des routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces

chemins ont pris leur nom de la contrée ou de la province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du pays, celle qui va vers Méaco, prend le côté gauche du chemin; et celle qui descend, ou qui vient du côté de Méaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction et la satisfaction des voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, et qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé, par prééminence, *Nipon-bas*, c'est-à-dire le pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'empire qu'un voyageur se trouve, il peut savoir à toute heure de combien de milles japonais il est éloigné de la résidence de l'empereur. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs placées vis-à-vis l'une de l'autre de chaque côté du chemin, sur lequel on a gravé des caractères qui font connaître quelles sont les provinces et les terres qui s'y terminent, et même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions pour guider les voyageurs.

Dans le voyage de Nangasaki à la cour, on fait passer les Hollandais par deux de ces grands chemins, et de l'un à l'autre par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent,

d'abord par terre, au travers de l'île Kinsju, à la ville de Kokura ; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le détroit dans de petits bateaux jusqu'à Simonoseki, qui est éloigné d'environ deux lieues, et où ils trouvent à l'ancre une barque qui attend leur arrivée. Ce port est également et sûr et commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura porte au Japon le nom de *Sakaido,* qui signifie chemin des terres occidentales. A Simonoseki, on les fait embarquer pour Osacka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Osacka est éloigné de Fioray de treize lieues de mer japonaises. Ils font ce chemin dans de petits bateaux, après avoir laissé leur barque à Fioray jusqu'à leur retour. D'Osacka, ils traversent par terre le continent de la grande île de Nipon jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osacka à Jedo est nommé *Thokaido*, c'est-à-dire chemin de la mer ou de la côte. Les Hollandais séjournent vingt jours à Jedo; et revenant à Nangasaki, ils emploient à tout le voyage environ trois mois. Il est au moins de trois cent vingt-trois lieues japonaises, cinquante-trois et demie de Nangasaki à Kokura; cent trente-six de Kokura à Osacka; et cent trente-trois d'Osacka à Jedo, qui reviennent à deux cent milles d'Allemagne. Dans cette route, on traverse, ou l'on voit, à quelque distance, trente-trois grandes villes, et cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages et de hameaux.

Kæmpfer vit avec étonnement les femmes de la province de Fisen; elles sont si courtes, qu'on les prendrait toutes pour de très-jeunes filles; mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées, et la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui achève d'en faire comme autant de poupées; et lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils.

Dans les montagnes, qu'on ne traverse point aisément à cheval, les Hollandais étaient portés dans des *cangos*, voiture de la forme d'un petit panier carré, ouvert de tous côtés, et simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton et fort incommode aux voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les habitans étaient descendus d'un même homme, qui vivait encore. Kæmpfer fut surpris de les voir tous beaux et bien faits, avec toute la politesse, qui est le fruit de la meilleure éducation.

Ils arrivèrent à la ville d'Osacka: on leur distribua aussitôt des chambres divisées, suivant l'usage du pays, avec des paravents. Leurs interprètes, qu'ils envoyèrent aux deux gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Nossi-Zemono-Cami, un des gouverneurs, était allé rendre compte à la cour des affaires qui concernaient son administration; et qu'Otagini-Tassano-Cami, second gouverneur, qui était occupé pour le reste du jour, priait l'ambassadeur de remettre sa visite au lendemain

En effet, le dimanche 25 février, il fut conduit à l'audience avec son cortége. En descendant au palais, qui est à l'extrémité de la ville, dans une place carrée, on fit prendre à tous les Hollandais un manteau de soie à la japonaise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traversèrent un passage de trente pas pour entrer dans la salle des gardes, où ils furent reçus par deux gentilshommes du gouverneur : quatre soldats étaient en faction au côté gauche de la porte; et plus loin, huit officiers étaient assis sur leurs genoux et leurs talons. La muraille à droite était garnie d'armes suspendues et rangées en bon ordre. Les Hollandais étant entrés dans la salle d'audience, deux secrétaires les y reçurent civilement, et leur présentèrent du thé jusqu'à l'arrivée du gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance dans une autre chambre qu'il ouvrit du côté de la salle. La conversation n'eut rien de plus remarquable. On parla du temps, qui était bien froid; de la longueur du voyage, du bonheur d'être admis à la présence de l'empereur, et de la distinction des Hollandais, qui, de toutes les nations du monde, était la seule à qui cette grâce fût accordée.

Osacka est une des cinq grandes villes impériales. Sa situation est dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. La rivière de Jodo-gava passe au nord de la ville, coule de l'est à l'ouest, et se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux habitans d'Osacka. Sa source n'en est qu'à une

journée et demie au nord-est, où elle sort d'un lac qui est au centre de l'île, dans la province d'Oomi, et qui s'est formée, suivant le récit des Japonais, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce lac près du village de Tsinatofas, où elle a un double pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite île. Elle coule ensuite près des villes d'Udsi et de Jodo, dont la dernière lui donne son nom. De là elle continue son cours vers Osacka, où se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, et l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivières, nommées *Jomattagava* et *Franogava*, qui se jettent dans celle d'Osacka, précisement devant la ville, au nord du château, et qu'on traverse sur de beaux ponts. Toutes ces eaux réunies ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du sud, qui sont les plus grands et la demeure des habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, et d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds pour recevoir de petites barques, qui apportent les marchandises et les commodités de la vie devant la porte des habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Il dut se croire un moment revenu dans Amsterdam.

La ville d'Osacka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonais l'assurent, qu'on

peut lever de ses seuls habitans une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le commerce par terre et par eau, en fait la ville du Japon la plus considérable et la plus marchande. Elle est remplie de riches négocians, d'artisans et d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens; aussi les Japonais la nomment-ils *le théâtre du plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les provinces de l'empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les princes et les seigneurs qui possèdent des terres à l'ouest, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit.

Les Hollandais partirent d'Osacka le 28 février, pour se rendre à Méaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils furent admis à l'audience du président de justice et des gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures à cinquante pas du palais du président, pour faire à pied ce qui leur restait de chemin, et d'attendre à la porte du premier corps-de-garde qu'on eût donné avis de leur approche. Le président ne leur fit pas même l'honneur de paraître, et reçut leurs présens par les mains de quelques officiers. Ils trouvèrent moins de hauteur chez les deux gouverneurs, qui se firent voir, comme celui d'Osacka, par des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux dames qui étaient

dans une chambre voisine, derrière un paravent, qu'on avait percé de plusieurs trous, de considérer leur figure et leur habillement. Non-seulement l'ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau, son épée, sa montre, et plusieurs autres choses qu'il portait sur lui; mais on le pria d'ôter son manteau, pour laisser voir ses habits devant et derrière.

Les Hollandais passèrent quatre jours à Méaco. Cette ville se nomme autrement *Kio*, nom qui signifie ville, et qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Daïri, ou de l'empereur ecclésiastique héréditaire, on la regarde comme la capitale de l'empire. Elle est située dans la province de Jamatto, au milieu d'une grande plaine. Sa longueur du nord au sud est de trois quarts de lieue d'Allemagne; et sa largeur d'une demi-lieue de l'est à l'ouest. D'agréables collines, dont elle est environnée, et quelques montagnes d'où sortent quantité de petites rivières et de fontaines rendent sa situation charmante. Du côté de l'est, on voit, sur le penchant d'une de ces montagnes, un grand nombre de temples, de monastères et de chapelles. Trois rivières, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté, et se réunissent au centre; on les passe sur un beau pont d'environ deux cents pas de longueur; ensuite toutes ces eaux rassemblées coulent à l'ouest. Le palais du Daïri occupe un quartier septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville par des murs et des fossés. Dans la partie occidentale de Méaco, on voit

un château de pierre de taille, et bien fortifié, qui sert de logement au monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le Daïri. Les rues de la ville sont étroites, mais régulières, et d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plupart sont de bois et d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toit, et tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Méaco passe pour le magasin général des manufactures du Japon et de toutes sortes de marchandises : c'est le centre du commerce de l'empire. Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *aratame*, on avait compté à Méaco quatre cent soixante-dix-sept mille cinq cent cinquante-six laïques, cinquante-deux mille cent soixante-neuf ecclésiastiques, sans y comprendre la cour entière du Daïri qui est très-nombreuse, et les étrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Europe.

A peu de distance du village de Canaja, on rencontre la grande et fameuse rivière d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, et se jette dans la mer une demi-lieue au-dessous. Il est impossible de la traverser à gué après les grandes pluies; et dans d'autres temps, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes la rendent toujours fort dangereuse. Les habitans des lieux voisins, qui connaissent parfaitement son lit, prennent un prix réglé pour aider les voyageurs; et si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les lois du pays punissent de mort tous ceux qui s'étaient

chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortége hollandais, deux à chaque côté pour lui soutenir le ventre, et un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval, deux pour le tenir sous le ventre, quatre pour soutenir ceux de devant, et se soutenir l'un l'autre pendant qu'un treizième mène le cheval par la bride.

La montagne de Fudsi ne ressemble pas mal au pic de Ténériffe. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au voyage des Hollandais, elle ne fut pas d'un petit secours à Kæmpfer pour dresser la carte de leur route. Il croit devoir la décrire, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles montagnes du globe terrestre. Sa base est grande; et se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige pendant la plus grande partie de l'année; et quoique les chaleurs de l'été en fassent fondre beaucoup, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On voit près de sa cime un trou fort profond, qui vomissait anciennement des flammes et de la fumée; mais cette éruption a cessé depuis qu'il s'est élevé au-dessus une espèce de petite colline ou de butte. A présent, les endroits plats du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige, que le vent détache et fait voler de toutes parts, font juger

encore que la montagne est enveloppée d'un voile de nuage et de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le peuple pour rendre hommage au dieu des vents: on emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en hiver, et sur le sable dans la belle saison. Les jammabos, ou les prêtres de la montagne, sont consacrés au culte de l'Eole japonais. Leur mot du guet est *fudsi-jamma*, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse montagne exerce souvent les poètes et les peintres du Japon.

A l'extrémité de Togitz, on trouve une garde impériale pour arrêter les femmes et les armes. Les recherches sont ici très-rigoureuses, parce que Togitz est comme une clef de la capitale de l'empire, et qu'aucun des princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la cour. Si l'on soupçonne qu'entre les passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près du corps-de-garde, Kæmpfer s'arrêta d'étonnement à la vue de cinq chapelles et d'autant de prêtres qui poussaient des hurlemens effroyables, en battant sur de petites cloches plates; mais il fut encore plus surpris lorsque, ayant vu tous les Japonais du cortége jeter des pièces de monnaie dans la chapelle, et recevoir en échange un papier qu'ils portaient respectueusement sur le rivage d'un lac voisin pour le jeter

plus loin, directement au sud, la fameuse île de Kamakura. Elle paraît ronde, d'une lieue de tour au plus, et couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les seigneurs disgraciés, et rarement sont-ils rappelés lorsque le malheur les y condamne. Les côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues pour haler les bateaux, dans lesquels on y transporte les prisonniers ou des provisions.

Sinagava est un faubourg de Jedo, à deux lieues de cette ville impériale. En y entrant, la place des exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines et de cadavres, les uns à demi-pourris, les autres à demi-dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux et d'autres animaux carnassiers qui se repaissent de ces misérables restes, digne avenue du palais d'un despote. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandais s'arrêtèrent dans une hôtellerie, où la vue de la ville et de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtimens de toutes sortes de grandeurs et de figures, offre une des plus belles perspectives du monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attirait souvent dans le même lieu des personnes d'une condition distinguée. Il leur restait un quart de lieue pour arriver à l'entrée d'un autre faubourg de Jedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava, dont il est séparé par un simple corps-de-garde. La mer en cet endroit s'approche si fort de la colline, qu'il n'y a qu'un

rang de maisons entre cette colline et le chemin; il règne quelque temps le long de la côte; mais venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières d'une longueur considérable. Après une demi-heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges et plus uniformes, la foule du peuple et le tumulte firent comprendre aux Hollandais qu'ils étaient entrés dans la ville. Ils traversèrent un marché, d'où, prenant par une grande rue qui coupe un peu irrégulièrement Jedo du sud au nord, ils passèrent plusieurs ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins et la distance des lieux dans toute l'étendue de l'empire. Ils virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande; et leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des princes et des grands, qu'ils ne cessaient pas de rencontrer, et par la riche parure des dames qui passaient continuellement dans leurs chaises et leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir aussi la variété des boutiques qui bordent les rues, et l'étalage de toutes sortes d'échantillons et de modèles, avec un drap noir suspendu pour la commodité ou pour le faste. Ils ne s'aperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; apparemment, observe Kæmpfer, parce qu'un si petit train n'avait rien d'admirable pour les habitans d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant monarque,

où l'on est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtellerie ordinaire de la nation hollandaise.

L'ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux ministres des affaires étrangères. Le premier ordre qu'on lui fit signifier fut de se tenir renfermé dans sa chambre, lui et tous ses gens, avec défense au sugio de laisser approcher d'eux d'autres Japonais que leurs domestiques. Kæmpfer murmure un peu de cette rigueur. On devait croire, dit-il, nos appartemens assez éloignés de la rue, puisque c'était le plus haut étage du derrière de la maison, où il n'y avait d'entrée qu'un passage étroit, qu'on aurait pu fermer à la clef, si cette précaution avait paru nécessaire. Il y avait deux portes, l'une en bas et l'autre au haut de l'escalier, et les chambres étaient fermées de trois côtés. La mienne n'avait qu'une seule fenêtre étroite, au travers de laquelle j'avais assez de peine à voir le soleil en plein-midi.

Il se passa près de quinze jours avant que l'ambassadeur pût obtenir sa première audience; et la captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe. Cependant il paraît que Kæmpfer eut l'adresse de ménager assez les gardes pour se procurer la liberté de visiter la ville, et d'en faire une description d'autant

plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine impérial, Jedo passe pour la première : elle est tout à la fois la capitale et la plus grande ville de l'empire. C'est le séjour d'un grand nombre de princes et de seigneurs qui composent la cour, et la multitude de ses habitans est presque incroyable. Elle est située, suivant l'observation de Kæmpfer, à 35 degrés et demi de latitude. Les Japonais lui donnent sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est pas entourée de murs; mais plusieurs fossés qui l'environnent, et de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir avantageusement à la défendre. Une grande rivière, qui a sa source au couchant, la traverse et se jette dans le port; tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au château, il se jette aussi dans le port par cinq embouchures, dont chacune offre un pont magnifique.

Jedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues si régulières, qu'elles se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies qui réduisent souvent en cendres un grand nombre de maisons. Les nouvelles rues peuvent être disposées sur le plan des propriétaires du terrain. En

général, les maisons de Jedo sont basses et petites; comme dans tout le reste de l'empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Méaco, divisé en appartemens avec des paravents de papier, les murs revêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, et les toits couverts de copeaux de bois. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abattre les maisons voisines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des compagnies instituées dans cette vue, qui font la patrouille nuit et jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flammes et des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville son remplis, comme en Europe, de moines, de monastères, de temples, et d'autres bâtimens religieux qui en occupent les plus belles parties. Les palais des grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours et de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées; mais ils n'ont qu'un étage divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, et sans ces autres marques

d'autorité qu'on voit aux châteaux des princes et des grands dans leurs états héréditaires.

Jedo est un séminaire d'artistes, de marchands et d'artisans; ce qui n'empêche point que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'empire, à raison du concours infini du peuple, des moines oisifs et des courtisans, et de la difficulté du transport pour les provisions.

Le château ou le palais de l'empereur est situé presqu'au milieu de la ville; sa figure est irrégulière : on lui donne cinq lieues de tour : il est composé de deux clôtures qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs; le troisième, qui fait le centre et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs : le premier occupe un grand terrain qui environne le second et une partie du palais impérial; il contient tant de rues, de fossés et de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce château extérieur que demeurent les princes de l'empire, avec leurs familles. Le second château occupe moins d'espace, et fait face au troisième; mais il est séparé des deux autres murs par des fossés, des ponts-levis et de grosses portes : la garde en est plus nombreuse que celle du premier; il contient les superbes palais de quelques-uns des plus puissans princes de l'empire, des con-

seillers-d'état, des premiers officiers de la couronne; enfin, de tous les seigneurs qui sont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'empereur. Le château, qui mérite proprement le nom de palais impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres; il est entouré d'une épaisse muraille de pierres de taille, flanquée de bastions qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre élevé du côté intérieur soutient plusieurs bâtimens longs, et des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice dans la partie que l'empereur habite : ce sont des pierres de taille d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier et sans crampons de fer, afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc, et ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du palais s'élève une tour carrée plus haute que tout le reste des bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toit, et si richement ornée, que de loin elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet et aux angles, qui couvrent tous les autres bâtimens, produisent le même effet. Le second château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges, profonds, et de très-hauts murs, avec une seule porte et un pont qui communique au troisième. C'est dans le premier et le second qu'on

élève les enfans de l'empereur. Tous ces châteaux ou ces palais n'ont qu'un étage, et ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries et de grandes salles qui peuvent être divisées avec des paravents : chaque appartement a son nom : celui qu'on nomme *la salle des mille nattes* sert uniquement aux grandes assemblées, où l'empereur reçoit l'hommage et les présens des princes de l'empire, et les ambassadeurs des puissances étrangères; mais il a diverses autres salles d'audience : il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'architecture du pays; les plafonds, les solives et les colonnes sont de bois de cèdre, de camphre ou de jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches dorés avec beaucoup d'art : le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le palais de l'empereur et ceux des princes. On garde le trésor impérial dans un bâtiment dont les toits sont de cuivre, et les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plafond un grand réservoir d'eau; l'empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du

ciel : mais Kæmpfer avertit que, ne l'ayant pas vue, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

Enfin le jour de l'audience fut marqué au 29 mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fût un des jours ordinaires où l'empereur était accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'aurait pas pensé sitôt à dépêcher les Hollandais, si le favori de l'empereur, qui devait donner une fête à ce monarque, et qui avait besoin de temps pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce seigneur, qui se nommait *Makino-Bingo*, avait été gouverneur de l'empereur, et s'était maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'ambassadeur hollandais de se tenir prêt pour le 29 ; les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre de bonne heure à la cour, et de se tenir dans la salle des gardes jusqu'à ce qu'il fût appelé. Le récit de cette audience peut servir à faire juger comment les Hollandais sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres nations. Nous ne ferons au récit de Kæmpfer, que quelques corrections de style.

« Le 29 mars, qui était un jeudi, les présens destinés pour Sa Majesté impériale furent envoyés à la cour ; ils y devaient être rangés sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, où l'empereur devait en faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soie noire : nous étions accompagnés de trois inten-

dans, des gouverneurs de Nangasaki, d'un commis du Bugio, de deux messagers de Nangasaki, et d'un fils de l'interprète, tous à pied. Nous étions quatre à cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandais et notre interprète. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet qui tenait la bride, et qui marchait à la droite : c'est le côté par lequel on monte à cheval et par lequel on en descend, à la manière du pays. Autrefois nous avions deux valets pour chaque cheval, mais nous avons supprimé cet usage, comme une dépense inutile. Notre ambassadeur, que les Japonais nomment *le capitaine*, venait après nous dans un norimon, suivi de notre ancien interprète, qui était porté dans un cango. Nos domestiques fermaient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château en une demi-heure de marche. Nous entrâmes dans la première clôture par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre. La rivière qui passe dessous est large, et coule vers le nord autour du château. On y voyait alors un grand nombre de bateaux et de barques. Nous trouvâmes au bout du pont deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes une petite garde. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus nombreuse. La salle d'armes nous parut tapissée de drap; les piques étaient debout à l'entrée, mais le dedans était revêtu d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de flèches et de carquois, rangés avec

beaucoup d'ordre et de goût. Les soldats se tenaient assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, et chacun avec deux sabres à son ceinturon. On nous fit traverser entièrement la première clôture, entre les palais des princes et des grands de l'empire, qui remplissent l'intérieur de ce premier château. Le second où nous arrivâmes ne nous parut différent du premier que par la structure des portes et des palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre norimon, notre cango, nos chevaux et nos valets, pour nous conduire, par un long pont de pierre, au fonmatz, qui est la demeure de l'empereur. Après avoir passé ce pont, nous traversâmes un double bastion, suivi de deux portes fortifiées, par lesquelles nous entrâmes dans une rue irrégulière, bordée des deux côtés d'une fort haute muraille. Nous arrivâmes au fiakninban, c'est-à-dire à la grande garde du château, qui est au bout de cette rue, près de la dernière porte qui conduit au palais. On nous ordonna d'attendre, dans la salle des gardes, que le grand conseil-d'état fût assemblé, temps auquel nous devions être introduits. Les deux capitaines de la garde nous offrirent civilement du thé et du tabac à fumer; quelques autres gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous n'attendîmes pas moins d'une heure; et dans l'intervalle, nous vîmes entrer au palais plusieurs conseillers d'état, les uns à pied, d'autres portés dans leurs norimons. Enfin, nous fûmes conduits par deux magnifiques portes au travers d'une grande place carrée, jusqu'à

l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte et le frontispice du palais était rempli d'une foule de courtisans et d'un grand nombre de gardes. De là on monte par deux escaliers dans une spacieuse salle qui est à la droite de l'entrée, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'empereur ou des conseillers d'état attendent qu'on les introduise. Cette salle est non-seulement fort grande, mais extrêmement exhaussée; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre lorsqu'on y a mis tous les paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en-haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du pays, et le mélange de ses piliers dorés, qui s'élèvent entre les paravents, forme un coup-d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore l'espace d'une heure que l'empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois officiers conduisirent notre ambassadeur devant Sa Majesté, et nous laissèrent dans la première salle où nous étions. Aussitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix : *Hollanda capitaine!* C'était le signal pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il se traîna, suivant l'usage, avec les mains et les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les présens qui étaient rangés d'un côté, et l'endroit où l'empereur était assis : là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la toucher du front; ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire en se traînant en arrière sur les mains et sur les pieds, sans avoir ouvert la bouche

pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus aux audiences que nous obtenons de ce puissant monarque, et l'on n'observe pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands princes de l'empire. On les appelle à haute voix par leur nom; ils s'avancent en rempant, et lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se retirent de même ». Ce cérémonial est un peu dur, mais comme chacun est maître chez soi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrémités du globe pour recevoir des humiliations, dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cérémonial, après tout, ne signifie rien, quel qu'il soit, quand il est le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les despotes d'Asie n'est qu'une manière de faire la révérence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas, mais les Hollandais auront réponse à tout, en disant : *Nous voulons gagner de l'argent, et nous ne sommes pas fiers.*

Autrefois l'ambassadeur hollandais en était quitte pour rendre l'hommage, et quelques jours après, on lui lisait certains règlemens qu'il promettait d'observer, après quoi il etait renvoyé à Nangazaki. Mais depuis plus de vingt ans, l'ambassadeur et les Hollandais qui l'accompagnent à Jedo sont conduits plus loin dans le palais, pour donner à l'impératrice, aux princesses et aux dames de la cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience, l'empereur et les dames se tiennent derrière des paravents et des jalousies; mais les conseillers d'état et les autres

officiers de la cour sont assis à découvert. Kæmpfer peint cette scène bizarre avec beaucoup de naïveté.

« Après la cérémonie de l'hommage, l'empereur se retira dans son appartement, et nous fûmes appelés avec l'ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens pour nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendîmes un quart-d'heure; ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étaient les médecins de l'empereur, des officiers de cuisine et des ecclésiastiques vinrent nous demander nos noms et notre âge; mais on tira bientôt des paravents devant nous pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étaient bordées d'une file non interrompue de gardes-du-corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'empereur, la file était continuée par plusieurs grands officiers de la couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces officiers avaient leurs habits de cérémonie, étaient assis sur leurs talons, et la tête courbée. La salle consistait en divers compartimens qui regardaient vers l'espace du milieu, dont quelques-uns étaient ouverts, et les autres fermés par des paravents et des jalousies. Les uns étaient de quinze nattes, d'autres de dix-huit, et d'une natte plus haut ou plus bas, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était

sans nattes, et par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avait ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'empereur et l'impératrice étaient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'impératrice au travers des ouvertures : elle me parut belle, le teint brun, les yeux noirs et pleins de feu; son âge d'environ trente-six ans; et la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille fort haute. J'entends par le nom de jalousies une sorte de tapisserie très-fine, composée de roseaux fendus, et revêtue par-derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou plutôt pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoique indépendamment des peintures il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, surtout si le fond de l'appartement n'est point éclairé.

» L'empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les cannes pour élargir les ouvertures, et rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que les dames étaient en même nombre. Makino-Bingo

était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'état du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la cour et des gentilshommes de la chambre impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'empereur, était occupée par les enfans des princes, par les pages de Sa Majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

» Notre premier interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses; et nous primes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur. Alors Bingo nous dit de la part de ce monarque qu'il nous voyait volontiers. L'interprète, qui nous répéta ce compliment rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remercîment de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bingo; comme si ses paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers in-

férieurs. Après les premiers complimens, l'acte qui suivit cette solennité devint une vraie farce.

» On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge et notre nom; chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apportée pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier et l'écritoire à Bingo, qui les remit entre les mains de l'empereur, par un trou de la jalousie. Alors on demanda au capitaine ou à l'ambassadeur quelle était la distance de Hollande à Batavia, et de Batavia au Japon, et lequel avait le plus de pouvoir, du directeur général de la compagnie hollandaise ou du prince de Hollande. Voici les questions qu'on me fit particulièrement: Quelles étaient les maladies externes ou internes que je croyais les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir? Quelle était ma méthode pour les ulcères et les aposthumes intérieurs? Si les médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les médecins chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles? Si nous avons fait quelques progrès dans cette recherche, et quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie? Je répondis à cette dernière question que nos médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait entretenir dans le corps la fluidité des liqueurs, et donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague, on me pressa de faire connaître le nom de cet excel-

lent remède. Comme je savais que tout ce qui est en estime au Japon reçoit des noms fort longs et fort emphatiques, je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii*. Ce nom fut écrit derrière la jalousie, et l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède, et de quel pays il était : je répondis que c'était le professeur Sylvius, en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer ; sur quoi l'ambassadeur me dit de répondre, non ; mais je répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia. Oui, répondis-je encore ; et l'empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon.

» Ce prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, et s'assit derrière la jalousie, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement d'ôter nos manteaux, de nous tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue japonaise, de lire en hollandais, de peindre, de chanter, de danser, de mettre et d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ses ordres, et je joignis à ma danse une chanson amoureuse en allemand. Ce fut de cette manière, et par quantité d'autres singeries, que nous eûmes la patience de divertir l'empereur et toute sa cour.

» Cependant l'ambassadeur est dispensé de cette

comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses maîtres le met à couvert de toutes sortes d'indécences et de propositions injurieuses. D'ailleurs, il fit paraître assez de gravité dans son air et dans sa conduite pour faire comprendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plaisaient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on servit devant chacun de nous, sur de petites tables couvertes de mets à la japonaise, avec de petits bâtons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux et de fourchettes. Ensuite deux officiers nous reconduisirent dans la première antichambre, où nous prîmes congé d'eux ».

L'ambassadeur employa les jours suivans à faire ses visites aux ministres et aux principaux conseillers d'état. Il fut reçu partout avec beaucoup de civilité par les intendans et les secrétaires qui le régalèrent de thé, de tabac et de confitures. Les chambres où il était admis étaient remplies, derrière les paravents et les jalousies, d'une nombreuse assemblée qui souhaitait de voir faire aux Hollandais leur exercice comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chantèrent et dansèrent dans plusieurs maisons, lorsqu'ils étaient satisfaits de l'accueil qu'ils y avaient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes qu'on leur faisait boire avec un peu d'excès leur montaient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouet chez les grands, et l'embarras où ils se trouvaient dans les rues pour se dégager de la foule du peuple, donnent une singulière idée de leur ambassade. Ce-

pendant ils témoignaient quelque impatience pour se retirer, lorsqu'ils croyaient s'apercevoir qu'ils étaient trop peu respectés.

Dans une visite qu'ils rendirent au seigneur Tsu-simano-Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans : du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huîtres bouillies, et servies dans la coquille, avec du vinaigre; diverses petites tranches d'oies rôties, du poisson frit et des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire était exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes et leurs montres. On apporta deux cartes géographiques, dont l'une était sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinées, et, suivant toute apparence, d'après une carte de l'Europe. L'autre était une carte du monde entier, en forme ovale, dont les noms étaient marqués avec les kattakanna japonais, qui sont une sorte de caractères. Kæmpfer saisit cette occasion pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au nord de leur empire. Au-delà du Japon, et vis-à-vis les deux grands promontoires septentrionaux d'Osju, il remarqua l'île de Jesogarima. Au-delà de cette île il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes provinces, dont un tiers s'avançait au-delà du cercle polaire, et courait à l'est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage orientale, vis-à-vis de l'Amérique, et le golfe était à peu près de forme carrée; il n'y avait qu'un

passage entre le même pays et l'Amérique, et dans ce passage il y avait une petite île. Au-delà, tirant vers le nord, il y avait une autre île de forme longue, qui, touchant presque de ses deux extrémités deux continens, c'est-à-dire celui de Jesso à l'ouest, et celui de l'Amérique à l'est, formait ainsi le passage du nord. C'était à peu près de même qu'on avait présenté toutes les terres inconnues du pole antarctique qui étaient marquées comme des îles.

De quantité d'autres circonstances que Kæmpfer prit le même soin de recueillir dans les deux voyages de l'ambassadeur à la cour, il en reste une qu'on se reprocherait d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandais. L'ambassadeur, après avoir reçu son audience de congé, fut appelé devant les conseillers d'état, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le commerce. Ils portaient, entre autres articles, que les Hollandais n'inquiéteraient aucun navire ni bateau des Chinois ou des Liquans; qu'ils n'amèneraient au Japon, dans leurs vaisseaux, aucun Portugais, aucun prêtre; et qu'à ces conditions on leur accordait un commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent à l'ambassadeur de trente robes étalées dans le même lieu sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une *lettre de fortune*, et qui est un témoignage de la protection de l'empereur. L'ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois, et pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs seigneurs de la cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques-uns des messagers laissèrent leur fardeau à l'hôtellerie hollandaise, d'autres attendirent le retour de l'ambassadeur pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des koulis ou des porteurs, marchant devant avec les robes qu'ils portaient dans des caisses, un d'entre eux portait la planche sur laquelle les robes devaient être étalées, et la lettre de fortune, qui est un assemblage de cordons plats entrelacés par un bout, et renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie de différentes couleurs, et quelquefois dorés ou couleur d'argent. Celui qui devait offrir les robes était introduit dans l'appartement de l'ambassadeur, et s'asseyant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui faisait ce compliment : « Un tel seigneur, mon » maître, vous félicite d'avoir eu votre audience de » congé, en un beau temps, ce qui est *médithe*, » c'est-à-dire fort heureux : vos présens lui ayant été » fort agréables, il souhaite que vous acceptiez en » échange ce petit nombre de robes ». En finissant, il donna à l'interprète une grande feuille de papier qui contenait, en grands caractères, le nombre des robes et leur couleur. L'ambassadeur, à qui l'interprète remettait cette feuille, la tenait sur sa tête pour témoigner son respect. Tous les spectateurs demeurèrent dans un profond silence, les uns assis,

d'autres à genoux. On avait appris à l'ambassadeur le compliment qu'il devait faire en réponse : il le répétait dans ces termes, avec une profonde inclination: « Je remercie très-humblement le seigneur, votre maître, de ses soins pour nous procurer une audience prompte et favorable; je le supplie de continuer ses bons offices aux Hollandais. Je lui rends grâces aussi de son précieux présent, et je ne manquerai point d'en informer mes maîtres de Batavia ». Après ces complimens, on apportait du tabac pour fumer, avec du thé et de l'eau-de-vie.

Le retour des Hollandais à leur petite île de Desima, et leur second voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre ; mais pendant dix mois qui se passèrent entre les deux voyages, Kæmpfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connaissance de la ville de Nangasaki, dont il donne la description.

Cette ville, une des cinq places maritimes ou commerçantes de l'empire, est située à l'extrémité de l'île de Kiusju, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes, éloigné de l'île de Nipon, qui est presque entièrement fermée pour le commerce à toutes les nations étrangères. Nangasaki est médiocrement peuplée de marchands et de riches citoyens : la plupart de ses habitans sont des artisans, mêlés d'une populace du plus bas ordre; cependant sa situation commode et la sûreté de son port en font le rendez-vous com-

La position de la ville est au trente-deuxième degré trente-six minutes de latitude nord. On trouve dans le voisinage un grand lac, auquel on attribue cette vertu singulière, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais sur l'eau de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété au génie protecteur du lac; et leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous de rigoureuses peines.

Nangasaki doit son nom à ses anciens seigneurs, qui l'ont possédée de père en fils avec tout son district. Cette ville est ouverte, comme la plupart des autres villes du Japon; elle est sans château, sans murailles, sans fortifications, et sans aucune défense. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, pour la traverser de l'est à l'ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz et pour faire tourner quelques moulins; mais dans la saison des pluies, elles grossissent jusqu'à devenir capables d'entrer dans les maisons.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont observés et gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux qui professent la même religion, et qui négocient sous le même nom, sont établis derrière la ville, sur une éminence; leur quartier est entouré d'une muraille, et porte le nom de *Jakuin*, c'est-

à-dire jardin de médecine, parce qu'autrefois on y en voyait un.

On a déjà fait remarquer que les Hollandais ont leur habitation dans une petite île qui se nomme *Desima;* elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonais ont un corps-de-garde. Au côté septentrional, sont deux grandes portes qu'on nomme *les portes d'eau*, et qu'on n'ouvre jamais que pour charger et décharger les vaisseaux hollandais, à la vue d'un certain nombre de commissaires nommés par les gouverneurs.

La compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derrière la grande rue, une maison destinée à la vente de ses marchandises, et deux magasins, à l'épreuve du feu, une grande cuisine, une maison pour les directeurs de son commerce, une maison pour les interprètes qui ne sont employés que dans le temps des ventes, un jardin de plaisance, un bain et quelques autres commodités. L'ottona, ou le chef des Japonais de la rue, y occupe une maison commode avec un jardin. On a laissé une place vide, où l'on élève des boutiques pendant que les navires hollandais sont dans le port.

Les Chinois, à Nangasaki, ont trois temples également remarquables par la beauté de leur structure, et par le nombre des prêtres ou des moines qui sont entretenus pour le service des autels.

Kæmpfer passe des temples aux lieux de debau-

che. Il donne une idée fort singulière de cet infâme quartier. C'est, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maisons, toutes habitées par des courtisanes. Il se nomme *Kasiematz*. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'île de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonais nomment *Mariam;* l'un, dans la province de Tsikusen, et celui de Nangasaki. Les femmes de cette île sont les plus belles du Japon, à l'exception néanmoins de celles de Méaco, qui les surpassent encore. Kæmpfer assure que les habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même maison. Elles y sont fort bien logées; on les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à écrire des billets tendres, et généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les lois. Celles qui se distinguent par des qualités extraordinaires sont logées et vêtues avec distinction. Une des plus misérables doit veiller pendant la nuit, dans une loge, à la porte de chaque maison, pour la commodité des passans; le payement est la plus petite monnaie du pays. Celles qui se conduisent mal sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plupart de ces filles se marient après le temps de leur service. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été

bien élevées, et l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est si méprisé que cette espèce d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens; on leur donne l'odieux nom de *katsava*, qui signifie l'ordure du peuple. Ils sont mis au rang des tanneurs de cuir, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonais; et dans l'exécution des criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs domestiques pour assister les ministres de la justice.

Gokuja, qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme ceux qui ont commis des crimes. Kæmpfer ajoute que de son temps il y avait dans cette prison plusieurs citoyens soupçonnés de christianisme, c'est-à-dire d'un des crimes les plus graves dans la législation japonaise, et surtout dans ce temps, qui n'était pas éloigné de la révolution. Les cérémonies du jéfumi prouvent jusqu'où est portée, dans ce pays, l'horreur que l'on a pour la loi des Chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le nitzio-gosi, un des officiers de chaque rue, fait le fito-aratame, c'est-à-dire qu'il prend par écrit le nom de tous les habitans de chaque maison, avec la date et le lieu de leur naissance, leur profession et leur religion. Après avoir achevé cette liste, qui comprend les

deux sexes et tous les âges, on attend le second jour de la nouvelle année pour commencer ce qu'on nomme le *jéfumi*. C'est un acte solennel d'abjuration du christianisme, dans lequel on foule aux pieds l'image de Jésus-Christ attaché à la croix, et celle de sa mère. Kæmpfer en rapporte les circonstances. « Ceux qui sont chargés de cette infernale exécution commencent de deux côtés différens, et continuent d'aller de maison en maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par jour. Les officiers qui doivent être présens, sont l'ottona, ou le chef de la rue, ou commis; le fitsia, ou le greffier; le nitsi-gosi, ou le messager; et deux monbans, c'est-à-dire deux archers du guet, qui portent les images. Ces figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un pied, et se gardent dans une boîte pour cet usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les inquisiteurs sont assis sur une natte. Ils font appeller dans la chambre toutes les personnes dont la liste contient les noms, c'est-à-dire le chef de famille, sa femme, ses enfans, avec les domestiques de l'un et de l'autre sexe, tous les locataires de la maison, et quelquefois aussi les plus proches voisins, dont les maisons ne sont pas assez grandes pour la cérémonie. On place les images sur le plancher nu; après quoi le jéfumi-tsie, qui est le secrétaire de l'inquisition, prend la liste, lit les noms, et somme chacun successivement, à mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les images. Les enfans qui ne sont pas en état de marcher sont soutenus par leurs mères, qui leur font toucher les images avec

les pieds. Ensuite le chef de famille met son sceau sur la liste, pour servir de certificat, devant le gouverneur, que le jéfumi s'est fait dans sa maison. Lorsque les inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de la ville, ils foulent eux-mêmes aux pieds les images; et se servant mutuellement de témoins, ils confirment leurs certificats respectifs en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend la maison d'assister à son lit de mort, pour rendre témoignage, non-seulement qu'il est mort naturellement, mais encore qu'il n'était pas Chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a point quelque signe de violence, ou quelque marque de la religion chrétienne; et les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné leur certificat accompagné de leur sceau ».

CHAPITRE II.

Gouvernement, mœurs et religion des Japonais.

SANS effrayer les yeux des lecteurs d'une multitude de noms bizarres, propres à couvrir des tables géographiques, nous nous contenterons d'établir que le grand empire que les Européens nomment *Japon*, et qui porte parmi ses habitans le nom de *Nipon*, est situé entre le 31e et le 42e degré de latitude sep-

tentrionale ; qu'on y distingue trois grandes îles, dont la principale s'appelle *Nipon*, et donne son nom à tout l'empire ; qu'elle est séparée par un détroit de la seconde île, nommée *Kiusju;* que la troisième s'appelle *Saikof.* Ces trois îles sont entourées d'autres îles plus ou moins grandes, et gouvernées par de petits princes, sans compter une infinité d'îlots, qui ne sont guère que des rochers stériles : voilà ce qui compose l'empire du Japon, proprement dit. Il faut y joindre ses dépendances, c'est-à-dire les îles de Liquéjo, la partie de la péninsule de Corée, nommée *Tsiosin*, l'île de *Jesso* et celle de *Matsumaï.*

En général, l'empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, et bordé de montagnes, de rochers ou de sables, qui rendent ses côtes presque inaccessibles, il semble que la nature ait voulu former de ces îles comme un monde séparé, dans lequel ses habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités et aux plaisirs de la vie.

On rapporte une tradition assez singulière sur la manière dont on prétend que s'est peuplé le Japon. Les Orientaux racontent qu'un empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine fût si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort, et qu'il employa d'habiles gens à cette recherche dans toutes les parties du monde ; qu'un de ces médecins, las de vivre sous un maître qui se faisait détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion pour s'en délivrer. Il se prétendit bien

informé que le remède dont il était question se trouvait dans les îles voisines, mais qu'il consistait dans quelques plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandaient d'être cueillies par des mains pures et délicates. L'empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cents jeunes hommes et autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité, et le médecin s'en servit heureusement pour s'établir dans les îles du Japon et pour les peupler.

Les Japonais ne désavouent point ce récit : au contraire, ils montrent, sur les côtes méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, et le reste d'un temple qui fut élevé à la mémoire de leur chef, pour avoir apporté au Japon les sciences, les arts et la politesse de la Chine; mais ils prouvent fort bien, par la chronologie de leurs propres monarques, que l'empereur chinois, au règne duquel on rapporte cet événement, régnait quatre cent cinquante-trois ans après Sinnu, premier monarque du Japon; et par conséquent que leurs îles étaient déjà peuplées.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique : son premier empereur fut Sinnu, qui régnait, dit-on, six cent soixante ans avant Jésus-Christ; comme son origine est incertaine, les Japonais ont trouvé plus simple de le faire descendre d'une race de demi-dieux, par lesquels ils prétendent avoir été gouvernés pendant des siècles. Sinnu régnait sous le titre de *Daïri.*

Dès les premiers temps de la monarchie, toute la milice était commandée par un chef, qui portait le nom de *Cubo*, auquel on ajouta celui de *sama*, qui signifie seigneur; et l'importance de cette charge qui donnait une autorité presque absolue dans l'administration militaire, obligeait l'empereur de ne la confier qu'à des mains sûres : elle était ordinairement l'apanage du second de ses fils, lorsqu'il en avait plusieurs. Ce fut un de ces redoutables officiers, nommé *Joritomo*, qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu depuis le même temps jusqu'aujourd'hui. Kæmpfer nomme trente-six de ces empereurs cubosamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des empereurs daïris. La guerre dura long-temps entre ces deux puissances; et la variété des succès devint l'occasion d'un nouveau désordre de la part des seigneurs et des gouverneurs particuliers, qui s'érigèrent en souverains dans leurs provinces. On nous représente, à cette époque, le Japon livré à une espèce d'anarchie féodale, aussi orageuse que l'a été long-temps celle de l'Europe. Pendant cette division de toutes les parties de l'empire, les Cubosamas ne jouissaient que des cinq provinces, qui sont l'ancien domaine des empereurs; mais au commencement du seizième siècle, un de ces monarques se rendit absolu par la force des armes; et réduisant les Daïris à la souveraineté de la religion, il établit entre lui et les jakatas ou princes la même distance qui était entre les jakatas

et les konikus ou gentilshommes vassaux, que tout fut reculé d'un degré, et aujourd'hui plus de la moitié de l'empire est du domaine impérial.

On distingue donc au Japon deux empereurs; l'un, que nos voyageurs appellent *le monarque séculier*, ou le cubosama, qui jouit réellement de toute l'autorité temporelle; l'autre, qu'ils nomment *le monarque ecclésiastique*, et qui continue la succession des anciens daïris avec les apparences de la souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la religion, et à nommer aux dignités ecclésiastiques, et à prononcer sur certains différends qui s'élèvent entre les grands.

Méaco est le séjour fixe de ce souverain dégradé: il occupe dans la partie nord-est de la ville un palais d'immense étendue, et sous prétexte de veiller à sa conservation, le cubosama entretient constamment une grosse garnison pour se garder. Le daïri n'a proprement aucun domaine; mais le cubosama, qui s'est emparé du domaine impérial, pourvoit noblement à sa subsistance : il lui abandonne le revenu de Méaco et de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son trésor : cet argent est mis entre les mains du daïri, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins et ses plaisirs, et qui distribue le reste à ses officiers. Le droit qu'on lui a conservé de nommer aux dignités ecclésiastiques, et de conférer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il pro-

nonce aussi sur les différends des grands, il a pour cette fonction un conseil d'état dont les officiers se nomment *kungis* ou *kunis*. Il les envoie souvent, avec le titre de commissaires souverains, pour faire exécuter ses sentences; et ces commissions lui rapportent de grosses sommes.

Au reste, la politique des cubosamas le dédommage de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre par un culte religieux qui approche des honneurs divins. La nation japonaise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à le regarder comme un descendant des dieux et des demi-dieux, est entrée sans peine dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les daïris sont regardés comme des pontifes suprêmes, dont la personne est sacrée : ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kæmpfer rapporte quelques exemples de leurs usages. « Un empereur ecclésiastique du Japon croirait profaner sa sainteté, s'il touchait la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais au grand air, ni même à la lumière du soleil, qu'il ne croit pas digne de luire sur sa tête. Telle est la sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles; on lui retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office qu'on lui rend alors passe pour un vol. Autrefois il était obligé de se tenir assis sur son trône pendant quelques heures

de la matinée, avec la couronne impériale sur sa tête, et de s'y tenir dans une parfaite immobilité, qui passait pour un augure de la tranquillité de l'empire. Au contraire, si par malheur il lui arrivait de se remuer ou de tourner les yeux vers quelque province, on s'imaginait que la guerre, le feu, la famine et d'autres fléaux terribles ne tarderaient pas à désoler l'empire. On l'a délivré d'une si gênante cérémonie, ou peut-être les daïris eux-mêmes ont-ils secoué ce joug : on se contente de laisser la couronne impériale sur le trône, sous prétexte que dans cette situation, son immobilité, qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour, on apporte la nourriture du daïri dans des pots neufs. On ne le sert qu'en vaisselle neuve, et d'une extrême propreté, mais d'argile commune, afin que, sans une dépense excessive, on puisse briser tous les jours tout ce qui a paru sur sa table. Les Japonais sont persuadés que la bouche et la gorge des laïques s'enfleraient aussitôt, s'ils avaient mangé dans cette vaisselle respectable. Il en est de même des habits sacrés du daïri : celui qui les porterait sans sa permission expresse en serait puni par une enflure douloureuse ». Pour concevoir comment il est possible de se prêter à cet excès de dignité un peu importun, il faut croire que le daïri peut bien y déroger quelquefois; qu'on lui permet d'aller à la garde-robe sans s'y faire porter, et de faire semblant de dormir pendant qu'on lui fait la barbe.

Aussitôt que le trône est devenu vacant par la

mort d'un de ces monarques imaginaires, la cour ecclésiastique y élève son héritier le plus proche sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vu souvent des princes mineurs, ou de jeunes princesses qui n'étaient pas mariées ; et quelquefois même la veuve de l'empereur mort s'est trouvée assez proche de son sang pour lui succéder. S'il y a plusieurs prétendans à la couronne, dont les droits puissent être contestés, on termine le différend avec beaucoup de douceur et de justice, en les faisant régner tour à tour chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré du sang : quelquefois le père désigne successivement la couronne à plusieurs de ses enfans, pour donner à chacune de leurs différentes mères le plaisir de voir le sien sur le trône, auquel il n'aurait pas d'autres droits. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un empereur peut mourir, ou abdiquer, sans que le public en soit instruit, jusqu'à ce que la succession soit réglée. Cependant, il est quelquefois arrivé que ceux de la famille royale, qui se croyaient appelés à la succession dont on les avait exclus ont maintenu leur droit par la force des armes ; de là sont venues des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les princes du Japon embrassaient différens partis, qui ne se sont terminées que par la mort d'un des concurrens, et par la destruction de toute sa famille.

Le daïri, suivant l'usage de ses prédécesseurs, prend douze femmes, et partage les honneurs du trône avec celle qui est mère du prince héréditaire.

L'habillement du daïri est assez simple : c'est une tunique de soie noire sous une robe rouge; et pardessus les deux, une espèce de crêpon de soie extrêmement fin. Il porte sur la tête une sorte de chapeau avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mitre d'évêque ou de la tiare du Pape; mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. On prétend qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du palais, et qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table. Cela n'est pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'est-à dire un homme à peu près sûr de dîner tout seul, se faire servir un repas de quinze personnes.

Toutes les personnes qui composent sa cour se vantent d'être descendues, comme lui, d'une race de demi-dieux. Quelques-uns d'entre eux possèdent de riches bénéfices, et s'y retirent pendant une partie de l'année : cependant la plupart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs ordres; mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres d'honneur, que le daïri accorde également aux princes et aux seigneurs séculiers, soit à la recommandation de l'empereur cubosama, soit à leur propre prière, lorsqu'elle est accompagnée d'une

grosse somme d'argent. Kæmpfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le cubosama peut conférer lui-même aux premiers ministres et aux princes de l'empire, mais avec le consentement du daïri, ceux de Makendairo et de Cami : le premier, qui était anciennement héréditaire, revient à celui de duc ou de comte; le second signifie chevalier.

Entre plusieurs marques qui distinguent les courtisans ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connaître non-seulement leur profession, mais les différences même de leurs classes. Ils portent de larges et longues culottes. Leur robe est aussi d'une longueur et d'une largeur extrêmes, avec une queue traînante qui s'étend fort loin derrière eux. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la figure désigne leur rang ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir ou de soie qui leur pend sur les épaules; et d'autres, une pièce en forme d'éventail qui tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les dames de la cour du daïri sont vêtues aussi tout différemment des autres femmes laïques, surtout les douze femmes de ce prince, qui portent des robes sans doublure, et d'une largeur si singulière, qu'elles n'ont pas, dit-on, peu d'embarras à marcher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie. Mais pourquoi seraient-elles plus embarrassées que ne l'étaient nos femmes de cour avec leurs grands paniers?

L'étude et les sciences sont le principal amuse-

ment de cette cour; non-seulement les courtisans, mais plusieurs de leurs femmes se sont fait un grand nom par divers ouvrages d'esprit. Les almanachs se faisaient autrefois à la cour du daïri; aujourd'hui c'est un simple habitant de Méaco qui les dresse; mais ils doivent être approuvés par un kungi, qui les fait imprimer. La musique est en honneur aussi dans cette cour; et les femmes surtout y touchent avec beaucoup de délicatesse plusieurs sortes d'instrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices qui conviennent à leur âge. Kæmpfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles; mais la passion générale des Japonais pour le théâtre lui donne du penchant à croire que ces graves ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement.

Tous les cinq ou six ans, l'empereur cubosama rend une visite solennelle au daïri. On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage. Une partie des seigneurs qui sont nommés pour le cortége partent quelques jours avant l'empereur; une autre partie quelques jours après: mais le conseil ne quitte point ce monarque. Le chemin de Jedo à Méaco, qui est de cent vingt-cinq milles, se partage en vingt-huit logemens, dans chacun desquels il trouve une nouvelle cour, de nouveaux officiers, de nouveaux soldats, des chevaux frais, des provisions, et tout ce qui est nécessaire pour la cour du prince, qui va rendre hommage, avec une armée, à un souverain dont il est réellement le maître. Ceux qui sont partis de Jedo avant lui s'arrêtent au

premier logement. Ceux qui l'attendaient à celui-ci le suivent jusqu'au second; et le même ordre s'observant jusqu'à Méaco, chaque troupe ne suit ce prince que pendant une demi-journée; car il fait deux logemens par jour. A son arrivée dans la capitale ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que, cent mille maisons dont Méaco est composée ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la ville. Kæmpfer a remarqué, dans son journal, que le cubosama y trouve un grand château, uniquement destiné à le recevoir. Les étrangers ignorent ce qui se passe de particulier entre les deux empereurs : cependant tout le monde sait que le cubosama présente ses respects au daïri, comme un vassal à son souverain; et qu'après lui avoir fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que, pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin; qu'il boit la liqueur, et qu'il met la tasse en pièces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve éclatante de dépendance et de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de théâtre, qui n'empêche point que le cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. Outre son domaine, qu'on fait monter, depuis le seizième siècle, à plus de la moitié du Japon, et les droits qui se lèvent en son nom sur le commerce étranger, et sur les mines, chaque seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de soldats proportionné au revenu dont il jouit. Celui qui

a dix mille florins de rente doit entretenir vingt fantassins et deux cavaliers. La proportion pour les autres est prise de cette règle. Pendant que les Hollandais avaient leur comptoir à Firando, le prince qui commandait dans ce petit état ayant six cent mille florins de revenu, entretenait six cents fantassins et cent vingt cavaliers, sans y comprendre les valets, les esclaves, et tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, toute supputation faite, le nombre total des soldats que les princes et les seigneurs sont obligés de fournir à l'empereur séculier monte à trois cent huit mille fantassins, et trente-huit mille huit cents hommes de cavalerie. De son côté, il compte à sa propre solde cent mille hommes de pied et vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses places, sa maison et ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap; ils ont des carabines fort courtes, des javelots, des dards et le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les fantassins n'ont pas d'autres armes défensives qu'une espèce de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique et un mousquet. L'infanterie est divisée par compagnies. Cinq soldats ont un homme qui les commande; et cinq de ces chefs, qui, avec leurs gens, font trente hommes, en reconnaissent un autre qui leur est supérieur. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a deux chefs principaux et dix subalternes, avec un seul capitaine qui les commande tous; toutes les compagnies sont commandées

par un chef général. La même gradation s'observe dans la cavalerie.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un prince qui ne pensè qu'à contenir ses sujets dans la soumission, et qui ne se propose point de conquêtes. Cependant, si l'empereur du Japon avait besoin de plus grandes forces, il lui serait facile de rassembler de formidables armées, sans causer aucun désordre dans le commerce de ses états et dans l'exercice des arts, ni même dans le travail nécessaire à la subsistance des peuples. Tous les ans il est exactement informé du nombre de ses sujets, soit de ceux qui habitent les villes, ou de ceux qui sont établis à la campagne. Divers officiers, chargés de cette commission, en rendent compte à la cour.

Autant qu'il est facile au cubosama d'amasser des trésors, autant les grands trouvent-ils de difficulté à multiplier leurs richesses. La plupart jouissent d'un revenu considérable, mais la politique du souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Jedo, et de s'y rendre avec un pompeux cortége. Les autres seigneurs doivent y aller une fois du moins en deux ans, et chaque fois qu'ils y sont appelés. Le temps est marqué à chacun pour les voyages, qui ne peuvent se faire qu'à grands frais. Avant d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des commissaires impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Dans

mille occasions, ils doivent donner des repas et des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes et leurs enfans demeurent habituellement à Jedo, et ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de seigneurs qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais. La politique de cette cour paraît fondée toute entière sur la crainte et la défiance.

Lorsqu'un prince ou un seigneur bâtit une maison, il faut qu'avec la porte ordinaire, il en fasse faire une autre, ornée de bas-reliefs, dorée et vernissée dans toute son étendue. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'empereur de rendre visite au maître de la maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois années auparavant; et tout l'intervalle est employé aux préparatifs. Tout ce qui doit servir est marqué aux armes de l'empereur, qui a droit seul de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours. La première fois que ce prince fait l'honneur à un de ses sujets de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand monarque; mais ce qu'il donne n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur qui vient de sa main, une pièce de gibier de sa chasse, jette le seigneur qui la reçoit dans des profusions incroyables.

Ces monarques veillent sans relache à tenir les grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils

démembrent leurs petits états pour les affaiblir ; ils font jouer toutes sortes de ressorts pour être instruits de leurs desseins, et pour rompre leurs liaisons. Ils font tous les mariages de ceux qui composent leur cour. Les femmes, que l'on tient ainsi de la main du souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles que l'on met auprès d'elles sont choisies avec un soin extrême, et servent avec beaucoup de modestie et d'adresse. On les divise par troupe de seize, chacune sous une dame qui la commande ; et ces troupes servent tour à tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures maisons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, et plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; et lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

A l'égard du gouvernement particulier, chacune des villes impériales a deux gouverneurs ou lieutenans généraux, qui se nomment *tonos-samas*. Ils commandent tour à tour, et tandis que l'un exerce ses fonctions, l'autre fait son séjour à la cour impériale de Jedo jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son collègue. La seule ville de Nangasaki en a trois depuis l'année 1688, pour la sûreté d'une place de cette importance, où le commerce des étrangers demande beaucoup de vigilance et de précaution. Les appointemens des gouverneurs ne passent jamais dix mille taëls; somme peu considérable

pour la grandeur de leur train et de leur dépense; mais les profits casuels sont immenses; et l'on s'enrichirait dans ces emplois, si les présens qu'on y est obligé de faire à l'empereur et aux grands de la cour n'emportaient une bonne partie du gain. La maison des gouverneurs est composée en premier lieu de deux ou trois intendans, qui sont ordinairement gens de condition: secondement, de dix jorikis, officiers civils et militaires, tous deux d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, et d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations qui se font aux seigneurs des provinces, et leur suite est alors très-nombreuse. Après eux, les gouverneurs ont trente autres officiers, qui se nomment *doosjw*, d'un ordre inférieur pour les fonctions et la naissance, suivant leur institution; tous ces officiers sont nommés par l'empereur, de qui ils reçoivent leurs appointemens, et quelquefois des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les surveillans de la cour. Mais à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance les a fait soumettre absolument, depuis l'année 1688, à l'autorité des gouverneurs, qui les nomment et qui payent leurs appointemens; ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Le nombre des officiers qui suivent ces deux ordres est incroyable, comme celui des gardes et des domestiques. On prendrait le palais d'un gouverneur

pour celui d'un souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non seulement sur les habitans de la ville, mais encore sur les étrangers que le commerce y amène ou qu'il y retient, c'est-à-dire sur les Chinois et les Hollandais. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits.

Tous les gouverneurs impériaux président à un conseil, composé de quatre magistrats, qu'on nomme *To-sii-jori-siu* ou *les Anciens*, parce qu'effectivement ils étaient autrefois choisis entre les plus vieux habitans. Cet office était alors annuel; mais ils sont devenus comme héréditaires, et l'on nomme tous les ans un de ces quatre magistrats, sous le titre de *ninbam*, qui signifie surveillant, pour informer le gouverneur de ce qui arrive d'important, et pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au conseil. S'il s'élève quelque différend entre lui et ses collègues, l'affaire est portée devant le tribunal de l'empereur, qui en remet ordinairement la décision aux gouverneurs. Autrefois les to-sii-jori-sius, qui sont comme les maires de ville, dépendaient immédiatement du conseil d'état, dont ils recevaient leurs provisions. Ils jouissaient du privilége de porter deux cimèteres, comme les grands de l'empire, et de se faire précéder d'un piquier; mais à mesure que le pouvoir des gouverneurs s'est accru, les magistrats ont vu leur autorité diminuer et leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les officiers de la bourgeoisie et celui de régler les taxes. Cependant celui qui est

revêtu de l'office annuel de ninbam conserve le droit d'aller à la cour de Jedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'empereur, et pour remettre au conseil le mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Ces quatre magistrats ont leurs subdélégués, nommés *dsiojosis*, c'est-à-dire officiers perpétuels, parce que leurs emplois sont à vie ; ils jugent de toutes les petites affaires civiles : le salaire de ces officiers subalternes est une petite somme assignée par l'empereur. Cependant, comme le peuple juge de l'importance d'un office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, ils s'efforcent de donner un air de dignité à leurs charges par de somptueux dehors, qui servent de voile à la pauvreté. Les nengiosis sont quatre autres officiers qui suivent les dsiojosis, et qui sont nommés par les maires, pour représenter les habitans de la ville, et veiller à leurs intérêts près des gouverneurs ; ils sont logés dans une petite chambre du palais, où ils attendent le moment de présenter leurs requêtes au nom des particuliers, ou de recevoir les ordres du gouverneur. C'est un office délicat et pénible qui demande beaucoup de prudence et d'attention. Tels sont les principaux : ils n'ont pas de lieu réglé pour s'assembler ; et s'il est nécessaire qu'ils tiennent conseil, ils se rendent chez le ninbam, qui préside à toutes les assemblées où les gouverneurs ne se trouvent point.

Les sergens ou archers forment une compagnie composée d'environ trente familles, qui demeurent

dans une même rue; et qui étaient autrefois sous les ordres du ninbam; mais elles ne reconnaissent aujourd'hui que ceux des gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre et d'arrêter les criminels; quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des pères; la plupart sont excellens lutteurs, et d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous sur eux une corde; et quoiqu'au fond leur office soit méprisé, il passe pour militaire et noble.

On a déjà remarqué qu'il n'y a point d'office plus vil et plus odieux dans les villes du Japon que celui des tanneurs; il consiste non-seulement à écorcher les bestiaux morts et à tanner les cuirs, mais encore à servir d'exécuteurs pour toutes les sentences de la justice, telles que d'appliquer les criminels à la torture, ou de leur donner la mort par les supplices en usage; aussi demeurent-ils ensemble dans un village séparé et proche du lieu des exécutions, qui est généralement au bout occidental de la ville, assez près du grand chemin.

La justice criminelle dépend aussi du ninbam et des trois autres maires, à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des gouverneurs, ou qui doivent être portés au conseil d'état; mais l'administration particulière appartient à la police, dont l'ordre, dit Kæmpfer, est admirable au Japon, mais qui en effet dégénère en une contrainte tyrannique que l'habitude seule peut faire supporter.

Chaque rue d'une ville a ses officiers et ses rè-

glemens de police. Le principal officier d'une rue se nomme *l'ottona ;* ses fonctions consistent à prendre soin que la garde se fasse pendant la nuit, et que les ordres des gouverneurs et des principaux magistrats soient ponctuellement exécutés ; il tient écrits dans un registre tous les noms de ceux qui occupent une maison, ou qui demeurent dans celle d'autrui ; de ceux qui naissent, qui meurent, ou qui se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion et leur métier. S'il s'élève quelque contestation entre les habitans de sa rue, il appelle les parties pour leur proposer un accommodement ; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères en mettant les coupables aux arrêts ou en prison ; il peut obliger les habitans à prêter main-forte pour arrêter les criminels qu'il fait mettre aux fers, et dont il instruit l'affaire pour la porter devant les magistrats supérieurs : en un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans l'étendue de son autorité : ce sont les habitans mêmes de la rue qui le choisissent, et cette élection se fait à la pluralité des suffrages ; mais il doit obtenir l'agrément des gouverneurs avant de prendre possession de son emploi ; son salaire est le dixième du trésor de la rue. A Nangasaki, ce trésor est ce qui revient d'une somme qui se lève sur les marchandises étrangères.

Chaque ottona doit avoir trois lieutenans. Tous les habitans d'une rue sont partagés en compagnies de cinq hommes dont chacune a son chef, et dans les-

quelles on ne reçoit néanmoins que les propriétaires de maisons; et comme ils ne font pas le plus grand nombre, une compagnie de cinq a quelquefois jusqu'à quinze familles qui en dépendent. Les locataires sont exempts aussi des taxes et des autres impositions qui se mettent sur les maisons; mais ils ne sont pas dispensés de la garde et de la ronde. Ils n'ont aucune part à l'élection des officiers de la rue, et n'entrent point en partage de l'argent public; d'ailleurs, les loyers sont considérables, et l'estimation s'en fait suivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens; ils se payent régulièrement tous les mois. Le greffier ou le secrétaire est un autre officier de la rue, qui a le titre de *fisia*. Il écrit et fait publier les ordres de l'ottona; il expédie les passe-ports, les certificats et les lettres de congé; il tient les livres et les journaux qui contiennent la liste des habitans et tous les détails du quartier. Il y a un autre officier nommé *takura-kahu*, nom qui signifie garde-joyaux; c'est le trésorier de la rue ou le dépositaire de l'argent public; sa commission est annuelle, et tous les habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des officiers d'une rue est le nitsi-josi, ou le messager. C'est à lui d'informer l'ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, et de tout ce qui doit venir à la connaissance de ce premier officier; il lui remet les requêtes et les certificats; il recueil les sommes dont chacun donne sa part pour le présent qui se fait aux gouverneurs et aux principaux magistrats. Il porte les ordres aux

chefs des compagnies, et c'est lui-même qui les publie.

On fait toutes les nuits deux rondes dans chaque rue. La première se fait par les habitans mêmes, tour à tour, au nombre de trois, qui ont leurs corps-de-garde ou leur retraite dans une loge au milieu de la rue. Les jours solennels, et tout autre jour où le magistrat en donne l'ordre, le guet dure le jour comme la nuit : on le double même au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette garde, ou de lui faire la moindre opposition. L'autre ronde est celle des portes de la rue : elle est particulièrement établie contre les voleurs et les accidens du feu, mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrémités de la rue, montent de temps en temps l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres gardes le long de la côte, et même à bord des navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pièces de bois, pour faire connaître leur vigilance, et ce bruit qui sert à la sûreté des habitans, nuit beaucoup à leur repos. Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, et que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des navires étrangers, pour empêcher les habitans de se dérober par la fuite, ou de frauder la douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaisseau qui met à la voile, on fait dans chaque

quartier de rigoureuses recherches pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le messager appelle chacun par son nom, et l'oblige de se présenter. Dans les temps suspects, si quelqu'un est appelé pour ses affaires d'une rue à l'autre, il doit prendre un passe-port de son ottona, et se faire accompagner d'un homme de guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une requête, à l'ottona de la rue où l'on veut loger, exposer les raisons qui font désirer ce changement, et joindre au placet un plat de poisson. L'ottona ne répond qu'après avoir fait demander à chaque habitant de sa propre rue, s'il consent à recevoir le nouveau sujet qui se présente. Une opposition grave, fondée sur quelque vice incommode ou scandaleux, fait rejeter sa demande; mais lorsqu'elle est accordée, il faut que le suppliant obtienne de la rue qu'il quitte un certificat de vie et de mœurs, et des lettres de congé. Il les porte à son nouvel ottona, qui, le prenant aussitôt sous sa protection, et l'incorporant aux habitans de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel habitant doit traiter la compagnie dont il est devenu membre : il vend ensuite son ancienne maison, avec le consentement de tous les habitans de la rue où elle est située, qui peuvent rejeter un acheteur inconnu ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable pour celui qui achète, c'est de payer un droit de huit pour cent, et quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit

commun des habitans, entre lesquels on en distribue également une partie; l'autre est employée aux frais commun du quartier.

Un habitant qui doit faire un voyage prend d'abord un certificat du chef de sa compagnie, ou, s'il n'est pas propriétaire d'une maison, il le prend de celui à qui la sienne appartient. Le certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires qui doivent être désignées, et que son voyage sera de telle durée. Cet écrit passe par les mains de la plupart des officiers de la ville qui le confirment de leur sceau; et toutes ces formalités se font gratuitement, à la la réserve du papier, qui doit être payé au messager, et dont le prix fait une partie de ses appointemens.

S'il s'élève quelque querelle entre les habitans d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les combattans. Non-seulement celui des adversaires qui tuerait l'autre payerait son crime de sa tête, n'eût-il fait que se défendre, mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis seraient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois; c'est-à-dire qu'après leur avoir donné le temps de faire des provisions pour la durée du châtiment, leurs portes et leurs fenêtres seraient absolument condamnées. Tous les autres habitans de la rue auraient part aussi à la punition; ils seraient condamnés à de rudes corvées plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auraient pu faire pour arrêter la querelle. Les chefs de

compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur; ils sont responsables des membres de leur compagnie qui échappent à la justice. Tout Japonais qui met le sabre ou le poignard à la main dans une querelle particulière, quand il n'aurait pas touché son adversaire, est condamné à la mort, s'il est dénoncé. On voit par ce détail que les villes du Japon sont une espèce de couvens politiques assujettis à mille gênes, dont il semble que la vivacité européenne ne pourrait jamais s'accommoder.

On lève peu de taxes sur les habitans des villes : elles ne tombent même que sur les propriétaires des maisons, parce que les autres ne sont pas regardés comme de vrais citoyens, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre. La première taxe est une rente foncière qui se lève au nom de l'empereur, dans le cours du huitième mois de l'année, sur toutes les personnes qui ont des maisons ou des terrains en propriété dans l'enceinte de la ville. La seconde est une espèce de contribution volontaire, dont personne n'oserait néanmoins s'exempter, pour faire un présent au gouverneur; mais elle est particulière à Nangasaki. Ainsi le Japon n'a proprement qu'une taxe impériale, qui se lève ordinairement chaque année. Dans les villes qui ne sont pas du domaine, elle se lève au nom des princes dont elles dépendent immédiatement. Méaco seule est exempte de toute imposition, par un privilége de Tayco-Sama.

A l'égard des lois, elles consistent dans les ordonnances de l'empereur et quelques anciennes consti-

tutions, dont on ne peut appeler à aucun tribunal; mais les princes et les grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'ils sont convaincus de malversations, et si le crédit leur manque, la cour les bannit dans une des deux îles qu'on a nommées; ou si le crime est capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu; et lorsque l'empereur ne leur fait pas grace, toute leur famille doit périr avec eux. Quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans sa maison; et cette mort, qui n'a rien de honteux pour celui qui la donne, est aussi moins déshonorante pour celui qui la reçoit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plupart demandent la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un criminel qui obtient cette grâce assemble sa famille et ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation, après quoi, prenant un air tout-à-fait content, il se découvre le ventre, et s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort. On met le criminel au rang des braves; sa famille ne contracte aucune tache, et n'est pas dépouillée de ses biens. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou sont taillés en pièces à coups de sabre. D'ailleurs les princes, les magistrats, et les pères même de famille décident souverainement sur les procès qui naissent dans l'étendue de leur juridiction, et qui n'ont pu se terminer par arbi-

trage. Si la loi n'est pas précise en faveur de l'une ou l'autre partie, c'est le bon sens qui préside à ces décisions. Les précis de l'empereur sont exprimés en peu de mots : jamais il n'apporte de raison pour expliquer ses ordres, et souvent même il laisse aux juges subalternes la détermination de la peine ou du supplice. Les Japonais trouvent de la majesté dans ce style concis. Il y aurait une majesté plus réelle à parler le langage de la raison, qui est la première de toutes les autorités, puisque c'est sur elle que toutes les autres sont fondées.

En général, les Japonais sont fort mal faits; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois, les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé et relevé en pointe, les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers et très-peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent; mais cette description ne convient pas à toutes les provinces. D'ailleurs, la plupart des grands seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air et dans les traits du visage. Une fierté noble qui leur est naturelle, et qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les voyageurs leur attribuent de la beauté. Kæmpfer regarde celles de la province de Fisen, comme les plus belles personnes de l'Asie, mais il les représente fort petites; et l'usage qu'elles ont de se peindre le visage peut faire douter que leurs agrémens soient tout-à-fait naturels.

L'habillement des Japonais est noble et simple. Les grands et tous les nobles, en proportion de leur ordre, portent des robes traînantes de ces belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, qui se font dans l'île de Fatsisio et dans celle de Kamakura. De petites écharpes qu'ils ont au cou leur font une espèce de cravate. Une autre plus large leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très-riche. Leurs manches sont larges e pendantes; mais les ornemens dont ils paraissent l plus curieux, sont le sabre et le poignard, qu'i passent dans leur ceinture, et dont la poignée, souvent même le fourreau, sont enrichis de perl et de diamans. Les bourgeois, dont la plupart sc marchands, artisans ou soldats, ont des habits ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, et d les manches ne passent pas le coude; le reste bras est nu; mais ils portent tous des armes, et d' propreté fort recherchée. Ils diffèrent encore personnes de qualité par la forme de leur cheve qu'ils ont rasée derrière la tête; au lieu qu nobles se font raser le haut du front, et la pendre le reste de leurs cheveux par-derriè trouvent tant de grâce à cette parure, qu' presque toujours la tête découverte. Cepend se la couvrent en voyage d'un grand chap paille ou de bambou très-proprement trava s'attache sous le menton avec de larges ba soie doublées de coton. Les femmes en comme les hommes. Ils sont transparens

lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénètre point.

Les femmes sont plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonaises sont coiffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, et de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles et les Italiennes. Les dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poinçon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit cercle de perles à chaque oreille; ce qui leur donne beaucoup de grâce. Leur ceinture est large et semée de fleurs et de figures. Sur quantité de longues vestes elles ont une robe flottante, qui traîne de quatre pieds. C'est par le nombre de ces vestes qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, et qu'elles sont si déliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les dames de la première qualité ne paraissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles magnifiquement parées leur portent des mules de prix, des mouchoirs, et toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortége est précédé des femmes de chambre qui environnent leurs maîtresses, les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol en forme de dais, dont la crépine est très-riche. Les femmes chré-

tiennes avaient sur la tête, en allant à l'église, un voile qui non-seulement couvrait le visage, mais qui leur pendait jusqu'aux pieds. L'usage oblige les dames de ne recevoir aucune visite sans avoir un voile sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; et pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des norimons avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe changent d'habillemens à mesure qu'ils avancent en âge. Ils sont tous légèrement couverts, et ne portent ordinairement rien sur la tête.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfans, et ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux sexes. Les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Ce n'est pas du moins le temps qui leur manque, car elles ne doivent se mêler d'aucune sorte d'affaires. On apprend aux enfans à parler correctement, à bien lire, et à bien former les caractères. Ils en font une étude sérieuse, qui est suivie de celle de leur religion. A celle-ci succède la logique, qui leur apprend à discerner le vrai, et à raisonner juste. On passe aux leçons d'éloquence, de morale, de poésie et de peinture. Peu de nations ont plus de génie pour les beaux-arts.

Kæmpfer assure que la langue japonaise est originale, qu'elle est nette, articulée, distincte, et qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une syllabe. Les Japonais ne peuvent donner à notre *H* que le son de l'*F*; leurs caractères sont grossiers

et informes. Ils sont posés les uns sur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entre eux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractère est un mot, le génie de la langue japonaise exige que les caractères, qui sont aussi des mots, soient quelquefois transposés, et quelquefois joints ensemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet usage; ce qui est si nécessaire, que, lorsqu'on imprime, au Japon, des livres chinois, on est obligé d'ajouter ces mots ou ces particules, pour rendre les Japonais capables de lire ou de les entendre. A l'égard de l'écriture savante, elle est à peu près la même à la Chine et au Japon. Elle consiste en caractères significatifs. Les idées sont attachées à la figure avant d'être attachées au son par lequel cette figure s'exprime; et de là vient que ce genre d'écriture est composé d'un si grand nombre de caractères, parce que chaque caractère n'est que l'image de la chose qu'il représente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins sujette aux ambiguités. Il en est de même des plantes et d'une infinité d'autres choses; on les exprime par différens caractères, suivant leur degré de perfection et leur usage. Toutes les prières et les lois anciennes du Japon, surtout celles qui regardent la religion, sont dans un langage sacré et inintelligible. On assure que ceux mêmes qui se donnent pour les interprètes des dieux, ne l'entendent pas plus que les autres; ce qui peut arriver ailleurs qu'au Japon.

Les Japonais ont l'imagination belle, une grande

pénétration pour connaître le cœur humain, et un talent rare pour en mouvoir tous les ressorts. Plusieurs missionnaires qui avaient entendu leurs prédications ont avoué que rien ne leur avait paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'éloquence, et qu'il est assez ordinaire au Japon de voir fondre en larmes un nombreux auditoire. Ils ajoutent que leur poésie a des grâces singulières. Leur principal talent est pour les pièces de théâtre. Elles sont distribuées, comme les nôtres, en actes et en scènes. Un prologue en expose le plan; mais sans toucher au dénoûment, où l'on veut toujours que le spectateur soit surpris. Les décorations sont belles et convenables au sujet. Les intermèdes sont des ballets, ou quelque farce bouffonne; mais dans les tragédies et les comédies, tout est rapporté à la morale. Le style des premières a de l'énergie et de l'emphase; elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les spectacles publics sont composés de plusieurs pièces qui se succèdent les unes aux autres, et dont le sujet est pris dans l'histoire des dieux et des héros. Leurs aventures, leurs grands exploits, leurs intrigues amoureuses sont mises en vers, et se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de musique. De petites farces font les intermèdes : on voit paraître différentes sortes de bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, et d'autres, à la manière des anciens pantomimes, dansent sans parler, et s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions et

par leurs gestes, les circonstances du sujet qu'ils représentent. Le lieu de la scène offre ordinairement des fontaines, des ponts, des maisons, des jardins, des arbres, des montagnes, des animaux; tout est de grandeur naturelle, et disposé de manière que ces changemens peuvent se faire avec beaucoup de promptitude. Les acteurs sont ordinairement de jeunes garçons choisis dans les quartiers qui font la dépense du spectacle, et de jeunes filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus, suivant la différence de leurs rôles. Les mêmes scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kæmpfer donne la description de la place des spectacles qu'il vit à Nangasaki. On y avait élevé, dit-il, un grand temple de bambous. Le frontispice était tourné vers la place. Ce bâtiment, qui était couvert de paille et de branches de tsugi, ressemblait assez à une grange; aussi se proposait-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité japonaise. Un grand sapin s'élevait à côté de la façade, et les trois autres côtés de la place étaient disposés en loges, où l'on avait ménagé un grand nombre de siéges pour les spectateurs. Les ministres des dieux s'assirent en bon ordre sur trois bancs, vis-à-vis le frontispice. On reconnaissait les supérieurs, qui étaient sur le banc le plus élevé, à leur habit noir et à un bâton court qu'ils portaient pour marque de leur autorité. Quatre canusis, d'un rang peu inférieur, étaient sur le second banc, vêtus de robes blanches avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étaient à-peu-près vêtus

comme les canusis. Les valets du temple se tenaient derrière leur maître, tête nue et debout. De l'autre côté de la place, vis-à-vis du clergé, les lieutenans des gouverneurs étaient assis sous une tente, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir, dans ces occasions, est de faire ranger la foule et de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville qui font la dépense des grands spectacles.

On attribue aux peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat; mais ils s'appliquent peu au portrait : ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, et d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent : elles se vendent quelquefois jusqu'à trois et quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des ouvrages fort grossiers, il se peut que les peintures plus parfaites se conservent dans les cabinets. On parle de leur musique avec moins d'éloge : ils ont peu de méthode, et leurs voix ni leurs instrumens ne méritent point d'attention.

Ils composent beaucoup de livres, et leurs bibliothèques sont nombreuses. Tous ces ouvrages regardent la morale, l'histoire, la religion et la médecine. Leur historien assure qu'ils n'en ont aucun de jurisprudence, quoiqu'il leur attribue quelques con-

stitutions en petit nombre, mais bien faites et fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

Ils sont peu versés dans les mathématiques, et dans la physique. Ils ne connaissent pas le ciel. Leurs époques, leurs élémens, la manière dont ils partagent les heures, et dont ils comptent leurs années, donne une même opinion de leurs combinaisons et de leurs calculs. Ils ont adopté des Chinois, les cycles, ou périodes de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caractères de ces douze signes, combinés cinq fois avec ceux des dix élémens, ou ces dix élémens combinés six fois avec les signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caractères dont chacun se prend pour une année : après l'expiration des soixante années, un nouveau cycle commence.

Les douze signes célestes, suivant les Japonais qui les nomment *jetta*, sont : 1°. né, ou la souris; 2°. us, le taureau; 3°. torra, ou le tigre; 4°. ow, ou le lièvre; 5°. tats, ou le dragon; 6°. mi, ou le serpent; 7°. uma, ou le cheval; 8°. tsitsuse, ou le mouton; 9°. jesai, ou le singe; 10°. torri, ou le coq; 11°. in, ou le chien; 12°. i, ou le verrat. Ils donnent les mêmes noms, et dans le même ordre, aux douze heures du jour, et aux douze parties dont ils composent chaque heure. Ce qu'ils appellent jour est l'espace de temps qui s'écoule entre le lever du soleil et son coucher : ils le divisent en six par-

ties égales, comme la nuit en six autres; d'où il arrive que, suivant la saison, les heures sont plus longues ou plus courtes.

A l'égard des élémens, ils en comptent dix, parce que ce nombre est nécessaire pour faire résulter sa combinaison avec les signes célestes dans un cycle de soixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui sont le bois, le feu, la terre, la mine et l'eau, désignés par deux sortes de caractères qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printemps, vers le cinquième jour de février; mais comme ils sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle lune, ils commencent ordinairement l'année par la lune qui précède ou qui suit immédiatement le 5 février. Leurs mois sont lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize lunes; de sorte qu'en dix-neuf années communes ils en ont sept, que Kæmpfer nomme bissextiles.

Les marchands japonais ont une arithmétique assez simple, et qui n'en est pas moins sûre : ils se servent d'une table sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations, à peu près comme les Chinois, desquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Les savans du Japon sont les ministres de la religion des peuples; ils sont chargés seuls de l'éduca-

tion de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans ; ces académies sont en grand nombre. On lit, dans les lettres de saint François-Xavier, que, de son temps, il y en avait quatre aux environs de Méaco, dont chacune n'avait pas moins de trois ou quatre mille écoliers, et qu'elles n'approchaient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuse de l'empire. Les filles sont élevées de même dans les communautés de leur sexe.

Aussitôt que les jeunes gens sont retournés à la maison paternelle, on les forme aux exercices de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; et cette cérémonie, qui est une vraie fête, fait connaître que la guerre est la passion dominante de leur nation. Ils se perfectionnent bientôt dans cette science : les premiers Européens qui leur portèrent des armes à feu furent surpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en servir. Tout Japonais est né soldat : ces insulaires ne sont véritablement jaloux que de leurs armes ; ils ne les quittent que pendant le sommeil; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occasion, quoique rien ne soit plus sévèrement défendu dans les villes. Ce règlement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de désordres.

Les fastes de l'empire sont composés dans la cour du daïri : c'est l'occupation des princes et des princesses du sang impérial : on en tire des copies qui ne s'impriment qu'après un certain temps, et qui se gardent soigneusement dans le palais.

La médecine est plus en honneur au Japon que la chirurgie. Nos voyageurs ne parlent même d'aucun chirurgien de profession; mais les médecins embrassent toutes les parties de l'art qui regarde la vie et la santé des hommes. Ils se font suivre partout d'un valet, avec une cassette qui a douze tiroirs et dans chacun desquels ils ont cent quarante-quatre petits sachets d'herbes et de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la science du pouls. On assure qu'après avoir examiné pendant une demi-heure le pouls d'un malade, ils connaissent les causes et tous les symptômes du mal. Ils ne sont pas fatigans par la multitude des remèdes; mais on ne s'accommoderait pas de leur méthode en Europe : ils ne tirent jamais de sang aux malades; ils ne leur donnent rien à manger qui ne soit cuit, parce qu'ils supposent qu'un estomac affaibli ne peut rien digérer s'il n'est dans son état naturel; ils ne leur refusent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature toujours sage, malgré les désordres des humeurs, ne désire rien qui puisse lui nuire. Leur plus grande attention est à prévenir les maladies par l'usage fréquent du bain.

Celle qui passe pour la plus commune au Japon est une espèce de colique particulière à cet empire. Les étrangers n'y sont pas moins sujets, lorsqu'ils commencent à boire du sakki, liqueur du pays qui a la consistance du vin d'Espagne, et qui se fait avec du riz. Quelques symptômes de cette maladie res-

semblent beaucoup à ceux de la passion hystérique ; elle met souvent le malade dans la crainte d'être suffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aines jusqu'aux côtes, est cruellement tiraillée ; et quelquefois, après de longues douleurs, il survient des tumeurs dangereuses en divers endroits du corps, surtout aux testicules et au fondement. La méthode qu'on emploie communément pour la guérison est fort singulière : on se sert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi-pouce ; les unes avec un petit marteau, et d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération se fait sur le ventre, à la région du foie, et demande neuf trous en trois rangs, à la distance d'un demi-pouce l'un de l'autre. Kæmpfer, qui s'étend beaucoup sur les circonstances de la ponction, rend témoignage que les douleurs cessent presque aussitôt, *comme si c'était*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe et le degré de dureté qui leur conviennent, est connu de peu de personnes, et fait une profession particulière, qui ne peut être exercée qu'avec des lettres-patentes de l'empereur.

Les Japonais ont, pour la même maladie et pour beaucoup d'autres, un caustique dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité; il n'est pas moins estimé des Chinois et de toutes les autres nations qui sont en commerce avec eux. L'usage en est si fréquent, que, l'application s'en faisant d'ordinaire le long de l'épine du dos et des deux côtés

jusqu'aux reins, il n'y a personne au Japon qui n'ait le dos cicatrisé, comme s'il avait été fouetté cruellement. Ce caustique se nomme *moxa*. C'est un duvet doux, assez semblable à la filasse du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoiqu'il brûle avec lenteur, et qu'il donne une chaleur modérée. Il se fait de feuilles séchées, de l'armoise ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeunesse de la plante, et qu'on expose long-temps au grand air. Sa brûlure se fait à peine sentir : elle passe pour un remède si certain, et pour un préservatif si puissant, que, toute la nation japonaise étant persuadée de sa vertu, on accorde aux malheureux mêmes qui sont condamnés à une prison perpétuelle la permission de sortir une fois en six mois pour se faire appliquer le moxa.

Les Japonais distinguent trois sortes de petite vérole : la première, qui ressemble à celle de l'Europe, et la seconde, qui ne diffère pas de ce que nous nommons la rougeole; mais la troisième est particulière au Japon : elle consiste dans un grand nombre de pustules aqueuses, qui paraissent venir des boissons froides, dont l'usage est commun dans ces îles. Mais ces trois maladies sont traitées peu sérieusement. Le remède ordinaire est d'envelopper le malade dans un drap rouge. Lorsque les enfans du sang impérial en sont attaqués, non-seulement leur lit et leur chambre doivent être garnis de rouge, mais ceux qui approchent d'eux doivent être en habits de la même couleur.

Les arts mécaniques sont fort cultivés dans toutes les parties du Japon ; ils y sont venus de la Chine : mais si les Japonais n'ont presque rien inventé, ils sont capables de donner la dernière perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure et la ciselure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse et la propreté des étoffes de Fatsisio et de Kamokura. La porcelaine du Japon est célèbre par sa beauté ; les sabres y sont d'une trempe admirable ; le vernis des Japonais est au-dessus de tous les autres, et ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les Indiens dans la composition de leurs liqueurs et dans l'apprêt des viandes : mais leur industrie et leur application éclatent particulièrement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un pouce inutile.

L'honneur est le principe de toutes les affections des Japonais ; de là naissent la plupart de leurs vertus et de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fidèles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement pour les richesses : ce qui leur fait regarder le commerce comme une profession vile ; aussi n'y a-t-il point de peuple policé qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonais que le pur nécessaire ; mais tout y est d'une propreté charmante, et leur

visage respire un contentement parfait et un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains des princes et des grands, qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin ; et l'histoire des plus opulentes monarchies n'offre rien en ce genre qui soit au-dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le peuple n'en conçoit point d'envie. S'il arrive même qu'un seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrâce du prince, tombe dans l'indigence, il n'en est ni moins fier, ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune, et sa misère ne le portera point à se mésallier. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du peuple s'offense de quelques termes un peu moins mesurés de la part même d'un seigneur, et se croit en droit de faire éclater son ressentiment, d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, et que le respect est mutuel dans toutes les conditions. Il en est de même de la grandeur d'âme, de la force d'esprit, de la noblesse des sentimens, du zèle pour la patrie, du mépris pour la vie, et d'une certaine audace que tout Japonais porte sur son visage, et qui l'excite à tout entreprendre. Kæmpfer en cite des exemples. Un gentilhomme de Singo avait une femme d'une beauté rare ; l'empereur le sut, et lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il se fit amener sa veuve, et voulut l'obliger de demeurer au palais : elle parut sensible à cet honneur, mais

elle demanda trente jours pour pleurer son mari, et la permission de régaler ses parens. L'empereur y consentit, et voulut être du festin. En sortant de table, la dame s'approcha d'un balcon, et feignant de s'y appuyer, elle se précipita du haut de la maison où la fête s'était célébrée.

Un seigneur devint éperdument amoureux d'une fille qu'il avait enlevée à la veuve d'un soldat. La mère apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque secours dans sa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de sa fille par le seigneur qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mère, elle prit le parti d'avaler le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le seigneur à lui faire ouvrir le gosier. Il fut instruit; et dans sa douleur, il ne trouva point d'autre soulagement que de faire venir la mère, qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort.

Une servante qui se crut déshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens, se prit le sein, le tira jusqu'à sa bouche, se l'arracha avec les dents, et mourut sur l'heure.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connaît point de périls lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront point un coupable de nommer ses complices. Qu'un inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un, et le prie de lui conserver la

vie et l'honneur, celui dont il implore ainsi la protection y emploiera son sang et son bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme ni ses enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médisans, les grands parleurs sont au Japon dans un souverain mépris; ils y passent pour gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hasard, parce qu'on les regarde comme un trafic sordide et contraire à l'honneur.

Cette même nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance et d'ombrage. Malgré sa vie dure et sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution.

Le Japonais est naturellement religieux; il souffre la vérité qui le condamne, il convient des excès qu'on lui fait reconnaître. Il veut être instruit de ses obligations et de ses défauts; et l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. La mauvaise foi est en horreur au Japon, et le mensonge le plus léger y est puni de mort.

On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait blasphémé ses dieux. Rarement on l'entend se plaindre: dans les plus grands revers, ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, et sans cesser néanmoins de paraître père : les exemples en sont si communs, qu'on n'y fait plus attention. Si quelqu'un sait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux

où il peut le rencontrer; il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger; si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils, et la vengeance s'exerce toujours noblement; jamais le Japonais n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille et de sang-froid.

Il s'estime infiniment, et son mépris est extrême pour les étrangers; non-seulement par l'idée qu'il a de sa nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne, et qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gaîté féroce, et qu'il se donne volontairement pour le plus léger sujet. Le peu de cas qu'il fait de sa propre vie le rend cruel à l'égard des autres, sans en excepter ses proches, dur et inhumain pour les faibles et les infirmes.

Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, un certain air libre et naturel, les rendent propres à la société, et les rapprochent beaucoup des nations les plus policées de l'Europe; mais leur gouvernement les en éloigne.

Les seigneurs, les pères et les maris ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, leurs femmes et leurs enfans; il n'en est pas tout-à-fait de même pour leurs domestiques. A la vérité, comme les maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, il ont sur eux tant d'autorité, que, s'ils les tuent dans un premier mouvement de colère, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement.

On trouve dans leur histoire les plus beaux traits de générosité, et d'effrayans prodiges de courage. Le P. Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve dans un mémoire de l'année 1604, et dont l'auteur avait été témoin occulaire. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail; mais comme ils ne pouvaient gagner assez pour entretenir toute la famille; ils prirent une étrange résolution, dans la seule vue de mettre leur mère à son aise. On avait publié depuis peu, que quiconque livrerait un voleur à la justice, recevrait une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passerait pour voleur, et que les deux autres le mèneraient au juge: ils tirèrent au sort, qui tomba sur le plus jeune: ses frères le lient et le conduisent comme un criminel. Le magistrat l'interroge; il répond qu'il a volé: on le jette en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant sur une si chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans sa prison, et ne se croyant vus de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un officier que le hasard rendit témoin de leurs embrassemens et de leurs larmes, fut extrêmement surpris de ce spectacle; il fait suivre les deux délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étaient rentrés dans une maison, et qu'on leur avait entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui était leur mère; qu'à cette nouvelle elle avait jeté des cris lamenta-

bles, et qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avaient reçue, en protestant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration; il fait venir son prisonnier, il recommence les interrogations; et le trouvant ferme à se reconnaître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embrasse tendrement; il se hâte d'aller faire son rapport au cubosama, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de carresses, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente, et cinq cents à chacun des deux autres.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Kæmpfer raconte que deux gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du palais impérial, leurs épées se frottèrent l'une contre l'autre; celui qui descendait s'offensa de cet accident, l'autre s'excusa, en protestant que c'était l'effet du hasard; il ajouta que le malheur, après tout, n'était pas grand, que ce n'était que deux épées qui s'étaient touchées, et que l'une valait bien l'autre. « Je vais vous faire voir, reprit le premier, » la différence qu'il y a de l'une à l'autre; » et sur-le-champ il tire son poignard, et s'en ouvre le ventre. Le second, sans répliquer, monte en diligence pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il tenait en main, revient ensuite, et trouvant son adversaire qui expirait, il lui dit qu'il l'aurait

prévenu, s'il n'eût été occupé du service du prince, mais qu'il le suivrait de près, pour lui faire voir que son épée valait bien la sienne. Aussitôt il se fendit le ventre et tomba mort. Il y a sans doute un grand courage à braver ainsi la mort ; mais n'y a-t-il pas une rage insensée à se la donner avec si peu de raison ? Il faut de la mesure dans les vertus.

Dans les festins, le cérémonial ne finit point ; malgré le nombre des domestiques, on n'entend pas une parole, et l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie ; on ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec et les pattes dorés : tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique ; en un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux et des oreilles ; mais la chère et fort mauvaise.

Toutes les villes ont une place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple la volonté suprême, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire les édits et les ordres particuliers de l'empereur.

Les maisons des particuliers dans les villes ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, et rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des magasins. Les palais mêmes des empereurs n'ont qu'un étage : c'est la crainte des tremblemens de terre, assez fréquens au Japon, qui assujettit les habitans à cette méthode ; mais si ces édifices ne peuvent être comparés aux nôtres ni pour la solidité ni pour l'élévation, ils ne leur cèdent point pour la

commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les maisons du Japon sont bâties de bois; le premier plan, ou le rez-de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds, pour le garantir de l'humidité. Il ne paraît pas que l'usage des caves y soit connu. Pour se précautionner contre le feu, chaque maison doit avoir un endroit séparé, et fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, et couvertes de grosses nattes qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens : l'un pour les femmes, qui ne se montrent que rarement, l'autre, ouvert pour les usages communs de la vie et de la société. La plus belle porcelaine, ces cabinets, ces coffres si renommés ne servent point dans les salles où tout le monde est reçu : on les tient dans des lieux plus sûrs.

Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage sous le plancher des plus grandes chambres un trou carré et muré, qu'on remplit de charbons allumés ou de cendre chaude, et qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois ont met sur ce foyer une table basse qu'on couvre d'un tapis sur lequel on se tient assis dans un grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre et de terre qui produisent le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on

use de deux petits bâtons pour manger. Ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes maisons, c'est le jardin ; une partie est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières et sur le bord de la mer. Le reste est couvert de gravier qui se nettoie soigneusement. Il règne partout une apparence de désordre qui a beaucoup d'agrément : de petits rochers où l'on ménage des cascades, de petits bois, de petites rivières peuplées de poissons, des arbres fruitiers, des plantes ; tout semble offrir la miniature de ce qu'on nomme un *jardin anglais*.

Les grands chemins sont fort soignés, bordés de sapins ou d'autres arbres, et rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés et des canaux pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourraient causer des inondations. Les villages les plus voisins sont chargés de ces travaux publics. Les chemins sont nettoyés tous les jours, et lorsqu'une personne de distinction doit y passer, des officiers qui n'ont pas d'autre fonction, marchent devant pour y faire régner l'ordre. De distance en distance on trouve des monceaux de sable, pour aplanir et sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les seigneurs et les gouverneurs des provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du voyage. On ne doit pas s'ima-

giner que ce travail soit d'une grande dépense pour les paysans ; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins tourne à leur utilité. Les branches d'arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare dans quelques provinces ; les fruits qui ne se mangent point, et toutes les autres immondices servent à engraisser leurs terres : aussi s'empressent-ils eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins dans les montagnes les plus escarpées, on a bâti des ponts sur toutes les rivières qui peuvent en recevoir, et Kæmpfer en décrit un de quarante arches et de quatre cents pas de longueur. La plupart sont de bois de cèdre, quelques-uns de pierres, et presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit régner de chaque côté une rangée de grosses boules de cuivre.

On ne sort jamais au Japon sans un éventail à la main. Celui qu'on porte en voyage est remarquable par le nom des routes et des hôtelleries qui s'y trouvent marquées. On se munit aussi de petits livres qui se vendent sur la route, et qui contiennent le prix des vivres.

Les plus grands bâtimens du Japon sont des navires marchands qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'empire, mais qui servent à transporter d'une île ou d'une province à l'autre des passans ou des marchandises. Ces bâtimens sont si fragiles, et dans une mer si redoutable, qu'il faut être bien sûr des temps pour oser mettre à la voile ; mais depuis plus d'un siècle les lois de l'empire ne permettent point d'en

construire de plus forts, quoique les marchandises n'y soient pas même à couvert de l'eau du ciel, ni de celles des vagues. C'est une précaution des empereurs, pour ôter à leurs sujets jusqu'à la tentation d'entreprendre de longs voyages. La poupe est toute ouverte, et la fabrique si légère, qu'au moindre vent la prudence oblige à chercher un abri, ou du moins de jeter l'ancre et d'amener les voiles; en un mot, suivant la remarque de l'historien du Japon, les sauvages de la Floride et du Canada sont moins exposés dans leurs canaux d'écorce, et dans leurs moindres pirogues, que les Japonais dans leurs plus grands vaisseaux.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux villages ont des postes qui appartiennent aux seigneurs, et qui se nomment *siukus*, où l'on trouve en tout temps, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets, et tout ce qui est nécessaire pour la diligence ou la commodité de la route. Leur distance ordinaire est d'un mille et demi, et jamais de plus de quatre milles. Kæmpfer en compta cinquante-six entre Osacka et Jedo. Elles sont remplies de clercs et de teneurs de livres, qui tiennent registre de ce qui s'y passe chaque jour, et de messagers établis pour les lettres et les édits de l'empereur. Ces lettres, qui doivent être portées à la poste voisine aussitôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boîte revêtue d'un vernis noir, avec les armes impériales; et le messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit

bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui prendrait sa place, s'il lui arrivait quelque accident. Tous les voyageurs, sans exception de rang et de qualité, doivent sortir du chemin pour laisser le passage plus libre à ces messagers, qui se font reconnaître par le son d'une petite cloche.

Les maisons de poste ne servent point de logement; mais les hôtelleries sont en grand nombre, et fort bonnes sur toutes les routes. Tout y est d'une propreté charmante : on n'aperçoit pas la moindre tache sur les murs, ni sur les paravents et les planchers. Il n'y a point d'hôtellerie qui n'ait ses bains et ses étuves : on y est servi comme les plus grands seigneurs le sont dans leurs palais. Aussi n'en sort-on point sans avoir fait nettoyer l'appartement qu'on occupait. Tous les ornemens qu'on a représentés dans les palais se trouvent dans les grandes hôtelleries, et la recherche y est extrême, jusque dans les latrines.

Avec tant de commodités pour les voyages, il n'est pas surprenant que la plupart des grands chemins soient aussi peuplés que les villes. Kæmpfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaido, qui est à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les princes et les seigneurs de l'empire sont obligés de paraître à la cour une fois l'année, il doivent passer deux fois sur les grandes routes, c'est-à-dire lorsqu'ils vont à Jedo et lorsqu'ils en reviennent. Ils font

ce voyage avec toute la pompe qu'ils croient convenable à leur rang, et au respect qu'ils portent à leur maître. La suite de quelques-uns des premiers princes de l'empire est si nombreuse, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement pendant deux jours consécutifs le bagage d'un prince, composé des officiers subalternes et des valets, dispersés en plusieurs bandes. Le prince même ne paraît que le troisième jour, suivi d'une grosse cour, qui marche dans un ordre admirable.

Enfin, Kæmpfer termine cette description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes et les petites hôtelleries, les cabanes à thé, et les rôtisseries, surtout dans l'île de Nipon, sont remplies à toutes les heures du jour; mais c'est particulièrement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller et de se peindre, qu'elles se montrent au public. La plupart se tiennent debout à la porte de ces maisons, ou assises dans la petite galerie qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les voyageurs à leur accorder la préférence.

A l'égard de la révolution qui fit chasser de cet empire les Portugais et tous les Chrétiens, voici comment s'exprime Kæmpfer: « J'ai souvent entendu raconter par des Japonais dignes de foi que l'orgueil et l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la nation portugaise odieuse au Japon. Les nouveaux Chrétiens mêmes étaient surpris et souffraient impatiemment que leurs pères spirituels n'eussent pas seulement en vue le salut de leurs âmes, mais qu'ils

eussent aussi l'œil sur l'argent de leurs prosélytes, et sur leurs terres; et que les marchands, après s'être défaits de leurs marchandises à très-haut prix, exerçassent encore des usures insupportables. Les richesses et le succès imprévu de la propagation de l'Evangile enflèrent d'orgueil les laïques et le clergé. Ceux qui étaient à la tête du clergé trouvèrent au-dessous de leur dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ils n'étaient pas contens s'ils ne se faisaient porter dans de magnifiques chaises, imitant la pompe du Pape et des cardinaux à Rome. Non-seulement ils se mettaient sur le pied des plus grands de l'empire, mais ils prétendaient à la supériorité du rang. Il arriva un jour qu'un évêque portugais rencontra sur le grand chemin un des conseillers d'état qui allait à la cour; le superbe prélat ne voulut pas faire arrêter sa chaise pour mettre pied à terre, et rendre ses respects à ce grand, suivant l'usage du pays. Une conduite si imprudente, dans un temps où les Portugais étaient déjà déchus de leur crédit, ne pouvait être que d'une fort dangereuse conséquence pour leur nation. Le conseiller s'en plaignit à l'empereur, et lui fit un portrait de l'orgueil de ces étrangers, qui excita vivement son indignation. Cet événement est rapporté à l'année 1596. Ce fut dans le cours de l'année suivante que la persécution fut allumée contre les Chrétiens.

» A la vérité, les bonzes ou les prêtres du pays, irrités de voir renverser leurs temples et briser leurs

idoles, échauffèrent encore le ressentiment de la cour, sans compter que l'union et la bonne intelligence qu'on voyait régner entre les Chrétiens donna de l'inquiétude au prudent empereur Taïco. On commença par publier une déclaration impériale qui défendait d'enseigner plus long-temps la *doctrine des Pères :* c'est le nom que les Japonais donnaient alors à l'Évangile. Ensuite les gouverneurs et les grands des provinces reçurent ordre d'obliger leurs sujets, par la persuasion ou la force, de rentrer dans l'ancienne religion. Il fut aussi très-sévèrement défendu aux directeurs du commerce portugais d'amener à bord de leurs vaisseaux aucune sorte d'ecclésiastiques, et ceux qui étaient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir. On n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuses lois. Les Portugais et les Castillans continuèrent d'amener secrètement de nouvelles recrues de missionnaires ».

Quelques religieux de saint François, envoyés par le gouverneur de Manille avec la qualité d'ambassadeurs à la cour du Japon, prêchèrent publiquement dans les rues de Méaco, et firent bâtir une église malgré les ordres de l'empereur, qui venaient d'être publiés, et contre les avis et les pressantes sollicitations des Jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale porta un coup irréparable au christianisme. Un cruel massacre de plusieurs milliers de Chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne, et par le bannissement perpétuel des Portugais.

Cependant les empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises et des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs états. Si l'on fit périr presque tous les religieux portugais et castillans, les séculiers et les marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de commerce qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondemens du comptoir de Desima, que les Hollandais possèdent à présent dans le havre de Nangasaki, et cette demeure fut assignée aux Portugais; mais peu de temps après, une conspiration contre la personne de l'empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement leur perte.

Les Hollandais, depuis long-temps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instrumens de leur ruine, et recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau portugais, près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à bord des lettres adressées au roi de Portugal par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, et fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au gouverneur de Nangasaki, directeur et juge supérieur des affaires étrangères, quoique ami des Portugais. Moro fut arrêté; il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, et tous les Portugais de Nangasaki l'imitèrent; mais ni leur constance, ni le crédit du gou-

verneur, ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kæmpfer, par le caractère et le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kæmpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette lettre découvrait tout le fond du complot que les Chrétiens du Japon avaient formé avec les Portugais contre la vie de l'empereur et contre l'état. « On y voyait, dit-il, qu'il leur manquait de vaisseaux et de soldats, qu'on avait promis du Portugal; on y voyait les noms des princes intéressés dans la conspiration, et l'espérance qu'ils avaient d'obtenir la bénédiction du Pape. Cette découverte, commencée par les Hollandais, fut ensuite confirmée par une autre lettre du capitaine Moro, adressée au gouvernement portugais de Méaco, qui fut interceptée par un navire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les ennemis-des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un grand nombre d'ecclésiastiques, l'empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux étrangers, et la sortie à ses sujets naturels ».

En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désespérées, environ quarante mille Chrétiens japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyaient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avaient déjà péri dans les supplices, choisirent pour asile une vieille forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandais, en qualité d'amis et d'alliés de l'empereur, furent

priés d'assister les troupes impériales au siége de cette place. Kockebeker, directeur de leur commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau hollandais qui fût dans le havre de cette ville; et s'étant approché de la forteresse de Simabara, il fit tirer contre les Chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cent vingt-six coups de canon, tant du vaisseau qu'il montait que d'une batterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés, et ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Un empressement si soumis pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la destruction totale du christianisme assura l'établissement des Hollandais au Japon, malgré le dessein que la cour avait eu d'en exclure tous les étrangers; mais il faut convenir que les moyens n'étaient pas nobles, et Kæmpfer en convient. Une si basse déférence n'était pas propre à leur attirer la confiance et l'estime d'une nation généreuse : aussi la tolérance qu'on leur accorde est-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait essuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs services, à se voir tout d'un coup en possession, non-seulement de la liberté qu'ils désiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cependant ils reçurent ordre de démolir le comptoir et le magasin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'île de Firando, parce qu'ils étaient de pierre de taille, et qu'ils avaient

gravé au frontispice l'année de l'ère chrétienne; ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir, et de se confiner dans la petite île qui avait été bâtie pour les Portugais. Là ils sont environnés d'une foule d'officiers, de gardes et de surveillans japonais, surtout à l'arrivée de leurs vaisseaux, et pendant la durée de leur vente. Ces geôliers et ces espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solennel à leur refuser toute sorte de communication, de confiance ou d'amitié.

On a vu dans le journal de Kæmpfer avec quel air de dédain ils sont traités à la cour. Tout Japonais qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. De là vient l'opinion bien établie, qu'il est également glorieux et légitime de leur survendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés et leurs avantages, et d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose, et qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, et pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur-le-champ des soldats qui gardent leur île. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un temps assez court; mais

le châtiment des Hollandais qui fraudent la douane est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, ou par le supplice de la croix.

Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays sans en avoir donné une copie aux gouverneurs, qui la font enregistrer dans un livre destiné à cet usage. Les lettres qui viennent du dehors doivent être remises aux mêmes officiers avant d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la loi. Autrefois, lorsqu'un Hollandais mourait à Nangasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, et son corps était jeté dans la mer à la sortie du port. Depuis quelque temps on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le crucifix; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, etc.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs chapitres de Kæmpfer, qui contiennent les vexations qu'ils essuient continuellement. Lorsque l'on considère les lois mortifiantes qui s'observent à l'arrivée de leurs vaisseaux, la nécessité de livrer toutes les marchandises à la bonne foi des officiers du pays, et de les faire décharger par des mains inconnues;

enfin, l'étrange contrainte qui tient ces officiers renfermés dans une île longue de cent toises, et large d'environ quarante, dépendant du caprice, des rigueurs de la haine et du mépris des Japonais, on demandera sans doute avec impatience quels peuvent être les avantages et les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

Kæmpfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tonquin, du Bengale, de Perse; toutes sortes de soies, d'étoffes de laine, et d'autres étoffes des mêmes pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, et d'autres étoffes de soie et de laine, surtout des serges d'Angleterre, du bois de teinture, que nous nommons *sapan* et *bois de Brésil;* des peaux de buffle et de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie, de la cire, des cornes de buffle de Siam et de Camboye, des Cordouans, et des peaux tannées de Perse, du Bengale, et d'autres pays, mais non d'Espagne et de Manille, sous de rigoureuses peines; du poivre et du sucre en poudre et candi, de plusieurs endroits des Indes orientales; des clous de girofle, et des noix muscades (on ne demande plus de canelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les îles de Bornéo et de Sumatra; du mercure, du cinabre et du safran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax et de l'alun de Bengale et de Siam; du musc de Tonquin; des coraux, de l'ambre, du véritable antimoine, dont

les Japonais se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine ; des miroirs de l'Europe ; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes et d'autres lunettes ; du *masang de vaca*, qui est une pierre médicinale tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique; du bois de serpent, de l'atsiaser; des bambous, des mangles, et d'autres fruits verts des Indes orientales, confits avec du poivre de Turquie, de l'ail et du vinaigre ; des crayons de plomb de mer et de bol d'Arménie pour écrire ; du mercure sublimé, et jamais du calomel ou mercure doux ; des limes fines, des aiguilles, des lunettes, de grands verres à boire de la plus belle espèce, des coraux contrefaits, des oiseaux rares, et d'autres curiosités étrangères, soit de l'art, soit de la nature.

Mais de toutes ces marchandises, celle que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les marchands qui l'apportent, c'est la soie crue, dont les Portugais, par cette raison, nommaient la vente *parcado ;* et ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes et de toiles donnent un profit sûr et considérable. On gagne beaucoup aussi sur le sapan, ou le bois de Brésil, et sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Bornéo, les miroirs, le corail et l'ambre.

Dans les premiers temps de leur commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyaient pas chaque année moins de sept navires chargés de toutes ces richesses. Depuis qu'ils ont été resserrés dans l'île de Desima,

ils n'en envoient pas plus de trois ou quatre. Aujourd'hui la somme annuelle à la valeur de laquelle ils ont la permission de porter leurs marchandises ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, et monte à dix tonnes et demie d'or. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Méaco, qui est ordinairement réglé par la consommation qui s'en fait dans le pays. « Une année portant l'autre, » dit Kæmpfer, nos profits peuvent monter à soixante » pour cent. Cependant, si l'on considère toutes les » charges et la dépense de notre vente, nous n'avons » guère plus de quarante à quarante-cinq pour cent » de profit clair; gain peu considérable pour une » compagnie qui a tant de dépenses à soutenir aux » Indes orientales. Aussi cette branche de son com» merce ne vaudrait-elle pas la peine d'être entre» tenue, si les marchandises que nous tirons du Japon, » surtout le cuivre raffiné, ne donnaient le même » profit et même un peu plus. Ainsi la totalité peut » aller à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour cent; » ajoutez que les dépenses ne sont pas les mêmes » chaque année ».

Les vaisseaux hollandais emploient donc une partie de la valeur de leurs marchandises à se procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent par an depuis douze mille jusqu'à vingt mille pics. Ce métal est fondu en petits bâtons ou rouleaux d'un empan de long, et d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boîte de sapin, pour être transporté

plus facilement, et les trois ou quatre navires qui composent la flotte hollandaise en font une partie de leur cargaison. Un de ces bâtimens fait voile à Batavia par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Pulo-Taman, île sur les côtes de Malaca, et continuent de là leur voyage jusqu'à Malaca même, d'où le gouverneur hollandais les envoie tantôt au Bengale, tantôt aux côtes de Coromandel, ou dans quelque autre place qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds et plats, et quelquefois des casjes de cuivre, espèce de liards ou de basse monnaie qu'on porte au Tonquin. Tout le cuivre est vendu aux marchands hollandais par une compagnie japonaise, qui jouit seule d'un privilége de l'empereur pour le raffiner et le vendre aux étrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaines; une boîte ou deux de fils d'or, de cent rouleaux la boîte; toutes sortes de cabarets vernissés, de boîtes, de caisses à tiroirs, et d'autres ouvrages de cette espèce; des parasols, des écrans, divers petits ouvrages de cannes refendues; des cornes d'animaux, des peaux de poissons que les Japonais préparent avec beaucoup d'art et de propreté; des pierreries, de l'or, du sowa, qui est un métal artificiel, composé de cuivre, d'argent et d'or, et dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; des ratans, du papier peint et coloré en or et en argent;

du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile et du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du sacki, espèce de breuvage qui se fait avec du riz; du soge, marinade assez agréable, des fruits confits dans des barils, du tabac dentelé, diverses sortes de thé et de marmelades, et quelques milliers de cobangs (1) en or.

Ce qui peut consoler les Hollandais des affronts qu'ils éprouvent, c'est que les Chinois ne sont pas mieux traités. Devenus suspects au Japon, où l'on craint leurs entreprises, ils y sont resserrés dans une espèce de prison de commerce, comme les Hollandais à Desima. En 1688, un jardin qui avait appartenu à un intendant des domaines impériaux leur fut assigné pour demeure. Ce jardin était agréablement situé vers le fond du port, près du rivage et de la ville. Il avait été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes domestiques et étrangères. On bâtit sur ce terrain plusieurs rangs de petites maisons, chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades et de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui était un des plus agréables jardins du monde au commencement de février, avait, à la fin de mai, l'odieuse apparence d'une prison, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque temps qu'ils arrivent,

(1) Monnaie d'Asie.

on ne leur accorde pas d'autre retraite; ils y sont traités comme les Hollandais à Desima.

La liberté qui régnait dans cet empire avant la ruine du christianisme y avait introduit quantité de sectes étrangères, au préjudice de l'ancienne religion du pays. Quelques auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes et les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le soleil et la lune, et d'autres offrent leur encens à divers animaux. Les Camis, premiers souverains du Japon, les Fos des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler et à policer ces îles, qui y ont porté des lois civiles, quelque science, quelque art, et tous ceux qui y ont établi quelque nouveau culte, y ont des temples et des adorateurs. La plupart des grands passent pour athées et croient l'âme mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession de quelque secte. Enfin les démons mêmes ont des autels et des sacrifices au Japon.

On accorde le titre de *camis* à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles, et par les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces divinités a son paradis, les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le soleil, dans la lune, et dans tous les corps lumineux qui éclairent les cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des temples et des chapelles ne soit presque égal à celui des maisons. Les empereurs et les princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques; aussi les richesses de

quelques-uns de ces monumens ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingts ou cent colonnes de cèdre d'une prodigieuse hauteur, et des statues colossales de bronze: on y en voyait même autrefois d'or et d'argent, avec une quantité de lampes et d'ornemens d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de rayons. Les temples se nomment *miàs*, c'est-à-dire demeure des âmes immortelles. Kæmpfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto se réduisent à cinq : la pureté du cœur, l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui consiste à ne pas se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les temples lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires.

Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes; chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le cinquième et le dernier. Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, et fixées à certains jours qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, et qu'ils en ont pris leurs noms.

On a remarqué, en parlant du daïri, qu'il est le chef suprême de l'ancienne religion, et qu'elle n'a pas proprement de prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce prince et toute sa cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction ecclésiastique, et que les canusis, dont l'office se réduit à la garde des tem-

ples; mais elle a fort anciennement un ordre religieux d'ermites, qui se nomment *jammabos*, c'est-à-dire soldats de montagnes, et qui, suivant leur nom et leur règle, sont obligés de combattre pour le service des camis, et pour la conservation de leur culte. Ils font profession de mener une vie très-dure, voyageant sans cesse dans les montagnes saintes, vivant de racines pendant ces voyages, et se baignant dans l'eau froide au cœur même de l'hiver.

Les Fekis sont les Quinze-Vingts du Japon, mais leur origine est plus héroïque. L'empire était partagé en deux factions principales. L'empereur Feki avait pour lui la première, et le cubosama, nommé *Gendz*, était à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son chef; et ces divisions remplirent longtemps le Japon de sang et d'horreurs. Après une longue variété de succès, les gendzis prirent l'ascendant, par la bonne conduite de Joritomo, devenu cubosama, qui gagna une bataille décisive où l'empereur fut tué. Ce malheureux monarque avait un général d'une bravoure et d'une force qu'on croyait surnaturelle. Son nom était *Kakckigo*. Il s'était sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Joritomo l'estimait; il voulut se l'attacher. Ce brave guerrier lui répondit : « J'ai été fidèle serviteur d'un bon maître;
» il est mort, personne ne se vantera jamais que
» j'aie eu pour lui la même fidélité et la même affec-
» tion. J'avoue que je vous dois la vie; mais mon
» malheur est tel, que je ne puis tourner les yeux

» sur vous, sans me sentir le désir de vous ôter la » vie pour venger mon maître. La fortune me ré» duit à ne pouvoir vous marquer la reconnaissance » que je dois à vos offres, qu'en m'arrachant ces deux » yeux qui m'excitent à votre perte ». En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette et les offrit à Joritomo. Un mélange d'horreur et d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté, il se retira dans la province de Fiunga, où il institua la société d'aveugles qui porte le nom de *Feki*, et qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'aveugles de toutes sortes de rangs et de professions. Comme ils sont tous séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les bussets, ou les aveugles ecclésiastiques. Dans la manière de se vêtir, ils diffèrent peu du commun des Japonais, quoique entre eux les rangs et les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la musique : on les emploie, dans les cours des princes et des grands de l'empire, aux solennités et aux fêtes publiques, telles que les processions et les mariages. Ils sont dispersés dans tout l'empire; mais leur général réside à Méaco. On lui donne le nom d'*osiokf*, et le daïri lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cents taëls pour son entretien. Il gouverne sa société à la tête d'un conseil de dix anciens, qui a le pouvoir de vie

et de mort, avec cette restriction néanmoins, que, pour l'exécution d'un criminel, la sentence doit être approuvée et l'ordre expédié par le président de la justice impériale. C'est le conseil des dix qui nomme les officiers inférieurs qui résident dans les provinces. Les supérieurs provinciaux portent le titre de *ken-gios;* et chaque kengio a ses kotos ou ses conseillers, qui gouvernent eux-mêmes des districts particuliers, et qui sont distingués du commun des aveugles par la largeur de leurs culottes. Kæmpfer vit à Nanga-saki un kangio et deux kotos, dont l'autorité s'étendait sur tous les aveugles de la ville et du pays d'alentour.

Les idoles étrangères sont venues disputer aux camis les adorations des Japonais. Budso ou Budsod est le nom qu'on donne à cette idolâtrie.

Il y a tant de ressemblance entre la nouvelle religion japonaise et celle des bramines, qui est l'ancienne religion d'Egypte, et qui règne aujourd'hui dans toute les parties de l'Asie, qu'on peut se persuader raisonnablement, à l'exemple de Kæmpfer, que le *Xaca* des Chinois et des Japonais est le Budha des banians de l'Inde, le Badhum des Ceylanois, le Sammono-kodom des Siamois, le Sammono-rhutama des Péguans; en un mot, que cette secte s'est répandue comme le figuier d'Inde, qui se multiplie de lui-même, en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches.

L'attrait le plus séduisant de la religion de Xaca, pour un peuple du caractère des Japonais, est l'im-

mortalité qu'elle promet à la vertu dans une plus heureuse vie. De là ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge et de tout sexe qui courent à la mort de sang-froid, et même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs dieux, et qu'ils seront admis au bonheur sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir, le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui, perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger en chantant les louanges du dieu Canon, dont ils placent le paradis au fond des flots. Une multitude infinie de spectateurs les suit des yeux, élève leur courage jusqu'au ciel, et veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. D'autres s'enferment et se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, et où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'on a soin de leur ménager. Là, ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance que Xaca lui-même viendra recevoir leurs âmes. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés, au-dessous desquels il se trouve des mines de soufre dont il sort quelquefois des flammes, et ne cessent point d'invoquer leurs dieux en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voient la flamme qui commence à s'élever; alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté; et fermant les yeux, ils se jettent la tête la première au fond de l'abîme: et d'autres se

font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs idoles, et se laissent fouler aux pieds ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les temples.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le fanatisme; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la religion du Budso. Un grand nombre de ces idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de l'hiver, par se faire verser sur la tête et sur tout le corps, jusqu'à deux cents cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement; d'autres entreprennent de longs pèlerinages, marchant nu-pieds, par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces et les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du soleil, la pluie, le froid, grimpant au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vitesse inconcevable dans les lieux où les daims et les chamois passeraient avec moins de hardiesse, et marquant à ceux qui les suivent le chemin tracé de leur sang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs dieux des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front qui en demeure écorché. Le pèlerinage que certains bonzes, nommés *damabagis*, disciples de Xaca, font de temps en temps, et que les plus zélés sectateurs entreprennent à leur exemple, peint si bien les emportemens de leur superstition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances, d'après le nouvel historien du Japon, qui les a re-

cueillis de plusieurs mémoires dont il garantit la sûreté.

Environ deux cents pèlerins s'assemblent tous les ans dans la ville de Nara, qui est à huit lieues de Méaco; ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante-quinze lieues, et les chemins qu'ils choisissent par les bois et les déserts sont si difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour; d'ailleurs, ils vont pieds nus, et chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage; à la vérité ce fardeau n'est pas considérable, parce qu'on ne mange que le matin et le soir, et qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, et chacun doit porter sa provision pour ce temps; mais comme elle manque, ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, et la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter, mais il faut prendre des guides. Certains bonzes nommés *genguis*, qui se rendent exprès dans une bourgade nommée *Ozino*, sont employés à cette fonction; ils conduisent les pèlerins l'espace de huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres bonzes, connus sous le nom de *goguis*, qui sont les directeurs de ce pèlerinage. Ces deux espèces de bonzes mènent une vie extrême-

ment pénitente : on ignore dans quels lieux ils se retirent ; l'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure qui a quelque chose d'affreux, leur air et leur regard farouche, leur son de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces conducteurs ont de fréquens entretiens avec les démons. Enfin, tout ce qu'on en raconte les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux que comme des hommes ; ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, et pour des saints d'un ordre distingué.

L'autorité qu'ils prennent sur les pèlerins ne peut être conçue que par ses effets : ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, et toutes les règles établies ; après quoi, pour la moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suspendent par les mains au premier arbre, et l'y laissent exposé au plus affreux désespoir : dans cette situation, un malheureux, à qui la force manque bientôt pour se soutenir, tombe et roule de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent pousser la moindre plainte : un fils qui pleurerait son père, un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils recevrait le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les bonzes font asseoir tous les pélerins les mains en croix, et la bouche collée sur leurs ge-

noux. C'est la posture des Japonais pendant leurs prières ; il faut demeurer dans cette posture l'espace de vingt-quatre heures : de grands coups de bâtons puniraient le moindre mouvement ; tout ce temps est destiné à faire l'examen de sa conscience, pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pèlerinage. Après cette préparation, toute la troupe se remet en marche : en approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, assez proches les unes des autres, au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé qui semble se perdre dans les nues. Au sommet de ce rocher, qui est le terme du pèlerinage, les goguis ont dressé une machine par laquelle ils font sortir une longue barre de fer qui soutient une balance fort large : ils placent les pèlerins l'un après l'autre dans un des plats de la balance, en mettant dans l'autre un contre-poids pour l'équilibre ; ils poussent ensuite la barre en dehors, et le pèlerin se trouve suspendu au-dessus d'un profond abîme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux pénitent qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les bonzes croient s'apercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, et ce mouvement le fait tomber dans un précipice dont la seule vue est capable de troubler sa vue et sa raison. Aussitôt que l'un a fini, un autre prend sa place : lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse

épreuve, ils sont conduits dans un temple de Xaca, où la statue de ce dieu est en or massif et d'une grandeur extraordinaire, environnée de plusieurs petites idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca; ensuite ils emploient vingt-cinq jours à faire diverses stations autour des montagnes. De là prenant congé de leurs directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils se rendent ensemble dans un autre temple, qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune, et chacun prend alors le chemin qui lui convient pour se retirer.

Dans le cours de la seconde lune, on célèbre une fête plus sanglante que religieuse. Des cavaliers bien montés et bien armés se rendent sur une espèce d'esplanade; chacun porte sur son dos la figure du dieu dont il suit la secte : en arrivant, ils forment divers escadrons; c'est le prélude d'un combat qui commence à coups de pierres, mais dans lequel on emploie bientôt les flèches, les lances et le sabre; on se traite alors avec toute la fureur de la haine; aussi n'est-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vider. Chacun se venge sous le masque de la religion et sous les auspices des dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts et de blessés, sans que la justice ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

Kæmpfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagemens du mariage, et quelles en

sont les cérémonies ; mais il paraît que les inclinations n'y sont guère consultées : on se marie au Japon sans s'être connu ; ce sont les parens des deux côtés qui forment le nœud ; à la vérité, cet aveugle contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux sexes, et que les hommes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère est puni de mort dans les femmes, et quelquefois une simple liberté leur coûte la vie. Les Japonais sont peut-être les seuls hommes du monde qui aient trouvé l'art de gagner et de se conserver le cœur de leurs femmes par cette rigueur, car on vante leur attachement et leur fidélité. Les histoires du Japon en offrent de continuels exemples : on y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fond de tendresse avec l'usage qui permet aux pères et aux mères d'exposer les enfans qu'ils ne sont point en état d'élever. Peut-être croient-ils faire un acte d'humanité en délivrant ces innocentes créatures d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes riches qui n'ont point d'enfans adoptent ceux de leurs parens et de leurs amis qui en ont un trop grand nombre.

Lorsque les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les pères prennent le parti de se retirer, et leur abandonnent la conduite de leurs biens ; ils ne s'en réservent que ce qui est nécessaire à leur sub-

sistance et à l'entretien de leurs autres enfans : le partage des cadets est modique : les filles ne portent à leurs maris que ce qu'elles ont sur elles.

Dans les conditions communes, on observe des degrés et des proportions, comme dans la noblesse. Les marchands composent le premier ordre, les artisans le second, et les laboureurs le troisième.

Les funérailles du Japon sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de sectes et de la variété de leurs opinions. Les ministres des temples vont prendre le corps et le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'enterrent sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône ; mais avant la mort du malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisirs. Les Japonais, qui ne regardent pas la mort comme un mal, commencent par se réjouir du bonheur de la personne qui vient de mourir, et ensuite ils pleurent sa perte.

CHAPITRE III.

Histoire naturelle.

Les Japonais vantent beaucoup leur climat ; il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très-long-temps, que les femmes y sont très-fecondes,

et qu'on y est sujet à peu de maladies : le temps néanmoins y est fort inconstant ; l'hiver, l'air y est chargé de neige, et produit de fortes gelées ; en été, surtout dans les jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable : les pluies sont fréquentes pendant toute l'annnée ; mais les plus grandes tombent aux mois de juin et de juillet, que cette raison a fait nommer *sarsuki*, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les contrées plus chaudes des Indes orientales : le tonnerre et les éclairs y sont fort fréquens.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces îles, jointe au grand nombre d'écueils dont elle parsemée, en rendent la navigation fort dangereuse. On ne voit nulle part tant de ces trombes ou de ces colonnes d'eau dont on a donné plus d'une fois la description dans ce recueil : les Japonais les prennent pour des dragons d'eau qui ont une longue queue ; aussi les nomment-ils, dans leur langue, *tatsmakis*, c'est-à-dire dragons jaillissans. Les côtes du Japon ont deux fameux tournans qui en augmentent le danger : ces terribles écueils sont un fonds inépuisable d'allusions pour les poètes et les prédicateurs japonais.

En général, le terroir du Japon est montagneux, rempli de pierres et naturellement peu fertile ; mais l'industrie et le travail infatigable des habitans leur font tirer des rochers mêmes et des lieux les plus secs tout ce qui est nécessaire à leur subsistance ;

d'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poisson et toutes sortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas; ils ont de toutes parts des lacs, des fontaines et des rivières, quelques-unes si rapides, qu'on ne les passe point sans danger, et qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts : aussi la plupart ont-elles leur source sur des montagnes d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de juin et de juillet. On distingue entre les plus célèbres, 1°. celle d'Usin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne; elle tombe du sommet d'une montagne avec tant de rapidité, que pour la passer à gué, dans le temps même où l'eau monte à peine aux genoux, un voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hommes robustes qui connaissent parfaitement le canal; les accidens y sont néanmoins assez rares, parce que, suivant la loi du pays, les guides sont responsables de la sûreté des passans; 2°. la rivière d'Omi, qui tire son nom de la province où elle prend sa source, et qui se forma dans l'espace d'une nuit, deux cent quatre-vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne; 3°. celle d'Aska, remarquable par le changement continuel de son lit. Kæmpfer ne nomme aucune rivière du Japon qui paraisse d'un long cours et soit navigable.

On connaît peu de pays aussi sujets aux tremblemens de terre; ils y sont si fréquens, que les habitans s'en alarment peu, quoi qu'ils soient quelquefois assez violens pour renverser des villes entières. Le

peuple attribue ces violentes secousses à une grosse baleine qui se remue sous terre. On fait un récit effrayant des désordres qu'elles causèrent en 1586, depuis la province de Sacaja jusqu'à Méaco. La ville de Jedo, résidence des empereurs cubosamas, fut presque entièrement abîmée en 1703; et plus de deux cent mille Japonais furent ensevelis sous ses ruines. En 1730, on publia dans toutes les nouvelles de l'Europe que Méaco, ancienne capitale de l'empire et séjour ordinaire des daïris, avait été renversée dans toute son étendue avec perte d'un million d'habitans. Kæmpfer nomme quelques parties du Japon, telles que les îles de Gotto et la petite île de Suikbusima, qui n'ont jamais senti la moindre secousse: le fait est reconnu. C'est d'ailleurs une chose étonnante que le grand nombre de volcans qu'on voit au Japon. Une petite île, voisine de Firando, a brûlé pendant plusieurs siècles; une autre, vis-à-vis de Satsuma, jette continuellement du feu. Dans la province de Findo, sur la cime d'une haute montagne, on voit une large ouverture qui était autrefois la bouche d'un volcan, quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelques années. Dans la province de Chicugen, près d'un lieu nommé *Kuja-Nossa*, une mine de charbon qui s'est enflammée par la négligence des ouvriers, n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne de Fesi, dans le voisinage de Surunga, fameuse par sa hauteur, par sa forme, qui représente celle d'un chapeau, et par la neige dont elle est toujours couverte, exhalait autrefois des flammes;

elles ont disparu depuis que le feu a fait une ouverture au côté de la montagne; mais on voit encore sortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable; la terre y est chaude, et même brûlante en divers endroit; il en sort plusieurs sources d'eau chaude. Le Japon a quantité d'autres volcans, et diverses sortes d'eaux médicinales. Caron parle de plusieurs sources qui passent par des mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, de sel, de fer et d'étain; il en vit une qui vient d'une mine d'étain, et qui sort d'une grotte dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vue peut s'étendre dans l'obscurité, on découvre autour de cette grotte des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant; l'eau est d'une chaleur tempérée. Il vit une autre fontaine qui ne coule ordinairement que deux fois le jour, l'espace d'une heure à chaque fois; mais lorsque le vent souffle de l'est, et qu'il est violent, elle coule à trois ou quatre reprises dans l'espace de vingt-quatre heures; enfin, le même voyageur décrit une autre source qui a quelque chose encore de plus singulier. Elle sort d'une espèce de puits dont les côtés sont garnis de pierres fort grosses et fort pesantes : elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance et avec un vent si fort, que les pierres en sont ébranlées. La première eau sort à la hauteur de trois ou quatre brasses : sa chaleur surpasse le degré auquel on peut échauffer l'eau commune, et se conserve aussi beaucoup plus long-temps.

Cette multitude de volcans et de bains chauds prouve assez que la terre du Japon renferme beaucoup de soufre; mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kæmpfer connaissait peu de pays où ce minéral, qui est la source de tous les métaux, fût en plus grande abondance. On en tire souvent une si prodigieuse quantité d'une île de la province de Satsuma, qu'elle en a pris son nom. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'on a eu la hardiesse d'y aborder : elle passait auparavant pour inaccessible, à cause d'une fumée noire et épaisse qui en sort continuellement, et qui présentait des monstres horribles à l'imagination des peuples voisins. Personne ne doutait que l'île ne fût habitée par des esprits infernaux. Un particulier moins timide demanda la permission d'y entrer. Il choisit cinquante hommes de la même résolution, avec lesquels il osa descendre au rivage. Après avoir traversé quelques bois, il trouva un terrain fort uni et si couvert de soufre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyait sortir une épaisse fumée sous ses pieds. L'île fut nommée *Ivogasima*, c'est-à-dire l'*île de soufre;* et depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au prince de Satsuma environ vingt caisses d'argent, outre le produit des arbres qui n'y croissent que sur les côtes. En général, le soufre est une des principales richesses du Japon.

Il se trouve de l'or dans plusieurs provinces de l'empire. C'est une partie considérable du revenu impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune mine

sans la permission de la cour, qui se réserve les deux tiers du produit. L'or du Japon se tire ordinairement par la fonte, mais on en trouve aussi dans le sable, en le lavant; et le cuivre du pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes mines de ce précieux métal, et celles dont l'or passait pour le plus pur, ont été long-temps les mines de Sado, une des provinces septentrionales du Nipon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se lève aucun droit pour l'empereur. Les mines de Surunga sont aussi très-estimées; mais les unes et les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert de nouvelles auxquelles il est rigoureusement défendu de travailler, dans la vue apparemment de les réserver pour des nécessités pressantes. Le premier essai a fait reconnaître qu'elles rendent six pour seize. Une montagne située sur le golfe d'Okus, dans le district d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avait occupé était mêlé d'or pur. Malheureusement on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche découverte. Un grand tremblement de terre, suivi de marées extraordinaires, couvrit la mine de boue et d'argile à la hauteur de plusieurs brasses, et le travail fut abandonné. Dans la province de Chicungo, une autre mine qui donnait beaucoup d'or s'est tellement remplie d'eau, qu'il est devenu impossible d'y travailler. On est persuadé néanmoins qu'en faisant une ouverture dans le rocher qui est à l'entrée, l'eau pourrait

s'écouler, et cette entreprise avait été formée ; mais un orage survenu dans le moment qu'on allait commencer le travail, fit juger que la divinité du lieu ne voulait pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui était sous sa protection. De même, un torrent sorti tout d'un coup d'une montagne où l'on allait ouvrir une mine d'or, dans l'île d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les habitans, et fit prendre la fuite aux ouvriers.

La province de Bungo a des mines d'argent. Katami, lieu situé au nord du Japon, en a de plus riches encore. L'argent du Japon passe pour le meilleur du monde ; autrefois même on l'échangeait à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonais ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment *sowa* ou *saouas,* dont la couleur tire sur le noir, et qui est un mélange de cuivre et d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art dont on n'approche point dans les autres contrées de l'Asie ; et lorsqu'il est employé, il ne cède en rien à l'or pour l'éclat et la couleur.

Mais le cuivre est le plus commun des métaux de ces îles, et suffirait seul pour les enrichir. On le tire principalement des provinces de Surunga, d'Alsango et de Kijnokuni. Le plus fin et le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alsango est si grossier, que, pour l'employer facilement, il faut mêler, sur soixante-dix catis, trente du précédent. Celui de Surunga est non-seulement très-fin et sans défauts, mais il est chargé de beaucoup d'or, et les

Japonais séparent mieux ces métaux qu'ils ne faisaient autrefois : les raffineurs de la côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. L'airain est assez rare au Japon, et beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de calamine, et qu'il faut en faire venir du Tonquin, en gâteaux plats qui se vendent fort cher. La province de Bungo produit un peu d'étain si blanc et si fin, qu'il n'est guère inférieur à l'argent; mais les Japonais n'en font presque aucun usage.

On ne trouve du fer que sur les confins des trois provinces de Nincasaka, de Bitsju et de Bisen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il est affiné dans les mêmes lieux, et se vend presque aussi cher que le cuivre. La plupart des outils de fer sont à plus haut prix au Japon que ceux qui ne sont que de cuivre, ou même d'airain. Ces deux métaux ne servent que pour les ustensiles, les crochets, les crampons et d'autres pièces qui entrent dans la construction des navires et des édifices. Pour la cuisine, les pots sont d'une composition de fer, et de fort peu d'épaisseur. Les plus vieux sont les plus estimés, parce qu'il y entre un alliage dont on a perdu le secret. Le charbon de terre ne manque point au Japon : il sort en abondance de la province de Tsikusen, des environs de Kuganissu, et des provinces septentrionales.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer qu'on

laisse sécher. On recommence la même opération jusqu'à ce que le sable paraisse assez imbibé de sel: alors on le ramasse ; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits; on y jette encore de l'eau de mer qu'on laisse filtrer au travers du sable; on reçoit cette eau dans de grands vases pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistance ; et le sel qui en sort est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel ammoniac; on n'y connaît pas même leurs qualités ni leurs usages. Le vif-argent et le borax y viennent de la Chine. Kæmpfer y trouva néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlées de parties hétérogènes, que les Japonais ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare et d'un prix excessif dans leurs îles. Ils en font le principal ingrédient d'une eau mercurielle qu'ils croient souveraine pour la guérison des ulcères, des cancers et d'autres maux. Le cinabre naturel se prend ultérieurement dans plusieurs maladies, et l'artificiel s'emploie dans les couleurs; l'un et l'autre viennent de la Chine. Le commerce de cette marchandise est entre les mains de quelques particuliers qui jouissent d'un privilége exclusif. Kæmpfer ne dit rien du plomb ; mais Caron assure que le Japon en produit beaucoup.

On trouve dans les montagnes de Tsengaar, situées à l'une des extrémités septentrionales du Japon, différentes espèces d'agates, dont quelques-unes sont

d'une rare beauté, bleuâtres, et approchant beaucoup du saphir. On en tire aussi des cornalines et du jaspe. Les côtes de Saikokf sont couvertes d'huîtres et d'autres coquillages qui renferment des perles. Les plus grosses et les plus belles se trouvent dans une huître nommée *akoja*, qui ressemble assez aux coquilles de Perse. Elle est à peu près de la largeur de la main, mince, frêle, unie et luisante au-dehors, un peu rabotteuse et inégale en dedans, d'une couleur blanchâtre, aussi éclatante que le noir ordinaire, et difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satsuma, et dans le golfe d'Omura. Le profit qui en revient aux princes de Satsuma les a portés à défendre qu'elles soient vendues au marché. Elles sont rares : Kæmpfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire : si l'on en met quelques-unes dans une boîte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille qui se nomme *takaraga*, on voit naître à côté de chacune une ou deux petites perles qui se détachent d'elles-mêmes au bout de trois ans, temps auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc Paul, et d'autres voyageurs, assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges, de figure ronde. Kæmpfer décrit cette coquille que les Japonais nomment *awabi* : elle est d'une seule pièce presque ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers et au fond de la mer, ornée d'un rang de trous qui deviennent plus grands à mesure qu'ils s'approchent de sa plus

grande largeur. Sa surface extérieure est rude et gluante ; il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, et d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre, d'où il s'élève quelquefois des excroissances de perles blanchâtres, comme dans les coquilles ordinaires de Perse. Cependant une grosse masse de chair qui remplit sa cavité est le principal attrait qui la fasse rechercher des pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès pour la détacher des rochers. Le même voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

Dans une rivière de la province de Jetsingo, on trouve du naphte de couleur rougeâtre que les Japonais nomment *tsutsonoabra*, ou terre rouge : il se tire de quelques endroits où l'eau est presque dormante, et l'on s'en sert dans les lampes au lieu d'huile. Les côtes de Satsuma et des îles de Kiuku offrent souvent de l'ambre gris ; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano et des provinces de Kijnokuni et d'Isju. Kæmpfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une baleine assez commune dans la mer du Japon, et nommée *Fiaksiro* par les habitans, c'est-à-dire poisson à cent brasses, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excrémens de l'animal, qui sont comme de la chaux, et presque aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge s'il s'y trouvera de l'ambre gris ; aussi le nomme-t-on *kusaranofu*, nom qui signifie excrément de baleine ; mais ce n'est pas de là qu'il tire son origine. De

quelque manière qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les côtes, il paraît qu'il sert de nourriture à ces baleines, et qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles : avant qu'elles l'aient avalé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la bouze de vache, et d'une odeur très-désagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flottant sur l'eau, ou jeté sur le rivage, le divisent en petits morceaux qu'ils pressent pour lui donner la forme de boule : à mesure qu'il durcit, il devient plus solide et plus pesant. D'autres le mêlent et le pétrissent avec de la farine de cosses de riz, qui en augmente la quantité et relève sa couleur. Il y a d'autres manières de le falsifier; mais si l'on en fait brûler un morceau, le mélange se découvre aussitôt par la couleur, l'odeur et les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante; s'il est véritable, il se dissout et se répand avec égalité. Les Japonais n'ont appris que des Chinois et des Hollandais la valeur de l'ambre gris. A l'exemple de la plupart des nations orientales de l'Asie, ils lui préféraient l'ambre jaune.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges et de toutes sortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine et des îles Moluques. Mais les Japonais en font peu d'estime; ou si le hasard en fait tomber dans le filet d'un pêcheur, il les porte au temple le

plus voisin, pour les offrir à Jebis, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'élément auquel cette divinité préside.

Un voyageur, qui avait fait un long séjour à la Chine, a prétendu qu'il ne se faisait point de porcelaine au Japon, et que celle qui se vend parmi nous à ce titre se faisait à la Chine pour les Japonais, qui l'y venaient acheter. Il est vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne l'est pas moins que celle qui porte le nom du Japon se fabrique dans le Figen, la plus grande des neuf provinces de Saikokf ou du Ximo. La matière est une argile blanchâtre qui se tire en abondance des montagnes voisines d'Urisijno et de Suwota, et de quelques autres endroits de la même province. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, elle demande encore d'être pétrie et bien lavée pour devenir transparente; et ce travail est si pénible, qu'il fait dire, comme en proverbe, que les os humains sont un des ingrédiens dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumières sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore que l'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, et qu'elle paraît mériter cette préférence, surtout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté; ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe approche beaucoup plus de l'ancienne, et celle de Chantilly encore plus: l'une et l'autre la surpassent même par le dessin et par la finesse des traits.

Parmi les végétaux qui sont le plus en usage au Japon, Kæmpfer donne le premier rang au mûrier. Quoique son fruit, noir ou blanc, soit insipide dans ces îles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, surtout dans les provinces septentrionales, où quantité de villes et de villages tirent presque uniquement leur subsistance des manufactures d'étoffes de soie. Le *kadsi*, ou l'arbre dont on tire le papier, est une espèce de mûrier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter; il s'élève avec une vitesse surprenante, et ses branches s'étendent fort loin. De son écorce on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la mèche, du drap, diverses sortes d'étoffes, et d'autres commodités.

L'*urusi*, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable par son utilité; il produit un jus blanchâtre, dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes. A la table même de l'empereur, la vaisselle et les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, et qui se nomme *faasi*. Il croît sur les collines et les montagnes; mais son jus n'a pas la bonté de l'autre, et ne fournit pas la même quantité. Le véritable urusi est une espèce particulière au Japon. Celui de Jamatto est le plus estimé. Kæmpfer observe que

l'arbre du vernis qu'on trouve aux Indes est tout-à-fait différent de l'urusi des Japonais.

Le Japon a plusieurs espèces de lauriers. Celui qui porte des baies rouges est le *cannelifera-spuria;* ou plutôt, à cause de sa viscosité, le *cassia-lignea.* Il ressemble parfaitement à l'arbre de cannelle, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa figure et la substance des feuilles.

Le *kus*, ou l'arbre du camphre, est une autre espèce de laurier. Les paysans de la province de Satsuma et des îles de Gotto font le camphre par une simple décoction des racines et du bois de cet arbre coupés en petits morceaux. Il est à très-vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingts jusqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon pour un seul catti de véritable camphre de Bornéo.

Le *tsianoki*, ou l'arbrisseau du thé, est une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon, quoiqu'elle y soit reléguée sur les bords des champs de riz et d'autres lieux, où elle ne peut recevoir de culture. La boisson commune des Japonais est une infusion des plus grandes feuilles d'arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes et les plus tendres; on les met en poudre, qu'on jette dans une tasse d'eau chaude.

L'arbre qu'on nomme *sansio* est d'une moyenne grandeur, et muni de pointes ou de piquans. Les Japonais se servent de son écorce et de ses cosses au lieu de poivre et de gingembre; ils mangent ses feuilles comme celles du *richès*, autre arbre aromatique qui croît dans leurs îles.

Les figuiers et les châtaigniers sont fort communs dans cet empire.

Le noyer croît principalement dans les provinces du nord. Elles produisent aussi une espèce d'if fort haut que les Japonais nomment *kaja*, et qui porte des noix renfermées dans une véritable pulpe. Leur grosseur et leur forme sont celles de la noix d'arak. Elles n'ont pas un goût fort agréable lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités purgatives qui la rendent fort saine; et le goût d'ailleurs en est presque le même que celui des amandes douces : elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encre du Japon.

Deux espèces de chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres : les glands de la première, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis; le fruit du naatme, autre arbre du pays, est d'une bonté singulière, et beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de limoniers au Japon que dans les jardins des curieux; mais les oranges et les citrons y croissent en abondance.

Les Japonais plantent peu de vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin mûrit difficilement. Leurs mûres et leurs framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs fraises ne leur permet guère d'y toucher. Ils ont abondamment des pêches, des abricots et des prunes. Les prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres; les unes

blanches, les autres couleur de pourpre : elles ont des petits grains comme les mûres. On ne cultive au Japon les cerisiers et quelques autres arbres que pour les fleurs; mais par cette culture elles deviennent aussi grandes que les roses, et sont charmantes au printemps.

Le sapin et le cyprès sont les arbres les plus communs dans les bois et les forêts de toutes ces îles. On en construit les maisons et les vaisseaux; on en fait des cabinets, des coffres, des boîtes et des cuves : les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, et qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autres avantages à tirer, le peuple en ramasse soigneusement les feuilles avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, et d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper aucun sapin ni aucun cyprès sans la participation du magistrat; et ceux mêmes à qui cette grâce est accordée doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Le bambou est très-commun au Japon, et d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes.

Le *finoki* et le *suggi* sont deux sortes de cyprès, dont le bois, quoique léger et blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La cour a quelquefois défendu d'en couper; mais cet ordre est mal observé dans les provinces éloignées. Le *ksamaki*, c'est-à-dire, le *maki* puant, le *ssinoki*, espèce de chêne, et le *jsunoki*, ou l'arbre de fer, qui

tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très-communs, dont la plupart des maisons sont bâties. Le *fatznoki*, autre arbre qui croît aux environs de la ville de Jeseri, et la racine du camphrier, fournissent le meilleur bois et le plus rare pour les cabinets, les bureaux et d'autres ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une rare beauté.

Il n'y a point de pays qui l'emporte sur le Japon pour l'agrément et la variété des fleurs qui ornent ses champs, ses collines et ses forêts. Les plus belles se transplantent dans les jardins, où l'art et la culture achèvent de leur donner une perfection admirable.

Entre les principales, on nomme le *tsubaki*, espèce d'arbrisseau dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses : il croît dans les bois et les haies. On en distingue tant d'espèces différentes, que, s'il faut en croire les Japonais, leur langue a neuf cents mots pour les exprimer. Le *satsuki* est un autre arbrisseau qui porte des fleurs de lis, et dont les jardins offrent plus de cent différentes espèces; mais parmi celles qui viennent sans culture, on en admire deux, l'une violette et l'autre incarnate, dont Kæmpfer assure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *sakanadsio* est encore un arbrisseau qui porte des fleurs de lis, mais beaucoup plus grandes que celles qu'on vient de nommer : il est plus rare, et l'on en compte trois sortes. Le *momidsi* est une espèce d'érable qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles : on en



distingue deux sortes, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles : les unes sont violettes en été, et les autres ne le deviennent qu'en automne; mais elles sont d'une égale beauté. Les feuilles du *fasi* changent aussi de couleur, et deviennent violettes en automne.

Il est impossible de représenter la variété des matricaires et des lis du Japon. Les premières, dont une heureuse culture rend les fleurs aussi grandes que les roses, font le principal ornement des maisons et des jardins; les autres font un jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de narcisses et de giroflées; mais Kæmpfer observe que toutes ces fleurs n'ont l'odeur ni si agréable ni si vive que celles de la même espèce qui croissent dans les autres pays, et qu'elles ne les surpassent que par l'éclat de leurs couleurs : il en est de même de la plupart des fruits du Japon; leur goût n'est pas aussi délicieux, aussi aromatique que celui des fruits de la Chine et des autres contrées de l'Orient.

Les Japonais cultivent autant de chanvre et de coton qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le *sijto*, ou le chanvre sauvage, croît abondamment dans la plupart des lieux incultes : on en fait toutes sortes d'étoffes fines et grossières. La semence de plusieurs plantes produit une huile qui a divers usages dans la médecine et pour les besoins domestiques. Telle est celle du *kiri*, grand arbre dont les feuilles ressemblent à celles de la bardane : sa semence est semblable à celle de la guimauve. Le

daïri porte dans ses armes la feuille de cet arbre avec trois boutons épanouis.

Kæmpfer doute qu'il y ait quelque pays au monde où l'on entende mieux l'agriculture; ce qu'il attribue, d'un côté, à la multitude des habitans, et de l'autre, au défaut de commerce et de communication avec les étrangers qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas un pouce de terre en friche au Japon; non-seulement le plat pays, qu'on n'emploie jamais en pâturage, mais les montagnes les plus hautes produisent du blé, du riz, des légumes, et une infinité d'herbes nourrissantes ou médicinales. Les terres basses et unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile : tout est fumé et disposé avec un art infini. Il ne manque à ces insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art, et l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir ennobli comme à la Chine.

Les Japonais ont une méthode assez singulière pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente et de toutes sortes d'immondices; ils brûlent de vieilles nippes qu'ils y joignent; ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. On a déjà remarqué qu'avant d'ensemencer une terre, ils la mesurent, et que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson; ensuite ils supputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement d'une justesse surprenante, et garan-

tissent les seigneurs des tromperies de leurs fermiers. Les propriétaires ont six dixièmes de tous les fruits de leurs terres, et les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Les fermiers du domaine impérial ne donnent que quatre dixièmes aux intendans de l'empereur; les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre qui n'est point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années; mais dans les baux on a toujours égard à la bonne ou la mauvaise qualité du terroir, et la loi porte que, si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement au Japon ce qui se nomme *gokof*, ou les cinq fruits de la terre. C'était anciennement la seule nourriture d'un pays où la religion défend l'usage de la viande; mais soit dispense ou relâchement, cette règle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge et le froment, et deux sortes de féves. Le riz du Japon, surtout une espèce qui est la plus commune dans les provinces septentrionales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes; il est d'une blancheur de neige, et si nourrissant, que les étrangers qui n'y sont pas faits en doivent user avec modération. On le mange cuit à l'eau. Ce qui reste au-delà des provisions annuelles est employé à faire une bière qui se nomme *saki*. Le riz se sème dans la saison des pluies, et ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paraissent propres à le recevoir, et dont on n'est pas forcé à faire un autre usage. Les

plus convenables à cette semence, sont les terres basses et plates qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La province de Figen est une des plus fertiles en riz, et produit aussi le plus excellent; aussi les campagnes y sont-elles coupées de toutes parts par des canaux tirés des rivières, et quantité d'écluses donnent la facilité de les inonder entièrement.

Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux et du bétail, on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes, et d'en faire des gâteaux : les pauvres en font même du pain. Il en croît au Japon une espèce dont les épis prennent la couleur de pourpre en mûrissant. Le froment est à vil prix, et ne s'emploie qu'à faire des gâteaux.

Les raves croissent facilement au Japon, et sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions, c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des habitans; mais comme ils fument la terre avec les excrémens humains, elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les souffrir.

On voit croître sans culture une infinité d'autres plantes dans les champs, sur les montagnes, dans les marais, dans les lieux les plus stériles, et sur les côtes mêmes de la mer. Il y en a très-peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur

offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises; mais ils ont l'art de faire perdre à plusieurs plantes leurs qualités vénéneuses. Ainsi du konjokf, qui est une dangereuse espèce de *dracunculus*, ils font une bouillie assez douce et de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *warabi* ou *ren*, ou de la féve d'Égypte, que quelques-uns nomment fleur de *tarate*, et d'une autre racine qu'ils appellent *kasne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'apprêt des viandes, et qu'on mange aussi seule après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles qui croissent au fond de la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent; ce sont les femmes des pêcheurs qui les préparent et qui les vendent. Leur adresse est extrême à tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente et quarante brasses de profondeur.

On peut voir dans Kæmpfer et dans l'ouvrage latin qui a pour titre *Amœnitates exoticæ*, un détail fort étendu de toutes les plantes du Japon; mais le plan de cet abrégé ne nous permet pas de faire sur chaque pays une botanique complète.

Les espèces domestiques doivent multiplier beaucoup dans un pays où la métempsycose, que l'on croit presque partout, fait respecter leur vie. Les animaux domestiques quadrupèdes sont le cheval, le taureau, le chien et le chat. On ne voit au Japon ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphans. Les Portugais y avaient porté des moutons et des chèvres,

qui avaient assez multiplié; mais les Japonais, ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, et qu'ils ne savent pas en travailler le poil et la laine, les ont laissé devenir sauvages.

Les chevaux japonais sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cèdent ni en beauté ni en vitesse à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des provinces de Satsuma et d'Oxu. Celle de Ray en produit une race qui est fort estimée. Les taureaux et les vaches servent uniquement pour l'agriculture et le charroi. On ne connaît au Japon ni le beurre, ni l'usage du lait. On y trouve deux sortes de taureaux. Les premiers diffèrent peu des nôtres; les seconds sont des buffles d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, et qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs dans la province de Figen, mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la transmigration des âmes soit reçue à la Chine comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, et mangent volontiers de la chair de porc.

Depuis le règne de l'empereur Tsinajos, qui occupait le trône des cubosamas du temps de Kæmpfer, il y avait plus de chiens au Japon qu'on n'en avait jamais vu dans cet empire, et peut-être plus que dans aucun pays du monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur maître, ils se tenaient dans les rues, où ils étaient fort incommodes aux passans. Chaque rue

était obligée, par un ordre particulier de l'empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux et de les nourrir. On y avait bâti de petites loges pour leur servir de retraite lorsqu'ils étaient malades, et pour les y servir avec beaucoup de soin. Ceux qui venaient à mourir devaient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture; il était défendu, sous de grosses peines, de les insulter ou de les maltraiter. C'était un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'ils pussent causer. Les plaintes devaient être portées à leurs maîtres, qui avaient seuls le droit de les punir. Cette étrange attention à les conserver venait d'une idée superstitieuse de l'empereur qui était né sous un des douze signes célestes, auquel les Japonais donnent le nom de chien. Voici à ce sujet un conte japonais assez agréable, « Le maître d'un chien mort le portait au sommet d'une montagne pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'empereur et le ridicule ordre qui causait tant d'embarras à toute la nation. Son compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne condamnât point son impatience et ses plaintes; mais dans la nécessité d'obéir à la loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, il devait remercier les dieux de ce que cet empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pesant ».

Les Japonais n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse: cet exercice n'étant pas fort en usage dans un pays

si rempli d'hommes et si mal pourvu de gibier, ceux qui en ont le goût n'y emploient que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats dont on vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires et jaunes, et leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux souris; leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes, qui se plaisent à les caresser.

Les quadrupèdes sauvages du Japon sont les lièvres, les daims, les sangliers, dont quelques sectes permettent de manger en certains temps de l'année; les singes, les ours, les tanukis, les chiens sauvages, les itutz, les tins, les renards, les rats et les souris.

L'île de Mijosima est célèbre par une espèce particulière de daims qui sont fort doux, et naturellement apprivoisés. Les lois du pays défendent de les tuer, et font un devoir aux habitans d'enterrer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonais qui manquerait à cette obligation serait condamné à quelques jours de travail pour les temples ou pour le public.

Les singes du Japon sont extrêmement dociles, mais le nombre n'en est pas grand. Leur couleur est d'un brun obscur; ils ont la queue courte, le visage et le dos rouges et sans poil. Kæmpfer en vit un auquel on donnait cent six ans : c'est beaucoup. Les provinces du nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit aussi des chiens sauvages qui ont le museau grand et ouvert. Le tanuki est un animal

d'une espèce très-singulière; sa couleur est d'un brun obscur, et son museau ressemble à celui d'un renard. Il n'est pas fort gros. Kæmpfer le prend pour une espèce de loup. L'itutz et le tin sont deux animaux de couleur roussâtre, qui ne seraient pas différens, si le tin n'était plus gros que l'autre. Ils vivent si familièrement sous le toit des maisons, qu'on peut les mettre au rang des animaux domestiques. Ils font la guerre à la volaille et au poisson. Toutes ces îles sont remplies de rats et de souris. Les habitans apprivoisent de gros rats, et leur apprennent à faire divers tours d'adresse, surtout à Osacka, qui est comme le rendez-vous de tous les charlatans de l'empire. Les renards ne sont guère moins communs. Le peuple les croit animés par le diable; ce qui n'empêche pas les chasseurs de les tuer, parce qu'on fait de leur poil d'excellens pinceaux pour écrire et pour peindre. On ne voit dans aucune île du Japon ni tigres, ni lions, ni panthères, ni d'autres espèces d'animaux féroces.

Entre les insectes reptiles, celui qu'on nomme *fourmi blanche* passe pour le plus nuisible : c'est un petit ver délié et blanc comme la neige, à l'exception de la tête et de la gorge, qui sont d'un brun obscur. Les Japonais le nomment *do-toos*, c'est-à-dire *perceur*, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre; et s'il peut entrer dans un magasin, il détruit en peu de temps les meilleures marchandises. Le seul préservatif qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dan-

gereux insectes est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres fourmis; et lorsqu'une des deux espèces s'est emparée de quelques lieux, il ne faut pas craindre que l'autre puisse s'y loger. Les fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, et pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent le long des chemins des voûtes et des arcades qui tiennent à la terre: elles marchent avec une vitesse incroyable, et souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'apercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excrémens; mais Kæmpfer assure que quatre pincettes recourbées et tranchantes dont leur museau est armé suffisent pour causer tous les désordres dont on les accuse. Il rapporte que, s'étant une fois couché assez tard, il aperçut le lendemain sur sa table des traces de leur route, et qu'en y jetant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avaient fait dans l'espace de quelques heures à l'un des pieds montans de la table; un autre en travers de la table même, et un troisième au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles rentraient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excrémens aient assez d'âcreté pour un effet si prompt; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est la matière dont ces petits animaux compassent leurs voûtes.

Les lézards du pays ne diffèrent pas des nôtres.

On y voit peu de serpens. Le fitakuts ou fibakari, qui est un des plus remarquables, a la tête plate et les dents aiguës. Sa couleur est verte; il a pris son nom de la longueur du jour ou de l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horizon, parce que ceux qui en sont mordus meurent avant le coucher de cet astre. Les soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage.

Dans les jours consacrés à la mémoire d'une personne morte, il n'est pas permis à ses parens ni à ses amis de tuer un oiseau ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'empereur, il est défendu dans tout l'empire de tuer ou de porter au marché aucune créature vivante.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans les îles du Japon, qu'on en pourrait mettre plusieurs espèces au rang des animaux domestiques. Le principal est le tsuri ou la grue, qu'une loi particulière réserve pour le divertissement ou l'usage de l'empereur. Cet oiseau et la tortue passent pour des animaux d'heureux augure, opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue, et sur mille récits fabuleux. Les appartemens de l'empereur et les murailles des temples sont ornés de leurs figures. Jamais le peuple ne nomme une grue sans y joindre le titre d'*o-tsurisama*, qui signifie *monseigneur*. On en distingue de deux sortes, l'une aussi blanche que l'albâtre, l'autre grise ou couleur de cendre.

On distingue deux sortes d'oies sauvages qui ne

se mêlent jamais; les unes blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres d'un gris cendré, toutes si communes et si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilége de ceux qui achètent ce droit. Les paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leur ravage. Entre plusieurs espèces de canards, le plus commun, qui se nomme *kinmodsui,* est d'une beauté si rare, que les étrangers qui ne l'ont vu qu'en peinture ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables, mais le rouge domine autour du cou et de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette.

Les faisans du Japon sont d'une extrême beauté, surtout une espèce particulière qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs, et par une admirable queue qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les bécassines sont ici fort communes. Quelques sectes en mangent, et se permettent aussi les faisans, les oies et les canards. On ne connaît qu'une espèce de pigeons sauvages, qui ont le plumage noir et bleu, sans aucune beauté, et qu'on éloigne soigneusement des maisons, parce que l'expérience a fait connaître que leur fiente prend aisément le feu. On voit des cigognes au Japon pendant toute l'année. Les meilleurs faisans viennent des

provinces septentrionales; mais on les nourrit moins pour le vol que par curiosité pour leur grandeur. Les éperviers ne sont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales.

Le *fotetenis* est un oiseau nocturne d'un goût exquis, et qu'on ne sert même aux tables des grands que dans des occasions extraordinaires.

Les Japonais ont des abeilles qui font de la cire et du miel, mais en petite quantité.

Entre les papillons, on en distingue un fort grand, nommé *jamma-tsio*, ou papillon de montagne, qui est tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *komuri* est une grosse mouche de nuit, très-belle, tachetée de diverses couleurs, et tout-à-fait velue.

De plusieurs escarbots d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui ressemble beaucoup à la mouche de fumier. Il est luisant, noir; il a deux cornes recourbées et larges, dont la plus grande est placée sur le nez, comme celle du rhinocéros, et la plus petite sort de l'épaule. Cet animal marche avec peine et vit sous terre. On appelle *sebi*, et quelquefois *semi*, une autre espèce d'escarbot de couleur brune, qui fournit aux naturalistes la matière de plusieurs observations. On en compte trois sortes : le plus gros, nommé *kuma-sebi*, a la figure et la grosseur de ces mouches qui ne volent que le soir en Europe; mais il est sans ailes. Au printemps, il sort la nuit de dessous terre, où il se tient pendant tout l'hiver. Ses jambes déliées lui servent à s'atta-

cher aux branches des arbres, aux feuilles et à tout ce qu'il peut saisir; bientôt il crève, et son dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre mouche qui s'y trouvait renfermée, et qui ressemble aussi à un escarbot, mais qui paraît d'abord plus grande que sa prison : quelques heures après, cette mouche s'envole en bourdonnant. Lorsqu'elle rompt l'étui qui l'enfermait, et qu'en même-temps elle déploie ses ailes, elle fait un bruit aigu et perçant, que les Japonais croient entendre à la distance d'un mille. Kæmpfer assure du moins que les bois et les montagnes retentissent du bruit de ces petits animaux. Ils disparaissent dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre pour y subir une nouvelle métamorphose, et reparaître l'année d'après. C'est ce que le même voyageur n'eut pas occasion de vérifier; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement et d'un ton bas, et qui, augmentant ensuite par degrés en vitesse et en force, baisse encore en finissant. Ce bruit lui parut ressembler à celui du fuseau d'un boutonnier. Il commence au lever du soleil, et finit à midi.

Parmi les mouches de nuit, on en voit une très-rare, à peu près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre ailes, dont deux sont transparentes et cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avaient été polies et embellies d'un charmant mélange de taches et de lignes bleues et dorées. Cet insecte est d'une beauté si singulière, qu'on se fait un plaisir d'en conserver entre

les bijoux les plus curieux. Elle a fait naître aux poètes japonais l'idée d'une fable qui explique l'ardeur inconsidérée avec laquelle on voit les mouches se brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres mouches de nuit sont devenues amoureuses de cet insecte, et que, pour se délivrer de leurs importunités, il leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur constance à l'épreuve, de lui aller quérir du feu. Les mouches, ne consultant que leur passion, lui obéissent aveuglément, et courant contre le premier feu qu'elles rencontrent, elles ne manquent pas de s'y brûler.

Les côtes de chaque île abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages. Il n'y en a presque point qui ne serve de nourriture aux habitans; quelques-uns sont d'une bonté qui ferait honneur aux meilleures tables. On comprend sous le nom général de wokais les poissons, les écrevisses et les coquillages.

Le plus utile de tous les poissons de ces mers est le kudsuri ou la baleine. On en pêche sur toutes les côtes de l'empire, particulièrement sur celles de Khumano et de toute la partie méridionale de la grande île de Nipon, autour des îles de Tsussima et de Gotho, et sur les côtes d'Omura et de Nomo. Elles se prennent ordinairement avec le harpon, comme au Groenland; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cette pêche que les nôtres; ils sont petits, étroits; un des bouts se termine en pointe fort aiguë, et chacun porte dix rameurs, qui

les font voguer avec une vitesse incroyable. La pêche commence au mois de décembre. Dans une seule année, on a pris jusqu'à deux cent soixante-quatorze baleines aux îles de Firando et de Gotho.

Les Japonais en connaissent plusieurs sortes, qui ne diffèrent pas moins de nom que de figure et de grosseur. Celle qui se nomme *sebio* est la plus grosse: on en tire beaucoup plus d'huile que des autres. Sa chair d'ailleurs est si bonne et si saine, que les pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid et les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*awo-sangi*, ou la *kokadsura*, est une petite baleine de couleur grise et cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du sebio. La *nangass* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long: elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau, avantage qu'elle a sur les autres baleines, qui sont obligées de s'élever à tout moment sur la surface des flots pour respirer. La *sotrokadsura*, c'est-à-dire la baleine des aveugles, a reçu ce nom parce qu'on lui voit sur le dos la figure d'un byvu, espèce de luth, qui est l'instrument favori des aveugles du Japon. Sa longueur est rarement de plus de dix brasses.

Dans tous ces monstrueux animaux, il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plupart ont noire, la chair, qui est rouge et semblable à celle du bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer *fiack-siro*, c'est-à-dire longs de cent brasses, et toutes les

parties internes, se mangent différemment apprêtées. De la graisse, on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir dans leur fraîcheur ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. Des parties nerveuses et tendineuses, blanches et jaunes, on fait des cordes qui sont principalement d'usage dans les manufactures de coton et pour les instrumens de musique. Enfin, des os de la mâchoire, des nageoires et des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petits ouvrages, particulièrement de belles balances qui servent à peser l'or et l'argent.

Le *furube* est un poisson venimeux; et les Japonais qui sont las de vivre choisissent souvent ce poisson, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cause d'abord l'évanouissement, ensuite des convulsions, qui finissent par un violent crachement de sang, après lequel on expire.

Le cheval marin, ou le chien marin des mers du Japon, est un poisson très-singulier, à peu près de la longueur d'un enfant de dix ans, sans écailles et sans nageoires; la tête, la bouche et la gorge sont grandes; le ventre est large et plat comme un sac, et peut contenir une grande quantité d'eau; il a les dents minces et aiguës comme celles d'un serpent, et les parties internes si petites, qu'à peine sont-elles visibles. On lui voit sous le ventre deux pieds plats et cartilagineux, avec des doigts qui ressemblent

beaucoup aux mains d'un enfant, et dont il se sert apparemment pour marcher au fond de la mer. Toutes ses parties se mangent, sans exception. Il se pêche souvent dans le golfe de Jedo, entre la ville de ce nom et Kamekura.

Le *tai*, que les Hollandais des Indes nomment *steenbraessem*, est regardé des Japonais comme le roi des poissons, et passe parmi eux comme un animal d'heureux augure, parce qu'il est consacré à Jebis, dieu de la mer. Rien n'approche de l'éclat de ses couleurs tandis qu'il est dans l'eau. C'est un mélange de rouge et de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la carpe; mais il est si rare, qu'il ne se vend pas moins de mille cobangs.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE. — ASIE.

SUITE DU LIVRE IV, CONTENANT LA CHINE.

APPENDICE AU LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

FIN DE LA TABLE.



